

FINITUDE
Livre 1

« UN REVE, S'IL VOUS PLAIT »

VAN MALAERTH Pierre

AVENTURE

SCIENCE-FICTION

Un Gouvernement, des trusts, une démographie galopante,

les Mondes Humains ce sont 22 planètes et stations

et une course effrénée à la colonisation.

C'est l'Institut Scientifiques des Mondes Humains et

sa déontologie humaniste en faillite.

C'est aussi l' Organisation, illégale et omniprésente, et

ses visées de mainmise sur Les Mondes.

Une société où les Transports sont rois,

où tendresse et solidarité sont rares.

Mais l'Humain n'est pas constitué pour affronter le Vide qui le terrorise,

et la "Présence merveline" est impérieuse dans les postes de pilotage

pour l'avenir des Mondes.

... Impérieuse aussi, la soif de mieux-vivre pour les exclus :

Cris Maléral -pilote stellaire en disgrâce- part,

en quête d'un recommencement.

Une quête problématique...

Un recommencement mais... pour "QUI" ?

PROLOGUE

San Séverina-Station : 7 Janvier 2673

La Gazette de San Séverina-Station du 7 Janvier 2673 (Temps de Terre), relatait le contrecoup enregistré d'un séisme stellaire survenu deux jours auparavant et l'auteur de l'article établissait une liaison hasardeuse avec le départ du « Ludion » du 28 Juillet ; un départ antérieur de six mois qui faisait encore scandale. (Bien utile pour justifier les augmentations de taxes de la station !). Mais rien ne prouvait que ce fût le Ludion qui venait d'exploser l'avant veille, non loin de là. Les propriétaires du vaisseau, dont Cris Maléral l'Astronaute « Trois Étoiles » était le Commandant, aurait eu un fier culot de revenir à la station... (Ou une bonne dose d'inconscience !).

L'auteur de l'article en déduisait, donc, que le Ludion était resté caché dans les parages pendant ces six derniers mois. C'était à la limite du ridicule, mais ça permettait de relancer la vindicte contre Maléral et Joël Kard, (le Deux Étoiles, à la retraite, copropriétaire du vaisseau, qui avait embarqué avec son pilote). Seules les deux Cautionnées entraînées dans cette fuite bénéficiaient de circonstances atténuantes ; des circonstances atténuantes bien hypocrites car rien que le fait d'être Cautionnées ne générât pas la sympathie ni la mansuétude au regard du Citoyen-moyen.

Ce rapprochement de l'explosion de l'avant-veille avec le nom du Ludion était d'autant fallacieux que les mémoires de la station San Séverina avaient été perturbées au lendemain du 28 Juillet (et les semaines suivantes), moins par le décalage d'orbite de la station que par une main anonyme payée par un lobby occulte. Mais, ça, le journaliste qui signait l'article l'avait flairé, sa version recoupait donc le point de vue officiel et... c'est ce qui importait pour lui !

Ce n'était pas l'explosion qui faisait, néanmoins, la Une de la Gazette, mais bien, encore, la corruption du Secrétaire Général de l'Institut des Mondes Humains : monsieur Marc Viller. (Qui, par ailleurs, restait introuvable.)

Pour dire vrai, ce n'était pas le fait d'être corrompu qui frappait de stupeur le Lecteur-Moyen, mais bien le fait que ce soit Marc Viller, 74 ans, Secrétaire de l'Institut depuis trente-deux ans... au train de vie très normal et comblé d'honneurs.

Qu'est-ce qui avait bien pu tourner la tête de Marc Viller au cours de ces dernières années, alors qu'il était le véritable patron de l'Institut, un organisme prépondérant et prestigieux des Mondes Humains ?! À qui se fier !

Bien évidemment, il y avait une foule de curieux pour mener les investigations dans les recoins de la vie de Viller. Entre la Police, la Justice, les Banques, les journalistes, et jusqu'aux limiers privés de l'Inter Stellaire Compagnie et de l'Institut lui-même, ça faisait du monde ! Mais, depuis des mois, rien n'était expliqué et Viller restait caché. C'était fâcheux. Assassinat ? Suicide ? À l'abri, sur un monde privé ? Il fallait que la prévarication fût énorme. (Et ça, c'était certainement vrai.).

La Gazette était lisible sur tous les écrans de la Station, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. L'édition sur papier synthétique n'était destinée qu'aux abonnés privilégiés de par leur compte en banque ; le tirage en était limité. Il existait également une édition journalière destinée aux collectionneurs fortunés, imprimée sur papier vélin, comme à l'ancienne mode. Les feuilles étaient numérotées. En faire l'acquisition régulière était un signe évident de richesse car une collection digne de ce nom devait comprendre l'édition journalière de toutes les Stations et Mondes : une véritable folie pécuniaire !

En dernière page, on pouvait aussi lire un article sur la mortalité des mervelines ; ça relevait d'un sujet « bateau » qui finissait par devenir barbant. Le Lecteur préférait consulter la rubrique des nouvelles sociétés et de leurs bilans sur Celcius, Reychelles ou ailleurs, ce qui amenait un peu d'espoir dans les têtes. En ce 7 Avril 2673, l'Homme avait perdu pas mal de ses rêves, mais conservé tous ses cauchemars ; la Gazette se chargeait donc d'étaler l'onguent, abondamment, taisant les déconfitures, en faisant l'impasse sur le fait qu'elle évitait d'évoquer les calamités... Des calamités rarement naturelles, n'importe quel lecteur nanti d'objectivité s'en serait aperçu sans peine.

Chapitre 1

Cris Maléral, comme tous les après-midi, se dirigeait vers le quartier des touristes...

Les maigres allocations versées au personnel de l'Inter-Stell. mis sur la touche ne poussaient pas à l'euphorie ; Stella n'était pas une impasse mais elle y ressemblait bigrement ! Même les ateliers de maintenance tournaient au ralenti. S'il n'y avait eu les transports d'approvisionnement, Stella aurait pu se déclarer en faillite. Des organismes périlissant, des associations d'intérêt public (sans but lucratif), et quelques administrations, y conservaient des bureaux, et, tant bien que mal, maintenaient une activité minimum. Rien de plus logique : la Faille qui amenait les vaisseaux dans le système de Stella s'arrêtait là (tout du moins dans sa structure connue, donc praticable). En suivant la même direction il aurait fallu naviguer en Vol Libre et « ramer » de systèmes en systèmes tous plus stériles les uns que les autres. D'ailleurs, quel entrepreneur, même en cas de transport de minerais rarissimes, aurait fait du vol de longue durée hors d'une Faille ? C'eût été de la folie pure ! Mais, ça tombait bien, il n'y avait rien de décelable « par-là » sur plus de trente année lumière.

Réalisme économique faisant loi, Stella-Station s'était installée, tout doucement, dans un statut de voie de garage. Pour cette raison, le prix de location des installations artificielles avait carrément dégringolé en cinquante années ; ça expliquait pourquoi la Mutuelle de l'Inter Stellaire Compagnie y avait trouvé des locaux où loger les pilotes en rupture de contrat pour pas cher. Ça expliquait, aussi, pourquoi le « Quartier des touristes » de Stella voyait plutôt déambuler des pilotes en uniformes fatigués et, aussi, pourquoi les sourires étaient factices et les conversations mornes.

Encore quelques années et, Stella serait devenue un des dépotoirs du Bras Spirale. Ce n'était pas encore le cas et la station se contentait d'être sale et endormie. Ça faisait bien trois mois que Cris ne passait plus par les docks ni par les quais d'arrivées et de départs. Pour une raison toute simple : les heures d'accostages correspondaient à celles pendant lesquelles la Mutuelle servait ses repas économiques. Passer par les quais et attendre, c'était manquer la bonne heure et devoir aller se restaurer au « Restaurant » de la Mutuelle et... ce n'était plus les mêmes prix ! Il avait dû choisir, et le choix avait été vite fait : il avait suffi à Cris de consulter son compte de crédits au terminal du hall de la Mutuelle pour éviter ce genre de fantaisie. D'autant que la vision des arrivées et des départs de vaisseaux lui flanquaient de sacrées pelletées de nostalgies et d'angoisse dans la carcasse. Il préférait donc profiter du repas économique, lire les quelques publications que la Mutuelle éditait, histoire de garder le contact avec la vie active, et ne partait se promener que vers les 17 heures (heure de Stella).

Le mot de promenade ne se justifiait que par le fait que Cris s'efforçait de changer de parcours et d'itinéraires ; mais le point d'arrivée ne changeait pas, l'état de ses finances ne tolérant qu'un établissement de « distraction », une sorte de bar, point de chute des désœuvrés et des fauchés, institué lieu de rendez vous de Stella : « Le Vertige d'Orion ».

Ce jour de Novembre 2671, les enjambées presque mesurées du Commandant Maléral le ramenaient devant la même porte. C'est que Stella n'avait que trois kilomètres de diamètre mesurés au ras des superstructures métalliques agencées sur l'astéroïde originel, et si l'on supprimait différents quartiers dénués de tout intérêt déambulatoire, les possibilités de promenades nouvelles se réduisaient singulièrement. Cris avait suivi la rue qui longeait le seul quartier résidentiel de Stella et avait dû bifurquer avant de parvenir aux abords de l'École de Police (là où rodaient les patrouilles en quête de contrôles d'identités).

Il était en règle, mais les jeunes coqs de la Police savaient que les pilotes qu'ils rencontreraient sur cette station étaient plus ou moins en délicatesse avec l'Inter-Stell ; ils se régalaient donc de créer des complications, certains qu'ils étaient de ne pas se faire rappeler à plus d'à-propos par un quelconque effet de hiérarchie à hiérarchie.

C'est que l'Inter Stellaire Compagnie, sur tous les Mondes Humains, ce n'était pas négligeable : le quasi monopole des transports et du carburant, une flotte de trois cents et quelques vaisseaux, des ateliers et des bureaux sur la moindre des stations, ses propres écoles, ses laboratoires et ses propres services d'ordre... Étant non compris tout un réseau d'enquêteurs, de services troubles, des accointances aux plus hauts niveaux avec les services officiels de l'État des Mondes (donc de toutes les administrations), et certainement encore plus... Tout bien pesé, l' Inter-Stell. (comme la désignait l'Homme de la rue) dépassait en puissance l'Armée elle-même. D'ailleurs, les pilotes de la Flotte n'étaient recrutés qu'à la sortie des écoles de l'Inter, ce qui voulait tout dire.

L'Inter-Stell., c'était, aussi, mille quatre cents pilotes, dont quatre cents Commandants Trois Étoiles, tous plus ou moins directement sous sa coupe. Un Trois Étoiles mis sur la touche par l'Inter, ce n'était une catastrophe que pour le Trois Étoiles en question... Et c'était le cas précisément de Maléral, qui avait eu la malencontreuse initiative de traiter de « crapule » un blanc-bec du services des effectifs. Un fils à son père... La malchance de Cris avait résidé surtout que le père en question était un haut responsable à l'Inter, quelque chose comme « Directeur de la Flotte ». S'il était indubitable que ce blanc-bec fût une crapule, il était non moins indubitable que le père était un pont dans l'organigramme de l'Inter, car, en quelques semaines, Cris avait perdu son vaisseau : un contretemps « compliqué », dans un arsenal de l'Inter, l'avait ensuite poussé vers la liste des « pilotes « non affectés »... Puis, durant des semaines, une enquête recherchant une soi-disant faute de pilotage... Puis, encore des semaines, pour conclure à une « mise hors de cause »... Puis l'attente d'un nouveau commandement... Puis les mois... Puis le Règlement... Puis sa prise en charge par la Mutuelle des Pilotes sur Stella-Station et ses parcimonieuses allocations conduisant au Vertige d'Orion...

Cris se secoua et pesa sur la porte du bar, qui pivota, rébarbative. Aussitôt, son regard butta contre un nuage de fumée qui ne frissonna qu'à peine. Quelques volutes s'échappèrent dans la rue, happées par un léger remous d'air. Mais le nuage en avait vu d'autres et resta installé, en maître des lieux, de la porte jusqu'au fin fond de la salle ; Cris le pénétra, et, instinctivement, cligna des yeux. Il avança, les pas un peu désorientés : ça devait être ça le « Vertige » d'Orion !

Tout aussi automatiquement, Cris ôta sa casquette de Commandant et longea le comptoir qui courait sur sa droite. Derrière lui la porte se referma et le nuage retrouva son appui quotidien. Sur sa gauche, sur une vingtaine de mètres, les tables étaient disséminées comme au hasard, mais toutes sortes de recoins se trouvaient aménagés, séparés par des murets, par des cloisons ajourées, par des bacs à fleurs, dont la seule richesse résidait dans le sable qui avait maintenu, un temps, les dites fleurs artificielles. Il ne fallait pas s'y tromper : même le sable seul restait un luxe sur Stella. Celui-là y avait été importé ! Mais des mains désœuvrées en avaient emmené plus que souvent, et, dans le fond des bacs, à présent, on avait plus de chance d'y pêcher des mégots pimentés de lychopaïne.

Maléral avait appris à ne pas se montrer difficile ; le leich, au Vertige d'Orion, était d'un prix encore abordable et les verres y étaient encore remplis à la même hauteur. Seule la qualité se dégradait imperceptiblement au fil des mois ; à deux solars le verre, il ne fallait pas se montrer exigeant.

Cris se tourna vers la droite, aperçut un serveur, commanda, et bifurqua sur la gauche en s'insinuant entre les quelques tables déjà occupées... Autour de lui, les consommateurs installés se tassaient dans leur fauteuil pour parvenir à s'apercevoir sous le nuage. Maléral persévéra et prit possession d'une place restée libre quelques mètres plus loin. Il opta pour un fléchissement des genoux avec rotation du bassin, et se retrouva assis, à l'écart, ses deux solars à la main.

Le serveur ne flânait pas ; il arrivait déjà, passant en virtuose entre les obstacles... Cris paya, posa ses lèvres à la surface du leich, reposa son verre : un rituel.

Là, pris dans cette ambiance feutrée de demi sommeil, il ne pensait pas trop à l'Espace, ni aux escales, ni à sa « grasse » paie d'antan, ni aux invitations dans les milieux aisés où il était de bon ton d'avoir un Trois Étoiles dans ses relations. Cris avait connu cette vie jusqu'à quarante ans. Pour l'heure, attendant les « vingt » heures de Stella, il se forçait à suçoter son leich en s'efforçant d'oublier qu'il aurait été en droit d'espérer naviguer encore pendant vingt années avant cette retraite forcée. C'était mal parti ! Il préféra fouiller le nuage du regard à la recherche d'un visage connu...

Que des habitués, comme lui sur la touche. (Sans grands risques d'erreur.). Certains avaient l'étoile des techniciens non-volants...

Et, apparemment, aucun pilote.

De toutes façons, personne ne se souciait d'engager la conversation avec un Trois Étoiles. Ce qui gelait les familiarités, il l'avait constaté toutes ces semaines : un Commandant déchu restait un Trois Étoiles.

Pourtant, parler lui aurait fait du bien psychologiquement. (Peut-être !). Il reporta son attention sur son verre... L'avenir était sombre, les perspectives plates, avortées, réduites, confinées et limitées à la coupole demi sphérique de la station. Une coupole translucide, dont l'entretien, par ailleurs, laissait à désirer, ce qui muait les feux de l'étoile proche en un halo tirant sur le rouge, rabaissant encore la température ambiante de près de cinq degrés centigrades.

Suivant ses pensées, Cris avait levé les yeux... Au travers de la fumée épaisse et âcre, il observa le plafond de la salle du Vertige d'Orion. Une multitude de loupiotes de luminosités et de grosseurs différentes constellaient une voûte en trompe-l'œil, censées représenter fidèlement le Bras Spirale... Mais des ampoules étaient éteintes ou cassées depuis belle-lurette et le Bras Spirale représenté n'avait plus rien à voir avec l'étincelante vérité. Mathématiquement, une probabilité existait : que la représentation présente, si l'on admettait le facteur « infini », corresponde à un autre Bras, dans une autre galaxie...

Intéressant problème, songea Cris... Mais exercice parfaitement inutile !

Il allait replonger dans son verre de leich, quand une masse s'abattit sur son épaule. Son coude bondit aussitôt. Il tenta de conserver son verre d'aplomb mais le liquide poisseux avait déjà giclé contre le devant de sa veste. Une masse pesait toujours contre lui, lui interdisant de se dégager prestement...

Le leich, à présent, dégoulinait sur son pantalon ; furieux, poussant de toutes ses forces sur ses jambes, écartant vivement son siège, il refoula la masse vautrée sur lui.

Le liquide, déjà, avait en partie traversé le tissu, lui collant aux cuisses... Le verre roula sur la table et disparut ; se cassa dans un bruit grêle ; tandis que Cris identifiait le corps qui se relevait entre les tables...

Le liquide répandu s'incrustait dans l'étoffe de son uniforme, le dernier qui fût potable. S'il laissait faire ça une fois, où cela s'arrêterait-il !

Il empoigna le bonhomme à demi relevé et s'apprêta à lui balancer une gifle magistrale.

Le type, remis debout bien malgré lui, aperçut le bras levé et brailla aussitôt :

- Non ! Excusez, Commandant... Attendez !
- C'est ça Pépère, avec le leich, mon uniforme est fichu ! Dix mille solars... Et je vais t'en coller pour le même prix !
- Non !

Le bonhomme reprenait son équilibre, tentant de se garer de la main levée et menaçante... (Soixante ans passés, sûrement... Mais, malgré son âge, Cris n'aurait pas trouvé une seule raison de le ménager.).

Sauf que ce civil braillait des excuses avec véhémence...

- ... Arrêtez, Commandant ! Je répare tout ! Je rembourse tout !
- L'uniforme aussi, abruti ?
- L'uniforme aussi... Tout ! Je rembourse tout !
- Et tu vas me créditer mon compte de dix mille solars, là, maintenant ? Tu me prends pour une pomme ?!
- Je rembourse. Sûr ! Tout de suite...

Il sortait sa carte de sa poche de poitrine. Cris scruta la main... C'était bien une carte de crédit qui apparaissait. Il relâcha progressivement le pan du blouson. Puis il se méfia et la main se referma de nouveau, encore plus fermement...

« ... Sûr ! Parole de Deux Étoiles, Commandant ! »

Cris, interloqué, observa le visage du type : soixante ans bien sonnés... plus près de soixante-cinq. Un civil...

(Le gars avait suivi le raisonnement silencieux de Cris.).

« ... Astro-Pilote Joël Kard. Je suis un deux étoiles à la retraite. Et civil maintenant... »

- Évidemment, abruti ! Mes dix mille solars ! Tout de suite !

- Aucun problème, Commandant, aucun !

(Il avait fini de sortir sa carte.).

... Dix mille... Non : onze mille... C'est normal. Ne vous inquiétez pas.

- Mais, je ne m'inquiète pas ! (Cris sortit la sienne.). Vite ! Ton stylet... Là ! « Onze mille ». Affiche ton code et amène ta carte. Et appuie bien ton pouce ! Les autres doigts... Si tu n'es pas approvisionné, tu vas le sentir passer !

N'importe quel organisme de crédit ou bancaire payait automatiquement ce genre de débit réalisé « sur le coin du genou », mais le titulaire non approvisionné avait le temps de le regretter s'il était insolvable, car « se ramasser » cinq ou dix années de détention sur un astéroïde, à découper de la pierre ponce, donnait à réfléchir à n'importe quel velléitaire. Personne ne se serait avisé de tenter le coup : les organismes financiers ne rigolaient pas sur ce chapitre, les circuits étaient trop complexes et trop étendus dans l'espace et le temps pour tolérer cette tentative d'arnaque.

Cris vérifia que le doigt se posait bien sur le code, rafla la carte, appliqua la sienne très exactement dessus, sortit son propre stylet et écrivit « onze mille »... Alors seulement, il releva la tête pour observer le bonhomme...

Un bonhomme qui ne bronchait pas et... qui affichait, même, une indéfinissable ébauche de sourire (?).

Cris maintint les deux cartes pressées quelques secondes, et, de son poing libre, assura sa prise sur l'épaule...

- Tu crois pouvoir me jouer un tour ?

Pendant ce temps, Cris réfléchissait. Par quel moyen ce type pouvait éviter le paiement ? Ce vague sourire et les yeux du bonhomme... Il avait les cartes en main ; il n'y avait pas d'astuce possible... Les grosses têtes avaient retourné le problème dans tous les sens : les onze mille solars étaient bien à lui, et si le vieux n'avait pas les moyens de payer, c'était « la pierre ponce » ! Et ses soixante-cinq ans ? Aucun tribunal ne se serait apitoyé sur ce détail : on prendrait soin du bonhomme, quitte à le remettre « à neuf », pour être certain qu'il apprécie bien ses dix ou vingt ans passés sur un vague rocher culbutant interminablement dans le vide. Ce n'était pas le travail forcé qu'on imposait, c'était la Solitude ; tout juste une visite, tous les six mois, pour s'attarder sur sa bonne santé physiologique, afin de s'assurer que le condamné savourait bien la juste réprobation du Monde de l'Argent...

Cris relâcha le vieux...

- Si tu t'imagines...

- Je n'imagine rien, Commandant. Je m'assure...

- De quoi ? Hein ?
- Des Trois étoiles, il y en a eu, ici... Mais, passés quelques mois sur Stella... Lâchés par l'Inter... Ça arrive qu'ils deviennent des chiffes-molles. Plus de ressort ! Vous ne pouvez pas vous imaginer... J'en ai connu, après la dégringolade, qui auraient briqué la première botte venue. Un désastre moral... Donc : je m'assurais...
- Si je suis encore capable de coller une danse à un type comme toi ?
- En un sens : oui. Le ressort, ça compte. Et il fallait que je sache.
- Que tu saches, « quoi » ? Tiens, voilà ta carte Onze mille solars : ça peut faire dix années de pierre ponce, au cas...
- Je sais, Commandant, je ne suis pas gâteux ! La retraite et aucune atteinte du Vide. Rien que du normal. Je... Je sais ce que je fais.
- Sauf quand tu t'écroules sur les gens !
- « Même » quand je m'écroule sur les gens... (Puis il se pencha vers Cris et baissa le ton.) ... Allons dans le fond, nous serons plus tranquilles...

Cris était partagé entre la curiosité et une colère qui revenait d'apprendre que le vieux s'était laissé tombé « exprès » !

... Je vous en prie, allons au fond. Commandez autant de leich que vous en voudrez.

Le gars murmurait presque. Cris tint à lui mettre les points sur les « i ».

- Je ne suis pas encore un poivrot !
- Parfait. Tant mieux. Mais j'avais déjà remarqué. Ne vous fâchez pas de ce... disons : « test ». J'avais besoin de savoir et je n'ai rien trouvé d'autre. Vous êtes le deuxième. Le premier, il y a dix ou onze mois, un Trois étoiles comme vous, s'est presque excusé dans des circonstances identiques. Pauvre type... C'est incroyable, quand on a côtoyé des Trois étoiles pendant trente ans... Enfin, bon... On va au fond ?

Cris était de plus en plus intrigué. Si le bonhomme était fou, tant pis pour lui. Qu'est-ce qu'il pouvait y faire ? Avec ces onze mille solars, Cris pouvait s'acheter un uniforme neuf, tenue de sortie « grand appareil », et les bottines. Et il en resterait encore pour un bon repas !

Pas une mauvaise affaire... Il rangea sa carte après en avoir brouillé le code (une précaution jusqu'au Hall de la Mutuelle), et suivit le vieux qui gagnait un endroit déserté du fond de la salle... Il le rejoignit, curieux de connaître la suite.

Ils se réinstallèrent, face-à-face. Cris observa le vieux. Il n'avait pas l'air d'un fou, même s'il se donnait un petit air de conspirateur... Il avait déjà appuyé sur l'interphone de la table... Le serveur vint puis repartit. Aussitôt le curieux bonhomme sortit un canif, dévissa la plaque chromée, souleva le bouton-poussoir de commande, dégrafa un contact, remit le bouton... Puis, enfin, la plaque...

Il n'y avait pas passé plus de trente secondes quand il remarqua que Cris, intrigué, s'étonnait de ces manipulations...

- ... J'ai débranché le micro. Aucun besoin qu'ils entendent au comptoir ce que je vais vous dire. De la discrétion... Je remettrai tout ça en place quand nous partirons. Maintenant, on peut parler.

Pas gâteux, mais paranoïaque ! pensa Maléral.

- Tu prépares le renversement de l'État des Mondes Humains ?

- Ne rigole pas, je sais ce que je fais. Et, puisque tu me tutoies, j'en fais autant, ça simplifiera. Et puis, j'ai quand même eu mes deux étoiles !

- C'est toi qui le dis !

Le vieux sortit son portefeuille, et, comme s'il réparait un oubli...

- Tiens, vérifie !

Cris reconnut aussitôt le rectangle métallisé, aux reflets moirés, où le sigle de l'ISCie se repérait par sa brillance froide.

- C'est pourtant vrai qu'elle est plus vraie qu'une vraie.

- Elle est vraie, c'est tout ! Joël Kard... etc... etc... Tu pourras vérifier sur l'écran de ton choix. On ira ensemble ! Ce n'est pas une carte bidon. « Né sur Viéler en 2612 ». J'ai commencé à naviguer en 2640... École de l'Inter-Stellaire Compagnie : une étoile, puis la deuxième. Pas pu décrocher la troisième, c'était trop fort pour moi. Et puis, ça me suffisait. Au fait... Et toi ? Tu as ta carte ? Car tes trois étoiles sont peut-être en chocolat. Bien que ça te coûterait cher, en cas de contrôle.

Amusé, Cris extirpa sa carte et lui mit sous le nez.

- Non, Pépé, ce n'est pas du chocolat ! Tes deux étoiles sont en platine et les trois miennes en diamant... mais bien rangées dans le coffre de la Mutuelle.

- Bon : t'es bien un Trois étoiles... Parfait ! Je vais te raconter une histoire et tu me diras si elle t'intéresse. (Cris, machinalement, se pencha...).

... Ah, t'es curieux ! C'est bien... Tu sais, je connais la vie des Trois étoiles qui échouent sur Stella. Je suis au courant et ne te fâche pas. Tous les pilotes que l'on rencontre ici, au Vertige d'Orion, il ne faut pas être extralucide pour deviner. Tu as eu des ennuis avec l'Inter-Stell. et, de fil en aiguille, tu t'es retrouvé à la Mutuelle des Trois étoiles, nourri, logé, blanchi au moindre coût, pourvu d'une indemnité mensuelle tout juste suffisante pour couvrir les faux-frais d'un quelconque humain... Enfin, une larme de plus, étant vues tes trois étoiles. Je connais la situation de ceux qui échouent ici. Les autres, c'est à l'avenant : encore un peu plus fauchés, voilà tout.

- Si c'était pour ça, ton cirque !

- Non ! C'est juste pour dire que Stella c'est un sale coin pour les pilotes. À moins de bénéficier d'un sérieux coup de chance. Pas la peine que je te dise...

- Des compagnies privées embauchent les pilotes !

- Bien sûr, mais ça ne court pas les rues d'une station, surtout comme celle-ci. Ou bien, alors, il ne faut pas que le pilote épluche de trop près la cargaison... Sauf avec une main devant les yeux et en se pinçant le nez ! Mais s'il y a un contrôle de vol, ça arrive, tu le sais aussi bien que moi, adieu du Vide les trois étoiles ! Les véritables : celles de la casquette et celles du coffre. Terminées ! Tu peux, aussi, séduire la fille d'un entrepreneur privé et hériter de deux ou trois vaisseaux... Mais ça prend du temps et il faut tomber sur un futur beau-papa qui veuille passer le relais. Et une future belle-maman qui ait fini ses calculs ! Une fille pas trop réticente... Attendre que les « Déclarations Officielles de Souhaits d'Alliance » soient enregistrées, espérer qu'il n'y aura pas trop de Prétendants sur les rangs, et que beau-papa aura vraiment envie de toi comme gendre... Souhaiter que les autres Prétendants ne montent pas trop les Enchères... Et, pour la fin de la fin, que l'Inter ait oublié ses rancunes envers toi. Sinon, elle possède trois cent mille facilités pour te casser les reins. Si ça s'arrange bien, tu pourras donner le scénario à une boîte qui en fera une très belle histoire à l'eau de rose. Tu peux, aussi, t'engager dans la Flotte en perdant une ou deux étoiles, et « faire les Confins » quelques années durant... Mais il s'est dit que ces pilotes ne disposaient pas de mervelines pour ces missions : trop de risques affirment ces messieurs-dames, qui... oublient de comprendre que s'ils fournissaient des auxiliaires de vol ils réduiraient ces mêmes risques au minimum habituel. Alors...

- Ne te fatigue pas à m'expliquer, Pépé, je connais ! As-tu fini ton exposé ?

- Sûr que tu connais ! Sûr et certain aussi, que, même privé de tes trois étoiles, tu trouverais un emploi dans le privé ; le prestige des Trois étoiles ne s'use pas si vite que ça. Avec mes deux étoiles, un moment, j'avais pensé à tout ça. Mais rien ne remplace un vaisseau. Et je n'étais pourtant qu'un copilote. Piloter... L'admiration des passagers... et des passagères ! Les invitations aux escales ; les filles que papa et maman te poussent dans les bras... Nous connaissons, ou nous avons connu, tous. Mais... ce n'est pas pour ça que je t'ai abordé.

- Curieux vocabulaire : « abordé »

- J'aurais pu trouver une autre méthode, mais celle-ci m'a paru être efficace. Plus révélatrice.

- Accouche !

- Bon... Eh bien, voilà : j'ai un truc à te proposer.

- Je te voyais arriver !

- Évidemment. Mais écoute-moi, car ce n'est pas commun. Qu'est-ce que tu penserais d'un monde -pour toi-, tout seul ?

- Pour moi seul ? Je te dirais, Pépé, que le Mal du Vide ne t'a pas épargné autant que tu le pensais. Bien qu'avec tes deux étoiles tu n'as certainement pas dû piloter souvent.

- Je dis : un monde pour toi seul. Et ne te préoccupe pas de ma santé mentale, je sais ce que je dis.

- Tu n'en as pas l'air ! Le Gouvernement des Mondes, l'Institut, l'Inter-Stell, quelques centaines de milliers d'entrepreneurs, sans oublier l'Armée et La Flotte, et j'en passe, viendraient me trouver en me disant : Commandant Cris Maléral, voici un monde pour vous seul, en voulez-vous ? Êtes-vous satisfait ? Tu me prends pour une courge, Pépé !

- C'est sérieux ! Tu permets que je t'appelle Cris ?

- Une planète, pire que l'enfer même, et il y aurait encore quelqu'un pour prouver que c'est déjà à lui. Alors, je dis que tu me prends pour une courge.
- Détrompe-toi !
- ... Ou alors, tu vas au-delà des Confins, et là, c'est possible... Note : si tu vas assez loin. Tranquille seulement quelques mois, avant que l'Institut ne te rattrape et... que ses techniciens te retrouvent le cerveau complètement sens dessus-dessous ! Et puis, c'est absurde. Absolument impossible ! Quant à trouver un emploi comme colon, j'aurais déjà trouvé un employeur depuis longtemps. Sans parler des mines de Pythus.
- Qui te parle d'un monde nouveau ? Moi, je te parle d'un monde « déjà » connu... et ce, le plus légalement qui soit.
- Écoute, Pépé... Tu me bousilles un uniforme, mais tu m'en paies un neuf : rien à redire ! Par ailleurs, je n'ai rien à faire jusqu'à vingt heures, vu que, ce soir, j'ai des solars pour aller au restaurant... Grâce à toi. Encore parfait ! Alors, tu me racontes ton histoire à dormir debout et nous nous quitterons. J'espère qu'elle sera drôle. Et ensuite : bonsoir ! Car je subodore que tu ne me refileras pas onze mille solars tous les jours, hein ?
- Je cherche un Trois étoiles comme toi, encore en activité, mais sans commandement.
- Pour lui refiler un monde ? Désolé, Pépé, je n'ai pas assez d'économies !
- Je t'explique et je te fournis toutes les preuves que tu veux. Mais, jure « sur le Vide » de garder ça pour toi si ça ne t'intéresse pas. D'accord ?
- « Sur le Vide » ? Mazette !
- Sur le Vide. Et je sais que tu tiendras parole.

Cris riva son regard dans celui de l'ex-copilote... Jurer « sur Le Vide » : aucun pilote ne reviendrait sur un tel engagement ! Aussitôt des images se présentèrent dans le crâne de Cris... C'est qu'il avait l'air sérieux, le Vieux. On ne plaisantait pas avec le Vide. Jamais ! Le Grand Mal, que n'importe quel pilote avait connu, n'aurait été qu'une seule minute. Cris frissonna : une onde glaciale rampait déjà le long de sa colonne vertébrale. Le Grand Mal... Il l'avait connu lors du premier vol. La première fois, quand l'on avait voulu jouer au dur, en négligeant de se faire assister par une merveline, et que, face à l'écran central, immensément seul, on se retrouvait face à face avec le vide de l'Espace... Seul. Seul devant le vide sans limites. Loin de son monde. Aucune comparaison avec le fait d'évoluer dans un système planétaire proche et familier : on était à des semaines et des mois lumière. Quelques fois des années. L'incommensurable isolement, la fantasmagorie du Velours noir... Quand l'imagination détruisait l'Âme, quand l'immense peur s'emparait de vos tripes et les broyait, que l'esprit perdait pied... Une plaisanterie que l'on ne recommençait jamais une seconde fois !

Le Vieux ne cillait pas et Cris entrevit l'horreur fugace dans ses yeux : c'est donc qu'il l'avait connu, lui aussi. Un Deux Étoiles pouvait avoir été amené à remplacer un Trois Étoiles, quelques instants, par suite d'un concours de circonstances...

Ce co-pilote mis à la retraite méritait le respect. Cris se reprocha de ne pas avoir examiné plus attentivement les dates exactes sur la carte. Sans baisser les yeux, il redemanda celle-ci au Vieux, qui... réagit immédiatement.

- ... Et tu pourras vérifier que ma retraite n'a pas été anticipée ! Je ne suis pas barjot, si c'est ce que tu veux savoir.

Cris reporta son regard sur le feuillet en plastique métallisé... Photo... Empreintes... Code génétique... Les dates... Surtout, les dates...

Mais rien ne pouvait être falsifié et les dates concordaient... Mais quelle était donc cette histoire !?!

**

Le Vieux ne trichait pas : retraite accordée à soixante ans, pile ! Cris lui rendit son feuillet et le Vieux reprit :

... Tout est vrai. C'est du sérieux. Mais mon histoire devra rester entre nous.

- Je m'y suis engagé même si tes élucubrations étaient totalement idiotes !

- Bien... Je commence par le début, c'est nécessaire pour voir l'affaire dans son ensemble. Tu connais la Grande Faille ? Oui, bien évidemment... C'est un des principaux axes de circulation comme tu le sais. Encore plus de nos jours, vu que la Colonisation des Mondes met le paquet dans cette direction. Je ne vais pas t'apprendre ça. C'est uniquement qu'il existe une planète dans cette zone du Bras Spirale... Et je vais t'en raconter l'histoire. Elle existe, je le jure sur le Vide ! Ça remonte aux années 2593-94... À l'époque, la Grande Faille venait tout juste d'être découverte. On ne savait pas qu'elle menait jusqu'aux systèmes de San Séverina, Belmonde, Reychelles, et, encore moins, qu'elle deviendrait un des deux axes de la Colonisation. Si tu te souviens de tes cours de l'école de l'Inter, les détails te reviendront. Moi, je connais ça sur le bout des ongles, vu que j'ai enquêté sur la question plus de vingt ans. Donc, dans les années 2580, 2582 pour être plus précis, l'Institut décide de se lancer dans l'exploration de la Grande Faille que l'on avait inventée par le calcul en 2544. Quand il s'agissait de vérifier des calculs, l'Institut y allait doucement : question de crédits ! Il avait déjà tâté cette ligne d'anomalie gravitationnelle dans les années 2560, mais il y a toujours des histoires de gros sous. En 2582, « Il », -l'Institut-, envoie donc des sondes par dizaines. Les unes à 0,7c ; 0,6c ; 0,5c ; puis, de cinquante en cinquante... Bref. Voilà toute la quincaillerie qui disparaît dans la Grande Faille. Tu sais comment l'Institut s'y prend ! Et voilà toute la ferraille qui part dans le toboggan ; rien que des sondes automatiques de toutes sortes. Ça c'était les années 82-84. Le temps de récupérer toutes les données, car il fallait bien attendre que les sondes montrent le bout de leur nez ici ou là, à défaut de revenir, et en 86, l'Institut avait recueilli deux ou trois montagnes de données qu'il allait devoir ensuite passer à l'analyse. Et en 2590, l'Institut en savait long jusqu'au terminus de Reychelles. Sur le parcours, ça faisait un bon paquet de systèmes, mais... (Le vieux baissa la voix jusqu'à la rendre presque inaudible.). Mais une seule planète était viable...

- Tu dérailles, Pépé : aucun système viable après Selzé ! Faut dépasser Reychelles. Et Nelly (¹) est loin du Nœud Stellaire de Reychelles !

- C'est là que je t'attendais ! Mais je répète et je maintiens : *un seul système viable*.

¹ Planète Nelly. Voir livre 3 de Finitude : "Des Pétales pour un Enfer"

- Et pourquoi aurait-on fait ces stations orbitales artificielles comme San Séverina et Belmonde ? Même Reychelles n'est pas viable, c'est un tas de cailloux à plus de 300°C !

- Qui te parle de San Séverina, Belmonde ou Reychelles ? Je continue...

- C'est plutôt facile !

- Parle doucement... Laisse. Je prouve tout, mais laisse-moi finir. Dans les années 2590-92, l'Institut a distillé les données recueillies et commence à loucher sur ce seul système viable coïncidant avec la Grande Faille.

- Je te laisse continuer, mais c'est vraiment « gros » !

- Je prouve... Donc, en 2594 l'Institut a décidé d'envoyer un vaisseau habité. Tu connais ses manières de faire : quand il s'agit d'expédier un vol habité dans une Faille nouvelle, sur un monde nouveau, l'Institut n'est pas fou et n'envoie pas ses « grosses têtes » du premier coup. Il recrute quelques rigolos « siphonnés », dont le coefficient intellectuel ne dépasse pas celui d'un bipède moyen, et leur colle une mission qu'un gosse de dix ans mènerait à bien tout en pensant à sa petite voisine. Depuis sa création dans les années 2100, l'Institut n'a pas changé ! Il n'allait pas révolutionner sa tactique pour la Grande Faille... ni pour ce monde que nous appellerons -pour la circonstance- « Ixis »... Mais qui porte un nom tout à fait original. Faut dire que dans les débuts des années 2600, c'était encore le premier qui mettait le pied sur un monde nouveau qui le baptisait. Depuis quarante ans les bureaucrates de L'Institut se sont débrouillés pour récupérer ce privilège ; ce qui n'a rien changé vu que les nouveaux inventeurs n'ont pas plus d'imagination que les précédents ! On retrouve, presque toujours, le prénom de la groupie restée au pays natal, ou celui de la dynastie, ou celui, en général plus fumeux, trouvé par l'intellectuel de service... Donc, nous l'appellerons "Ixis". (Le Vieux baissa encore le ton, jusqu'à chuchoter.)

... Mais dans la réalité, il porte un nom tout juste plus ridicule que les autres : La Belle Alberthe.

(Le Vieux avait tellement baissé le ton que Maléral dut presque se coucher sur lui pour saisir ce nom.)

... As-tu remarqué ? Dès qu'un monde est viable : « il » est beau ou « elle » est belle.

- Qu'est-ce que tu dis de Belmonde, il n'y a pas plus sinistre !

- Je dis qu'il y a eu confusion avec Ixis à l'origine. Mais que le nom était déjà parti dans les Maîtres Ordinateurs et que c'est resté comme ça.

- Tu ne te débrouilles pas mal !

- Viéler, Pythus, Celcius : des noms de dynasties. La Merveilleuse ; Chante cœur ; Nelly... Je continue. Voilà l'Institut qui affrète un vol de découverte de « Premier Echelon ». Il recrute dix rigolos avec forces primes, et que je t'expédie le tout par le nœud stellaire connu le plus proche : Selzé. Maintenant on voit ça autrement, mais à l'époque on n'en connaissait guère plus sur l'ensemble Celcius : passer par Selzé ce n'était pas plus idiot, puisqu'on savait que ce globe était viable aussi. Une pierre : deux coups ! Évidemment, quelques mois après on savait que Ixis avait un nœud stellaire bien plus proche et ça modifiait l'approche du problème...

- Tu dérailles complètement ! San Séverina et Belmonde, qu'en fais-tu ?

- Ne te trompe pas d'époque : dans les années qui ont précédé la fin du vingt-septième siècle, c'était encore la Terre qui était maître d'œuvre ! C'est même au cours de ce petit nombre d'années que le tournant s'est vraiment produit et que Celcius a pris le pas sur Elle. Et si Ixis a disparu des catalogues, c'est pour une raison que je t'explique présentement ! À l'époque, l'Institut aménageait Chante Cœur, et Ixis était là et bien là. Passons, j'y reviendrai... L'Institut expédie donc son engin, avec les dix « piafs » dedans, à la vitesse de 0,58 c -car Ixis est bien avant Reychelles-. Et comme on ne se fiait pas trop au nœud de Celcius, on n'avait même pas envoyé les types par la Faille : rien que du Vol Libre ! Départ par Orion-Station... Et notre équipe se retrouve en orbite autour d'une bien belle planète toute mignonne : eau, oxygène, tout le tra-la-la, avec un très beau deuxième stade d'évolution. De la verdure, de l'herbe, des arbres, bref... Notre équipe quitte son orbite, effectue une belle dépose en plein milieu d'une prairie... Un vrai bonheur !

- Alors, là, Pépé, tu m'enchantes aussi ! Ce n'est plus de l'imagination qui ruisselle, mais des cascades ! Des cataractes !

- Que non ! Et je te prouverai ça.

- Si tu le dis... Continues, ça m'amuse ! Ça m'aura toujours fait rêver quelques quarts d'heure. Vas-y, continue !

- Quand l'Institut envoie un premier vaisseau, comme ça, il ne se fait pas d'illusions sur les possibilités d'études. C'est juste pour voir si l'on peut y aller, et surtout, si... l'on peut en revenir. Alors, la mission à remplir, c'est un peu bidon du point de vue scientifique. Aux bonhommes, on ne leur en demande pas trop. C'est du genre : « Faites une croix » ou « Rayez les mentions inutiles ». Tu vois le genre ? « Fait chaud » ou « Fait froid »... « Y'a de l'eau » ; « Y'a des bêtes » ; « de l'herbe »... et, hop, ils reviennent. En général : ils reviennent. Le voyage sérieux, c'est pour après ; avec des autres zigs qui pensent, eux... Mais seulement quand on a fini d'éplucher les effets des moindres radiations sur les premiers visiteurs ! C'est donc ce que l'Institut a fait en 2596. Dix-huit mois à l'aller, rien que pour attraper Orion en partant de Vieille Terre : l'Institut a gagné ce temps puisqu'il avait embauché ses cobayes sur cette station d'Orion. À présent on fait un crochet, mais on attrape les Failles de Viénès et de Ruth et l'on gagne sept mois... Nos zigs atteignent donc le nœud de Selzé en vol libre et continuent sur leur lancée jusqu'à Ixis : le but de leur voyage. Ils débarquent ; restent dix jours ; et puis s'en reviennent jusqu'à Orion. La galère ! Comme ça avait marché, l'Institut était pressé de les épouiller jusqu'au trognon ; ce qui fait qu'on ne les a même pas autorisés à se dérouiller les jambes sur la station ! Le plein et... direction Vieille Terre, en express. En tout : plus de cinq années de Vol libre. Ni hublots, ni écrans, uniquement motivés par la prime. Ils ne devaient pas être très frais en arrivant ! Évidemment, l'Institut n'avait pas voulu investir dans une merveline, de peur que les zigs se moquent de trop de son mode d'emploi, disons... « officiel ».

... Note que j'ai retrouvé les traces de tout ça. C'est rigoureusement authentique et il n'y a rien de plus vrai, quoi que t'en dise. Mais j'y reviendrai... Un fait encore plus certain : en 2602, l'Institut décide d'envoyer une seconde équipe. Mais, cette fois, ce n'était plus de la rigolade ! Dix-huit scientifiques qui partent directement de Chante Cœur, que l'on avait fini d'aménager entre temps. Le grand jeu et les moyens à l'avenant, avec, pour mission, de répertorier le moindre atome de gravier ; et, à plus forte raison, celle d'éplucher la moindre molécule de verdure, d'eau, d'air... Dix-huit crânes d'œuf, plus le matériel pour mettre Ixis en fiches. Des dizaines de milliers de microfiches ! Je le sais puisque j'en ai récupéré quelques centaines. De celles qui m'intéressaient.

- Des fiches de l'Institut des Mondes Humains ?! C'est secret et aucun employé ne s'aviserait !

- Eh oui, c'est comme je te dis. Je continue, si tu veux savoir la suite.

- J'ai déjà avalé une bonne douzaine de blagues peu communes...

- Eux, ils sont restés trois mois sur La Belle Al... sur Ixis. Du beau travail. Pas un seul atome qui soit passé au travers. Mais j'en arrive à ce qui va tout déclencher. Nos crânes d'œuf reviennent sur Chante Cœur avec une information qui va avoir des conséquences prodigieuses. Sur Ixis, c'est le règne végétal en pleine ébullition ; plus quelques embranchements balbutiants de créatures animales primaires. Pour ces dernières, ou bien il faut attendre quelques centaines de million d'années, ou bien... ne pas s'en occuper. On « choisira » les deux alternatives. C'est sur le Végétal que l'on va se pencher. On ne va pas se passionner pour des plantes qui sortent de l'eau ou qui y retournent ; pas plus que celles qui se nourrissent des autres ; ce qui retiendra l'attention, c'est une sorte de cactus. Un cactus sans épines, puisqu'il n'en a pas la nécessité. Ses particularités seront mises en relief après analyse. Primo : cette plante possédait une capacité de mimétisme si rapide qu'elle en provoquait une aptitude surprenante. Secundo : sa composition chimique singulière faisait qu'il recelait tout ce qu'il fallait à un humain pour survivre, et ce, dans des proportions extraordinairement exactes et harmonieuses. Et ce deuxième point se révélait une véritable bénédiction du point de vue alimentaire car, dans les années 2600, en plein boum de la colonisation forcenée, ça ne pouvait pas mieux tomber : on avait encouragé la colonisation des mondes, y compris ceux les plus âpres, et, les années ayant passées, ça faisait des dizaines de millions d'humains éparpillés qui crevaient de faim. Tu parles que le cactus tombait bien, vu que le Gouvernement des Mondes ne savait plus comment se dépêtrer de la situation !

... Tu t'en doutes, cette découverte ne pouvait faire autrement que de tomber dans l'oreille de la S.A. Générale Alimentaire... via « les oreilles » que le Gouvernement des Mondes avaient lui-même dans l'Institut. Que le cactus d'Ixis fût une merveille de l'évolution du végétal, et mobile par le biais des effets de sa surprenante aptitude au mimétisme, le Gouvernement des Mondes s'en balançait ; ce qui lui a sauté aux yeux, avant tout, c'est la manne alimentaire qu'il représentait ! Voilà donc la Générale Alimentaire en piste qui crée un consortium. Concession exclusive sur Ixis... Location décennale –renouvelable-. N'oublie pas, c'est très important : « renouvelable ». L'Inter Stellaire Compagnie, évidemment, s'y retrouve majoritaire... Ça, non plus, ce n'est pas de l'anecdote. Bref... En résumé : la nouvelle Société crée l' Inter Alimentaire et, expédie un troisième navire sur Ixis, avec, dans ses coffres, le plus clair de l'étude de l'Institut. Là, le travail de base était tout mâché et tout gratuit ; ce qui restait à réaliser, c'était l'inginiérie. Car il allait falloir l'exploiter ce cactus, et pas question, comme préalable, de le transporter tel quel. Alors le vaisseau de l'Inter Alimentaire part ; revient ; et ramène une étude d'exploitation qui sera réalisée de « a » jusqu'à « z ». Lyophilisation du produit ; personnel nécessaire ; et tout et tout ; et en 2603, des dizaines de vaisseaux bourrés de machines et de travailleurs entretiennent une véritable noria avec ce monde nouveau. L'Inter Alimentaire investit des quantités pharamineuses de solars -je n'ai pu l'établir qu'avec beaucoup d'approximations-... Énorme ! À se demander comment des sociétés privées peuvent rassembler autant de fonds !

Mais tout ça c'est secondaire. Tout ce que je sais, c'est que le cactus d'Ixis, en 2604, commence à se répandre sous toutes sortes de conditionnements, dans toutes les colonies affamées du Bras Spirale. Si le cactus ne devient pas un produit pour snobs c'est uniquement dû à son goût de papier mâché. Mais, pour les colons dans la disette, il fait merveille, et l'Inter Alimentaire commence à récupérer sa mise. Ensuite, les bénéfiques affluent. Et en l'année 2606, c'est l'euphorie ! Alors la Générale Alimentaire essaie de se libérer en poussant son rejeton, l' Inter Alimentaire, « par-dessus le balcon ». Mais l'Inter Stellaire Compagnie, c'est une ogresse et ne l'entend pas de cette oreille, car elle flaire le bon coup. Le résultat, après augmentations de capital, coups en Bourse, etc... ce sera l'inverse : c'est la Générale Alimentaire qui va se retrouver presque totalement évincée.

Si je t'explique ces détails c'est que tout a son importance. Donc, en façade, tout s'arrange, car les bénéfiques arrivent comme un torrent. Et l'Inter Alimentaire ne gagnera pas son indépendance. Bien au contraire, c'est l'osmose, et c'est elle qui est tombée sous la coupe de l'Inter Stellaire Compagnie. C'est intéressant de savoir tout ça, car ça permet de s'y retrouver dans l'imbroglie pour ce qui va suivre.

... Année 2607 : la courbe des bénéfiques monte presque à la verticale. Mais c'est l'année de la catastrophe. Disons : de son début. Personne ne le sait encore, sauf les ouvriers récoltant sur Ixis, qui, eux, ont le cactus natif à trois mètres sous le nez. C'est qu'il se passe, en 2607, un événement qu'aucune grosse tête n'avait songé à étudier de près ! On avait bien remarqué que l'ellipse d'Ixis autour de son étoile était des plus fantaisiste, mais, curieusement, on en avait tenu compte que pour les répercussions sur les durées des transports, alors que ça ne jouait que fort peu ; Ixis danse la gigue autour de son étoile, et son ellipse est si vrillée qu'on en avait oublié toutes les conséquences pour ce qui en était de ses combinaisons de saisons.

Le cactus, lui, ça faisait un bon milliard d'années qu'il avait ça dans ses gènes et il ne fallait pas lui en conter ; il savait parfaitement que le cycle des saisons s'étale sur dix-neuf années, donc, au bout de dix-sept ans, il était grand temps pour lui de préparer sa reproduction ! Quelques bourgeons plutôt vilains concentrant les principes actifs de la plante : oligo-éléments, protéines et... le reste du bidule se desséchant progressivement. En quelques mois c'est la catastrophe : plus une seule machine adaptée ! Mais les actionnaires avaient pris des habitudes de luxe et faisaient la tête ; l'Inter Alimentaire dépense donc quelques uns de ses bénéfiques pour modifier les machines afin de maintenir la production, et on continue... Et en 2609, re-catastrophe : les bourgeons se transforment en de gentilles fleurs toutes simples. Un luxe pour « lui » vu qu'il n'y a pas le moindre insecte volant sur ce monde ! Probablement une fantaisie de Dame Nature qui faisait des essais. Pour ce qui en était de ces fleurs, les bourgeons produisaient des étamines si fragiles qu'il aurait fallu des doigts de fées pour les attraper une à une... Re-modifier le matériel... les cuves... tout ! L'Inter Alimentaire ponctionne son actif car l'Inter Stellaire Compagnie ne veut rien entendre et refuse de mettre la main à la poche. Tant qu'il y avait des bénéfiques, ça allait ; mais la philanthropie, avec l'ISCie, ça ne dure jamais bien longtemps !

Car il fallait tout bouleverser la chaîne de fabrication ! Ça obligeait à repenser tout le processus chimique et tout le matériel. Conséquences : licenciements à tour de bras et rapatriements. En 2610, la déroute est consommée : l'œuf de notre cactus tombe sur le sol et notre végétal est très fier de lui. Et... l'Inter Alimentaire se met en faillite. L'I.S.Cie, qui n'a pas fait que de regarder l'œuf tomber, s'est déjà désengagée en vendant à tour de bras ses actions. La Générale Alimentaire SA, elle, par ce fait, se retrouve en première ligne ; une place pour laquelle elle ne se sent aucune vocation quand il n'y a plus de bénéfiques. Toutes ces sociétés n'avaient, ni les unes ni les autres, l'envie de rendre les capitaux empochés ! Elles se retirent l'une après l'autre de l'affaire en faisant jouer, pour faire bon poids, quelques clauses originelles. Dans les faits : la faillite ne touchera vraiment que l'Inter Alimentaire. Il faut retenir ça.

Donc on rapatrie le personnel, et le matériel commence à rouiller sur Ixis abandonnée. Scandales... Procès... Règlements de comptes à l'Inter Alimentaire que l'on essaie de mouiller en tant que tuteur du « bébé ». L'Inter Alimentaire avoue que c'est l'ISCie qui a vu trop grand en la poussant. Mais, évidemment, l'ISCie s'en tire blanche comme neige en prouvant devant les Tribunaux qu'elle n'a plus aucun lien, ni financier, ni Juridique, ni d'aucune nature, avec l'Inter Alimentaire. Plus aucune attache : « j'connais plus » ! Et en 2611, il ne reste plus qu'une société minuscule, une création de la Générale Alimentaire, à qui il reste quelques liens avec Ixis, une vague société de tourisme et de promotion de la planète. Ce qui prouvait qu'il y avait, encore, des subventions à glaner. Beaucoup plus sûrement : la Générale veut garder un bout du doigt sur ce globe vu le matériel à récupérer éventuellement. Il y a, aussi, une autre raison : on a voulu recaser un jeune loup de l'Inter Alimentaire qui voulait prouver la ténacité de ses crocs. Il ne restait bien que lui pour s'accrocher à Ixis ! Il faudra lui reconnaître qu'il n'était pas si fou que ça car, dans les années suivantes, ce qui s'y passe tend à démontrer qu'il avait une petite idée en tête : encore un oubli de tout le monde ! Ce jeune cadre en exode s'était, à n'en pas douter, penché sur le premier rapport de l'Institut... et on en revient au mimétisme de ce cactus. Un mimétisme « foudroyant » à l'échelle de la rapidité végétale, bien sûr : en quelques heures, il peut changer de « physionomie », laisser se dessécher un « bras », en créer un autre, se pencher, grandir. À la faveur de ses créations et de ses abandons, de pseudopodes nouveaux par-ci et par-là, en résumé: il peut « bouger ».

Cinquante centimètres à un mètre en une journée d'Ixis, soit une vingtaine d'heures, ça ne donne pas une grosse vitesse de pointe ! Mais on verra, plus tard, que le jeune cadre avait aussi des incisives bien affûtées. En 2611, la société de tourisme vivote. En 2612 et 13 : itou. On n'entend plus rien sur le fait que les oeufs de 2610 sont devenus de nouveaux cactus tout beaux et tout neufs ; seulement une information évoquant que la jeune société a fait venir deux spécialistes des gènes de Vieille Terre. Mais aucune trace d'une quelconque communication traitant de ce sujet, aussi bien sur la Terre que sur Chante Cœur. Pourtant, ils vont revenir en 12, 13 et 14. Le jeune cadre semble se les être attaché. Impossible de savoir le motif réel de leurs séjours répétés mais, en 2614, le nombre des touristes augmente subitement.

Note que j'ai récupéré les traces de ces transports, même si on a tenté de les effacer des mémoires des Maîtres Ordinateurs, ce qui n'est pas banal en soi, reconnais-le ! Quand on efface, il faut effacer et ne plus laisser aucune trace : ce qui relève de l'impossible pour un quidam ordinaire ! Et moi, qui déjà cherchais, ça m'a titillé encore plus. Eh bien, j'ai noté plus « d'allers » que de « retours » ! Des touristes qui partent mais... qui ne reviennent pas ! Je suis resté deux ans là-dessus et... j'ai fini par comprendre pourquoi les touristes ne revenaient pas ; pourquoi cette minable société de tourisme se mettait à louer des lopins de terre par un tour de passe-passe au nom de la concession décennale. En fait, elle sous-louait. Et il ne faut pas perdre de vue que plus personne dans les milieux financiers ne veut entendre parler d'Ixis à ce moment ; tout le monde s'en est désintéressé parce que tout le monde est convaincu qu'il n'y a plus rien à gagner sur ce globe, hormis des complications ; et si une société « rame » à demeure, grand bien lui fasse ! Qui plus est : si cette société poursuit son petit bonhomme de chemin dans la discrétion, personne n'y trouvera à redire.

Bilan : en 2615 les cactus ont peut-être grandi, mais la population d'Ixis, elle, s'est multipliée sûrement. Huit cents locataires, plus les allées et venues de vaisseaux, plus la tenue des hangars, plus la coopérative et la distribution, au total il y a plus de deux mille humains sur Ixis à ce moment-là. Une population modeste et discrète. Il y avait, forcément, une explication !? Alors, écoute bien : les jeunes cactus recelaient un alcaloïde directement produit par les mécanisme chimiques de croissance ; et, si l'on mutilait un spécimen, le cactus abîmé fabriquait aussitôt un bourgeonnement, comme pour se cicatriser, en quelque sorte. Et l'alcaloïde était là, comme si le cactus avait « calmé » sa douleur ! Ce qui est une vue de l'esprit, évidemment. Ce qui n'en était pas une, par contre, c'est qu'il suffisait de mâcher ce nouveau bourgeon pour voir la vie en rose. Dans les fiches, ça faisait comme une allusion : il était fait mention « d'un cactus euphorisant à certaines époques de sa maturation ». Mais les gens qui ont navigué comme toi et moi savent qu'il n'y a qu'un autre cactus existant, c'est celui de Vieille Terre, et que, celui-là, a des épines. Rien à voir donc avec le nôtre. Et, secondo, j'ai mis la main sur une thèse de potache où il est question de mimétisme en plus d'alcaloïde. Il est fait référence à des modifications de gènes, et de « court-circuit d'évolution ». On parlait de : « plus de huit cent millions d'années. »

En clair, vus les dates et les recoupements : nos deux spécialistes débarqués sur Ixis avaient bel et bien trituré notre cactus et obtenu des résultats suffisamment remarquables pour que ça fasse date. « Mouvement Directionnel d'Attraction », qu'il appelle ça, notre étudiant... Une technique « déjà connue ». En résumé : ils ont tripoté le cactus jusqu'à en obtenir un déplacement. Tu vois ça ?! Cette plante ressemble comme une folle à ce que l'on veut bien lui mettre en face d'elle ; elle déménage pour s'en rapprocher ; et, si la vie n'est plus assez joyeuse, on lui pique un bourgeon et hop ! Tu vas me dire que tout ça c'est de la parlote et que je suis loin du début... D'accord ! Mais tu me demanderais des précisions après et ça reviendrait au même ; autant t'expliquer maintenant.

- Je pourrais, aussi, ne rien te demander du tout ! Car je ne crois pas un mot de ce que tu me racontes ! La faillite de l'Inter Alimentaire dont je n'ai jamais entendu parler... Ta plante qui gigote... L'alcaloïde : ça, pourquoi pas. Mais pour le reste... Et tu ne m'as pas démontré que cette soi-disant planète, si elle existe, n'appartiendrait plus à personne ! Et si l'Institut l'a mise en fiches...

Chapitre 2

Le Vieux ne se laissa pas démonter :

- Quand je te dis une phrase, ça équivaut à six mois de recherches ; je te résume, faut pas croire ! Laisse-moi terminer. En 2615, sur Ixis, que des touristes s'installent ça n'a rien de grave en soi ; drogués, rombière transformant « son » cactus en gigolo sur mesure, tout le monde s'en serait balancé. Tout le monde ne peut pas se payer une merveline personnelle, hein ! Il aurait fallu pouvoir les cloner ces mervelines, car des stressés, il y en a des paquets ! Et s'ils débarquaient sur Ixis à tout va, ça n'avait rien de grave. Le cactus accueillait toutes les turpitudes ; la petite société casait ses terrains à des prix de plus en plus faramineux, qui s'en serait offusqué ? Ce qui a fait débordé le vase, c'est quand tout un équipage d'un vaisseau de l'Inter Stellaire Compagnie, bonhommes et engin compris, s'est posé là-bas sans prévenir son employeur. L'Inter Stell plaisante rarement avec ses contrats ; celui-là avait dû lui coûter assez cher pour qu'elle décide d'aller récupérer le tout pour ne pas déroger à ses habitudes : premier incident grave. Deuxième contrariété pour l'Inter : elle ne retrouve pas l'équipage disparu dans la nature. Ixis n'est pas un astéroïde et va les dénicher ! Comme l'Inter avait autre chose à faire que de courir après ses pilotes sous contrat, et comme ce n'était pas la première fois que ça arrivait, l'Inter prends le mors au dent.

C'est que l'Inter ne fait pas dans le gaspillage : il faut du rendement. Et les années d'école, –son- école, ça lui coûte cher ! Résultat : l'Inter n'y va pas par quatre chemins et obtient la mise « en quarantaine » de ce monde. Comme si l'Inter Stellaire Compagnie se préoccupait de la santé mentale de ses co-obligataires. Une première, à l'époque ! Plus prosaïquement, on pouvait supposer qu'elle profitait de l'occasion pour régler un compte définitif avec l'Inter Alimentaire et pour saboter la Générale Alimentaire qui survivait sur Ixis au travers de cette petite société de tourisme. En somme, l'Inter Stell en profitait pour se refaire une virginité financière, vu que tous ces scandales avaient fait comme une tache douteuse dans son palmarès. La « Quarantaine » escamotait toutes ses démêlées avec les autres sociétés : plus de planète et plus de responsabilités ! Simple et carré. Ça a pris deux années, le temps de la paperasse. Plus quelques patrouilles de la Flotte pour officialiser et faire respecter la dite Quarantaine. Et, comme ces patrouilles ça ne faisait pas glorieux pour la Flotte : les balades se sont raréfiées. Puis : on n'en parle plus.

Tu vas me dire : et les populations ? La mise en quarantaine n'est pas une aimable plaisanterie, surtout si tout le monde est d'accord pour estimer que, finalement, ce n'est pas si mal que ça. Plus aucun contact. Et c'est exactement ce qui arrivera. D'autant que personne n'était pressé de rafraîchir la mémoire de l'Inter Stellaire Compagnie au risque de s'attirer de gros ennuis. Et les populations ? Eh bien : à Elles de se débrouiller ! Et si il n'y a plus un vaisseau qui arrive, ça donne des motivations supplémentaires pour se débrouiller encore plus. Ou bien de crever... Sur Ixis, les abandonnés pouvaient ingurgiter du cactus, ou, pour éviter de s'en lasser, agrémenter les repas de quelques légumes de Vieille Terre. Il devait bien en rester quelques touffes. Et puis, dans les années 2620, l'État des Mondes se colletait de nouveau avec les famines sur les autres mondes, alors on n'allait pas se formaliser pour quinze cents à deux mille gugusses qui rôdaient dans les plaines d'Ixis. Les plaines d'une planète dont tout le monde s'acharnait à oublier le nom.

Et j'en arrive au problème juridique –crucial- qui concerne Ixis :

La Quarantaine. C'est un statut particulier assez rare ; mais c'est un statut parfaitement officiel et très précis. La quarantaine doit être renouvelée « toutes les deux années ». Pour Ixis, elle ne l'a été que trois fois. Fais le compte de ce qu'il manque au bout de quarante-cinq ans ! Comment cela se peut-il ? Parce que l'Inter Stell, à l'époque, a résolu le problème à sa manière : comme elle devait aménager et organiser les transports par la Grande Faille en tant que Concessionnaire exclusif, elle a construit les stations orbitales de San Séverina et Belmonde et... rien au nœud stellaire d'Ixis ! C'est elle qui vend les carburants ; tout ce qui est calculateurs est fabriqué dans ses usines ; les sondes ; elle loue ses docks et ses stations ; elle tient tous les transports dont elle a le monopole de fait ; c'était donc tout simple pour elle : « Vous êtes à San Séverina et vous voulez aller à Belmonde ? Parfait ! Je pèse la masse de votre vaisseau, vous irez à telle vitesse, et je vous vends tant de carburant. Ne bougez pas que je vous calcule tout ça... Et, hop, je fais sauter Ixis ! ». Dans mon école de Pilotes, Ixis redevient un monde anonyme comme des centaines d'autres. Nouveaux cours et nouveaux pilotes ; plus personne n'en entend parler. Ixis ? Y'a plus, terminé. Mais as-tu réfléchi pourquoi, et ce uniquement pour la Grande Faille, les employés calculent ta vitesse et ta consommation au gramme près ? Et dans les deux sens, que ce soit à San Séverina ou bien à Belmonde ? Ne t'es-tu jamais posé la question ? Comme si ton Maître de bord n'était qu'un vulgaire tas de ferraille inutile. Et ce, uniquement pour ce passage de la Grande Faille ! Demande aux employés eux-mêmes : « C'est comme ça, c'est le Règlement ».

Maintenant : la phase juridique. Cette compagnie de tourisme n'a aucun bureau en dehors d'Ixis. Et, vue la Quarantaine... pff ! De plus, selon les textes, elle « ne paie plus d'impôts depuis dix ans ». J'ai vérifié ! Et tout est comme ça, jusqu'aux héritiers des habitants d'Ixis... La Quarantaine avait bon dos : pas d'habitants, donc pas d'héritiers. Ixis n'existe plus. Aucun statut défini, sinon celui de la Quarantaine et ce, sans l'ombre d'un doute. Tu arrives sur Ixis ; tu plantes une balise homologuée tout ce qu'il y a de plus standard, et la planète est à toi ! Tu pourrais remplir certaines formalités si tu voulais accéder aux prêts, aux stages de colonisation, ou aux études de l'Institut, etc, etc, mais si ce n'est pas ce que tu cherches, toi ? ! Même l'Institut des Mondes ne peut plus faire valoir de droits sur ses études anciennes car « trente ans » sont passés. Logiquement, dans la pratique, quand un monde passe dans le Domaine Public, il y a toujours un particulier ou une société, anonyme ou autre, qui a entrepris les démarches pour une exploitation quelconque. C'est d'ailleurs une aubaine pour ceux ou celles qui attendent de mettre la main dessus à bon compte, c'est connu. Pour Ixis : rien ni personne ! En vérité, il n'y aurait que les habitants d'Ixis qui pourraient remuer ciel et terre pour se faire reconnaître avec une minuscule chance d'y parvenir ; mais, et c'est regrettable pour eux, ils ont laissé passer toutes sortes de délais. Et puis, il faudrait d'abord qu'ils puissent revenir sur Celcius pour protester, et quand il n'y a plus de vaisseau qui fasse la route, ce n'est pas des plus aisé de venir déposer des recours, n'est-ce pas ! Et si tout ce qui précède était résolu, ça voudrait dire qu'une procédure de Jurisprudence a été close ; ce n'est pas demain la veille d'une telle conclusion, puisqu'elle... n'est même pas commencée.

Nous, on s'installe, et ce n'est pas pour rameuter qui que ce soit, hein ? !

- Si je comprends bien : « on s'installe ». Même en supposant que tout ce que tu as raconté soit vérifiable, ton idée c'est : « on s'installe ». Ce n'est déjà plus : « Ce monde est à vous en toute propriété ».
- Commandant, j'ai soixante-cinq ans passés... J'ai fouillé, tout retourné, tout compulsé, tout vérifié, pendant pratiquement vingt-quatre années. Je ne faisais que ça. Alors pourquoi ne pas en prendre livraison maintenant ?! Mes repos, mes escales et mes solars, tout y est passé. Je voulais savoir. Certains font la fête, d'autres créent une société, se marient, mais moi je cherchais. Alors, je voudrais bien y mettre les pieds ! Et découvrir qu'elle n'appartenait à personne, c'était un truc à vous faire rêver.
- Si « Elle » existe !
- J'ai dit que je prouvais. Aucun problème.
- Quand bien même... Il faut, ne serait-ce que pour y aller, un vaisseau ?! Déjà, et au minimum. Au moins ça. Et puis, à San Séverina, l'Inter Stell te calcule ton carburant selon la masse de ton vaisseau et ta procédure de vitesse et... tu te retrouves, sans discuter, à Belmonde !
- Et comment j'ai fait, moi ? Je savais qu'Ixis existait en théorie mais qu'il fallait vérifier son existence : lors d'un passage par la Grande Faille, en soixante-cinq, je me suis présenté à San Séverina avec du carburant en réserve, et surtout, de vingt tonnes de lest, des vulgaires cailloux plein la soute ! Il me fallait m'éjecter au nœud stellaire d'Ixis et me réintroduire : ça allait consommer. On était dans la faille et mon pilote m'avait laissé la direction. Ça se fait, tu le sais. Mais lui ne savait pas que j'irais faire un tour de quelques minutes. Je connaissais les vitesses mais les employés de l'Inter Stell avaient l'œil, ils m'avaient donc alloué le carburant en rapport de la masse. J'ai eu assez pour me réintroduire dans le nœud après avoir balancé mon lest ! Pour la boîte noire c'était une autre paire de manches : mon pilote était dans tous ses états. Mais, à Belmonde-Station, le contrôle n'a pas été trop tatillon, et le gars avait peut-être la consigne de ne pas en faire un plat. Une erreur, ça peut arriver. Sûrement aussi qu'il ignorait le but de ce qu'il contrôlait et ne jugeait pas utile de faire du zèle. Bref, j'ai tout noté. On pourrait, aussi, éventuellement, ne pas passer par la Faille et se moquer d'un tel contrôle en abordant Ixis par du vol libre... Ne pas passer par San Séverina...
- Tu délirés ? Tu nous verrais nous trimballer en vol libre, contourner ou traverser Les Trois Amas ? Ce serait une folie ! Au moins huit mois à 0,9 c... Absurde. Absurde et suicidaire. Et traverser les Amas... Tous ces cailloux ! Ne serait-ce qu'à 0,5 ou 0,6 c ton bouclier ne tiendrait pas une heure. Et puis... tout ça c'est idiot !
- Ah ! Tu vois que tu commences à y croire ! Quand je t'aurais mis toutes les preuves sous le nez tu verras ça autrement.
- Et le vaisseau, tu y penses ?
- J'ai pensé à tout. En quittant Stella, nous retournons jusqu'à la station de Verner où il y a des centaines de casseurs et des milliers d'épaves.
- Verner est une très vieille casse. Et un vaisseau en état, il y en a pour dix, vingt, ou trente millions de solars. Au bas mot ! Si on marchande, si on en trouve un, si le vendeur est idiot et si on a beaucoup de chance : pas très convainquant...

- Tes arguments ne tiennent pas. Un vaisseau à réparer ne coûte pratiquement rien parce que personne ne saurait le remettre en état. Sauf un Trois Étoiles. Donc, à nous deux... C'est une question d'acheter une bonne structure et d'y travailler. Si on veut, on peut !
- Oui. Mais tu as encore oublié quelque chose : le principal.
- Quoi ?
- Il faut une merveline. Et pour du vol libre, et pour du vol libre de longue durée, il en faut deux ! Et là...
- Je reconnais que c'est le seul point qui m'ait fait buter.
- Buter ? Tu pourrais dire abandonner. Une merveline te coûterait plus chère qu'un vaisseau neuf. Et, dans ton cas, il en faut deux. Et elles sont comptées. Et l'Inter Stellaire a la priorité. Et laisse tomber cette idée idiote ! Acheter deux mervelines ? Réveille-toi, le rêve est terminé, c'est bientôt l'heure de manger. Essaie d'inventer une histoire différente tous les jours, ça me fera passer le temps !
- Sauf...
- Sauf ?
- Sauf si l'on en enlève une... Kidnapper...
- Hein ? Kidnapper une merveline ?! Une merveline de maison close, alors ? Bravo ! Voilà une riche idée ! Dans les dix minutes qui suivront tu te retrouveras avec toute l'Organisation sur le dos ! Elle a des types à elle sur la plupart des mondes et des stations. Tu tiens absolument à troquer ton rêve contre un cauchemar ?
- C'est le seul problème.
- Et il est de taille ! Même en admettant que tout le reste soit vrai, tu ne peux voyager sans mervelines, c'est irrémédiablement impensable pour du vol libre. Et tu le sais ! Non ?

La faille de Viélès avait été le premier axe qui avait permis de s'éloigner de Terre. Plus tard, cette faille avait permis de rejoindre celle Sylvinia en transitant par celle de Ruth. Viélès avait été la première faille du continuum espace-temps découverte et accessible d'Orion-Station. Un hasard heureux celui-là : la planète « la Merveilleuse » était sur sa ligne de force. La Merveilleuse... Un monde dont les indigènes, vaguement humanoïdes, portaient intrinsèquement en eux une bien étrange singularité mentale : une tendance innée à la symbiose psychique avec le mâle humain. Ce qui se traduisait par une aptitude irrésistible à calmer tous ses chocs émotionnels.

En 2200, la Colonisation serait morte, tuée dans l'œuf, s'il n'y avait eu le quasi miracle de cette découverte. Car le « Mal du Vide » tuait les équipages et perdait les vaisseaux par dizaines. Si en 2674 les Mondes Humains avaient pu s'étendre depuis presque trois siècles, c'était grâce aux Failles et aux mervelines ; un fait devenu commun, comme allant de soi, mais qui faussait les raisonnements après coup. Maléral -avant tout pilote- situait parfaitement cet impératif : parler de Vol Libre, c'était parler merveline ; et le projet du vieux, farfelu ou pas, était irréalisable.

- Je sais. Bien sûr... C'est pour ça qu'il faudrait en enlever une. Faut voir...

- C'est tout vu ! En enlever une et te faire oublier durant le reste de ta vie ! Ou bien, non pas trente-six solutions mais une seule : ne plus jamais prendre une faille jusqu'à la fin de tes jours ! De plus, ton histoire de cailloux ne prendrait pas une seconde fois vue qu'elle est déjà enregistrée dans les ordinateurs de l'Inter Stell. On en revient, donc, au vol libre en permanence. Ce qui signifie –impérativement- deux mervelines. C'est pour le coup que l'Organisation passera le Bras Spirale au peigne fin pour les récupérer !

- N'exagère pas ! Nous pouvons brouiller les pistes. Ils n'iront pas fouiller dans les paragraphes d'Ixis puisqu'elle «n'existe pas».

- Hum... Encore faut-il tout vérifier... Admettons... Bien... On «récupère» deux mervelines ; on échappe à l'Organisation ; bref, nous voilà sur ton Ixis, si... Elle existe vraiment... Ensuite ? Tous les autochtones sont à l'état de squelettes, car c'est l'éventualité la plus probable, et nous, que faisons-nous ? Nous commençons à grignoter des cactus, en supposant qu'ils ne courent pas trop vite, et après ? À quoi passons-nous notre temps ?

- Ça aussi j'y ai pensé ! Nous pourrions... Récupérer deux Cautionnées...

- Rien que ça ?! Mais tu es plein de solars, Pépé, rien ne t'arrête ! As-tu fait tes comptes ?

- Oui, et c'est faisable.

- Eh bien, on peut dire que tu vois grand, Toi ! Et tes preuves ? Tes micro-fiches ? Tout ?

- Chez moi... J'ai un logement, ici, sur Stella. Je m'étais dit que si je pouvais trouver un trois étoiles intéressé par mon affaire, ce ne pourrait être possible qu'ici.

- Le fait est... C'était bien raisonné. Hormis ce détail : je ne crois pas le centième de ce que tu viens de raconter. Mais, pourquoi pas ?!

- Ce n'est pas une croyance. Et tu as juré sur le Vide !

- J'ai promis de ne pas ébruiter, et non pas d'y croire. Alors, allons manger ! Et nous irons vérifier la véracité de tes élucubrations ensuite. Normal, non ?

- Normal...

- Dommage que tu aies mis mon uniforme dans cet état, il ne me restera plus que le restaurant de la Mutuelle à cette heure. Je passe, d'abord, mettre un acompte sur une nouvelle tenue et on y va... As-tu vu l'heure !

- Je ne pouvais pas faire plus court sans te prendre pour un demeuré.

- Ce qui pourrait bien être le cas tout de même... Jamais entendu une histoire aussi absurde !

Mais Joël Kard ne l'écoutait pas ; il revissait soigneusement la plaque brillante du micro et son esprit devait battre la campagne. La campagne d' Ixis, sûrement.

*

Le premier geste que fit Cris en pénétrant dans le hall de la Mutuelle fut de glisser sa carte de crédit dans la console du Maître Ordinateur de la maison. Ses onze mille solars enregistrés, il se sentit rasséréiné. Le « Vieux » ne le lâchait pas d'un pas. En curieux, il aurait bien passé en revue toutes les vitrines du hall retraçant les événements majeurs, cérémonies et autres, attachés aux commandants Trois étoiles qui avaient marqué la corporation, mais Cris, changeant de salle d'un pas décidé, l'entraînait déjà vers une autre sortie du hall. Ils débouchèrent dans le restaurant de la Mutuelle. Il y avait déjà une vingtaine de personnes. Et aucune femme. Tous étaient en civil ; et, pour certains, visiblement très à l'aise. (Des gratte-papier de la Mutuelle, sans doute).

Maléral s'installa et commanda, sans se préoccuper de ce Joël Kard à son côté, un esprit devant receler quelques notoires faiblesses, sans doute. Les radiations, quelques fois...

Mais un Vieux qui avait un bon coup de fourchette. Maléral se surprit à l'observer. Cet ancien copilote n'avait vraiment pas la tête de quelqu'un qui s'était payé la sienne... Aussi, dès le repas terminé, de plus en plus intrigué, Cris le suivit jusque dans son antre. Tirer un définitif trait sur ce qui avait tout d'une rêverie !

Chez le Vieux tout était propre et bien rangé. Cris nota que tous les placards étaient verrouillés par des serrures à empreintes. Tout respirait un esprit méthodique et méfiant. Il le suivit attentivement du regard. (Et si toute cette histoire était vraie ?!). Le bonhomme avait sorti une visionneuse de micro-fiches et plusieurs fichiers bizarrement écrits de sa main... puis un terminal... (La méticulosité-même !). Un classement rigoureux dont toutes les entrées, une à une, se révélèrent exactes. Tout était numéroté selon un ordre incompréhensible, mais dans lequel le Vieux se retrouvait parfaitement ; Cris le vérifia toute la soirée et une partie de la nuit en exigeant la consultation de fiches les plus diverses. Puis, toujours méfiant, il descendit l'étage et consulta l'écran de la Console du hall de l'immeuble, à plusieurs reprises, comparant les paraphes, les en-têtes, les sigles de tous ces documents péremptoires ou probants, recoupant toutes les dates cruciales... À six heures du matin, heure d'horloge car il faisait encore nuit, il coupa le contact des appareils, un peu trop fatigué d'avoir couru après une falsification qui n'existait pas. Les idées chamboulées, sidéré, il avala un énième café...

Le rayonnement de l'étoile de Stella levait des teintes chaudes sur la coupole de la station, éclairant la fenêtre du logement de l'ex-copilote Joël Kard. Forcément : quelque chose ne marchait pas. Trop invraisemblable. Trop fou... Ou parfaitement inventé par un esprit malade ? Non. Huit heures pour tenter de découvrir une quelconque falsification, sans débusquer le moindre indice de fourvoiement, sans repérer la moindre erreur, le moindre oubli, la moindre conclusion ou extrapolation fallacieuse.

Alors Cris se laissa aller dans son siège...

De quelle couleur était l'étoile de « La Belle Alberthe » ? Blanche ? Jaune ? Ou orangée ? Il s'endormit avec l'idée que tout ce qu'avait raconté ce vieux fou était rigoureusement authentique, de bout en bout. Et quand il se réveilla, l'idée s'imposa de nouveau à lui, incroyable. Il y avait obligatoirement quelque chose qui clochait. Où ? Mais, paradoxalement, ce qui était encore plus déroutant, c'était le temps passé à collecter une telle somme de documents et à en obtenir des copies. Le Vieux avait dû vérifier les moindres faits d'actualité et compulsier d'innombrables fiches et publications : une oeuvre de fourmi obstinée, les mandibules accrochées à un bord de feuille, mastiquant, peu à peu, tout l'arbre... Et assez intelligente pour re-dessiner exactement l'arbre en question ! Une fiche pour chaque feuille... pour chaque rameau... pour chaque branche... Stupéfiant !

Cris regarda la pièce... Tout, déjà, avait été rangé, les placards refermés. Évidemment, le vieux n'était pas pressé de voir tout son travail s'éparpiller ! Il avait dû penser à « sa » planète un peu plus chaque jour. Un peu plus à chaque fiche et à chaque document. Pendant vingt ans ! Toute la nuit, à son tour, Cris avait vu, lui-même, « Alberthe et ses cactus », « Alberthe et sa quarantaine », « Alberthe se glissant hors des statuts juridiques ». Une planète ne figurant plus dans les manuels de l'Ecole de l'Inter Stellaire Compagnie : c'était péremptoirement ahurissant !

Le Vieux s'affairait dans la cuisine. Un bonhomme maniaque et têtu. Une logique progressant avec un calme acharnement et... Alberthe était apparue un petit bout de plus à chaque fois, entre les lignes, derrière les mots, dans l'ombre des signatures, des cachets, des dates... Quand le vieux revint et que leurs regards se croisèrent, il se planta face à Cris toujours assis...

- Alors ?

- Bon... C'est oui ! Je marche... Mais si on s'ennuie là-bas, passé quelque temps ?
- Ben, on revient ! Il suffit d'avoir conservé un peu de carburant chimique.
- Et de croire à tous les saints du Vide !
- Alors ?
- Nous sommes le huit novembre 2671... Et puis Joël Kard c'est trop long, je prends « Joé ». Ça te va ? Mais nous ne sommes pas à la veille de marcher sur ta "Belle Alberthe, et tu feras bien de faire tes comptes, parce que moi, il ne me reste pas beaucoup d'économies !
- Mes comptes sont faits depuis longtemps. Alors ? D'accord sur le Vide ?
- Sur le Vide.
- Commandant Maléral... Je ne pouvais pas tomber mieux !

**

Le lendemain se passa à régler des questions quotidiennes. Nanti d'un uniforme de pilote sans l'écusson de l'Inter, Cris repassa chez Joé en fin de journée, et les heures suivantes furent mobilisées pour faire un tour d'horizon sur les grandes lignes du projet et en fixer les étapes. D'abord, quitter Stella-Station et gagner Celcius-Système par la Faille de Sylvia. Cette Faille, la plus prometteuse après la Grande Faille pour ce qui était de la Colonisation en plein essor, bénéficiait de vols réguliers. (Quitter Stella, enfin !).

Ensuite, c'était l'évidence même, rejoindre son intersection avec la Grande Faille : Celcius-Système. Le nouveau cœur des Mondes Humains, c'est-à-dire au nœud stellaire desservant tout le système de Celcius-Complexe. Là se trouvait la principale casse de vaisseaux de tous les Mondes. Verner et son dépotier étaient à rejeter formellement. Si l'on voulait trouver un vaisseau assez récent avec des possibilités sérieuses de pouvoir le remettre en état, c'était à Celcius. Pas d'autres alternatives. Celcius et ses arsenaux, ses grossistes, ses magasins, ses usines et ses stocks de pièces périmées ou spéciales... S'ils ne récupéraient pas là un vaisseau potable, inutile d'insister et tirer un trait définitif sur ce projet...

Ce préalable résolu, de Celcius on pouvait gagner la Grande Faille qui se recoupait à deux heures de vol à vitesse moyenne, avec la Faille de Sylvia. De là il était possible de trouver un navire régulier qui les emmènerait à Selzé par la faille. De Selzé, pour une visite au Pénitencier de Belami, il y avait du vol libre... Ils n'auraient pas encore de mervelines, donc, garer leur vaisseau d'abord. Et, les démarches faites et enregistrées pour les Cautionnées, on repartirait par la Grande Faille : il ne le fallait pas espérer enlever deux mervelines ailleurs qu'aux alentours de Celcius-Système ! Là, penser à aller et venir et revenir sur leurs pas pour tenter de dissiper leur piste. Celcius-Planète et ses deux satellites transformés en stations orbitales constituait une cohue de près de vingt millions d'humains, c'était dans cette foule qu'il fallait enlever les deux extraterrestres. L'Organisation fouillerait là en premier. Une marge d'espace et du temps pour plusieurs jours... Beaucoup de monde pour se perdre. Ou essayer !

... Et, au dernier moment, quitter Celcius. Vol par la Grande Faille : direction San Séverina. À éviter : Selzé-Planète, tout le trafic s'y effectuait presque exclusivement sur des marchandises. De même qu'il était sage de lever les deux cautions au pénitencier de Belami en premier et de retourner sur Celcius, après, pour enlever les mervelines. L'idée n'était pas mauvaise ; elle laisserait du temps pour quelques courts vols libres, de quoi essayer le vaisseau et de permettre les dernières vérifications. Peut-être, aussi, d'éviter des paperasses inhérentes à l'utilisation des failles ; d'autant que l'Organisation recenserait là les vols des jours et semaines précédentes facilement...

Revoir ça... Tout était suffisamment « tiré par les cheveux » pour ne pas espérer des passages incognito à répétition. Ce Joël Kard ne doutait de rien : ça réclamait beaucoup de hasards favorables ! L'itinéraire n'avait rien de compliqué mais seulement en théorie. Quant à tromper la vigilance de l'Organisation, c'était une sacrée zone d'ombre dans le projet, même si le Vieux était optimiste. Obnubilé par son projet, il perdait de vue les réalités : l'Organisation ne verrait pas « s'envoler » deux de ses mervelines sans réagir. Mais, par ailleurs, sans mervelines...

Le onze Novembre 2671, ils s'embarquaient tous les deux : direction Verner et Celcius avec le minimum de bagages. Cris était en tenue neuve de pilote. Mais aucune étoile : dès ce jour il fallait s'efforcer de ressembler le plus possible à son ombre, c'est-à-dire à un citoyen-moyen des Mondes Humains. Ni casquette, ni grade, ni écussons, ni parements dorés, tel quel, avec une chevelure sans implant et une relative discrétion dans les bijoux, il avait l'air du parfait représentant de commerce qui promènerait un oncle retrouvé par hasard !

De Stella à Verner il fallait compter huit jours de vol libre à 0,7 c ; et de Verner à Celcius, une douzaine en Faille de Sylvina... Plus les demi-journées de contrôles obligatoires et multiples aux stations : au total, quatorze jours. C'est exactement ce qu'ils mirent. Le vingt-cinq du mois, ils posaient leurs bottines sur le quai de la navette qui joignait la station orbitale de Celcius à la planète viable du même nom. (D'aucun intérêt, pour l'heure, que ce satellite : les casses orbitaient autour du Premier Rocher", un des deux satellites naturels de la planète.).

Le Deuxième Rocher, aménagé de plus récente date, était à l'exact opposé du Premier pour son luxe et son modernisme : Celcius II n'offrait rien à des récupérateurs. Ce satellite portait les sièges des principales sociétés, des bureaux administratifs, des galeries marchandes et des lieux de détente réservés aux plus argentés. C'était la vitrine de l'ensemble Celcius-Complexe qui représentait une formidable puissance économique. Qui n'avait jamais cessé de prendre de l'importance par rapport à la Terre, et qui se décuplait encore, du fait que la Colonisation ramassait ses forces pour reprendre sa marche au-delà de Reychelles (cette dernière station marquant la limite des Confins pour ce qui était de la Grande Faille).

Les foules ne s'y trompaient pas, elles affluaient ; le Deuxième Rocher (d'origine naturelle) finissait de se recouvrir de structures artificielles et d'une extension de l'Astroport. Cet accroissement du passage avait pour première répercussion un coût vertigineux des logis ; et les premiers hôtels auxquels s'adressèrent Cris et Joël affichaient des tarifs prohibitifs. Il décidèrent aussitôt de se rendre sur le Premier Rocher sans perdre de temps, et sautèrent dans la navette qui reliait les deux satellites.

... Une navette dont les caractéristiques se résumaient par sale et lente. Mais quand ils débarquèrent sur le Premier Rocher, la différence de standing avec le second Rocher sauta aux yeux. Le Premier Rocher avait les navettes qu'il méritait : Celcius I était crasseux, sordide et sinistre.

Les carcasses métalliques, vues des hublots, semblaient étrangement proches. Et l'on ne voyait que ça : des milliers de carcasses miroitantes, de toutes tailles, gravitant et semblant immobiles. Par instants, de minuscules feux follets apparaissaient et disparaissaient : les nefs de quelques places des casseurs qui se faufilaient, récupérant quelque pièce ou faisant visiter leurs épaves. Quand visite et achat étaient réalisés, on remorquait le vaisseau exhumé jusqu'aux quais de Celcius I dont on avait auparavant loué un poste. Encore fallait-il avoir trouvé son bonheur dans cette confusion d'ombres et d'éclats métalliques qui avait augmenté au rythme de l'évolution des technologies depuis un siècle ! Partout ailleurs, dans les premières minutes, l'œil ne captait que le noir profond de l'Univers. Si l'on s'était attardé dans cette contemplation, le Néant se serait emparé de votre esprit ; heureusement, Celcius-Système et ses multiples lueurs, toutes proches, rassurait l'inconscient.

Les possibilités de se loger se trouvaient aux alentours des quais, parmi les docks, où s'entassaient les sièges de sociétés, les magasins de pièces et les petits ateliers ; ils trouvèrent une chambre dans un hôtel minable à dix minutes des quais les plus éloignés. Après s'être allongés quelques heures, chacun dans leurs pensées, l'évidence fut là : ils étaient au pied du mur. L'impatience les poussa dehors.

Une agence proposait des visites en mini-navettes de cinq à six places avec pilote (des engins visiblement rafistolés à cet effet); vingt minutes plus tard, un chauffeur les baladait entre les carcasses, tel un virtuose, dans un décor éthéré parfaitement désolant.

Chaque vaisseau était muni d'une balise avec un code particulier, et le pilote les connaissait tous par cœur : modèle, année de lancement, de mise à la casse, utilisateur précédent, particularités et état du vaisseau, et jusqu'aux détails les plus inutiles. Maléral comprit vite que le type se promenait, certainement très content de virevolter et de faire durer la visite des coques plus ou moins décrépites ; il le rappela à l'ordre...

« Nous ne faisons pas du tourisme ! 2650... pas plus vieux. Dix places maximum et les groupes en bon état. Les –deux- groupes, hein ! »

Maussade, le chauffeur s'échappa des carcasses, toutes au bord de l'émiettement, et se dirigea droit à l'autre bout de l'amas de ferrailles, à une demi-heure de là...

Ça changea du tout au tout. Cris aperçut quelques vaisseaux qui avaient encore fière allure, mais ils étaient ou trop importants ou trop petits. Il se fâcha à nouveau :

« Dix places : ce n'est pas compliqué ! Un yacht particulier de richard ou genre aviso... Ni un transport de minerais ni une bulle de prospecteur ! »

Le chauffeur fit la moue et se décida enfin. Il ne lui fallut que dix minutes pour approcher d'un vaisseau en bon état. Il bougonna, résigné :

- Voilà... C'est un vaisseau de l'Institut des Mondes. Il est là depuis un an. Année de lancement 2642... Mais l'Institut entretient ses vaisseaux ! Modèle Delta, le quatrième d'une série qui va jusqu'à six.

- Je sais, l'interrompit Maléral... La suite ?

- Il faisait vingt places à l'origine. Mais ça ne veut rien dire car l'Institut modifie tellement ses aménagements intérieurs pour y caser ses matériels spéciaux qu'il n'y a plus que huit ou dix couchettes peut-être. Le patron vous dira ça. Il a les deux groupes et il est équipé d'un bouclier renforcé. C'est rare ! Il faut que ce soit l'Institut pour installer un truc pareil sur un vaisseau de cette taille... Même la Flotte...

- Le prix ?

- Il doit avoisiner les cinq millions de solars. (Cris et Joë se regardèrent.). Maléral, sévère, poursuivit :

- Cinq millions... Quel est son vice ?

- Le patron vous le dira. Vous savez, chaque épave possède une fiche établie par les services administratifs des Ports et Docks. Les règlements sont extrêmement sévères et chaque vaisseau possède son récapitulatif.

- Je sais aussi. Et c'est le patron qui a tout ça ?

- Bien sûr ! Il en a un double et c'est pour ça que ça ne sert à rien de visiter l'intérieur. D'ailleurs, ma bulle n'est pas équipée.

- Son nom ?

- Au patron ?

- Du vaisseau ! Le nom du vaisseau ?

- Le Ludion.

- Faites-nous en faire le tour !

... La bulle remonta le long de la proue, frôla le bouclier massif, et « redescendit » de l'autre côté. L'œil exercé de Maléral détaillait tout et guettait le moindre reflet suspect sur les céramiques. Les ailerons de stabilisation étaient d'origine, l'engin n'avait encaissé aucune météorite. Et ses tuyères avaient été changées, car celles-ci étaient à peine grillées. Une seule anomalie : le nombre anormalement élevé d'antennes, de paraboles, et autres excroissances qui truffaient la coque.

- ... Bien. Ramenez-nous. Rien d'autre dans le même genre ?

- Non. (Il réitéra sous les regards conjugués de Maléral et de Kard.)... Non ! Dans ce que vous cherchez, c'est le seul !

- Votre patron est-il à demeure sur Celcius I ?

- Oui, il ne bouge pas des quais. Il y a son bureau...

Cette fois la bulle fila jusqu'à Celcius I en vingt minutes, à peine ! Elle s'introduisit dans un sas bien trop grand pour un si petit engin, un sas qui datait du temps où le premier satellite était le seul équipé du Système de Celcius apte à recevoir les cargos venus de mois-Lumière de là ; et s'y amarra...

Une heure plus tard, après avoir perdu de vue le Ludion, Maléral et Kard emboîtaient les pas du pilote et entraient dans un bureau où régnait un fouillis de classeurs, d'écrans, de machines comptables... Le patron avait l'œil sur ses carcasses ! Il accueillit les arrivants avec un regard lourd de méfiance et de calculs ténébreux. Maléral ne perdit pas de temps...

- Le Ludion ?

Toujours aussi silencieux, le patron les soupesa du regard ; puis se décida...

- Renseignements ou achat ?

- C'est à voir... D'abord les renseignements ; et ensuite le prix. Nous voulons connaître ses tares et éplucher sa fiche.

- Le Ludion...

Le patron marmonna puis indiqua un écran mural du doigt ; il avait extrait une fiche à une vitesse si impressionnante que Maléral soupçonna une liaison radio-lumineuse entre la bulle et le bureau.

« ... Institut des Mondes seul propriétaire... Mais on a dû vous le dire. Cinq millions de solars... Structures et superstructures en parfait état. Groupes moteurs : idem... Refaits en 2668... »

- Cinq millions de solars ?

- Oui.

- La raison ?

(Le type les jaugea des pieds à la tête, pendant une très longue minute, avant de répondre).

- Les circuits électriques à refaire ! (Encore un silence, puis, comme un défi)...
Totalemment à refaire ! Que croyez-vous ?! Cinq millions un vaisseau de l'Institut, alors qu'il entretient ses navires comme des bijoux ! Et s'ils ont changé celui-là, c'est qu'ils ont dû recevoir des crédits et qu'ils en ont profité pour renouveler... Il ne se bile pas, l'Institut ! Il a des crédits, l'Institut ! On ne lui refuse rien, à lui... avec nos taxes ! Ça, ça vaut au moins vingt millions, au bas mot !

Kard intervint, croyant avoir saisi une opportunité de négocier encore le prix :

- Alors, vous refaites les circuits et on vous en donne huit. D'accord ?

Le gars, les lèvres pincées, maugréa entre ses dents.

- Si j'avais le personnel, je n'hésiterais pas. Il me faudrait un ingénieur major en aéronautique stellaire. Les plans on peut les avoir ; quant au major... Il ne voudrait pas se salir les mains ! Cinq millions en l'état... (Puis il simula d'incommensurables et urgents problèmes.). Tenez... Je vous le fait quatre millions !

Un fugitif sourire éclaira son visage une fraction de seconde (un sourire qui se gela immédiatement).

Mais Maléral l'avait repéré ! Sûrement le gars flairait deux « pigeons ». D'autant qu'il venait d'avouer l'état des circuits et la compétence que ceux-ci réclamaient pour être remis en état. Maléral fit un pas en avant et afficha une mine de travailleur acharné mais inconscient des difficultés techniques que recelait une telle remise en état...

Le patron de la casse enfonça son coin :

« Quatre millions... et je vous le remorque -jusqu'ici- pour le même prix. Je veux dire : jusqu'au quai. Ensuite, vous vous en débrouillez. Vous irez voir Brown, il vous trouvera un emplacement. Je ne peux pas mieux faire ! À prendre ou à laisser. Votre décision...? »

Cris interrogea Joë des yeux et ce dernier acquiesça en haussant les épaules comme s'il était pris à la gorge. Le patron suivit le manège puis resta braqué sur Maléral qui tint à s'assurer de ce remorquage gratuit.

- Entendu... Et vous nous le ramenez pour le même prix.

- C'est déjà dit ! Je ne fais pas de crédit, entendons-nous bien. Votre carte ?

Kard sortit la sienne et la tendit. Elle disparut à toute vitesse dans la fente d'un contrôleur. Le patron commenta son dynamisme soudain :

- Vous comprenez que dix ou quinze années sur un astéroïde --pour vous- ça me ferait une belle jambe, à moi... Car l'Institut n'en aurait pas pour longtemps à m'envoyer la Judiciaire, qui m'y expédierait, illico presto !

(Comme si tu n'avais pas quatre millions de réserve, pensa Cris.). Mais la carte ressortait déjà... Tout aussi prestement, le gars la réintroduisit dans une autre machine : un débiteur.

Mais il resta l'index en l'air suspendu à un centimètre au-dessus de la touche, tandis que de l'autre main, restée libre, il leur présentait un document plastifié sorti d'un tiroir...

- ... Ceux du Ludion... (Un stylet apparut et le gars leur poussa sous le nez.)... Qui achète ? Vous ? Ou bien, Vous ? Les deux ?

- Moi, précisa Joë. Je paie, et, « nous » achetons.

- Alors signez là tous les deux et posez vos paumes.

(À peine le stylet reposé, l'index tomba sur la touche !). Les deux mains libérées, le patron sépara les doubles et les souches... les introduisit dans d'autres machines...

Ça cliquetait aux quatre coins de la pièce, le gars avait l'air ragailardi.

Il commenta avec entrain :

- C'est à moi d'envoyer cette papperasse ! Vous recevrez formulaires et convocations, au fur et à mesure que ces messieurs des Transports auront cessé de dormir. Une adresse ?

- Nous étions à l'hôtel mais nous irons voir ce... Brown.

- Je note : « adresse provisoire, Compagnie Brown, Celcius I... » Il vous servira de boîte à lettre, mais ne traînez pas car il n'aime pas ça !

- Compris.

- Il ne s'agit pas que de dire compris ; Brown n'est pas un rigolo !

- Nous, non plus !

(Maléral avait cru bon de ramener les relations à un niveau correct car le casseur en rajoutait un peu trop à son goût. « Il plumait des pigeons », ne s'en cachait plus, et devenait quelque peu suffisant.).

- Vos livrets d'identité !

Il les attrapa d'un large geste et engouffra celle de Kard dans un enregistreur... ses yeux s'attardèrent sur celle de Maléral qui remarqua son temps d'arrêt. Le type se redressa et croisa le regard de Cris...

- Vous m'avez bien eu ! (Puis, se tournant vers Joë...). Et vous ?

Compatissant, Joë confirma :

- Je n'ai que deux étoiles.

- Bien joué ! (Le casseur, beau joueur, se détendit.)... Mais ne croyez surtout pas que vous n'en aurez que pour huit jours à refaire ces circuits. Souhaitez-vous créer une entreprise ? Je serais client ! Ça manque de hauts techniciens sur Celcius I. C'est tellement crasseux, ici ! Mais il y a de l'avenir, beaucoup de petites sociétés rafistolent leurs vaisseaux au lieu d'en acheter des neuf..

- Maléral le ramena à la réalité :

- Nous avons envie de naviguer à notre compte, voilà tout.

- Dommage ! Revenons-en à notre affaire : comme pour tous nos appareils, la mécanique et les groupes, ça va. Mais dès que l'on touche aux circuits électriques, les électroniques, et, à présent : les bio-électroniques, on est obligé de brader. (Il risqua une ultime tentative). Mais, vous voulez voler, bien sûrs, c'est votre dernier mot...?

Eh oui !, reprit Joë. L'Espace...

- Vous le verrez sur les fiches, le bâtiment est bon. Si les groupes flanchaient, je pourrais me débrouiller ; n'hésitez pas à venir me voir. Mais ça m'étonnerait : ils brûleront leurs 0,7 c sans protester. Je connais l'Institut, ses vaisseaux il les cajole... Mais c'est toujours pareil, ils ont leur bon dieu du Vide d'appareillage qu'ils enlèvent avant de casse ! Ça coûte deux à trois fois le prix d'un vaisseau, alors ils le récupèrent. Avez-vous remarqué la coque ? Complètement farcie d'antennes et de trucs que l'on ne sait même pas à quoi ça sert ! C'est fou, ça pendouille de tous les côtés. Pour moi, même avec les schémas, ça nécessiterait des années. Évidemment, pour vous...

- Plus de deux mois... (Joë aimait les précisions.).

- Moi, ça me dépasse. Ce serait les structures ou les groupes... (Il tapota sur le livre du Ludion puis il le poussa résolument vers Maléral.). Je vous souhaite bien du courage ! D'autant qu'il n'y a pas tout là-dedans. Venez me voir : j'ai les fichiers complets en console. Et si vous avez besoin de pièces ou de renseignements, les prix et les séries : tout est là ! (Il engloba ses classeurs et ses machines dans un geste théâtral d'invitation.). Ne vous gênez pas ! Mais pensez à Brown, ce n'est pas un commode.

**

Le dénommé « Brown » de Celcius Un n'était pas un boute-en-train. Il parlait sec, mesurait la longueur de ses phrases en microns, comptabilisait mentalement chaque centièmes de seconde qui passait, tout en provoquant et fusillant ses interlocuteurs du regard, comme s'il n'avait eu affaires qu'à de vulgaires et méprisables dilettantes. Mais Maléral appréciait ce genre de personnage très efficace. Par contre, le patron de l'hôtel n'était pas disposé à tenir compte « des longs séjours » et faisait payer au prix fort le moindre mètre carré, y compris le plus crapoteux ; Cris et Joë renoncèrent à louer un logement et optèrent pour camper à demeure dans le Ludion. Brown leur loua un emplacement et leur rappela de faire le nécessaire auprès des Administrations : « il n'était pas une boîte postale ». L'homme ne se détendit que lorsque Kard lui eut réglé deux mois d'avance.

Cris et Joë n'étaient pas en villégiature, ils s'attaquèrent dès le lendemain à la bonne dizaine de milliers de fils qui tapissaient l'intérieur du bâtiment. Les notices techniques leur étaient d'une piètre utilité car les techniciens de l'Institut les avaient complètement remaniées pour y inclure leurs appareils. Un véritable casse-tête ! Maléral s'acharnait à retrouver les tournures d'esprit qui avaient présidé à ces réarrangements et Joë testait, branchait et débranchait, établissait les compensations, composait d'interminables listes de pièces à acheter. De plus, on avait adjoint au Maître ordinateur du bord un prototype de mémoires bio-électroniques, ce qui ne simplifiait pas leur tâche.

Le casseur, intéressé, s'empressait de leur fournir les pièces souhaitées et ne ratait pas une occasion de leur poser des colles à propos de ses carcasses qui tournaient autour du Premier Rocher... Mais il connaissait tout ce qui touchait aux fournitures et fournisseurs et c'était un atout capital !

Le premier mois passé, au vu du travail accompli, Kard reprit un troisième mois d'emplacement sur le quai...

Puis un quatrième...

Ils avaient pris à cœur de remplacer tout ce qui avait disparu et n'hésitèrent pas à modifier une parabole pour y implanter un fouilleur de l'armée. Ce ne serait pas un luxe superflu si l'Organisation les pourchassait. Enfin, ils condamnèrent deux cabines, de quoi stocker un complément de carburant, puis une troisième pour emporter du lest comme l'avait suggéré Kard. Le plomb une fois refroidi dans les doubles cloisons, le Ludion s'appesantit de sept tonnes. Il changeait de catégorie et l'accroissement de puissance pour les groupes se révélait inévitable ; ce qui... impliquait des injecteurs récents plus rapides. Et tout fut à l'avenant. Une fois terminé, Le Ludion s'était enrichi de presque sept mois de travail acharné ; une seconde « vocation » s'ouvrait devant lui.

Début Avril de l'année 2672, ils étaient bien trop épuisés pour s'émerveiller de leur tour de force. L'inscription pour des essais leur imposa encore quinze jours d'attente. Et il ne fallait pas songer esquiver cette formalité, sauf à décider de ne plus jamais accoster à un quai d'une quelconque station.

L'organisme des Transports chargé de ce contrôle délégua deux inspecteurs qui furent dans le vaisseau, plongèrent dans les schémas, et promènèrent leurs appareils d'essais dans tous les coins et recoins du vaisseau, s'assurant ainsi de la sincérité de la déclaration. Présentement, ils furent suffisamment épatés pour être moins tatillons. Si Kard et Maléral n'avaient pas inclus l'éventualité de vols libres ils auraient été encore plus coulants. Mais il ne fallait pas les prendre pour des innocents : un Deux et un Trois étoiles sortiraient des Failles, et les risques inhérents s'ensuivraient. Et l'Administration ne plaisantait pas sur ce chapitre : en cas de pépin, il lui faudrait aller rechercher le vaisseau sans être certain de pouvoir se rembourser des frais... Quand il s'agissait d'aller à la pêche dans une zone à peine répertoriée, le minimum était de rentabiliser l'opération : l'Administration était prévoyante et les autorisations de vol n'étaient pas délivrées pour n'importe quel tas de ferraille sous-équipé ! Les deux inspecteurs avaient tiqué en apprenant la disgrâce de Maléral. (Disgrâce qu'il aurait été inutile de leur cacher.). Mais, le lendemain, quand ils revinrent, ils étaient plus détendus ; ce qui signifiait qu'ils en avaient appris la raison dans le Maître de leur administration entre temps. Pour les employés des Transports, qui n'appréciaient pas les manières de faire de l'Inter Stellaire Compagnie, cette mise à l'écart d'un pilote n'avait pour cause, ni une faute d'entretien, ni de pilotage, et c'était là l'essentiel. Par défaut : cette mesure, résultant d'une décision d'ordre disciplinaire, c'était presque un brevet de bonne conduite !

Le 16 Avril, dans l'après-midi, Maléral, Kard, et les deux contrôleurs des Transports, montèrent dans le poste du Ludion ; un des deux fonctionnaires sortit une fiche de vol et la présenta à Maléral :

- Commandant Maléral, vous ne devrez pas vous écarter de ce plan. Uniquement du vol en automatique. C'est le vaisseau que nous essayons et non pas le pilote ! (Il eut un sourire complice puis redevint sérieux.). Nous ne doutons pas de vos réparations, messieurs, mais Le Ludion va devoir prouver qu'il est comme neuf. Je répète que nous volerons en automatique. Donc : aucune possibilité d'en reprendre le contrôle manuel, sinon l'essai en serait annulé. Et la sollicitude de l'Administration n'allant pas jusqu'à nous fournir une merveline, ce sera un vol sous procédure d'Obstruction Totale... Et comme nous sommes entre pilotes : allons-y pour l'Aveuglement ! Le Commandement de l'Astroport de Celcius nous donne une fenêtre de sortie de 15h12 à 17h12 ; nous pouvons y aller...

Cris se carra dans le siège du Commandant, tandis qu'un des deux inspecteurs s'installait dans le siège contigu. Derrière eux, Kard et le second inspecteur prenaient place dans les deux sièges réservés aux mervelines lors des vol libres...

Pourquoi « deux » extraterrestres alors qu'il n'y avait toujours qu'une dans un poste de pilotage ?! Parce que les procédures du Règlement voulaient que dans certains cas exceptionnels il fût possible d'en amener une seconde. À la connaissance de Maléral, personne n'était revenu d'une de ces situations extrêmes pour juger du bien-fondé d'une telle disposition !

... Présentement, l'Administration n'avait pas jugé utile d'en fournir, ne serait-ce qu'une seule, et les fonctionnaires tenaient à l'intégrité de leur mental suffisamment pour ne pas risquer le Grand Mal ; d'où la procédure d'Aveuglement décrétée.

... Les voyants lumineux se multiplièrent pendant que le Ludion était pris en charge par le sas basculant du quai. Les groupes ronronnèrent ; ils ne s'énerveraient que lorsque le vaisseau serait hors du Socle, bien arc-bouté sur le butoir. Des instants pénibles en perspective, avant de retrouver ses sensations...

Maléral retrouvait enfin un vaisseau. Il était parfaitement confiant quant aux réparations... mais La Belle Alberthe n'était pas la porte d'à-côté ! Et les avis des inspecteurs et des boîtiers, présentement, conditionneraient le futur espéré.

Il sentit les sangles contre sa combinaison : le Ludion reprenait son assiette... Le siège s'écrasa... Progressivement la masse du vaisseau se libérait du Premier Rocher. (Tout juste assez d'énergie pour n'emmenner qu'un petit morceau du rêve !).

... Trois quarts d'heure et ils revenaient, n'ayant rien vu ni entendu d'autre qu'une mire sur l'écran central et les déclics des appareils branchés sur les prises mouchardes de la Console. Une secousse sanctionna l'arrimage du bâtiment... Ils poussèrent tous des soupirs discrets de soulagement et Maléral leva aussitôt l'Aveuglement : pour les pilotes, cette procédure était la plus pénible car elle livrait les humains à la merci de ce qu'ils avaient créé, s'en libérer était une véritable délivrance. Bien sûr, en cas de complications, le Commandant avait la possibilité d'ouvrir ce cercueil en plein vol et de rendre la vue pour le pilotage... Mais dans un cas de non-assistance par merveline, comme celui-ci, Maléral, pas plus que les autres pilotes, n'aurait risqué de se trouver face-à-face avec le Vide, même si, comme dans le cas présent, le système de Celcius, tout proche, pouvait tempérer les terreurs du subconscient. Des terreurs toujours prêtes à faire vaciller l'esprit et le forcer à divaguer et à se perdre.

Une fois les inspecteurs libérés, ils récupérèrent leurs boîtiers et les logèrent dans les alvéoles d'une valise prévue à cet effet.

Tous deux placèrent leur paume sur les verrous : l'essai était terminé...

- Commandant Maléral, je peux vous confier que tout a fonctionné. À présent, ce sera aux techniciens de se prononcer. Toutefois ne vous avisez pas de refaire une seconde promenade avant d'avoir reçu la certification officielle. Et encore moins de disparaître ! J'ai en souvenir... C'est horriblement cher !
- Nous ne sommes pas à huit jours près.
- D'autant que nous aurons encore *quelques détails à voir* après la certification. Nous vous souhaiterons bonne promenade le moment venu. Et ne vous perdez pas !

Chapitre 3

La remise en état d'un vaisseau était un pas majeur ; ce n'était que le premier. Cris ne se faisaient pas d'illusions mais ça faisait bigrement du bien d'en être arrivé là. Sauf pour Joë qui, ses économies ayant été laminées, faisait la tête ! Il avait été convenu que quelques jours dans un hôtel de Celcius leur aurait fait le plus grand bien ; mais il s'était prudemment rétracté dès qu'il avait vu les prix pratiqués.

Ce interlude anéanti, il ne se calma pas pour autant...

- Mes économies en ont pris un coup !
- Mais nous avons un vaisseau qui vaut ses trente millions ! Nous sommes riches !
- Ben... Il faudra supporter ce réfectoire jusqu'à cette certification. Et puis, nous nous sommes déjà fait assez remarquer comme ça ; si le système de Belami n'était pas si loin nous y serions allés en vol libre pour brouiller les pistes...
- Tu oublies qu'il nous faudrait une merveline, remets-toi ! On fait comme on a dit : d'abord le Pénitencier sur un vaisseau de l'Inter, puis on revient ici. Notre plan était logique et il le reste. N'empêche...
- N'empêche que mes économies...
- Tu as voulu mettre le Ludion sur nos deux noms et on dirait que tu le regrettes ! Je ne vois pas où est le problème. À moins que tu ne prévoies déjà de le revendre ? Ce qui voudrait dire que tu envisages de ne pas aller jusqu'au bout ?
- Je dis qu'il ne faut pas gaspiller !
- C'est une évidence !

Le Vieux n'avait pas insisté ; et Cris, indisposé par ces signes de mauvaise humeur, avait préféré les oublier. Mais Joë tint bon contre sa première idée d'escapade et ils restèrent cloîtrés dans le Ludion et ses parages immédiats. Avec un double des comptes-rendus des essais, l'homologation ne leur parvint que début Mai. Le Ludion était gratifié d'une mention : "Delta IV B" suivie d'une série impressionnante de signes et de chiffres, tous plus obscurs les uns que les autres. Partout où ils iraient, cette référence serait déjà dans les Consoles d'Information ; et impossibilité de s'y soustraire !

Mais l'Homologation était là et Joë pressa pour partir au plus vite, ce qu'ils firent par la Grande Faille en direction de Selzé, le nœud stellaire desservant Belami. De là ils gagneraient le système où un monde avait été transformé en lieu de détention : le Pénitencier des Mondes Humains. Bien à l'écart des grandes lignes régulières !

Cette station de Belami avait perdu de son importance et ne desservait qu'un monde à peine vivable : « Belami ». Cette dernière appellation englobant le système dans son ensemble. Un monde qui finissait de perdre son atmosphère respirable un peu plus à chaque millénaire ; le peu qui restait avait été emprisonné sous une coupole où il devait être ré-injecté, en permanence, après régénération.

Dans cette direction, un deuxième système existait encore plus loin de la Faille ; son glas avait sonné dès qu'il s'était avéré que la Colonisation par la Grande Faille serait bien plus rentable car cette Faille se prolongeait fort loin vers l'origine du Bras Spirale et promettait de nombreux mondes, des systèmes à découvrir peut-être plus accessibles.

Consommer du vol libre pendant des années, ou même seulement des mois, n'était plus envisagé pour cause « d'irrationalité commerciale », et, à ce titre, fortement découragé. On était mort au travail et de faim sur Viénès, par dizaine de milliers : un souvenir que les Instances responsables souhaitaient faire oublier. La quête de mondes perdus, loin d'une faille, ne faisait plus partie du Rêve. Sur Belami ne perdurait que la Relégation de détenus : le reliquat des « espoirs » entretenus, un temps, pour cette zone ! Plus on se rapprochait du Noyau et plus les espaces seraient denses en étoiles et en planètes : un choix nouveau pour des temps nouveaux, espérés plus radieux. Belami était condamné pour le long terme.

Belami-Planète n'avait même pas le mérite de receler des minerais exploitables et ne possédait aucune voisine intéressante ; il fallait y aller exprès. Elle était bien trop excentrée et son utilisation comme pénitencier ne devait rien au hasard : impossible de s'en échapper ! L'organisation des Mondes tenait, souvent, à ces choix discrets en apparence anodins.

La Colonisation s'était orientée dans une direction différente : Belami, « la Pénitencière », suivait le cours de l'histoire et de ses hasards. Elle hébergeait ceux et celles qui avaient eu une vision de la vie en société provisoirement divergente de celle qui était le bon ton admise ; située non loin du nouveau centre de gravité des Mondes, elle accompagnait, encore pour un temps, la marche vers les Confins de Reychelles, et (ce que l'on espérait) vers les failles majeures de la galaxie.

En 2674, les mervelines ne faisant pas officiellement défaut, le Pénitencier bénéficiait d'une ligne régulière Selzé-Belami. Le tout serait de trouver une place provisoire sur un des satellites de Selzé pour y garer le Ludion quelques temps. Le trajet ne comportant pas de vol libre jusque là, nul besoin d'assistance : la solution pratique du problème était remise à plus tard.

Direction Selzé... Les deux pilotes connaissaient bien Selzé-Station, la première étape pour commencer le brouillage de leur piste. Il ne fallait pas se leurrer, si l'enlèvement des mervelines réussissait, l'Organisation les chercherait partout ; il était primordial de ne pas lui simplifier la tâche !

Chaque semaine qui s'écoulait rendait Selzé-Planète prospère. Alors que Celcius se muait en combinat industriel et besogneux, Selzé s'était muée en étape desservant Les Deux Systèmes (dont l'intérêt devait se révéler si médiocre et si décevant par la suite). Selzé en avait profité en focalisant sur « Elle » d'énormes investissements : le triangle Chante-Coeur-Celcius-Selzé, c'était l'avenir des prochains siècles, au détriment de Terre. Peut-être que ce triangle ne tarderait plus à poser des problèmes politiques et économiques au Gouvernement encore installé sur le monde originel (mais de plus en plus excentré, ce qui se révélait comme une tare irrémédiable un peu plus chaque mois passé). Il eût fallu être dans les coulisses du Pouvoir pour savoir si des décisions irréversibles étaient déjà prises. (À moins que l'affrontement larvé fût déjà résolu en Haut Lieu ?!).

En attendant, Selzé profitait pleinement de la Politique d'Expansion et renforçait sa puissance. La planète –de- Selzé pour être plus précis, car, à l'origine, c'était le nom de l'étoile de son système. Elle possédait trois satellites naturels, trois énormes rochers d'un diamètre de quelques dizaines de kilomètres chacun. Ajouté au fait que la planète frôlait littéralement la Faille, le tout constituait une situation extrêmement favorable. Un des satellites, équipé en station, portait une galerie marchande réputée ; de plus, Selzé-Planète était parfaitement viable.

Il aurait fallu une analyse socio-économico-historique complexe pour déterminer pourquoi Selzé n'avait pas emprunté la voie de l'industrialisation. Peut-être, tout simplement, parce que Celcius existait déjà. Selzé avait viré à la culture intensive et, pour une part infime, au tourisme. Des millions d'humains passaient par ses satellites, chaque année, soit en transit, soit pour des séjours prolongés, soit pour le commerce de l'alimentation ou de son conditionnement. De forts contingents d'émigrants arrivaient chaque mois, suivant l'axe de la Colonisation qui menait plus loin, vers Reyshelles, et s'y entassaient.

Selzé était également un lieu propice pour égarer d'éventuels poursuivants : des dizaines de vaisseaux transitaient par son deuxième satellite chaque mois. De plus, les chantiers d'équipement du second Rocher étaient commencés, ce qui provoquait un va-et-vient permanent des navettes reliant les Rochers entre eux et chacun d'eux à la planète. Des services officiels, des agences de voyage, des yachts de particuliers, des porte-conteneurs de produits agricoles, des agences bancaires et de négoce, des activités de tous genres : un passage par ce nœud stellaire si actif donnerait du fil à retordre à l'Organisation pour les retrouver. Et le fait d'y passer une seconde fois, donnerait des maux de tête à ses limiers ! Pour peu d'avoir une dizaine de jours d'avance, cela pouvait signifier sa déconvenue. Maléral l'imaginait difficilement explorer tous les systèmes des environs dans un rayon de quinze années lumière -et en vol libre, qui plus est- : quand on s'élançait dans l'Espace en dehors des Failles, mieux valait savoir à l'avance où l'on allait ! Ou bien être fou aux trois quarts, comme un prospecteur des Trois Amas.

Selzé était parfaite pour bâtir une disparition. Des vols d'entreprises de toutes sortes allaient et venaient chaque jour ; le Ludion se planta sur le plus petit des Trois Rochers qui n'en était encore qu'au premier stade de l'aménagement. Kard imagina de louer un emplacement en bordure de chantier : la masse du Ludion y deviendrait peu de chose parmi les multiples engins, les structures métalliques qui s'édifiaient, les transports d'ouvriers et de poutrelles. Et si l'entrepreneur avait la bonne idée de ne pas déclarer ce revenu en sous main...

Le lendemain, 2 Juin, Maléral et Kard prirent deux passages pour le système de Belami, après être revenus sur « Doré », le Premier Rocher de Selzé. Beaucoup de gens se croisaient et se côtoyaient dans cet astroport, du Commandant Trois Étoiles à l'émigrant maigre et inquiet ; ils embarquèrent sur le Gloire d'Orion qui avait tout d'un vaisseau de l'Armée mais... qui arborait le sigle de la Pénitentiaire. (L'Administration amortissait ainsi ses vols en transportant les visiteurs et les visiteuses de ses détenus !). Très certainement, dans ses cales, il y avait de nouveaux condamnés. Ce qui pouvait, éventuellement, expliquer le retard de plus d'une heure : on n'avait pas voulu mélanger « les clients ».

Bien que ce vaisseau ait une allure à filer à 0,7 c, les deux voyageurs choisirent de suivre le Traitement. Ils en avaient pour une quinzaine de jours en vol dit libre et, le vaisseau n'offrait quasiment pas d'activités de loisirs ; ils dormiraient donc le plus clair de leur temps. D'autant que Joë se reprochait déjà cette idée de s'encombrer de deux Cautionnées et que dormir limiterait ses jérémiades ! Maléral s'arma de patience et de compréhension jusqu'au départ ; tenter de réfréner les lamentations de ce compagnon quelque peu acariâtre exigeait beaucoup d'indulgence.

Ce qui, malgré tout, n'allait pas toujours sans mauvaise humeur rentrée :

- ... Bien sûr, Pépé, à soixante-cinq ans, le guilledou ne te préoccupe peut-être plus énormément ! Mais je ne connais aucun jeu de société se jouant à moins de deux. Et puis, te vois-tu manger seul ? À tous les repas ?
- En ce moment nous sommes deux !
- Oui. Mais dans cinq ans ? Ou dix ? Ou quinze et plus ?! Tu comprendras qu'il a des risques de se lasser !
- Tu peux aussi te lasser de la Cautionnée.
- Et elle de moi... sûrement. Mais elle sera toujours plus érotique que toi ; ceci dit sans animosité. Au fait... pourquoi « la » ?
- Ce n'est pas toi qui va payer !
- J'en conviens, mais reste logique : une Cautionnée peut tomber malade.
- On pourrait en emmener une cinquantaine avec tes raisonnements !
- Il avait été dit : deux.
- Il n'y a que moi qui paie...
- Ecoute bien, Pépé... Si j'avais eu les solars, ça aurait voulu dire que j'étais toujours navigant... et je n'aurais pas été sur Stella... et tu ne m'y aurais pas trouvé. Pas de Vertige d'Orion et, tu ne serais pas là, toi ! Je ne m'attendais pas à ça de ta part. Et si tu trouves que deux Cautionnées risquent de faire trop cher, on en prendra qu'une ! Et... tu discuteras avec tes cactus !
- Parle plus doucement, bon Dieu du Vide ! Un vaisseau de la Pénitentiaire, ça doit être truffé de micros.

- C'est de ta faute, Pépé, tu te contrôles mal. Pourtant, en tant qu'ex- deux étoiles, il devrait te rester quelques notions de psychologie.
- C'est loin et je n'ai pas envie.
- Joë, écoute-moi bien. Nous n'en sommes qu'au début, et ta Belle Alber...
- Chut !
- Ta... sphère maboule, ce n'est pas pour demain. Il est encore temps : on revend le Ludion et ce sera terminé !
- Et qu'est-ce que tu feras ?
- Des circuits chez le casseur.
- T'es fou.
- C'est bien possible ; mais tu te domines, ou pas ! Tout a été réfléchi au début et on ne revient sur rien. Une deuxième Cautionnée : rien ne t'y oblige. C'était le simple bon sens.
- Bien, bien... Parlons d'autres choses.
- Désolé, je commence le Traitement !

Cris avala l'ampoule : un bon moyen de signifier au Vieux de cesser ses lamentations. Dix minutes passées, et il commençait à bâiller.

Kard avala la sienne, et, pendant les quinze jours à venir, tous deux ne verraient qu'à peine l'éclairage de la cabine. Un des stewards du bord leur administrerait l'alimentation et la cure : à chaque fois, les quelques minutes d'une inconscience perdue dans les limbes d'un temps incertain, peinant à retrouver la réalité, avant d'être repris par le sommeil (l'impression dominante que laissait le Traitement à ses usagés, après coup).

**

... La dernière journée du voyage, après le réveil, fut consacrée à la toilette, à ingurgiter des repas énergétiques et à effectuer des exercices physiques. Dès la mise à quai, le même steward emmena les voyageurs au seul hôtel du port. Ils n'étaient qu'une douzaine de nouveaux clients de passage en ces lieux sinistres : ceux extraits des cales n'échouaient pas à l'hôtel mais de l'autre côté de la place ! (Ils empruntaient un autre parcours, plus discret celui-là.). Maléral pensa que la « marge » était étroite à l'origine des voyages entre « voyageurs » et « transportés », probablement plus redevable du hasard qu'à une volonté délibérée de malfaisance. Mais la Loi n'établissait pas de distinguo sur ces secondes où les destins basculaient. Les logiciels de la Pénitencière désignaient la « file » à suivre sans se soucier des hésitations et des incompréhensions de ces âmes emportées dans les maelströms du répréhensible, ces fugaces instants où les esprits chaviraient. Pour l'heure, Kard et lui étaient dans la bonne « file » et... Belami « quelqu'un » d'encore fréquentable.

... Mais les jambes peinaient et souffraient de ces semaines d'immobilisme. De hauts bâtiments affreux se dressaient, tout de suite de l'autre côté d'une place rectangulaire au sol sensiblement convexe. Les aménagements des abords des Pénitenciers étaient réduits au minimum : rien. Le plastique de la coupole était des plus crasseux, encore plus que sur Stella. Quelques panneaux colorés tentaient d'égayer la sortie de l'astroport, la façade de l'hôtel, et les recoins de la place : une tentative de très mauvais goût. L'hôtel, sans concurrence, générait un malaise diffus (sans doute un concentré psychique de tous ceux qui étaient passés ici !). Rien n'eût pu rendre attrayants ses abords. Au crédit du lieu, les lits des chambres étaient confortables et la gravité de Belami, de 0,8 G, était compatissante pour des jambes tétanisées. Et si ce n'avait été ce Kard qui restait maussade, mettant ses énervements sur le compte de tous ces déplacements...

Maléral était près à faire semblant de le croire ; la soirée n'estompa le différend qu'au moment de regagner les deux chambres. Il fallait bien quelques compréhensions pour les soixante-cinq ans de Joë !

Le lendemain, ils se rendaient dans le bâtiment de la Pénitenciaire des Femmes. Joë était toujours aussi désagréable. (Un inquiet ou un avare ?). Cris ignora sa mauvaise tête et l'entraîna sous le grand porche.

Le hall du bâtiment avait été repeint et on avait tenté de le rendre guilleret et fonctionnel. Une dizaine d'hôtesse orientaient ou conduisaient les visiteurs et visiteuses de-ci, de-là, traversant le hall, sortant d'un bureau pour entrer dans un autre... Ou se retrouvant pour bavarder entre elles. Des galeries vitrées, des bouquets de fleurs artificielles, de la moquette, des miroirs, s'évertuaient à rendre ce lieu avenant et un rien pompeux : le Hall était la vitrine de la Pénitenciaire et celle-ci tentait de justifier son budget aux yeux des citoyens. Mais l'ambiance n'y était pas. Cris et Joë furent conduits dans un ascenseur, et, au deuxième et dernier étage, furent amenés devant un bureau vitré qui avait tout d'un aquarium. On les planta, là, sans égard aucun. Sur la porte, une étiquette indiquait le nom du poisson qui somnolait à l'intérieur.

Dès qu'ils entrèrent, l'Être s'extirpa de ses songes aqueux et se campa derrière un meuble où trônait un terminal de la dernière génération compliqué d'un imposant clavier. Il était très étonnant que la « créature » ait eu la capacité de l'utiliser ; mais l'abord était trompeur, et le fonctionnaire prouva, dans le quart d'heure qui suivit, qu'il était efficace dans la défense de « son » Administration (une des rares qui n'aient pas été supprimées).

Joë l'entreprit dès qu'ils furent entrés, tandis que Maléral respirait l'atmosphère du lieu...

- Nous voudrions lever deux cautions...
- C'est en rapport direct avec ma fonction !

Ceci dit, l'homme n'esquissa pas le moindre geste, comme s'il n'avait eu d'autres soucis que de conserver un délicat équilibre, à la merci même d'une esquisse de sourire qui aurait entamé son assise. Pas l'ombre d'un semblant d'invitation à s'asseoir : une immobilité parfaite et... muette.

Cris regretta d'être venu en civil, car un uniforme aurait certainement impulsé plus d'amabilité à ce sphinx satisfait.

Joë, décontenancé, dut repartir à l'assaut de la citadelle. Bien à tort car le « Poisson » devait se révéler fait de béton massif et absolument réfractaire à un quelconque humanisme. Il ceinturait sa fonction au plus juste et l'émotivité n'était pas sa caractéristique principale...

- Nous souhaiterions des informations, hasarda Joë... le... le processus des levées de cautions...

(L'autre observait Joë et fortifiait sa position grâce à un mutisme obstiné qui, dans son esprit, devait hisser son grade dix échelons plus haut.)

Maléral jugea bon d'intervenir :

- Nous pouvons prendre ces deux sièges, n'est ce pas ? (Il n'attendit pas l'autorisation et encouragea Joë à s'emparer du second.)... Nous lèverons la Caution de deux jeunes femmes. Nous nous soucions du prix de cette double Levée.

(Le poisson, abandonnant l'immobilité de sa pose de chasseur à l'affût, se mua en un prédateur averti et se faufila instantanément dans la brèche, à la surprise de ses quémandeurs.

- Une double levée ? ! Mais les caution sont individuelles ! Tout dépend de chaque cas !

(Une patience infinie s'exprima sur son visage, prit le relais d'un ahurissement feint : il réagissait à une question dont le ridicule aurait éclaté aux yeux de n'importe quelle personne sensée !)

... Un prix ? ! Pour une double levée ? ! Chaque cas est Un ! La peine détermine la caution, bien sûr... Le temps déjà effectué... La santé individuelle intervient : si vous vous engagez pour une Cautionnée nantie d'une maladie longue et difficile, l'Administration sera compréhensive, que diable ! La valeur d'une condamnée de vingt années n'est pas l'équivalente d'une de soixante... C'est tellement évident ! Une double levée ? ! Non, pas de double levées : deux levées –simples- ! Mais vous vous engagez fermement et par écrit. Et il serait regrettable de ne pas vous rendre aux lieux et dates des visites médicales prévues. Je vous en avise, pour le cas... Toujours un établissement agréé, notez-le ! Regrettable pour vous, si...

Il esquissa un rictus sournois avant de reprendre son souffle. Maléral ne lui laissa pas le loisir d'exposer sa dissertation, certain que la Créature saurait reprendre l'initiative à la moindre faille.

- Entre 25 et 30 ans... À vous de voir. Pas de maladie irrémédiable : ni Monsieur ni moi sommes qualifiés. Nous envisageons cinquante mille pour chacune d'elles. Approximativement...

(Le poisson suspendit le geste évasif ébauché par sa main, et se reconstruisit un visage stupéfait et atterré).

- Cinquante mille ? ! Tenez, j'affiche là vos exigences sur ce clavier et... que lisez-vous sur l'écran ? « Néant »... C'était couru d'avance !

- En fait, reprit Cris, le tout serait de savoir si le fait de lever des cautions est conseillé ou déconseillé par l'Administration que vous représentez ! Il est indéniable qu'un responsable -par exemple votre supérieur hiérarchique- pourrait nous le préciser, textes à l'appui. Ce serait une idée, n'est-ce pas ?

Maléral avait fait mouche, le poisson amorça une retraite toute en souplesse.

- ... Comprenez que cinquante mille solars pour une détenue, ce serait une misère. Pour l'Administration, s'entend. Cela ne couvrirait même pas les frais d'hébergement dépensés. Bien que, dans l'esprit, une caution n'ait que peu à voir avec le montant calculé d'un quelconque coût de revient...

- J'en suis certain ! (Joë tentait un coup de force pour reprendre pied. Mais il en fallait plus pour contrer le gars...).

- C'est déplorable !

(Le poisson fit mine de laisser errer ses pensées comme quelqu'un qui aurait déjà, profondément, creusé le problème jusqu'à ses ultimes implications. Il reprit, très conciliant...).

... Mais, enfin, c'est vrai pour partie... Affirmer que le temps d'hébergement effectué n'interviendrait pas directement... Toutefois, n'écartons pas le fait que le temps total de la peine se trouve modifié par diverses autres considérations. Notez : rien de mécanique car les appréciations sont multiples ! Mais, grosso-modo, il reste donc : eh bien, le reste qui détermine le montant ! Même si je dois reconnaître que vous expliquer « pourquoi il ne constitue pas le seul critère » nous ferait perdre du temps, à vous et à moi. Nous dirons, donc, que ce n'est pas la seule variable du calcul, mais que c'est une base de raisonnement suffisamment fiable.

(Joë venait de reprendre son élan par le biais d'une profonde inspiration... Cris le devança ; il était temps de mettre un terme à cette obstruction par inertie.).

- Nous ne reculerons pas devant une lourde peine d'Assises !

- Votre budget est modeste... (L'homme susurrant, un sourire discret étirant la commissure des lèvres.).

« Eh oui ! » renchérit Cris. (Qui enchaîna aussitôt.). Une peine d'Assises ! Un coup de colère bien établi et bien prouvé. Et, aussi, bien signalé dans les attendus du jugement ; évidemment, vous vous doutiez de cette précision. (Cris sentit que ce type infernal allait repartir dans une tirade et qu'il était impératif de ne pas se laisser déposséder de la parole.)... Affichez deux fourchettes : « vingt-trente » ans, et « trente-quarante ».

(Il se tourna vers Joë renfrogné, guettant une acceptation, même muette. Un assentiment qui ne vint pas. Il passa outre une protestation qui tardait à venir.).

... Donc : ces deux fourchettes. Affichez aussi : « cinquante mille » solars, « plus ou moins vingt mille ». (Cris évita le regard de Kard.). Et donnez-nous ce que votre fichier sortira de ses mémoires !

Le gars hésita, mais comprit que le moment était venu d'utiliser son terminal dernier cri. Il s'y appliqua, savourant le second privilège de sa fonction. Mais il y avait gros à parier qu'il ne désespérait pas pouvoir renouer les fils de ses théories hautement pensées. Pour la minute, la machine confrontait ses fiches. L'écran ne tarda pas à livrer des résultats : deux listes comportant -au minimum- vingt noms chacune.

Le gars dissimulait mal son triomphe, et se délectait, par avance, les yeux brillants de jubilation.

Maléral lui coupa, net, ses effets :

... Maintenant, affichez « cinquante mille ». Deuxièmement : « moitié de la peine effectuée ». Troisièmement : « pas d'enfant ». Quatrièmement : ayant refusé d'être « détenues volantes » sur des mondes ouverts à la colonisation.

(Cris regarda le type et lui dédia son plus merveilleux sourire.)

... Je sais que ces années abrègent les peines, mais pour une femme qui tient à sa dignité...

Le poisson se sentait coincé, mais faisait encore mine d'hésiter ; Maléral répéta, point par point, syllabe après syllabe, distinctement, tandis que l'autre, à contre cœur, comme s'il avait décidé de sa vie, combattit le clavier en tapant chiffres et lettres.

Il reprendrait son envol de Préposé aux Levées de Cautions à la première occasion, mais, passés quelques instants, il fut bien obligé de prendre note les deux noms qui restaient en lice. Se redressant, il les épela - tout de même - comme s'ils n'étaient dus qu'à son propre génie et à sa propre perspicacité :

- *Elsa Maradone - vingt-huit ans* - : cinquante-quatre mille solars. Et *Nelly Sullivan - trente-cinq ans* - : quarante-huit mille solars.

- Et maintenant, nous voudrions savoir ce qu'il leur reste de temps de peine à effectuer pour chacune d'elles.

- ... On peut connaître les délits ?

(Joë n'avait pu se dominer : une Erreur à ne pas commettre ! Cris s'était bien gardé, dans l'immédiat, de poser une telle question.)

Le gars se laissa aller mollement et interminablement dans son fauteuil. Son visage s'était épanoui, tandis que les paumes caressaient voluptueusement le dessus de son bureau... Cris eut la sensation de le voir gonfler d'un bon tiers de son volume, tandis que les doigts, progressivement, se décidaient, lentement, pour jouer avec le chanfrein métallique du rebord du meuble.

- ... Ce n'est pas parce que ces Dames (Maradone et Sullivan voyaient, subitement, leurs noms se parer de majuscules et d'enjolivures) sont des détenues, que l'Administration leur a confisqué leur statut d'Humaines ! Et vous le faire remarquer m'est très pénible. (Il jubilait, contrait, écrasait, balayait...). Comprenez que, si vous ne leviez pas leurs cautions, vous ne pourriez détenir des informations sur ce qui reste de leur vie privée ! Imaginez que vous repartiez comme vous êtes venus, après avoir recueilli des renseignements confidentiels ? Y avez-vous pensé ? Une divulgation qui pourrait leur porter un préjudice considérable. L'Administration peut être ferme envers ses détenues, sans pour cela s'en désintéresser. Défendre leurs dignités avec le dernier acharnement est le premier de ses devoirs... Comme vous l'avez si bien dit, souvenez-vous : leur Dignité ! La chose est jugée, soit, mais une détenue ne doit pas voir sa vie étalée devant tous. Et ce, éternellement !

Maléral en avait pris son parti et attendait patiemment la fin du discours... Et Joë était assis sur le bout de son siège, bouche ouverte, mesurant tout ce que pouvait comporter d'inconsidérée sa propre curiosité.

Mais le type n'avait pas pour projet de céder la parole à un autre que lui. Il continua sur la magnanimité de son administration, ajouta un long couplet sur le Règlement - dont il récita des paragraphes entiers -, s'offrit un détour sur les difficultés « délicates » de sa charge, avec une pointe de regret sur le montant de ses émoluments, et asséna ses conclusions :

« Il était hors de questions que Cris et Joë en sachent plus sur ces deux Cautionnées, sauf... sauf si leurs comptes, dûment vérifiés, étaient en mesure de payer les deux cautions. Alors, et alors seulement, Lui, le Responsable des Levées de Cautions, prenait l'énorme responsabilité de divulguer, un tant soit peu, des bribes des dossiers... Encore fallait-il que Maléral et Kard aient bien pris conscience que la vie des détenues était loin d'être enviable, et que le moindre, était de souscrire à l'Association d'Aide et de Secours aux dites détenues. La cotisation était de cinq cents solars, minimum... »

D'un seul coup, le gars s'aperçut qu'il avait joué tous ses atouts. Cris observa son regard qui courait de Joë à lui... (Le gars se demandait « qui » payait !). Il y eut un moment de flottement, que Cris, se régalant de la situation, se garda bien d'interrompre. Puis il eut pitié car le silence durait, durait, durait...

- ... Donc : cent deux mille solars. Participer à l'Association ? Oui : deux inscriptions. Monsieur Joël Kard, ici présent, va vous régler pour ces deux Dames.

(Mais le fonctionnaire ne pouvait se satisfaire d'une fin - si rapide - qu'elle le privait de quelques effets ; il prit sa respiration, s'adressant à Cris avec un fin sourire...).

- ... L'Administration ne peut qu'être satisfaite de ces Levées de Cautions. Imaginez : si toutes les Cautions étaient levées ? Tous les condamnés pris en charge par des particuliers ? Sous leur responsabilité ?

- J'imagine que la Judiciaire s'ouvrirait un champ de nouvelle clientèle : les risques encourus par ceux qui lèvent ces Cautions multiplieraient les probabilités, pour eux, à la moindre des négligences, d'être précipités dans ce même chemin précédemment suivi par leurs protégés !

(Dès qu'il entre-apercevait les implications d'une telle évocation, le sujet apparaissait comme prodigieusement passionnant au fonctionnaire ; mais Cris voulait conclure, et la carte de Joë venait d'être recrachée par l'appareil.)

- Peut-on prendre connaissance le motifs de condamnation de ces deux personnes ?

- Maradone... et... Sullivan : chacune un meurtre. Mais gardez ça pour vous, je ne devrais pas ! Voici votre carte, Monsieur : comptez une petite heure avant de rencontrer ces Dames. Vous serez très bien dans le hall, en bas. (Puis, la bouche en cœur...). Je me permets d'insister sur le problème psychologique qui se crée pour Elles, soyez donc compréhensifs ! Très heureux... (Une manière d'avoir le dernier mot : il les mettait à la porte de son bureau !).

Joë avait récupéré sa carte et s'était levé machinalement, complètement saoulé. Cris, avec bien des difficultés, retenait un fou rire qui n'éclata que lorsque l'ascenseur les eût ramenés au rez-de-chaussée.

Joë fulminait. Deux hôteses, dans un coin du hall, interrompirent leur conversation pour les regarder passer alors que Joë pestait sans trop savoir si c'était pour ses solars envolés, ou pour ce type impossible, ou pour l'hilarité de Cris. Mais le hôteses, elles, avaient déjà estimé que le comportement incongru de ces deux hommes était à la limite de l'obscénité : elles reprirent leur conversation avec une morgue hautement affichée.

*

... Cris se laissa tomber dans un siège en rigolant. Mais Joë n'était pas calmé :

- Cent trois mille solars... Et des meurtres !
- Avec tes cactus elles pourront garder la main. Tu vois les cactus esquiver ?
- Vas-tu te taire ! (Kard laissait poindre une hargne bien inquiétante.)
- Mais attends de les voir, on ne sais rien d'Elles ! Et, pour le reste, tu ferais mieux de te contrôler !

Joë s'installa dans un silence accompagné du mauvais rictus d'un gosse gâté contrarié...

Quels étaient les premiers signes de la sénilité ? Craquerait-il avant Alberthe, ou après ? C'était à se demander s'il ne l'avait pas inventé, ce monde ! Pourtant : non... Cris se força à s'intéresser et à surveiller les allées et venues dans le hall : un dérivatif pour évacuer ses fugitifs soupçons.

... La « petite heure » d'attente était devenue une heure et demie, quand un groupe de six femmes déboucha : deux hôtesse en uniforme pimpant ; deux gardiennes d'âge mûr; et deux autres, plus jeunes, portant des valises. Ces dernières observaient la grande salle dans toutes les directions, tandis que les quatre autres semblaient leur prodiguer d'interminables recommandations. Le manège dura quelques dix minutes, puis les gardiennes disparurent dans un couloir. Les « civiles » tenaient encore leur valise, quand leurs regards convergèrent vers Kard et Maléral. Alors les hôtesse se décidèrent à les orienter dans cette direction.

Maléral nota qu'ils étaient les seuls à attendre, il se leva à leur approche. Les hôtesse n'avaient pas l'air plus aimables que celles qui faisaient le pied de grue, partout dans ce lieu d'attente. Maléral en déduisit que ça ne leur plaisait pas que des hommes lèvent des cautions de femmes emprisonnées. Ça se voyait sur leur tête ! Parvenues à deux mètres, l'une fit les présentations en prenant un air dégoûté : des mots inintelligibles.

Que s'imaginait-elle, cette donzelle ?! Et quel intérêt à se retrouver sur Alberthe avec un demi fou libéré de sa caution ? Qu'est-ce qu'elle pouvait connaître des situations multiples, avouables ou inavouables, qui présidaient aux levées ?! Mais celle-là ne démordait pas de son opinion : elle réprouvait son rôle qui consistait à livrer deux innocentes demoiselles à la lubricité de deux mâles nantis et n'entendait pas envisager d'autres alternatives possibles que de le montrer en se mordant l'intérieur des joues et en forçant sur une moue pleine de mépris. Elle tenait à le faire savoir, et ce, sans ambiguïté !

Maléral attendit patiemment et, quand l'hôtesse eut cessé d'ouvrir la bouche et tourné, hautaine, ses talons, il reprit intérêt à la scène et détailla les deux Libérées.

Un préalable : il fallait dégeler la situation.

- Mesdames, nous vous présentons nos salutations. Et... quittons ce lieu au plus vite ! Vous êtes, à coup sûr, encore plus pressées que nous. (Les deux femmes restaient sur la défensive et se cramponnaient à leur valise.) Vous nous direz ce que vous... ce que vous voudrez bien nous dire. Mais pas ici.

(Maléral mettait en pratique les cours de psychologie de l'école de l'Inter, bien que sur un vaisseau ce fût le rôle du copilote. Il insista puisque Joë restait muet.)

... Êtes-vous contre ?

(La plus âgée hocha la tête en signe de dénégation. Maléral s'effaça et montra la porte de sortie.

... Ou bien vous continuez à vous crisper sur les poignées de vos valises, ou bien nous vous en soulageons. On peut, aussi, tirer à pile ou face...

Il tira une archaïque pièce de monnaie de sa poche. Mais la plus âgée, encore, réagit en esquissant un sourire réservé...

- Le mieux sera de quitter cet établissement au plus tôt !

L'autre, plus jeune, paraissant plus fofolle (malgré les rides qui marquaient son front), emboîta le pas, après avoir placé sa valise, d'emblée, dans les bras de Joë.

- Tiens, Pépé ! Tu me parais emprunté !

(Elle se déhanchait en regardant partout.)

... Vraiment crasseux... Mais c'est bon ! Au fait... faut-il vous remercier ?

Elle parlait à la cantonade, à voix très haute. Cris la tempéra.

- Ne remerciez pas, puisque c'est donnant, donnant...

- Ah, je vois ! (Elle se retourna et examina Cris... qui insista.)

- Je ne crois pas que vous voyiez quoi que ce soit, mais nous aurons le temps, c'est vraiment compliqué.

La plus âgée, Nelly Sullivan, souhaitait sans doute dissiper, à son tour, les non-dit...

- Vous avez l'air sensés et vous savez d'où nous sortons, donc, tout romantisme filandreux serait malvenu !

Mais elle ne savait pas si elle devait accélérer ou bien rester à la hauteur de Cris, Joë filant à cinq mètres devant !

- Bien sûr, madame Sullivan.

- Pas de Sullivan, s'il vous plaît : c'était le nom de mon époux et je lui ai fracassé la tête avec un lampadaire !

Maradone intervint par-dessus son épaule, tout en avançant :

- Appelez-moi Elsa. Surtout, pas de « madame » non plus. Enfin... Je vous remercie tout de même. Pour le romantisme : idem.

- Le romantisme peut avoir de nombreux visages, mesdames. (Cris ne souhaitait pas laisser la conversation s'éteindre.)

- Sans vouloir parler au nom de Maradone, ça va de soi, je préfère le réalisme... Mais le temps décidera. Pour l'heure j'en suis au fatalisme.

Toujours en se tortillant et avançant, Elsa Maradone ajouta son avis dans ce dialogue, prouvant ainsi qu'elle conservait une oreille en éveil et suivait l'échange.

- De la philosophie ? Ça démarre mal ! Moi, ce que je souhaite, c'est un bon lit et un bon repas. Et je souhaite aussi qu'il vous reste quelques solars, à l'un ou à l'autre, pour me changer : ces vêtements me ramènent sept années en arrière ! Je ne vous ruinerai pas, rassurez-vous. (Puis elle stoppa brusquement et se planta au ras du terre-plein bordant la place, en leur faisant face, comme pour un défit...)

... Moi, ce n'était pas avec un lampadaire. Un couteau ! Un simple couteau !

(Elle redevint sereine. Puis, sérieuse...)

... Appelez-moi Elsa ! Vous, c'est Maléral ? Et lui : Kard. Pas d'erreur ?

Elle n'attendait pas de réponse ni de commentaires et avait repris sa marche. La conversation tombait d'elle-même. L'hôtel n'était plus qu'à vingt mètres et, comme Nelly traînait la jambe, Cris lui prit sa valise en prenant soin de ne pas laisser s'éteindre la conversation :

- Monsieur Joël Kard est pressé d'avaloir quelque chose pour se changer les idées, sa carte de crédit en a pris un coup. L'hôtel n'est pas très sélect mais il n'y en a qu'un. Et ces immeubles sont déprimants...

Elsa Maradone ne se tortillait plus. Elle était aux aguets et réagit immédiatement.

- À qui le dites-vous ! Et encore, vous ne voyez que les façades !

- Savez-vous qu'un destin exceptionnel vous attend, à toutes les deux ?

- Merci, c'est déjà fait !

- Moins désagréable, si ça peut vous aider à franchir ces derniers mètres.

- Ce sera difficile de faire pire, précisa la voie posée de Nelly Sullivan.

- Il y a de meilleurs endroits que le Pénitencier, assurément. Ici nous disposons de peu de temps : le navire repart demain. Nous irons sur Selzé, ce qui vous laissera tout loisir de vous remettre les idées en place car il y aura eu le Traitement...

- Le « Traitement » ?

- On dort pendant le voyage. On rêve. Et des petites poses de temps à autre pour s'occuper les pensées. Ou bien on le prend en permanence, c'est comme on le désire. Ça peut aider...

- Nous n'y avons pas eu droit en venant. Et Toi, Nelly ? (Nelly Sullivan fit « non » de la tête. Maradone poursuivit.). Ils nous ont collées dans une cabine grande pour deux personnes et nous étions huit. Je préfère ne plus y penser... Votre truc, ce Traitement, ça me soulage d'apprendre que ça existe. J'appréhendais... Enfin une bonne nouvelle !

(Joë fit un bond.).

- Vous venez d'être libérées !

- Ça, l'avenir dira si c'était une « bonne » nouvelle !

Joë préféra franchir le porche de l'hôtel en maugréant, Maradone toute souriante sur ses talons. Nelly Sullivan relança la conversation :

- Vous habitez sur Selzé... Dans le Tore ou bien sur la planète ?

- Sur le satellite. Un domicile provisoire... Mais, en vérité, nous partirons en croisière.

- Pendant sept ans ? C'est le temps qui nous...

- Il sera toujours temps d'envisager.

- Et ces contrôles judiciaires tous les six mois ?

- Tout repose sur vos aptitudes à n'estourbir personne. Ne pas voler. Ne pas se retrouver en situation délictueuse... Ces contrôles ne sont que des formalités.

- Quel métier ? Êtes-vous marié ? Ou participez-vous à une Cour d'Alliance ?

- Cette dernière question, surtout, est humoristique !

- Une Cour peut durer des années chez les gens riches !

- Rien de tout ça : Joël Kard est copilote stellaire. Était, pour être plus précis, puisqu'il est à la retraite. Et pour suivre une Cour à son âge... Et moi : pilote stellaire aussi.

La précision ne sembla pas impressionner Nelly Sullivan outre mesure. (Un halo de prestige flou et lointain, rien de plus pour le citoyen moyen.).

- Alors, nous n'étions pas du même milieu.
(Ils étaient tous les quatre entrés dans la salle de l'hôtel. Joë montra Maléral du doigt.)
- Et Lui c'est un Commandant Pilote Trois Étoiles.
Les deux femmes tournèrent leur regard vers Maléral ; Elsa, la plus effrontée, exprima sa surprise :
- Je croyais que les Commandants avaient un uniforme ?
- Si on veut paraître !
- Et cette croisière ? Où allons-nous ?
- D'abord, tout préparer...
- C'étaient les agences qui s'en occupaient, non ?
- Voyage privé (intervint Sullivan). À propos... Cela signifierait-il que vous ayez un vaisseau privé ? Ou bien ai-je mal compris ?
- Vous avez bien compris. Nous avons fait le nécessaire, mais tout n'est pas encore au point. Il nous faut revenir sur Selzé, ensuite nous serons plus libres.
- Voulez-vous dire que nous ne suivrons pas les lignes habituelles ? Que nous nous en éloignerons ?
- Être plus libres... Il suffira de s'en donner la possibilité.
- « Libres » ? J'ai entendu des histoires sur les Prospecteurs... Songez-vous à partir comme ça, tous les quatre, à l'aventure ?
Joë estima que la conversation allait trop loin et la ramena sur un terrain moins « glissant"...
- C'est ça, une croisière privée... On va, on vient, on s'arrête quand on veut. Selzé est bien trop organisé. Nous n'aimons pas que l'on nous impose des itinéraires et des horaires.
Elsa et Nelly s'étaient assises à la table la plus proche, captivées mais plutôt méfiantes. Joë le sentit et insista :
- Mais nous ne sommes pas obligés de visiter les mondes à peine connus !
Maradone, soupçonneuse, attrapa la balle au bond.
- Mon défunt mari était militaire et il m'a parlé de Vièlès. Les colons y crevaient de faim ! Alors, ça pouvait être joli...
Maléral enchaîna en s'asseyant. Puisque ces dames semblaient si curieuses, c'était le moment de leur fournir quelques explications, sans trop entrer dans les détails, évidemment, pour rassurer Joë. Le sujet permettait de détourner sur une voie neutre :
- Si on se retrouve dans une situation de colon, bien sûr ! On vous fournit le matériel et on vous avance le prix du voyage. Dans le même temps, on vous a fait signer des contrats de récoltes : quand vous n'avez pas de revenus, c'est tellement tentant que beaucoup de gens tombent dans le piège. Car, ensuite, il faut respecter des quotas minimum tout en remboursant, et vous vous apercevez, vite, que vous n'avez plus rien à vous. Ce qui vous attend, c'est que vous allez travailler comme une bête et que, de toutes façons, vous ne vous en sortirez pas. Alors, vous vous retrouvez expulsés, et vous finissez comme journalier si vous êtes encore en bonne santé. Sinon...
- Dites que ce n'est pas ça que vous prévoyez !? (Maradone exagérait son air angoissé.)

- En touriste, c'est différent. Rassurez-vous ! On ne fait que passer. Mais... nous aurons le temps d'en reparler sur Selzé quand vous aurez reconstitué vos garde-robes ; la galerie marchande y est bien mieux achalandée qu'ici. Joë ?! Il faudra prendre deux billets en plus pour demain !

- Nous avons un petit pécule.

Sullivan, prudente, n'avait pas abandonné sa réserve et marquait sa volonté de maintenir ses distances. Mais l'expression du visage démentait les mots. Maléral prit soin de ne pas heurter ces femmes...

- Je doute qu'il vous emmène bien loin. Prenez ici ce qui vous paraît le plus urgent et l'on verra ensuite sur Selzé. Cela vous convient-il ?

- Et vogue la galère ! (Maradone faisait montre de moins de retenue !). Hourra ! Pépé, on va essayer de ne pas te ruiner !

L'une entraînant l'autre, les deux jeunes femmes s'éclipsèrent et prirent possession de deux chambres. Joë ne décolerait pas. Dès que Nelly et Elsa réapparurent, elles l'entraînèrent vers le hall marchand de l'Astroport toute proche puis revinrent avec lui et... disparurent à nouveau, mais, cette fois, seules. Ces tourbillons dépassaient le Vieux, mais l'obligèrent à sourire au moins deux fois : un remarquable résultat !

Si l'avenir était hasardeux, le présent n'était pas sans gaieté, Cris estima qu'il était bon de commander quatre repas honorables pour marquer la libération cautionnée des deux femmes. Joë n'y trouva rien à redire, ce qui détendit quelques peu les rapports. Kard avait peut-être peur de ne pas avoir assez de fonds pour atteindre « sa » Belle Alberthe ? Somme toute, cela aurait été plausible. Mais le plus cher était dépensé et ne resterait que l'achat des carburants, la plus grosse des dépenses à venir. Le premier jour, Kard avait parlé de plus de quinze millions d'économies : c'était, tout bonnement, un inquiet ! Un inquiet qu'il fallait rassurer...

Cris s'y évertua alors qu'ils n'étaient encore que tous les deux :

- Mieux vaut les prévenir progressivement.

- Évite d'en parler et de faire des discours sur cette croisière ! Parle d'autres choses, Dieu du Vide !

- Tu ne peux pas les embarquer sans leur dire ce qui les attend ! Au moins : en partie.

- Et si l'une ou l'autre disparaît et va chanter partout ce que nous voulons faire, hein ?

- Je n'ai rien dit de précis. Et puis ça me gêne !

- Gêne ou pas gêne, j'ai ta parole ! Pas un mot. Pas une allusion. À personne ! Rien !

- Tu me prends pour un gosse. Vraiment, tes nerfs m'inquiètent.

- J'ai tant attendu. Et maintenant : ces Cautionnées ! Et puis des mervelines. Des complications auxquelles je n'avais pas assez fait attention.

- Eh, oui ! N'empêche que ce sont des impératifs. Et des Cautionnées, ce sont avant tout, des femmes. Des humaines qui pensent ! Avec qui il faut établir des relations sympathiques, cordiales, tranquilles.

- « Tranquilles » ? Et quand l'Empreinte reviendra ?

- Qu'est-ce que tu en sais de l'Empreinte et de ses crises ?

- J'ai navigué avec assez de pilotes pour savoir. Et... Et les hôtesse dans le hall de la prison ? Aucun effet ? Rien ?

- Suffisamment rébarbatives pour ne pas risquer de crise !

- Et Maradone ? Et Sullivan ? Il aurait fallu leur laisser entendre de ne pas mettre des tenues trop suggestives.
- On verra bien ! Ça fait des mois que je n'ai pas approché de merveline.
- Oui, mais sur Stella les humaines n'étaient pas légions. Et l'Empreinte n'a pas pu s'user...
- Mais ne sois pas toujours crispé ! On verra bien ! Calme-toi !
- En tous cas, pour cette croisière, t'es trop bavard.
- Écoute, Pépé : il me reste de l'école de l'Inter que je dois amener vaisseau et passagers à bon port, je sais donc ce que je fais ! Si c'était toi le Commandant, je peux t'affirmer que tu irais tout seul sur ta Belle Alb...
- Ixis.
- C'est toi qui te trahira un jour. Tu te contrôles de moins en moins. C'est le « b », « a », « ba » des pilotes : une étoile, et l'on sait déjà ça. Donc : du calme, et tu me laisses faire !
- Bon sang ! Je ne connais que Ixis !
- Bon ! Ça va ! Les voilà... Quitte ce faciès de torturé, ça vaudra mieux !

Joë avait choisi la table la plus excentrée de la salle. Il y avait cinq clients déjà attablés et pas une seule femme. Quand Sullivan et Maradone apparurent, Joë resta muet de saisissement. (Et Cris s'inquiéta aussitôt.). Les deux femmes s'étaient métamorphosées ! Maquillées, elles avaient troqué leurs vestes désuètes et défraîchies contre des boléros à couleurs vives rescapés de quelques liquidations de stocks de Selzé. Mais, tels quels, ils rehaussaient les bustes et creusaient les tailles. La boutique de l'Astroport se souciait de liquider des modèles bons marchés, passés de mode, mais... singulièrement sensuels ! Implants de chevelure, maquillage, des ceintures de pacotille serrant les tailles : les deux hommes découvraient deux humaines ravissantes !

Une surprise bouleversante pour un pilote privé de vol libre depuis des mois. Sur Stella-Station, Cris n'avait connu aucune femme ; elles y étaient rarissimes. Dans les premiers temps, il s'était ruiné une paie pour approcher une merveline à l'établissement qui jouxtait le Vertige d'Orion. Et s'était bien promis de ne pas renouveler cette escapade ! Premièrement, ça lui avait coûté cher ; deuxièmement, après plusieurs semaines, les plaies enfouies s'étaient ravivées de plus belle. La perte de tout commandement et la minable compensation versée par la Mutuelle, les cabines de pilotages hors de portée, sa mise dans l'impasse sur Stella, les affronts et les déceptions oubliés surgis de quelques recoins de sa mémoire, le tout pêle-mêle, revécu douloureusement, comme dans l'instant, telle un raz de marée. L'attitude de vieux pilotes se ruinant dans ces aventures était incompréhensible. Si l'Empreinte avait été réactivée cela eût été le moindre de ses soucis et plutôt bienvenu. Et que la merveline marquât son esprit pour des semaines, comme à l'accoutumée, quelle importance ? Un simple regain de ce qui avait été au cours des dernières années. Mais engloutir systématiquement son versement mensuel : non ! Était resté de supporter ce sevrage avec le contentieux accumulé, comme tout un chacun.

Sans qu'il sache exactement comment le phénomène avait agi, c'était ainsi. Encore était-il un de ces quelques humains privilégiés à avoir l'occasion de se pencher sur ce curieux problème. Mais, après le délai, sa disgrâce lui était apparue dans toute son aigreur. Et il lui avait fallu des semaines pour voir s'estomper ses angoisses et ses rancœurs : d'un piètre bénéfice, cette visite ! Il n'avait plus mis les pieds dans ce claque ruineux. Mais, en se remémorant sa vie de pilote, il avait pu mesurer qu'il avait passé plus de temps avec les mervelines qu'avec des femmes humaines. Les mervelines n'étaient pas attachées à un vaisseau leur vie durant et étaient permutables, mais on les distinguait avec peine les unes des autres : au total, beaucoup de journées à comptabiliser en compagnie de ces « Femmes-Fleurs » ! Trop, peut-être ? Et, aujourd'hui, ces deux humaines...

Cris sentit venir la crise et se cramponna mentalement pour voir Sullivan et Maradone de la façon la plus détachée possible... Mais, les yeux fermés ou l'attention détournée trop tard, l'Empreinte allait-elle revivre ? Allait-elle dominer ? Étouffer les pulsions incrustées dans les gènes ? S'emparer...

Chapitre 4

Panique... Manger... Possession... Territoire... Vaincre...

Les poussées atavique de l'humain résistaient, tentaient de refouler l'Intrigante. Mais l'Empreinte renaissait, puissante. Alors, réagir ! Utiliser la recette des vieux pilotes : résister en « usant » l'Empreinte. Lui opposer la sensualité de l'Espèce ; faire appel aux ressorts venus du fond des âges. Résister. User encore une fois cette apparition. Le tenter, si possible... Et puis, surtout : chasser l'inquiétudes et la peur incrustées dans les réflexes de l'espèce, avant même qu'elle ne fût espèce.

« Vous ne vous sentez pas bien, Commandant ? », s'enquit Maradone.

Joë, lui, avait compris. Il connaissait le problème des Trois étoiles : c'était une merveline, une fois, qui l'avait tiré des griffes du Grand Mal. Une seule fois, pendant quelques minutes. Pas assez longtemps pour faire naître l'Empreinte symbiotique, évidemment. Pourtant, sa mémoire en avait été marquée : une trace indélébile. Mais que représentaient quatre ou cinq minutes dans une vie de copilote ? Rien. Le souvenir s'était atténué progressivement et inconsciemment au fil des semaines. Pour Maléral, il devait en être tout autrement. Joë comprit immédiatement quel était l'ennemi qui assaillait le pilote. Mais comment allaient y réagir ces femmes ?

Joë prit le sauvetage en main et s'adressa aux jeunes femmes.

- Laissez... Ça va aller mieux ! S'il vous plaît, asseyez-vous face à lui ! Vite ! Puisque vous êtes là !

Les deux jeunes femmes, intriguées, se déplacèrent et contemplèrent Maléral. Elles ne comprenaient rien mais s'inquiétaient de la sueur et du masque cireux du pilote. Il avait fait un signe d'un geste fatigué en direction de Joë...

Il savait devoir une explication à ces femmes et, bien que Maléral n'entendît plus rien d'audible ni de compréhensible, Joë baissa de ton...

« Un Commandant-pilote est le seul à gouverner un vaisseau et il est tenu de ne jamais quitter le poste tout le temps qu'il est en vol libre... Souriez ! ... Il peut le faire dans les failles mais jamais dans le vide. À moins de voler à une vitesse au-dessous de 0,05 c, il doit être présent face au Néant car toutes sortes d'accidents peuvent survenir : des astéroïdes, grands ou minuscules, des nuages de poussières denses, des orages de particules, bref : le pilotage automatique n'est plus possible. Pendant des jours et des jours, le pilote est face au Vide, et ce Vide s'impose tant que l'esprit prend peur. Dès les premiers instants. Quelques minutes. Parfois encore plus rapidement. Jamais de rémission, on appelle ça le Grand Mal. Aucun humain ne peut y résister. Au mieux, il devient fou. Au pire ? Il n'y a pas pire que ce que provoque le Grand Mal ; alors les pilotes se font assister par une merveline. Il y en a deux par vaisseau. Chacune leur tour dans le poste. À la longue, ça agit comme une drogue. Comprenez-vous ?

- Non !, souffla Sullivan. On entend parler des mervelines quelques fois mais, on ne nous en montre jamais. Ce sont des femmes qui ne seraient pas humaines... c'est ça ?

- Ni des femmes ni des hommes : ce sont des êtres en provenance d'une planète qui s'appelle La Merveilleuse. Une planète encore plus proche de Vieille Terre que Vièlès. On l'a découverte dans les années 2200.

- Vous avez dit : « assiste » ?

- Une merveline capte l'angoisse et la détresse d'un être humain et agit comme un baume mental. Une télépathie qui joue sur l'esprit et les sens.

- Rien là-dessus ! avoua Elsa Maradone.

- C'est qu'il a en peu. Et, de plus, elles n'agissent pas sur les femmes humaines. Sans que l'on sache trop bien pourquoi, d'ailleurs. La merveline c'est surtout un problème d'homme, et, singulièrement, de pilote. Même si des riches particuliers en ont une quelques fois chez eux.

- Jamais entendu parler de tout ça !

- Moi non plus !

- ... Continuez de sourire ! Je ne peux pas vous demander plus. Il ne vous entend pas plus qu'il ne vous voit ; mais il vous « sent ». Votre présence... Il a besoin de vous.

- Je ne comprends toujours pas ! (Maradone s'énervait de ce mystère.).
- Il vous expliquera quand ça ira mieux. S'il le veut. Ce que je peux vous dire, c'est que la présence renouvelée d'une merveline auprès d'un homme finit par provoquer un phénomène d'accoutumance mentale et sensuelle entre les deux êtres. Certains disent aussi : physique. Une maladie professionnelle, en quelque sorte. On dit que l'homme a reçu l'Empreinte et que la merveline est marquée. Quand cette empreinte est devenue permanente, que l'homme en question est en présence d'une femme humaine attrayante, ça provoque un choc physiologique qui peut durer quelques minutes. Ou plus... Mais l'humaine aide à résister.
- Je crois comprendre, hasarda Elsa.
Mais Nelly Sullivan voyait plus loin que ce que Joë essayait de leur dire.
- Vous avez parlé de vol libre tout à l'heure ; il y aura donc une merveline à bord ?!
- L'inverse n'est pas envisageable.

Elsa était si surprise qu'elle ne pensait même pas à sourire. C'était si nouveau cette « maladie » inconnue ! Mais, Sullivan, plus mûre ou plus intuitive, avait entrevu la nature du mal, et, instinctivement, avait dégrafé son boléro... Puis elle se cambra et s'empara du poing serré du commandant. Elle le caressa. Les yeux absents de Maléral se fixèrent dans les siens. Elle se tenait en avant, appuyée sur le rebord de la table, sa poitrine trahie par la minceur de sa tunique.

Maléral sentit la tension se relâcher lentement. Sous la table, les jambes de Nelly enserraient les siennes... L'Être Bleu, dans son crâne, disparaissait en une lente explosion silencieuse. L'emprise mentale et lascive lâchait prise, mais elle était là, prête à envelopper ses sens. Nelly avait coulé son regard dans le sien. Sa bouche, sa poitrine, sa caresse, toute un être projeté vers lui : une seconde présence qui évinçait l'Image incrustée derrière ses yeux... Il respira profondément et souffla un « merci » alors l'Image, dans ses dernières résistances, se dissolvait...

Elsa se sentait frustrée. Le commandant dégageait une séduisante bonhomie, derrière lui se profilait la force d'un homme que l'on pouvait considérer comme faisant partie de l'élite. Ses quarante ans et son mètre quatre-vingt... Elle venait de comprendre qu'elle était prête à désirer cet homme. Si elle le considérait encore comme inaccessible, son instinct lui hurlait qu'elle avait laissé passer une chance, et, à cet instant, elle se haïssait tout autant qu'elle haïssait Sullivan, alors que les mains, sur la table, se déliaient, et que le visage de l'homme se détendait...

Elle tenta un trait d'humour qui se voulait sarcastique...

- Savez-vous, Commandant, que c'est la première fois que je vois faire le coup de la merveline !

Mais Cris avait encore le regard tourné vers Nelly. Alors Elsa se rengorgea (le Commandant finirait par lui appartenir. À elle ! Et rien qu'à elle !).

L'incident s'estompait. Le serveur vint, les obligeant les uns et les autres à donner le change. Cris reprit ses esprits et Nelly se replaça dans son rôle de convive effacé ; s'employa à faire oublier ces minutes. Maradone s'obstinait, elle, dans un détachement feint.

Joë, encouragé du regard par Cris, termina ses explications...

- Ne vous inquiétez pas, cela n'enlève rien à ses capacités de pilote. J'ai navigué avec des commandants dont l'Empreinte était si intense qu'ils n'osaient plus quitter leur vaisseau pendant les escales. Un véritable malheur. Ils étaient totalement incapables de parler avec une dame de moins de quatre-vingt ans ! Et puis, souvent les femmes ne comprennent rien ; quand une crise commence, alors que ça ne sert à rien, elles courent chercher un médecin ou la police. Mes félicitations, Sullivan, vous avez fait exactement ce qu'il fallait faire ! Comme qui dirait un baptême...

- C'était délicat. Et je ne sais même pas pourquoi j'ai fais ça !

(Elsa coula un regard lourd de méfiance à Sullivan, se crispa, puis se mordit les lèvres de dépit tandis que Joë poursuivait).

- C'est un sale moment ! Le commandant est tout prêt à s'excuser, j'en suis convaincu.

- D'après ce que vous nous expliquez, monsieur Joë, ce n'est pas douloureux ! N'est-ce pas Commandant ? (Maradone, maladroitement, tentait de s'imposer.).

Cris, redevenu maître de ses sensations, prit le relais de Joë.

- C'est un dur moment. Je n'ai pas trop envie de faire une conférence sur la question, surtout parce que vous êtes des femmes. Mais je vous dois quelques mots, c'est préférable, car cela peut se renouveler. Le contact avec une merveline finit par imposer son image en permanence, mais on n'y fait pas attention, on s'habitue. C'est quand on se trouve face à une humaine, et dans le cas présent j'ai une excuse puisque vous êtes deux, que le conflit explose. Comme si la merveline refusait cette intrusion dans les perceptions et réapparissait pour garder la place. Dès que les sens réagissent, « Elle » est là. L'instinct atavique masculin veut réagir et se raccrocher à l'humaine, alors qu'une autre partie de lui-même la refuse et voudrait se consacrer à l'extraterrestre... Si la femme hurle et braille, si elle est hargneuse et agressive, si elle repousse cet appel, alors c'est la merveline qui gagne. Ce n'est pas une douleur : on perd un peu plus de son « moi » intime. Notre cerveau reptilien résiste mais, apparemment, il n'est pas certain qu'il puisse être en mesure d'y parvenir seul.

- Vous ne nous dites pas tout, Commandant ! (Nelly Sullivan devinait-elle ?).

- Ce n'est pas inscrit dans les gènes de l'espèce humaine de préférer un être issu d'un autre monde : il y a combat. Si la merveline devait gagner ce serait une incommensurable détresse pour l'humain. Enfin, je le suppose. Des vieux pilotes disent que non, mais moi je pense que si. Il faudrait provoquer ces crises continuellement, pour « user » l'Image. User l'Empreinte... Mais ça avoisine le masochisme jusqu'à la témérité, alors on préfère éviter. C'est un tort, mais, d'un autre côté, il faut gagner à chaque fois ! Et l'on ne peut pas gagner seul. Des situations difficiles, comprenez vous ?

- J'avais deviné.

Mais Sullivan fit le silence sur ces traces qui restaient accrochées en elle. Des « meurtrissures » étranges... Ses nerfs en étaient agacés et vibraient encore. Une angoisse diffuse, indéfinissable, perdurait.

Cris avait terminé son explication ; il aborda un autre sujet de discussion ne souhaitant pas, par pudeur, en dire trop. La conversation dévia sur le fait de s'accorder quelques jours de vacances. Alors Joë, encore une fois, crut bon de faire la grimace et argumenta sur « des surprises toujours possibles ».

Certainement : toutes ces années à compter pour réaliser son projet, chaque dépense de divertissement l'agaçait souverainement. Il concéda néanmoins le principe d'une pose dès qu'ils seraient sur Selzé : un sursis pour atténuer sa ladrerie car, tous, à la minute, n'auraient pas compris son refus. L'hôtel monopolisait la maigre clientèle et le repas était de qualité moyenne. Belami n'avait rien d'un relais gastronomique ; et puis les pensées des uns et des autres étaient ailleurs, chacun souhaitant se retrouver et faire le point de son existence. L'incident avait escamoté ce moment de détente.

Laissant Joë et Cris rêveurs, les cautionnées, soucieuses, montèrent dans leur chambre.

Le chemin pour atteindre la Belle Alberthe demeurait considérable. Tout comme celui qui menait aux pensées profondes de Joë ! Sa quête excusait le Vieux et Maléral lui laissa la paix ; il avait bien assez à faire, lui-même, avec cette silhouette vaporeuse qui encombrait son être...

User... C'était plus facile à dire qu'à vivre ! Une Empreinte de quinze années : il faudrait une fameuse dose de masochisme pour s'engager dans une telle entreprise !

**

Ils ne se virent pas de tout le voyage du retour à Selzé-Station. Les deux hommes avaient jugé bon de laisser une cabine indépendante pour les jeunes femmes, malgré le supplément, et s'appliquèrent à suivre le Traitement assidûment (une facilité qui reposait bien les esprits !). Mais, le dernier jour annoncé par haut-parleur, le « Gloire d'Orion » perdit de sa vitesse et... Elsa Maradone fit une entrée inopinée (mais visiblement préméditée) dans la cabine de Cris et Joë.

- Pas mal comme voyage ! Je n'ai jamais autant dormi ! J'ai les jambes en compote... Est-ce normal ? (Elle en profitait pour masser ses cuisses au travers de sa tunique.). Cela fait-il le même effet à tout le monde ?

- Le Traitement affaiblit, il faut se refaire les muscles...

Maléral n'était pas dupe de la raison de cette irruption, mais répondre occupait l'esprit et pouvait désamorcer une crise ; Maradone avait posé un pied sur une couchette, tandis que sa tunique, dégrafée au cou, bâillait sur sa poitrine. Cris, immédiatement, s'était tourné vers la cloison pour échapper à l'image...

Il se commanda une boisson au distributeur en s'obligeant à beaucoup plus d'attention que ce geste simple n'en exigeait.

Joë avait vu le manège mais il était partagé. (Quel comportement décider ?). Elsa réalisait sans doute une petite vengeance mesquine à l'encontre de Nelly... Mais, d'un autre côté, Maléral était la clef de voûte de l'assurance d'une arrivée sur la Belle Alberthe... Et, à ce titre, il était absolument indispensable au projet. Joë intervint pour ramener la jeune femme à la prudence. (Une démonstration que le rachat de deux cautions n'avait pas eu pour résultat que du positif !). Maradone obtempéra en maugréant, preuve que sa venue et son attitude n'étaient pas si innocentes qu'elle ne l'avait affectée.

Cris, immobile, reprenait posément le contrôle de lui-même... Joë, soupçonneux, se demanda si le pilote n'était pas encore plus marqué qu'il le laissait entendre ; l'idée l'effleura que, parvenus au terme du périple, tout ne serait pas aussi simple pour Maléral. Mais il n'osa pas faire le point sur cette échéance encore trop lointaine. Et puis, il ne le souhaitait pas. Un dilemme hasardeux... (Ou par trop insidieux). Il serait bien temps ; Joë refoula la question. De même, il discernait une nuance entre réalisation du projet et aboutissement : mettre le pied sur... ou s'approprier. Question encore plus périlleuse à laquelle il consacrait beaucoup d'astuces et de faux-fuyants afin de ne pas y répondre. Et puis : Ixis était loin et les réponses pouvaient tarder. C'était... soulageant.

Elsa ne revint pas de la journée. Le soir, seulement, ils prirent leur premier repas dans l'Astroport du Premier Rocher. Maléral remarqua que Nelly Sullivan portait une tenue neutre et Joë la soupçonna d'avoir sermonné Maradone car celle-ci était à l'unisson pour l'apparence : aucune ceinture pour cintrer les tailles, et des maquillages qui masquaient à peine les années passées en lumière artificielle au rabais de la prison. Mais Elsa boudait et la soirée fut morose. Les femmes avaient hâte d'atteindre le Troisième Rocher, là où était bâti le Tore portant la galerie marchande : un lieu bien utile pour effacer encore plus efficacement quelques pénibles souvenirs ! Ou de le tenter...

Le 3 Juillet 2672, temps de Terre, ils prenaient tous les quatre une navette pour la Galerie marchande du Système.

Alors que le Premier et le Second Rochers n'étaient rien d'autres que des gares, des docks, des hangars et des ateliers de réparations, Le Troisième Rocher (celui portant le Tore) était la station orbitale où l'on faisait ses achats, où l'on contactait une agence de voyage ou immobilière, où l'on respirait les dernières modes. Ce n'était qu'une immense galerie marchande en forme d'anneau circulaire, bâtie sur un roc : un tore de huit kilomètres de révolution, segmenté en quadrants.

Alors que Persé et le Deuxième Rocher n'étaient que des assemblages de coupoles demi sphériques, exigeant de multiples sas, ascenseurs, et passages souterrains, le « Tore » résumait les techniques les plus récentes et les plus accomplies. L'Inter Stellaire Compagnie n'avait pas finassé et tout un chacun savait que c'est Elle qui avait financé cette réalisation grandiose : un signe péremptoire à l'adresse de l'État des Mondes pour lui signifier quel axe « Elle » privilégiait pour l'Expansion dans les siècles à venir !

Tous les satellites étaient réorganisés autour des activités du Tore et la plupart des navettes y faisaient un détour ; c'est là que Maléral, Kard, Sullivan et Maradone se retrouvèrent à déambuler. Cris venait d'apprendre que le Ludion commençait à gêner sur le Deuxième Rocher : impossible, donc, de s'attarder sur le Tore. De toutes manières, l'hôtel était horriblement cher et les tentations d'achats terrifiantes. Et, surtout : aucun bouge à mervelines qui n'ait pignon sur rue et qui fût repérable.

Très certainement, l'Organisation ne pouvait pas ne pas avoir une emprise fructueuse sur ce Complexe : la Planète et ses satellites comptaient quatre à cinq millions d'humains (dont une riche classe de bourgeois). Concessionnaires de territoires, commerçants, affréteurs, mais aussi de nombreux fonctionnaires d'active ou retraités disposant de quelques crédits. L'Organisation devait y être fortement implantée et structurée. Mais c'était particulièrement dangereux de découvrir un de ses établissements et de chercher à lui ravir une merveline en ces lieux, et ce, malgré le brassage et le va-et-vient continu de dizaines de milliers de badauds : une clientèle limitée et trop facilement cataloguée par ses sbires exercés à ce « travail ».

L'Organisation s'accrochait à l'Expansion des Mondes comme un symbiote affamé et poussait ses ramifications sur tous les mondes nouveaux ; mais Celcius était un lieu plus favorable pour réussir la périlleuse entreprise que constituait un rapt. Elle y était installée de plus longue date et probablement sujette à un peu plus de laisser-aller. (Il fallait l'espérer !).

Selzé, avec son enchevêtrement de transports, n'était bon que pour brouiller les pistes, et à condition de ne pas y rester trop longtemps. C'est ce qu'ils firent, et, le deuxième jour, ils quittaient le Tore pour se poser sur Selzé-Planète. Ils y trouvèrent une sorte de pension proche de l'Astroport. Sullivan et Maradone y stationnèrent trois jours, tandis que Maléral et Kard revenaient sur le Deuxième Rocher. Le chantier frôlait le Ludion qui disparaissait déjà au milieu de structures nouvellement posées ! Kard paya et le vaisseau fut ramené sur Le Premier Rocher. Une aire de départ en direction de Reychelles, provisoirement libre, les accueillit...

Cris et Joë connaissaient tous deux les astuces que permettaient les règlements : tandis que Kard proposerait affrètement et départ pour Reychelles, Maléral répondrait par une déclaration d'intéressement... Mais rien n'empêchait que l'affaire ne fût pas conclue ce qui justifierait un nouveau déplacement de quai pour le Ludion ! La proposition de contrat établie officiellement, Maléral et Kard rejoignirent les jeunes femmes au sol.

Dans tous ces démarches, ils avaient pris soin d'éviter les agences par lesquelles leurs trajectoires seraient vite reconstituées. Allées, venues, retours et annulations, tout était bon et ils ne s'en privèrent pas. Puis, à l'abri du gros bourg campagnard, Maléral annula le contrat dans les règles et obtint des renseignements sur les vitesses d'accès au nœud stellaire en direction de Celcius. Ils bouclèrent leurs valises, revinrent sur Le Premier Rocher et y obtinrent une procédure de décollage des services de l'Inter Stell (pas trop regardants dans cette direction). Ils avaient conscience d'avoir fait ce qu'ils pouvaient en si peu de temps mais, ils étaient tributaires de la Faille jusqu'à San Séverina et les « chiens » de l'Organisation se serviraient de cette logique pour leurs recherches. Rien ne servait, donc, de trop s'attarder dans ces préliminaires.

Les Failles n'étaient que les fractures du Continuum espace-temps. Locales et longilignes, courbes à l'échelle du Bras Spirale, ces lignes de force sous-tendaient les tensions intimes gravitationnelles de la Galaxie. Elles avaient leurs propres lois, aussi bien en direction du Noyau que vers la Périphérie (au-delà de laquelle elles se prolongeaient sous une configuration encore inconnue). Quant aux vaisseaux précipités dedans - aux nœuds stellaires qui le permettaient -, leurs vitesses se décuplaient selon leur vitesse d'introduction et des coefficients liés intrinsèquement à la tension de la faille dans le segment donné. Mathématiquement variables si l'on se rapprochait ou s'éloignait du Noyau Galactique... Mais on en était encore loin au regard des quelques mondes colonisés par les humains ! Les Failles étaient considérées comme irrégulières en ce sens qu'hors des infimes portions connues leurs prolongements n'étaient que supposés et, au-delà de Reychelles, tout restait à inventer et à calculer.

Pour les « nœuds » de Selzé et de Celcius il n'y avait plus de mystère : les vitesses d'introduction étaient normalisées par l'ISCie. Calculer une vitesse de pénétration différente pouvait fausser les calculs d'éventuels poursuivants et, au retour, cette astuce se révélerait payante.

Dans le cas présent, il ne s'agissait que de rejoindre Celcius selon la routine officielle ; le Ludion fut expulsé du Nœud de Celcius à 0,3 c, puis, repris par la gravité du Système, les structures grincèrent mais tinrent bon (fidèles en ça au contrôle technique des inspecteurs des Transports). Une boucle de deux heures fut nécessaire pour freiner le navire et revenir virer autour de la Station afin de s'y présenter : tout s'effectuait dans les règles.

À peine arrivé, le Ludion trouva un accastillage sur Celcius II. Des dizaines de vaisseaux stationnaient, certains en révision, d'autres portant la large bande fluorescente des vaisseaux saisis par une quelconque décision de la Judiciaire, d'autres, enfin, en simple transfert de quai pour chargement ; un remue-ménage continu. Sur Celcius, les fonctionnaires des Transports n'avaient pas encore été évincés par les employés de l'Inter-Stell. ; mais ils devaient savoir être condamnés à court terme car leur formalisme souffrait d'un défaut de zèle évident : les contrôles de reliquat de carburant étaient inexistantes ou réalisés « par-dessus la jambe ». (Celui de leur vaisseau leur parut avoir été effectué bien rapidement !). Ces formalités accomplies, Joë loua un emplacement ; puis les quatre voyageurs descendirent sur Celcius-Planète par la première navette.

À l'Astroport, ce qui assaillait le regard en première vision, c'étaient les innombrables installations industrielles qui alternaient avec les cités d'habitations sombres et sales. Un brouillard délétère stagnait, voilant l'étoile de Celcius qui ne jetait qu'un éclat jaunâtre. La planète en était à son premier stade d'évolution et ne recelait que des végétaux marins et quelques tentatives balbutiantes d'invertébrés. L'Humain y avait implanté des micro-organismes terriens qui proliféraient sur des millions de tonnes de déchets industriels. Le plateau continental océanique, transformé de ce fait en bouillon de culture, produisait des millions de tonnes d'oxygène et quelques autres gaz plus ou moins bien récupérés par des raffineries. Le solde de quantité globale d'air respirable était positif ; mais des bouffées de gaz lourds, rendues encore plus pesantes par les poussières des usines, se laissaient pousser par les alizés et, pendant des journées entières, rendaient l'atmosphère quasiment infecte à inhaler.

Il n'y avait qu'un seul petit continent totalement recouvert par les installations humaines. Plus de cent vingt millions d'hommes, de femmes et d'enfants y vivaient, si tant est que le verbe vivre ne fût point trop précisé ! Celcius était l'Usine des Mondes, tout comme Selzé en était le Grenier. Des cargos réalisaient une noria permanente entre ces deux mondes afin de nourrir Celcius-Complexe... Et, paradoxalement, la nourriture y était moins chère que sur Selzé, là où, pourtant, se concluait les plus grosses transactions.

Pour Maléral et Kard, il s'agissait d'approvisionner le Ludion en pièces de rechange et en alimentation en prévision du long voyage, et c'était là un avantage de commodité certain. Les deux pilotes laissèrent les jeunes femmes s'écœurer de ce monde qu'elles ne connaissaient que par des informations anciennes, et s'efforcèrent de pourvoir le vaisseau de pièces susceptibles de lâcher dans un délai d'une année. Puis, descendant sur la planète tous les deux jours, ils firent l'acquisition d'un équipement de colons complété d'une dotation de Premier Échelon (qu'ils durent commander fractionnée pour ne pas éveiller les soupçons trop rapidement). Maradone et Sullivan y faisaient de plus en plus grise mine, car l'hôtel était proche de l'Astroport, et si les vaisseaux au long cours s'y posaient rarement, un foisonnement de navettes à propulsion chimique, rendant l'air irrespirable, interdisait de sortir du périmètre conditionné. (Rien de comparable avec l'air vierge de Selzé !).

Rançon de la civilisation, l'hôtel était immense et comptait quinze mille chambres. Mais c'était, avant tout, un centre d'affaire. Le conglomerat des blocs d'immeubles, où chaque société et chaque banque possédait ses bureaux, était trois fois plus grand que l'hôtel proprement dit (auquel il était accolé). Les courtiers et les entrepreneurs étrangers à Celcius y restaient le moins longtemps possible ; les jeunes femmes se résignèrent à se cantonner dans ces immenses locaux, l'air y étant filtré (alors qu'à l'extérieur, il vous prenait à la gorge).

Vers la fin du mois, le Ludion était fin prêt ; et le 26 Juin 2672, les « Libérées » poussèrent un soupir de soulagement à la nouvelle que leur départ en croisière ne tarderait plus guère. Dès que Joë annonça qu'ils ne resteraient plus que quelques jours pour se reposer, Elsa et Nelly reprirent leurs errances quotidiennes dans les galeries marchandes du complexe dans l'attente du grand jour, avec un regain de dynamisme.

**

Maléral et Kard, eux, avaient le tournis de tous ces gens affairés qui parcouraient les halls en un ressac sans horaire défini ; ils commencèrent à s'entretenir discrètement du meilleurs moyen de dénicher un bouge à mervelines. S'ils avaient une chance de réussir leur tentative, ça ne pouvait qu'être ici, dans cette cohue anonyme, aux alentours de l'Astroport. Une opération qui réclamait de réunir un maximum de renseignements et de faire le point régulièrement. Un petit salon semblait répondre aux impératifs de discrétion et, alors que Nelly et Elsa arpentaient pour la énième fois les boutiques, Cris et Joë y organisèrent leur rapt. Ce fut dans ce salon de relaxation que l'incident survint. Pourtant, la plupart des autres salles étaient équipées de terminaux ; celle-là étant réservée au repos et démunie de ce matériel, ils auraient pu espérer y passer inaperçus !

Un incident qu'aucune prévision logique ne pouvait intégrer... Joë picorait des amuse-gueule si consciencieusement que Cris prenait garde qu'il n'avalât sa part. Ils avaient fixé leur choix sur un bar hébergeant sûrement plusieurs mervelines et, ils en avaient pleinement conscience, leurs dernières heures de tranquillité s'achevaient. Les sièges étaient douillets et les cloisons absorbaient jusqu'au moindre décibel ; un endroit que l'on pouvait qualifier d'agréable, qui tranchait avec leur activité fébrile des jours précédents.

Et se taire était sûrement le meilleur moyen de limiter les imprudences...

Cris releva la tête, abandonnant à Joë les miettes qui parsemaient la soucoupe... Installée elle aussi à une table basse, presque face d'eux, à une dizaine de mètres, une jeune femme avalait un en-cas... Sans trop savoir pourquoi, Cris l'observa. (À cette distance, l'Empreinte ne serait pas « susceptible » !).

Son habillement était celui d'une femme d'affaire déjà parvenue. Légèrement de biais, elle semblait tout de même jeune. Des cheveux ramenés en chignon et cerclés d'une barrette de métal rouge (comme il semblait que ce fût la mode sur Celcius-Complexe). Des lunettes à verres non teintés... Mais à branches épaisses : un de ces modèles caractérisant les personnes ayant la nécessité d'informations permanentes de par les minuscules ordinateurs et diffuseurs dissimulés dans leur monture. Une tunique grise sans fioritures... Le port altier et même sévère : tout indiquait une femme nantie de responsabilités commerciales conséquentes.

Mais elle ne faisait pas de manières. (« Une classe certaine », songea Cris.). Toutes ces années, en fait, il n'avait jamais lié connaissance avec ce genre de femme. S'il l'avait fait, il n'aurait peut-être jamais eu de problème avec l'Empreinte qui aurait été combattue en permanence. (Comme s'y évertuaient certains pilotes.). L'Empreinte n'aurait jamais été aussi intense, et cette liaison aurait pu se conclure par une Alliance en bonne et due forme.

Abrité par les mètres ainsi que par la distinction distante qui émanait de cette inconnue, Cris observa la jeune femme.

Tout un chacun se devant de surveiller son maintien : « une froideur de façade »... Une impression qu'il devina, curieusement, comme exacte, comme s'il y avait eu une complicité entre cette inconnue et lui... (Absurde : il « déraillait », sans doute !).

Mais elle... avait relevé la tête et son regard parcourait la salle. Lentement... Cris baissa la sienne et plongea la main dans la soucoupe (que Joë vidait systématiquement), et laissa passer quelques instants. Puis il releva discrètement les yeux.

La femme s'était remise à manger posément. Cependant, Cris la sentit sur le qui-vive : Elle changeait de position comme pour mieux scruter la vingtaine de personnes disséminée aux tables alentours. Quand il crut deviner que le prochain regard viendrait dans leur direction, il disputa avec conviction les derniers fruits confits à Joë.

Mais cette fois-ci, il laissa passer le temps. Curieusement, le visage de l'Inconnue restait gravé « derrière » ses yeux. (Il aurait pu dessiner le motif décoratif de la barrette qui retenait les cheveux !). Prudemment, il releva la tête...

Elle mangeait au ralenti mais... gardait ses yeux rivés sur lui !

Joë, à côté, finissait de rafler ce qui traînait dans la soucoupe. Cris, gêné d'avoir été surpris, se détourna. (Mais le visage demeurait incrusté.). Il s'évertua de penser au Ludion, au caractère de Joë, aux Cautionnées...

Le visage était merveilleusement beau. (Comment avait-il pu en deviner si bien les traits à cette distance ?!). Une grave inquiétude s'empara de lui. Du coin de l'œil, il aperçut qu'elle avait posé son couvert et s'apprêtait à se lever. Il en fut soulagé.

Pourquoi une telle femme serait-elle apparue dans sa vie, précisément quand celle-ci basculait ! Il n'était plus temps...

Mais aucune explication pour ce visage qui s'était imprimé dans son imaginaire, comme si il s'était agit d'une seconde Empreinte. Un effet étrange...

*

La vérité dévala sur Cris ; il releva la tête franchement. L'Inconnue se tenait à un mètre de la table, face à lui, debout. Rien d'autre qu'une catastrophe : une « Sensitive » !

Surpris par cette apparition dans son champ de vision, Joë, à son tour, observa la femme distraitemment.

Cris avait compris. Aussitôt, il s'essaya à masquer ses émotions. (Les dominer ! Les nier ! Les annihiler !). Mais, avec l'autorité d'un parfait naturel, l'Inconnue déplaça un siège et s'installa.

Il n'y eut pas de pose...

- Je sens que vous avez deviné. C'est de votre faute !
(Joë, lui, ne réalisait pas et restait bouche bée.)
- Je ne pouvais pas le deviner plus tôt, hasarda Cris. Je n'y suis pour rien !
- Pour rien ? Bien sûr que vous n'y êtes pour rien. Mis à part que vous m'observez depuis un quart d'heure !
- Une erreur. C'était machinal.
- Vous plaisantez ? Passées cinq minutes, je savais que c'était « Vous ». Indiscutablement. Mais n'y voyez pas un reproche.
- Vous n'adressez pas la parole à tous les gens qui vous regardent, je suppose ?

Des petits grains de clarté se déposaient, un à un, dans le cerveau de Joë... Puis ses mains empoignèrent le rebord de la table. Il ne put contenir totalement l'injure qui lui venait au travers de la gorge.

- Une Sensitive ! Sacré nom du Vide !

(Une exclamation étouffée qui ne déstabilisa nullement la jeune femme décidée à ignorer Joë.)

Elle s'adressa à Cris, comme si rien n'était plus important que de poursuivre une explication déjà commencée...

-... Bien sûr que non... C'était différent, voilà tout. Loués soient vos efforts pour changer le cours de vos émotions... disons : « intimes ». Est-il utile de vous préciser que ça n'a servi à rien ?

- Je ne sais pas...

- Oh ... Que d'efforts, encore... Ce monsieur, à côté de vous, en tire déjà des conclusions. Et il n'est pas satisfait de sa découverte ! Ne vous inquiétez pas, « monsieur-d'à-côté ».

Cris tenta sa chance ; mais persuader une Sensitive que sa perception avait fait fausse route relevait, très probablement, de la gageure !

- Pourquoi devrions-nous nous inquiéter, Madame ?

- Juste un peu. Laissez-moi chercher : sauf erreur, vous m'avez trouvée « jolie », ou quelque chose d'approchant. Taisez-vous, c'est mon lot quotidien. Laissez-moi continuer : « une inquiétude »... Une inquiétude chez vous deux... Bien plus chez lui ! (Elle montra Joë.). Donc : « une inquiétude »... Et, j'ajouterais : anormale. Restez calmes, nous parlons tranquillement ! J'ai dit : « anormale ». Je connais l'exacte émotion que je suscite chez les autres quand ils apprennent qu'ils ont affaire à une sensitive. Surtout les hommes ! Je parle de l'individu moyen, bien sûr. Votre inquiétude est donc tout à fait « exceptionnelle ». Il semblerait, même, que ma présence dérange beaucoup plus qu'à l'ordinaire... Donc : « vous avez un secret ». C'est ce qu'il fallait trouver ?

- Attention Cris, murmura Joë, ne pense à rien !

- Une sensitive ce n'est pas une télépathe, cher Monsieur-d'à-côté !

- C'est tout comme ! Une peste...

- N'exagérons rien. Mais ce n'est pas vous qui m'intéressez, vous m'en voyez désolée. C'est ce Monsieur. « Cris », avez-vous dit ? Oui... Vous venez de prononcer son prénom. Ce sera plus commode pour parler. Et Vous, ce sera Pépé, ne vous en vexe pas.

- Ne l'écoute pas, Cris !

- Mais Pépé, toutes ces recommandations seraient révélatrices, même si je n'avais pas le Don ! Soyez raisonnables. Si j'ai pris la peine de vous aborder, c'est, évidemment, que je fais une exception. Car si je devais m'adresser à tous les gens qui ont des émotions... Cette fois, il y avait deux raisons pour déroger : la première que je vous tairai. Et puis une seconde... Vous êtes des « voyageurs », soit, mais tout différents de ceux qui sont autour de nous : eux, ils « voyagent », mais leurs pensées sont sous-tendues par une émotion familière qui situe, sans ambiguïté, l'habitude. Une vibration tempérée, absente des vôtres, je le précise. Je me suis dérangée pour cette raison. Je mets les cartes sur table, vous en conviendrez ! J'aimerais prouver que je tiens à rester correcte. Je reprends : votre manière de voyager comporte une émotion provoquée par la « non-habitude », c'est ce détail qui m'intéresse. Du calme, Pépé ! Je souhaite partir d'ici, voilà. Je ne vois pas ce que votre manière de voyager pourrait avoir de bizarre mais, tout me porte à croire que vous me serez utiles.

- Nous ne tenons pas à vous être utiles, ni à voyager. Et... cette première raison ?

- Ça, Pépé, elle ne te regarde pas ! Elle ne concerne que ce monsieur. Je sais que je lui ai fait une très bonne impression ; le niez-vous, monsieur... « Cris » ?

- C'est vraiment le grand numéro de charme qu'elle te fait ! Mais réagit, sacré nom ! Tu sais ce dont est capable une sensitive, non ?!

- Pépé, tu deviens impossible. Et puis : ce n'est pas à toi que je m'adresse ! Et, à ce propos, « Cris » est bien plus calme que toi.

- Joë, laisse-la s'expliquer !

- Une sensitive, ça ne fait pas que capter : ça émet ! Elle t'a déjà piégé, Cris !

- Il le sait, Pépé. Et maintenant : cette première raison. Je la transmets rapidement, j'expliquerai ensuite.

(Une houle subite, faite de tiédeur colorée, prit naissance dans l'esprit de Maléral. Une douce sensation, incoercible, dont le flux sembla l'emporter vers quelque rivage divins, lentement, comme une femme cache son bébé pour le protéger, comme la femme enlace son compagnon pour lui signifier qu'il est sien : une félicité déferlante, irrésistible, puissante et tendre, passionnée, définitive.)

Une vague qui laissa Maléral incrédule, tant les sensations créées avaient été aussi puissantes que fugaces... Incrédule, Cris réagit :

- Mon ami a raison, c'est très facile pour vous de susciter des réactions et d'imposer des modes de pensées. De faire croire aux gens...

- C'est vrai. Mais je ne mens pas, car, sur un tel sujet, je n'en ai pas l'envie. En temps ordinaire, je n'aborde pas n'importe qui. Et, pour être franche : j'évite les hommes. Je connais trop bien ce qu'ils ressentent à la vue d'une femme... même si ce n'est pas moi qui suis impliquée. Des milliers de fois... Quant à émettre : oui, je le peux. Je suis une très bonne sensitive, et Pépé a raison sur ce point. Sauf que je ne m'y amuserai pas plus de deux secondes dans cet hôtel, car ce serait le meilleur moyen de me faire repérer. Et je n'y tiens pas du tout.

- Vous venez d'émettre, non ?

- C'est pour ça que j'ai été très brève. Il suffirait qu'il y ait une autre sensitive à l'affût dans un rayon de cent mètres pour me trahir instantanément. Elle n'en aurait pas pour longtemps à me retrouver si je recommençais à intervalles trop rapprochés. La Police, l'Armée et beaucoup d'autres ont en horreur qu'une sensitive se promène dans la nature, hors de leur contrôle. Je crois que je suis claire ; j'avais dit que je mettrai les cartes sur la table sans tricher. Pour en revenir à vous, Cris : vous êtes le... le premier qui... Enfin, c'est ainsi.

- Pour un boniment, c'est un beau boniment ! ironisa Joë.

- Arrête deux minutes, Joë ! Et vous, en quoi de voyager vous intéresserait-il ?

- C'est tout simple : il faut que je parte d'ici. Ça fait trop longtemps que j'y suis. C'était une bonne cachette mais, depuis quelques jours, deux sensibles rodent dans l'hôtel. Je suis capable de conserver un barrage mental en permanence mais, tôt ou tard, on se relâche et l'on a tendance, impulsivement, à émettre. Ce que j'ai fait à la minute. Peut-être, par le passé, me suis-je déjà relâchée inconsciemment... ou bien sont-elles sur une autre piste. Ce qui revient au même pour moi. Il faut que je parte et... pourquoi pas avec vous !

(Joë contint sa réaction et se garda bien de prononcer la moindre protestation, mais son silence même avait déjà été révélateur pour la jeune femme...).

- Ah ? Ne serait-il pas... « libre », Pépé ?

- Vu son âge, il fera ce qu'il voudra ! S'il est assez fou pour s'accrocher à une sensitive !

- Il est clair et il ne triche pas... Rien n'empêche.

- Eh, Cris ! Pour ce qui est de se faire mettre le grappin dessus ! Comme si une sensitive pouvait ne pas tricher, Elle ! Même une non-sensitive, d'ailleurs...

- Moi, ce que je voudrais savoir, madame l'Inconnue...

- Ervel. Mel Ervel. Je suis originaire de Chante cœur.

- Eh bien, madame Ervel, pourquoi devrions-nous vous emmener quelque part ? Il ne vous serait pas difficile de prendre un billet pour un vaisseau comme n'importe quelle voyageuse !

- Je l'aurais fait si j'avais du crédit pour un passage.

- Vous pourriez exercer une activité.

- Il ne serait plus temps : je dois disparaître.

- Pourquoi ne pas vous faire embaucher, avec votre Don ? Seriez-vous en défaut ?

- Mon Don... Police, Armée, quelques services spéciaux dont le travail relève toujours de la même vocation : espionnage et délation. Passer ses journées à patauger dans les fanges : peu ragoûtant. Il faut aimer ça, et moi j'ai en horreur. Il y en a qui adorent et qui se régalaient, pas moi.

- Une sensitive n'aurait aucune difficulté pour influencer un guichetier et obtenir un billet gratuit.

- Si c'était aussi simple... On aurait vite fait de s'en apercevoir ! Et pour ce qui en serait de s'être fondue dans l'anonymat... J'ai besoin de vous.

- Comme ça, un hasard ? Et il faudrait vous croire... sur « tout » !

- Je ne vous force pas pour cette seconde raison, Cris, mais je vous demande de me sortir du Système de Celcius.

- Et si vous êtes déjà repérée, nous aurons trois sensibles sur le dos. Quelle joie ! ironisa Joë.

- Je ne le pense pas. En tout cas : pas encore. Je vous en prie...

Là, Joë fut surpris par un tel langage de la part d'une sensitive. Était-elle réellement aux abois ? C'était difficile à admettre, venant de la part d'une personne pouvant abuser le mental de n'importe qui, y compris celui d'une très forte personnalité.

Et pour Cris, qui avait vainement tenté de rejeter ce que Mel avait communiqué par le Don sur un soi-disant « coup de foudre », il peinait à évacuer ses émois. C'était si facile pour une sensitive de projeter sa pensée, de susciter des conséquences psychiques chez le récepteur, jusqu'à lui faire accroire que c'était la sienne propre. Et puis cette affabulation de deux autres sensibles qui, soi-disant, rôderaient dans l'hôtel... Mais la demande « semblait » sincère. Et puis - à lui aussi - ça lui était arrivé d'être marginalisé : l'impasse, l'appréhension, puis les angoisses...

Il se tourna vers Joë :

- Qu'est-ce que ça nous coûterait ?

Joë bouillait de colère contenue ; il fulmina :

- Vous, l'énamourée, restez ici ! Et Toi : lève-toi ! Nous reviendrons dans une heure, nous avons à parler en paix !

(La Sensitive les retrouverait quand elle le voudrait, alors : autant lui accorder un délai !).

... Vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'espère, madame la persécutée ?

- Aucun. Je comprends. Je serai dans le hall à dix-huit heures... Ça vous va ?

- Vu !

Joë attrapa Cris par la manche et l'entraîna dans un hall, vers le bar. Il parlait d'une voix sourde mais il était hors de lui.

- Cette fois, tu es inconscient, Maléral : une sensitive ! Elle t'a totalement circonvenu. Un gamin, voilà ce que tu es ! Suppose qu'elle soit l'employée de la Police, ou de l'Institut des Mondes, ou de l'Inter Stellaire Compagnie, hein ? Ou bien, que sais-je encore ! ? Rien que l'Inter... Mais elle peut s'en payer dix, cent, des sensibles, l'Inter Stellaire Compagnie ! Celle-là a flairé notre voyage et bien plus encore ; qu'elle nous accompagne, et, au bout de huit jours, elle aura tout deviné ! Des questions, et encore des questions, et encore et encore des questions, et elle guettera nos réactions mentales au fur et à mesure. C'est comme un plus un ! Et, en plus, t'es devenu idiot : gober qu'elle soit tombée amoureuse de toi, comme ça, subitement ! Monsieur Maléral passe et... hop ! Une sensitive est poursuivie par des méchants, mais elle prend le temps de tomber en pâmoison pour monsieur : tu es le roi des innocents, Maléral !

- On l'emène à Selzé et...

- Et hop, elle est parvenue à ses fins ! Et les mervelines ? Pas plus de dix secondes, et elle saura qu'il y en a à bord. L'Organisation peut s'en payer aussi, des comme ça !

- Je la crois.

- Et sur Ixis ? Tu te vois avec les Cautionnées et cette sensitive ?!

- J'ai dit : seulement Selzé.

- Parce que tu crois qu'elle nous lâchera ? Et puis... Non, pas question de l'emmener, elle est obligatoirement payée par quelqu'un. Une sensitive à bord : c'est de la folie !

- Et si elle était déjà sur notre piste et payée pour ça ? Elle aura toutes les facilités pour nous suivre ou passer le relais à une autre qui ne se dévoilera pas. Une autre qui sera plus prudente, que l'on ne reconnaîtra pas... Elles ne nous lâcheront pas avant de nous voir monter dans le Ludion. Et, ensuite, rien de plus simple que de le suivre, si c'était déjà prévu. Tandis que la garder avec nous : on pourra la contrôler ou... d'essayer. Mais je suis certain qu'elle ne triche pas ; elle n'était pas obligée de nous raconter son histoire.

- Son histoire ? Une fable ! Et, même... Et si elle est déjà pistée, elle ?

- Ce serait trop tard, nous serions déjà repérés. Vraiment trop tard. Ce n'est pas un délit que d'embarquer une passagère !

- Pour ce qui est de passer inaperçus... Quelle tuile !

- Voilà. Nous n'y pouvions rien. Il vaudrait mieux la prendre.

- Ça t'arrange, parbleu ! Et Maradone ? Et Sullivan ? Comment vont-elles l'accepter ? Tu vois les conditions dans lesquelles va baigner ce voyage ?!

- Donc, on l'embarque.

- Avais-tu besoin de la détailler, dans ce salon !

- Si elle nous pistait, elle aurait trouvé un autre prétexte. On l'emmène.

- Faits comme des rats... Nous sommes coincés ! Si je trouvais une seule raison qui puisse...

- Aucune. Et inutile d'attendre dix-huit heures pour lui répondre.

- Il fallait que ça nous tombe dessus !

- On y va ?

Ils firent demi-tour, revinrent, et retrouvèrent la jeune femme qui changeait de salle de sa démarche affectée. Elle ne marqua pas de temps d'arrêt à leur vue, mais lorsque Maléral s'approcha d'elle, ce fut pour s'entendre dire « merci ». (Puis, à voix basse...). «Faites-moi la Cours. Invitez-moi. Dites, à voix haute, que vous iriez jusqu'à des Enchères Officielles... »

Cris comprit vite l'intention. Théâtralement, il s'empressa de se retourner sur elle, comme émerveillé, puis, décidé mais poli, se replaça sur son passage et l'interpella.

- Nous comptons sur votre présence ce soir au repas ! Mon souhait le plus cher est de ne pas détruire les perspectives que cette rencontre suscite. Je compte ce jour pour tout à fait exceptionnel ! Faudrait-il que vos affaires vous accaparent au point de négliger un de ces moments rares dont l'avenir aime à se souvenir ? Priver sa vie de tendres projets ? Je ne peux le croire, Madame !

Elle se tenait droite, la tête légèrement inclinée, comme il seyait. Mi amusée, mi flattée, seulement un soupçon de contrariété : elle jouait très bien la comédie et respectait les usages. Un petit geste apaisant de la main souligna sa réponse :

- Il serait si simple d'accepter. Je ne vous promets rien. Mais... pourquoi pas ? J'ai souvent voulu oublier le futile, et il peut prendre parfois un visage bien séduisant. Je m'en rends compte aujourd'hui. Mais comme serait présomptueux et irréfléchi l'avenir s'il se satisfaisait de mots pour se construire : attendez-moi, qui sait !

- Vingt heures, dans le grand salon. Je vous guetterai !

- Auriez-vous déjà oublié votre ami dans votre vocabulaire ?

- Votre présence, Madame, fait oublier ce que l'on croyait le plus cher jusqu'à vous apercevoir.

- Mon nom est Ervel. Vous froisseriez mon intimité en exigeant plus que ce nom. Maintenant, je dois interrompre ces flatteries.
- Dans le Grand salon... Vingt heures ?
- Il ne s'agirait pas que je vous y encourage : vous devrez espérer !
- Vous avez sacrifié de votre temps, et ces secondes rendent compte de l'Infini : espérer m'apparaît comme ce qu'il y a de plus délicieux à compter de cet instant ! Les mots seraient encore plus impuissants s'ils devaient traduire votre charme.
- Voilà des mots qui pourraient me toucher, Monsieur, s'ils n'étaient que de ces brises qui s'enfuient. Monsieur ?
- Cris Maléral.... Commandant pilote qui perdit bien des années à ne pas savoir combien l'espoir est si étonnant lorsqu'il survient !
- Les chemins des êtres sont hasardeux, commandant Maléral.
- Un hasard si heureux se conjuguerait-il au présent ? Au futur, j'oserais ?
- Le temps est une gaze bien délicate, aussi fragile que l'espoir... Osez !
- Je vous remercie, Madame !

Sans un signe, la Sensitive reprit sa marche en le contournant. Elle ne lui dédia pas un regard de plus mais toisa négligemment les personnes arrêtées et curieuses d'avoir assisté à des formalités qui, dans une certaine classe, menaient tout droit à un Contrat d'Alliance. Un événement qui, tôt ou tard, serait en bonne place dans les Gazettes de Celcius-Système ! Dans l'immédiat, il donnait le change et une raison - somme toute normale - d'accaparer l'esprit des passants. (Astucieux, si elle était réellement pistée.). Mais Joë, sans le savoir, en rajouta, donnant encore plus de crédit à cette comédie vis-à-vis des badauds...

- Bravo ! Comme si nous n'avions que ça à faire ! Il ne manquait plus que de déclarer cette Cours ! Tu as, très certainement, du temps et des crédits en trop. Les Enchères risquent de monter !
- Je pense qu'elle acceptera mon invitation. Ce sera intéressant pour ma Société... et pour moi.

Joë n'y comprenait plus rien : Maléral était-il déjà pris en main par cette sensitive de malheur ? Ou bien, en faisait-il un peu de trop, sans se rendre compte qu'elle ne tomberait jamais dans un tel panneau ? Ça promettait !

Cris, lui, s'imagina que la femme lui avait dicté son comportement. (Aucun effort pour faire cette Cour avec un tel empressement...). Il aurait fallu parvenir à l'imaginer pour se rassurer ! Il aurait fallu... Mais Ervel n'avait rien émis. Rien ! Il n'avait perçu aucun élan intime suspect. Et les mots étaient bien venus tous seuls.

Joë avait raison, excepté sur un point : Ervel tenait à lui et pas seulement « au voyageur ». Une catastrophe qui l'émerveilla.

Ce dernier souper à l'hôtel de Celcius fut compliqué. Elsa et Nelly rejoignirent les pilotes à la table avant que la Sensitive ne fût arrivée. Cris expliqua de suite qu'une passagère supplémentaire ferait partie du voyage : « ... ils en avaient eu la confirmation, il y avait à peine une heure.. ». Nelly sembla s'assombrir, tandis qu'Elsa, arrivée toute pétillante, se renferma instantanément. La soirée s'annonçait mal ! Quand la Sensitive apparut, Cris joua le jeu en se levant pour lui approcher un siège...

À peine assise, elle adressa un sourire à tout le monde. Mais Cris et Joë savaient que, déjà, elle examinait l'image psychique des femmes avec qui elle avait affaire. Elle avait adopté le rôle d'une femme plus soucieuse de la bonne marche de son entreprise que des convenances, affectant de se soucier des soucis individuels des personnes présentes dans un but unique de sociabilité, d'une façon détachée. Mais elle avait de l'esprit et s'en sortait très bien : d'emblée, elle félicita Elsa de son ensemble et encouragea Nelly à donner son avis sur des sujets anodins. Peu à peu, les cautionnées entrèrent dans son jeu. Cris suivait la scène. Joë, lui, avait pris le parti de s'en désintéresser. Et en quelques minutes, Mel Ervel, au départ le centre d'intérêt de la tablée, était devenue spectatrice (!). Cris tenta de saisir ce qui se « disait » derrière les non-dit, guettant les intonations, et ces influx, élans insidieux et puissants qu'il percevait par instants. Ervel passait des uns aux autres avec un naturel désarmant et une économie de mots remarquable : n'importe quel spectateur n'aurait vu là qu'une aimable conversation entre gens convenables, où hochements de têtes et civilités n'étaient utiles que pour éviter aux silences de s'éterniser.

Cris était convaincu que la Sensitive, passées cinq minutes, aurait pu leur faire à chacun et à chacune maintes révélations sur leur propres désirs et répugnances intimes. (C'était parfaitement désagréable !). Il remit la conversation sur le départ du surlendemain et reprit pied, ainsi, en terrain connu. Joë le remarqua et le suivit. Progressivement on ne parla plus que du Ludion et des formalités... ce pourquoi Ervel se leva et prit congé !

Cris n'aurait su expliquer quoi que ce soit de significatif !

Ces diables de sensibles méritaient leur réputation : il aurait juré que des heures s'étaient écoulées alors qu'ils n'avaient grignoté qu'un plat ! Il entendit :

« Ainsi, c'est vous qui piloterez ? Souhaitons que vous honorerez vos trois étoiles ! Comme convenu... au départ de la navette... partir plus tôt que prévu... je suis lasse... un moment rare... je me retire.. »

Et elle n'était déjà plus là !

Nelly et Elsa remontèrent dans leurs chambres dans les trois minutes qui suivirent son départ. Brusquement, Joë et lui constatèrent qu'ils restaient seuls. Ils n'avaient rien compris, ni l'un, ni l'autre, aux règles de ce jeu invisible.

Leur surprise passée, et le flou de cette petite heure dissipé, le problème des mervelines revint dans toute son acuité et fit oublier ce curieux souper. La sensation demeurait, cependant, que tout serait simple.

Une sensation trompeuse ou une prévision idiote ? Le plus sûrement : les deux.

Chapitre 5

Joë avait déniché une « maison » juste derrière l'Astroport. Une logique parfaite : c'était la zone canaille de Celcius-Planète, un quartier de dix kilomètres sur cinq, environ, contigu au quartier des Affaires. On trouvait là une foule de restaurants aux cuisines variées, des spectacles divers, bons ou mauvais, des établissements sélects ou des tripots douteux. Une « faune » de fêtards y évoluait vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Horaire officiel de Terre, en cela les journées ne coïncidaient pas avec les « jours » de l'étoile de Celcius ! Cris opta pour « huit heures » car il ferait totalement nuit : en agissant avec promptitude, ils pouvaient espérer se rendre maîtres de deux Êtres et les embarquer jusqu'à un logement qu'ils avaient loué tout près de l'Astroport. L'atout principal restait la rapidité. Surprise, précision et synchronisation : chaque seconde compterait. Dès que le Ludion décollerait, il devait pouvoir s'engouffrer dans le nœud stellaire nanti de toutes les autorisations des Transports. Une organisation minutieuse. Elsa et Nelly seraient, dès le lendemain, dans un premier appartement. Une journée de battement au cas où la tentative serait infructueuse et qu'une seconde serait nécessaire. Parfaitement inutile d'en prévoir une troisième sur Celcius-Complexe : l'Organisation, alertée, serait bien trop sur ses gardes ensuite !

Joë avait insisté pour qu'Ervel ne fût au courant de rien ; Cris n'y vit aucun inconvénient. Si la première tentative échouait, il faudrait déménager dans un deuxième appartement et, dans une telle éventualité, tout était assez compliqué comme ça avec les deux Cautionnées ! Ervel saurait bien les retrouver ! Et si elle ne les retrouvait pas...

Le lendemain, à « sept heures », ils entraient tous les deux au « Rendez-vous d'Icare », un bar chic en éclairages. Une première reconnaissance avait laissé imaginer que d'autres salons existaient à l'étage et en sous-sol. Ils ne s'étaient pas trompés : des escaliers démarraient bien de la salle, montant vers un premier étage, les autres descendant vers le sous-sol sombre et équivoque. Un bâtiment apparaissant comme très compliqué, ce qui laissait supposer une quinzaine de pièces et de salons discrets. De quoi abriter une demi-douzaine de mervelines ! Même en dissimulant ses intentions, difficile de se sentir rassuré dans un tel endroit. Mais il fallait des mervelines pour l'assistance en vol, et ça, ça ne se discutait pas.

Bien que ce fût plutôt l'Organisation qui flirtait avec l'illégalité, Cris se sentit irrémédiablement glisser vers un « déconseillé » des plus angoissants. Joë avait commandé deux alcools au comptoir et... engageait la « transaction » avec le garçon. La nuit en était à son début et une dizaine de clients sirotaient à des tables, bercés par une atmosphère feutrée et un éclairage doux aux couleurs changeantes.

Joë acheva les préliminaires et fit quelques claires allusions pour en venir à ce qu'il voulait...

Le garçon l'écoutait d'un air distrait, surtout préoccupé par l'examen de ses flacons et boîtes alignés sur les étagères. Mais Cris nota des signes qui le trahissaient : il n'était pas « sourd ». Enfin, l'homme consentit quelques réponses brèves où il était question de « vingt mille solars de loyer » et de « pratiques inhabituelles ».

Joë interrogea, du regard, Cris. Cris qui refusa catégoriquement de s'immiscer en prétextant un empêchement : « il devait revenir sur Vieille Terre et sa préférence allait pour un achat qui le tentait plutôt qu'une location... Cinq journées de liberté sur Celcius... »

Le prix du « loyer » augmenta notoirement et devint « cinquante mille solars pour deux ». Là, ce fut Joë qui ergota et le garçon devint nerveux. Il se bloqua sur « cinquante mille » solars et « une journée maximum »... Joë haussa les épaules en signe de renoncement, puis donna l'adresse du premier logement et posa sa carte sur le comptoir : un assentiment.

Le rectangle métallisé disparut prestement. Le gars fit trois pas et s'affaira à une deuxième caisse. Le paiement suivrait des voies tortueuses où Cris n'aurait pas été étonné de voir figurer les établissements de crédit les plus irréprochables et quelques sigles de Sociétés dites « de Bienfaisance ». Il imagina une respectable dame recevant l'obole d'un généreux donateur et se confondant sur les bienfaits de l'Âme Humaine... Alors que l'Organisation, qui se considérait comme propriétaire d'une centaine de marvelines, réparties sur tous les Mondes, manipulait des centaines de millions de solars chaque mois par le biais de sociétés multiples. Il se disait, même, qu'elle avait ses propres centres de reproduction dissimulés sur une planète dont elle était propriétaire occulte !

Ce qui aurait été, en soi, un surprenant tour de force.

La situation des marvelines était des plus singulière quant à l'Expansion de l'Humain dans le Bras Spirale : « Elles » étaient la seule espèce évoluée que l'Homme avait rencontrée sur son chemin dans sa soif de gagner des nouvelles terres pour faire face à sa démographie galopante et... assumer cette morbide tendance qui alimentait sa faim insatiable de matières premières.

Un cercle vicieux s'il en fût ! La planète La Merveilleuse avait été découverte dans les années 2200 . Un démiurge n'aurait pas mieux inventé : les vols spatiaux hors des Failles, alors, exigeaient une aide nouvelle pour les pilotes qui affrontaient le Vide stellaire. Les moteurs à fusion, banalisant carburant et comburant, n'auraient été qu'une solution mort-née, car, en moins d'un demi-siècle, des centaines de vaisseaux et autant de pilotes s'étaient perdus corps et biens. « Au mieux », les hommes et les femmes en étaient revenus fous, et la politique d'Expansion n'avait plus été éloignée de son échec définitif. Et puis on avait découvert La Merveilleuse et ses indigènes étranges et, de hasards en tâtonnements, on avait remarqué l'effet incroyablement modérateur de son mental sur celui de l'homme Humain : un quasi miracle !

Évidemment, toutes sortes d'études, d'essais et de recherches, avaient été entrepris ; mais, en bout de compte, ce qui était ressorti des « pourquoi » et des « comment » relevait du constat. Il ne s'était jamais passé une décennie sans que vingt ou trente étudiants fassent leur thèse sur l'énigme. (Sans grands résultats probants, d'ailleurs.). Les marvelines, les « Êtres Bleu », gardaient une part de leurs mystères ; mais on pouvait les utiliser pour soutenir les équipages de sexe masculin et qui aurait osé espérer plus merveilleuse surprise pour la Marche en avant que prônait l'Inter Stellaire Compagnie et l'Institut Scientifique des Mondes Humains !

Concurremment, une fraction humaniste de l'Institut des Mondes avait très rapidement voulu faire légiférer l'État des Mondes sur la première espèce d'extraterrestres découverte ; les juristes, poussés dans le dos par plusieurs lobby (au premier chef : l'Inter Stellaire Compagnie), avaient obtenu que les mervelines fussent reconnues comme « Espèce à part entière », donc, égale de l'Humain. (Et, à ce titre, tout à fait apte et digne d'assumer cette égalité, bien sûr !). Ça tombait pile car... la principale caractéristique de ces êtres était une totale incommunicabilité avec le langage et les concepts humains et, encore plus alléchant, que leur planète était un véritable paradis pour ce qui était des métaux rares et réserves d'énergies fossiles en tous genres. Sur la base du « qui ne dit rien consent », l'exploitation tous azimuts avait été entreprise. À la décharge de l'Humain dans ce procès : la merveline n'avait fait aucun effort pour s'expliquer ou protester.

Physiquement, la merveline offrait une morphologie étrangement semblable à celle de la femme humaine, si ce n'était une sensible plus petite taille et ce pigment bleu qui teintait un pelage serré et ras, d'un velouté prodigieux sur certains individus, qui pouvait varier jusqu'aux bleus les plus profonds. Apparence de l'épiderme résultant d'une alchimie concoctée par le rayonnement spécifique de l'étoile de La Merveilleuse, associé à une variété de mycose pelucheuse dont la planète avait le secret. Mais si l'on comparait la merveline à l'Humaine, l'analogie des morphologies était bien le seul trait commun entre les deux espèces. Des organes apparemment semblables ; mais des fonctions comme déviées, détournées, atrophiées ou perfectionnées. (Si l'on s'en tenait aux vues égocentriques de l'Humain, bien sûr !). À l'évidence, la merveline n'avait pas attendu les appréciations et les jugements de l'Homme pour s'adapter parfaitement à son milieu et s'adjuger ses propres critères et moyens d'évolution.

Hormis son épiderme de pêche bleutée, la merveline s'était dotée d'un odorat d'une extrême sensibilité (bien que réagissant peu aux nouvelles odeurs naturelles et artificielles amenées pas l'humain). S'alimentant par voie buccale, l'être bleu n'appréciait visiblement pas ce qu'on lui donnait d'étranger à manger, et le fait de le pourvoir en fruits, tubercules, et différents végétaux non originaires de son monde, avait la fâcheuse conséquence de le rendre encore plus apathique (et lui ternissait impitoyablement le velours de sa peau).

Les « Femmes-Fleurs », surnom donné dès leur découverte, avaient un mystérieux accouplement à trois individus dont les éléments n'étaient pas déterminés à vie. Ce qui les mettait hors des catégories d'hermaphrodismes et bestioles asexuées connus. Sur sa planète, dans son milieu, la merveline s'en était très bien accommodée, quoiqu'en pensassent les scientifiques ; mais, placé en milieu humain, l'Être ne se reproduisait que rarement.

Compte tenu de son statut juridique d'Espèce à part entière, on n'avait pas pu dépiauter l'être comme on aurait bien voulu le faire et, ne pouvant l'écorcher vif, on s'était rabattu sur des cadavres et... dans ce cas, le psychisme ne jouait plus ! Ce qui oblitérait évidemment maintes fonctions précises. Les centaines de Communications se bornaient aux sempiternelles constatations qui n'expliquaient en rien la potentialité intrinsèque de l'Être dans sa totalité vivante.

La merveline, de visu, offrait des concordances avec la Femme, mais ses organes divergeaient dès que l'on ne s'en tenait plus aux apparences : le foie semblait bien être un foie, et, apparemment, fonctionnait comme tel. Et il en allait de même pour tous ses organes comme de son ovaire unique. Mais les similitudes s'arrêtaient là : tout était relié à un système nerveux d'une complexité extrême qui était l'apothéose de sa spécificité. Un cerveau unique et diversifié, comme si l'être avait reçu dès son origine la totalité de son potentiel mental et n'avait développé, par la suite, que des relais peu à peu perfectionnés au cours de la Nuit des âges. Tout le squelette n'était qu'une antenne multiple, ce qui expliquait l'évidente stagnation des sens de l'ouïe et de une vue prouvée comme très archaïque. Le toucher était lent et circonspect, comme si l'individualité attendait le jugement définitif des autres sens enfouis dans son cerveau et dans les bulbes discrets pour achever le mouvement entrepris. Des bulbes qui s'égrenaient comme autant de cerveaux secondaires le long d'une sorte de colonne vertébrale cartilagineuse.

En résumé, mise à part son apparence, la merveline n'avait rien d'humain. Son regard voilé sans paupières, d'une fixité mettant mal à l'aise, semblait directement issu de son esprit. Elle ne parlait pas : les cordes vocales atrophiées et rudimentaires n'émettaient qu'un gazouillis indéchiffrable. Sa démarche était lente, et, étant donnée son apparence humaine, était vécue par l'homme comme sensuelle et même lascive. Ce qui n'était qu'un effet visuel de l'hésitation qu'« Elle » manifestait dans ses mouvements ajoutée à la souplesse de ses articulations.

Dès que l'on mettait de côté l'aspect physique, on plongeait dans l'étrangeté et le mystère merveline : l'Être vouait au mâle humain ce qui aurait pu s'appeler une adoration mentale tendant à la symbiose physiologique. Bien qu'il restât conscient, l'homme placé en sa présence ressentait un soulagement mental immédiat voisin de la béatitude, et ce, dès la moindre contrariété. Associé à la langueur quasi sexuelle que dégageait l'Être, cet effet n'avait pas échappé aux fortunés stressés attirés par cette Demoiselle de compagnie d'un nouveau genre. Mais les prix officieux n'avaient cessé de grimper du fait de l'exploitation forcenée de la Merveilleuse et de la destruction de ses écosystèmes (jusqu'à quatre-vingt et quatre-vingt-dix pour cent). Les populations de mervelines, déjà clairsemées lors de la découverte, avaient encore diminuées, et l'Espèce semblant avoir opté pour un suicide rampant : un catastrophe se profilait pour le transport « hors-failles » dans l'avenir.

Sous la pression de cette évolution, l'État des Mondes avait tenté d'enrayer ce qui, potentiellement, n'était rien d'autre qu'un irrémédiable désastre. Mais une législation compliquée n'a jamais réjoui que les juristes et celle mise en place pour la circonstance avait aussitôt été dénaturée : sauver l'Espèce c'était bien, mais... on en avait de plus en plus besoin ! Le millier de rescapés ne pouvait donc avoir d'autre but que de faire perdurer la politique d'Expansion humaine. Or, celle-ci s'appuyant sur des transports sûrs, c'était toute l'infrastructure des Mondes Humains qui menaçait de s'écrouler en perdant cette donnée de vue. « On en avait impérativement besoin ». Ce n'était plus seulement les Confins qui s'éloignaient mais, déjà, la sauvegarde des transports existants. L'Inter Stellaire Compagnie (en situation de monopole sur les transports) n'avait eu aucune peine à souligner ses besoins et, petit à petit, avait capté l'exclusivité de l'utilisation de ces êtres, jusqu'à rogner les quotas de l'Institut. Une merveline coûtait horriblement cher pour un transporteur moyen et, l'ISCie laissant les prix flamber, un petit entrepreneur en louait pour des temps les plus limités possibles... Ou bien laissait le marché à l'ISCie ! La Flotte elle-même, pour ses vols aux Confins sans assistance, ne faisait plus qu'appel à des équipages racolés avec forces primes (ou par des moyens non prévus par son Règlement.) : ça lui coûtait encore moins cher de dédommager les « ayants droit ».

Depuis quatre siècles, la particularité des mervelines avait fait naître un commerce spécial très florissant qui avait rejoint les autres activités lucratives de l'Organisation. Il n'était plus temps de le contrecarrer. Et, les prix montant encore, l'Organisation avait créé ses propres « maisons » (où, selon la Législation, les mervelines avaient le « droit » (sic) d'y être, de leur « propre autorité »). Un homme et une merveline enfermés toute une journée dans une même pièce, et l'être était « marqué » pour des mois ! Tout comme l'humain qui y trouvait là un semblant de drogue « palpable ». Une fois « marquée », la merveline suivait docilement : ce qui facilitait, ô combien !, la « reconduction du Contrat » ! Le plus triste était que l'Être montrait dans cette activité, sinon un réel plaisir, du moins une évidente et rassurante complaisance. Une complaisance tout à fait légale se répercutant jusqu'aux niveaux les plus élevés de l'État des Mondes et... de la Judiciaire ! Mais cette complaisance n'avait pas ramené la confiance des mervelines dans leur propre avenir de merveline jusqu'à les encourager de regagner un coefficient de reproduction « satisfaisant » pour tous ; la situation ne pouvait qu'empirer et, à terme, s'anéantir. Cependant, dans ce vingt-septième siècle, la situation perdurait tant bien que mal ; l'Avenir apprécierait le moment venu !

Maléral, comme pilote, connaissait bien les mervelines : car si elles pouvaient être marquées, la réciproque jouait à plein. Les longues journées passées dans les postes de pilotage des vaisseaux, la merveline silencieuse et perdue dans ses rêveries, assise deux mètres derrière lui, le pilote en était tout aussi efficacement « marqué ». Il s'imprégnait de cette redoutable concurrente de la Femme humaine. En lui s'immisçaient les ondes, dans les molécules de ses neurones et de ses synapses, exacerbant ou tarissant les sécrétions, dans un cheminement inexorable qui se répercutait dans la physiologie entière de l'humain : des effets insidieux, progressifs, efficaces et durables, contre lesquels s'insurgeaient les résistances ataviques de l'Espèce. Une intruse terriblement prenante. Les cas de pilotes sous emprise quasi totale d'une merveline n'étaient pas rares. Certains voyaient arriver la retraite et se suicidaient ! D'autres se ruinaient dans les maisons de l'Organisation.

Maléral avait toujours récupéré, du moins le pensait-il. Il était encore jeune. Mais, à la longue, les crises étaient apparues ; et là, dans ce bouge louche, une « ambiance » merveline l'enveloppait comme un brouillard ténu mais bien présent. Comme si ces murs et ces plafonds n'avaient pas été des obstacles pour les ondes. Cris les ressentait insidieuses, omniprésentes, parasitant ses moindres pensées. Le manuel de l'Ecole informait que l'Effet pouvait être perçu dans un rayon de vingt mètres. Mais qu'en savait-on exactement ? La merveline avait-elle un pouvoir de décision sur la puissance de ses ondes ? Connaissait-elle leurs effets sur l'humain ? Agissait-elle sciemment ? Ou bien en était-elle totalement ignorante ? En jouissait-elle ?

Quant à Joë, ces interrogations ne l'effleuraient même pas. (Cris le voyait conclure l'affaire et récupérer sa carte de crédit.). Le garçon avait dû donner un appel discret ; il leur indiqua un escalier aux marches recouvertes d'une moquette épaisse et leur adressa un signe non équivoque : « Prendre l'escalier. L'affaire se réglait en haut, au premier »

... Un homme les attendait, assis, comme fortuitement là, qui les « épilucha » de la tête aux pieds, pas du tout pressé de desserrer les dents. L'examen s'éternisait et les deux pilotes comprirent qu'il attendait un complément d'information. Cela se vérifia car il y eut un petit déclic et il sortit d'une poche un boîtier sans les quitter des yeux. Il le porta à son oreille, l'écouta, tout en les regardant négligemment, puis, nonchalamment, rangea l'appareil...

- Vous êtes solvables... Vous habitez sur Stella-Station. Vous déclarez un logement ici sur Celcius mais ça ne date que d'avant-hier. Je ne vous demande aucune explication, mais les Êtres ne sortiront pas de l'immeuble. Vous ne les emmènerez pas en ville, ni pour huit jours ni pour cinq minutes.

- Et avec une caution? insista Joë.

- Cinquante plus cinquante : cent millions de solars... Votre compte ne le supporterait pas. Je me trompe ?

- Pour une heure ou deux...

- Votre demande est insolite, donc non recevable. Tenons-nous en aux habitudes.

- Mes cinquante mille solars !

- Nous vous ferons une confortable ristourne. Mais... Elles sont fragiles, et, ici, Elles ne risquent rien.

Cris hésita à revenir à la charge : il ne fallait pas rendre ce type plus soupçonneux qu'il ne l'était déjà ; d'autant que Joë ergotait de nouveau ! Mais le sbire était inflexible, parlant de « prix habituels » sans mentionner le moindre chiffre. Joë renonça et Cris respira...

Ce bougre de radin aurait bien discuté toute la nuit et fait rater leur minutage ! Enfin, le type leur consentit un indéfinissable sourire. Il ouvrit une porte palière et les invita à le suivre dans un couloir d'une quinzaine de mètres de long. Passant devant des portes closes à gauche et à droite, ils parvinrent aux deux dernières en vis-à-vis. D'une tape sur chacun des battants, le type leur montra qu'elles étaient ouvertes et recula d'un pas en prenant son temps. Ne les quittant pas des yeux, il attendit qu'ils entrent chacun dans une pièce.

Cris se sentit coincé pour leur dessein. Mais ils ne s'étaient pas attendus à la facilité, et ils n'avaient pas plus de dix minutes, Joë et lui, pour mettre un plan à exécution. À tout hasard, sans conviction, il rechercha les traces d'une éventuelle sortie de secours. N'en trouvant pas, la seule issue pour leur fuite serait le couloir par lequel ils étaient arrivés. Il avait noté de dernier mouvement amorcé par cet homme méfiant pour tourner ses talons ; il avait dû reprendre son poste en haut de l'escalier et ce serait bien par là qu'il faudrait foncer sans trop réfléchir.

Dans la chambre il n'y avait qu'une banquette et un distributeur de boissons et repas. Aucun meuble domestique. Pas de fenêtre. Restait le fond de la pièce : seulement un rideau qui barrait... Un rideau dont l'étoffe frémit et s'écarta lentement sous la poussée d'une main à quatre doigts, hésitante... L'Être répondait à cette présence qui était entré dans son champ mental et sortait de sa torpeur.

L'épaisseur des cloisons aurait bien été insuffisante à contenir les ondes si l'activité mentale de l'Être avait été en pleine activité. La porte à peine ouverte, déjà, Cris avait vibré sous l'impact. Puis le choc mental avait ravivé des souvenirs étrangement précis. Des souvenirs qui furent dissipés comme par une immense et lente volute majestueuse. Et maintenant, progressivement, elle bouleversait ses pensées les plus intimes jusqu'à l'en déposséder. Que l'Humain s'affole de peur ou de désir et, aussitôt, son égo chavirerait, emporté dans une lascive et irrésistible sérénité. Cris s'imposa une patience détachée, y compris pour les risques inhérents au rapt projeté...

C'était affaire de sang froid, il ne fallait pas donner prise ; l'Être avançait lentement dans la pièce en progressant vers lui, de sa démarche coulée si particulière, lente, circonspecte, où tout le corps épousait les moindres mouvements des pieds. Des pieds, pour peu qu'ils aient correspondu à une définition humaine, à quatre orteils opposables, sans grande force de préhension, articulés bizarrement. Ils étaient pris dans des sandales de cordons élastiques, spécialement tressés, n'apportant aucun maintien supplémentaire à la progression. Une démarche anticipant curieusement l'acte charnel...

Mais, ce qui retenait l'attention en premier : la taille et le regard. À celle-ci, on lui avait passé une tunique trois-quarts, rouge métallisé, enrichie de verroterie multicolore. Rien ne prouvait que ça lui ait plut ou déplut. Ses cheveux, naturellement durs et drus, avaient été éclaircis et assouplis comme pour rendre l'effet de ceux d'une femme humaine. Quant aux yeux, impossible de les fixer plus de dix secondes sans ressentir le désir obsédant de rejoindre ce néant surgi de l'espace, tel un appel qui ne vous aurait pas été destiné mais irrésistible. Cris s'en détourna et évita leur piège.

Pendant qu'il la détaillait, il sentait l'Emprise gagner son être profond ; il ne risquait pas de perdre son self-control mais il était urgent de sortir de ce pétrin ! La merveline progressait vers lui comme si elle avait glissé. Il s'insulta de ne pas s'être posé plus de questions par le passé et rassembla, pêle-mêle, toutes les connaissances disparates dont il pouvait encore se souvenir. D'abord : ne pas en espérer une collaboration active... Et ne pas tenter de lui expliquer mentalement ce qu'il attendait d'Elle : seulement imaginer, préalablement, une suite logique de gestes, sans exagérer une hésitation dont le corps donnait une fausse illusion...

Ce préalable conciliant exigeait que l'on sache parfaitement -soi-même- ce que l'on désirait ; et Cris voulait sortir de cette pièce -avec Elle- le plus -rapidement- possible.

Il prit le poignet velouté ; entraîna la merveline doucement mais fermement ; rouvrit la porte ; poussa du pied l'autre, là où était entré Joë...

Joë et « sa » merveline étaient face à face, debout. Une merveline ne prenait pas d'initiatives, elle ne s'animait que pour prolonger et continuer le mouvement amorcé. Quand Cris entra, traînant « la sienne » dans son sillage, il nota une curieuse réaction : alors qu'il s'attendait à une recrudescence de l'Effet, l'étoffe invisible se déchira (?). Joë se secoua, comme s'il avait perçu le même choc mental. Était-ce possible que ces êtres, marqués psychiquement par des humains, puissent s'intéresser l'un à l'autre au point de les négliger ? Cris se souvint que, dans un poste, selon le Règlement de la Flotte, on pouvait en amener « simultanément deux ». Ce n'était toléré que dans le cas très grave et bien improbable où une seule n'aurait pas suffi pour l'Assistance Mentale. Mais jamais, au grand jamais, il n'en fallait « trois ».

"Deux" : Cris n'en avait jamais entendu relater le moindre cas d'application. Des éléments d'explication manquaient.

... Mais une porte venait de s'ouvrir dans le couloir, un chuintement à peine perceptible. Puis un second. Combien de mervelines sur ce palier ? Il y avait quatre portes... (Alors : quatre ?). Il regarda derrière la tenture de la chambre (semblable à la sienne) de Joë... Aucune porte : une simple couche...

Ils avaient prévu d'en entraîner « le maximum », et, en cas de poursuite, de les laisser à la traîne comme des leurres, misant sur le prix d'un spécimen. Un garde ne pouvait laisser passer l'opportunité de n'en perdre que deux au lieu de trois. Pour le reste, les deux pilotes comptaient sur leurs muscles et la rapidité d'exécution.

S'il y avait quatre mervelines sur ce palier, il fallait s'en assurer. Et les enlever toutes, si c'était le cas. Cris planta là sa merveline, ressortit dans le couloir, puis poussa une des deux autres portes. La pièce était vide. Il se précipita derrière le rideau et en aperçut une troisième, assise, totalement passive. Il l'attrapa sous les aisselles, la leva, et l'emmena jusqu'à Joë.

Puis il repartit pour la dernière pièce du couloir. Cette fois, il se heurta à un homme ayant entamé les préliminaires avec une quatrième... Il frappa la nuque de l'humain, rajusta la tunique de l'Être, le ramena en le portant.

Mais, ça se gâtait : des bruits assourdis de pas précipités se rapprochaient. Il entrouvrit la porte et s'embusqua. Celui qui les avait reçus sur le palier accourait à l'entrée du couloir... Cris attendit qu'il fasse encore quelques pas, bondit, le stoppa d'un tranchant au larynx. Le type s'effondra en râlant.

Revenir à la chambre et secouer Joë, pousser tout le monde... Enjamber l'homme de main qui se tordait... En haut de l'escalier, ça devenait plus délicat : il fallait foncer tous en paquet ! Stratégie qui impliquait de balayer impitoyablement tout ce qui se mettrait au travers de leur chemin jusqu'au véhicule loué qui stationnait à une cinquantaine de mètres de là. Ils prirent leur respiration et dévalèrent, mi-poussant, mi-portant les quatre kidnappées. Parmi les clients, un gars menaçant se leva juste au bas de l'escalier... Cris se débarrassa de la Merveline qu'il tenait et frappa des deux poings. Joë s'occupait du garçon qui se débattait par-dessus le comptoir ; Cris, au passage, aida Joë à tirer sur un bras et écrasa le visage. Dans le feu de l'action il remarqua que trois des Êtres, à présent, se tenaient étroitement serrés alors que... le quatrième prenait du retard. Il appliqua sa « stratégie », en abandonna un et sortit résolument en poussant les trois autres. Joë suivait, se dépêtrant d'un faux client qui s'était interposé.

Cris pensa aux mètres restant à parcourir. Tout ne tournait pas au mieux ! Joë en était encore à sortir du bar ! Heureusement que les autres clients n'avaient pas bougé. Peut-être allait-il falloir laisser une seconde merveline... Gagner encore quelques instants. Sortir ! Vite ! Il en tint deux fermement et fit quelques pas tout en cherchant leur véhicule des yeux...

L'oppression ressentie de l'emprisonnement dans ce bar s'atténua dès qu'il eut franchi la porte. La clarté diffusée par les éclairages et la fraîcheur moite parurent le faire déboucher dans un autre monde. Mais la sensation de demeurer dans l'illégalité ne s'évanouissait pas ! Maintenant c'était : s'échapper. (Avec les mervelines, ou pas !). Ses yeux, comme hypnotisés, s'arrêtèrent sur un minicar qui stationnait à cinq mètres...

(Le visage de Mel ?!). Et la porte bâillait, grande ouverte... Les poursuivants devaient se remettre de leurs émotions et il n'était plus temps d'hésiter ni de s'interroger sur les « pourquoi » de cette présence de la sensitive. Joë arrivait en trotinant, tout congestionné... Il se laissa tomber plus qu'il ne monta. Et Cris s'enfourna après y avoir fait entrer les Êtres enlacés, serrés les uns aux autres. Il en compta trois.

La sensitive démarra aussitôt.

*

Le véhicule prenait la direction du logement où devait se trouver Elsa et Nelly. Sur l'instant, le fait échappa à Cris, dont l'attention, toute tournée vers l'arrière, guettait l'instant où l'entrée du bar battrait violemment sous la poussée des truands en rage. Joë, cramoisé, ne parvenait plus à reprendre sa respiration. (Cris n'aurait pas juré que le Vieux s'était aperçu que c'était Mel qui conduisait !).

Le boîtier... Le boîtier qu'il avait pris des mains du sbire, là-haut sur le palier, était dans sa poche... Fébrilement, Cris fit sauter le cache de l'appareil, repéra le contact des alarmes et le neutralisa. Puis il réalisa que c'était idiot et le balança par la vitre baissée. Il n'était pas un professionnel et perdait, lui aussi, son sang-froid ! Il avait encore franchi un seuil dans une existence pourtant prévue pour voguer dans le conformisme douillet des Trois Étoiles ! Ses idées se troublaient. Mais, plus effarant encore, comment avait-il pu s'engager dans cette histoire ! Les mervelines à côté de lui ne faisaient qu'un bloc de tuniques et de fragments d'épidermes bleutés...

Il se secoua. Le cou d'Ervel... La direction du véhicule faisait relief dans une réalité bizarre. Ils s'approchaient de... Cris reconnut le chemin et se laissa aller.

Pas pour longtemps : il lui sembla qu'ils n'avançaient plus. (Le visage de la Sensitive était tourné vers lui et le minicar était arrêté...). Tout était confus et totalement irréel. Ervel l'apostropha :

- Aviez-vous cru que je vous lâcherais d'une semelle ? J'ai senti que vous alliez tenter un geste important et téméraire et, dès que vous êtes entrés dans ce claqué, j'ai deviné. J'ai déjà téléphoné à vos « amies ». Si elles m'ont crue, elles sont là-haut, fin prêtes. Sinon, si j'en juge, ce sera tout à fait regrettable. Faites vite !

L'exclamation obligea Cris à classer ces informations... Joë était passablement dans les limbes : il ne fallait plus compter sur lui. Cris évacua les à-côtés de la « photo » qu'il cadrait et se maintint une représentation des deux Cautionnées au deuxième étage de l'immeuble devant lequel ils étaient garés. Il s'éjecta du véhicule et piqua dans le couloir...

Des éclairages publics jetaient une clarté mordorée dans la nuit sombre. Il se précipita dans le porche. Redoutant une attente de l'ascenseur, il enfila l'escalier. La porte du logement... Il appliqua sa paume sur la serrure et fit irruption. Sullivan et Maradone étaient là, pétrifiées ; il rafla les sacs qui lui tombaient sous les yeux et, brutalement, poussa les deux femmes dehors...

Ils vinrent butter contre le véhicule deux étages plus bas. s'affolèrent un instant pour y monter, puis le minicar redémarra.

Ervel conduisait posément. (Elle n'avait pu que repérer ce trajet préalablement ?!). Elle sacrifia de son attention pour leur faire part de ses initiatives et, comme si tout avait été normal et évident...

- J'ai envoyé un message pour votre vaisseau ; j'ai supposé qu'il était urgent de prévenir l'Astroport.

- Tout sauf ça !

- Trop tard ! J'ai senti que vous vous précipitez dans une action risquée et la suite allait de soi. Excusez-moi, je vous avais suivis. J'ai cru bien faire.

- C'est fait.

Cris triait les images qui se succédaient tout en se frictionnant le poignet. Joë, devant lui, tassé à côté de la Sensitive, paraissait se réveiller et faisait des efforts méritoires pour parler. Cris encouragea la conductrice :

- Filez à l'Astroport ! À la grille, marquez un arrêt d'arrêt : le temps que j'essaie de récupérer les papiers de notre vaisseau.

(Elle se détourna et passa un regard au-dessus de son épaule. Son soucis semblait tout autre.).

- Vos trois bizarres copines que vous emmenez m'inquiètent : je ne sens rien !
- Ce sont des extraterrestres.
- Un véritable mur mental... Je n'aime pas ça !
- Des étrangères... Normal.
- Si vous le dites...

Les lueurs de l'Astroport luisaient, se réverbérant sur les nuages, éclairant les immeubles d'une clarté blafarde surnaturelle...

- Dès que j'aurai les papiers, foncez sur les aires. Je vous indiquerai. Jusque là, nous sommes des gens « qui ont tout leur temps ».
- Compris.

... L'Astroport, partout baigné d'un éclairage pauvre, ne trahissait une activité que sur une seule aire illuminée par une batterie circulaire de projecteurs. (Ils ne seraient pas les seuls à décoller.). Tous les autres bâtiments étaient à l'état de veille. Cris glissa la feuille raide de l'Identification dans la fente métallique et le portail s'effaça. Un autre guichet, à trois mètres, demeurait inerte... Enfin la feuille réapparut.

Un temps pour le cheminement du document dans les différentes machines... Cris appréhenda une interférence rédhibitoire avec l'autre envol : le leur serait avancée de vingt-quatre heures.

Quelle idée idiote d'avoir prévu une journée de battement !

Présentement, le plan de vol du Ludion était régurgité par les maîtres ordinateurs de Celcius-Complexe : une première possibilité pour l'Organisation de les retrouver. Il fallait bien en passer par là de toutes façons : Elle avait des hommes à Elle partout. (Un de ces employés à l'intérieur de ce poste, peut-être bien !).

Qu'est-ce que ça changeait... dans une telle situation !

- Ervel, allez tout droit. Et puis à droite... Là-bas : la troisième casemate. Arrêtez-vous au blockhaus et on finira à pied.

La Sensitive, calmement et consciencieusement, suivit les plots des veilleuses lumineuses au ras du sol.

Amener le véhicule au pied du Ludion c'était expédier les crédits de Joë dans le trente-sixième dessous : la fournaise des tuyères transformerait la tôle et le plastique du véhicule en un tas informe collé sur le béton... un tas dont l'Astroport facturerait l'enlèvement au prix fort !

Mais Joë n'avait pas anticipé encore cette perspective ; il avait repris sur lui et conduisait Ervel dans des allées qui se ressemblaient toutes. Le car stoppa enfin auprès d'un bloc de béton. Maléral descendit, récupéra la clef magnétique, intima à la petite troupe de quitter le véhicule. Mais gagner la base du sas signifiait deux cents mètres à marcher. Il se ravisa aussitôt. Tant pis pour le compte de Joë ! Il remonta, et Ervel relança le véhicule jusqu'aux abords du silo à demi enterré. L'Astroport ferait le ménage, sponsorisé par le compte bancaire de monsieur Joël Kard !

L'ogive du Ludion, reconnaissable par son nez trapu et massif, se détacha des fuseaux avoisinant. L'éclairage des casemates peinait à donner une vie à ce coin de l'Astroport. Ils descendirent tous, extrayant les mervelines littéralement agglutinées les unes aux autres. Puis il fallut les pousser dans la bonne direction en tentant d'accélérer leur progression hésitante.

Les minutes filaient ! Joë s'énervait, à présent. Nelly et Elsa réglèrent leurs pas sur ceux de Cris ; Ervel, la plus calme, aida Maléral à guider fermement les pas comptés des mervelines...

Pourtant, la Sensitive devait capter les influx de tous et toutes et l'émotion du moment ne pouvait pas ne pas avoir de répercussions sur elle (?!). Comment faisait-elle pour rester aussi calme ? Des doutes effleurèrent Maléral... (Et si Joë avait raison : un tel contrôle de soi-même !). Une si tranquille assurance présumait de fâcheuses réponses aux interrogations. Mais les dés étaient jetés, et renoncer maintenant...

Les cautionnées atteignirent la rampe les premières. Vingt minutes depuis la barrière : pour parvenir, enfin, à faire basculer le lourd panneau du sas. L'ascenseur brûlerait avec le véhicule qu'ils avaient planté là. Il fallait choisir : prendre tous les risques ou... du retard. Ils laissèrent tout en plan et refermèrent.

L'étrange sang-froid de la Sensitive influençait très certainement Joë car, humaines et mervelines furent rapidement logées dans les cabines prévues. Puis Joë sangla tout le monde systématiquement sous l'œil curieux et attentif d'Ervel... À cet instant, Cris eut cette certitude que la Sensitive émettait : lui-même se sentait bizarrement efficace et serein !

Mais... décoller d'abord ! Et ensuite, on envisagerait...

*

La Procédure de décollage ne pouvait pas être réduite à moins d'un quart heure ; Maléral lança aussitôt l'alimentation des moteurs auxiliaires chimiques nécessaires pour l'envol d'une planète. Il ne s'agissait pas, en plus, de pulvériser et la casemate, et le silo, et les vaisseaux environnants, en employant les groupes ! Il ouvrit les pompes à cinq cents bars. (Pas le temps de suivre le Règlement à la lettre !). Les vannes ouvertes au maximum, il garda l'œil sur l'écran montrant les abords extérieurs ; se réservant la possibilité de réduire encore les délais. Les alentours étaient déserts. Les vannes amenaient un torrent, qu'elles pressaient à 800 G, dans les moteurs secondaires. Un grondement sourd anima le Ludion d'une infinitésimale vibration.

Maléral estima être resté dans la fourchette minimale : les voyants corroboraient le sifflement caractéristique qui avait relayé. Il suivit l'écoulement des secondes, puis l'explosion fusante naquit, puis s'amplifia : les vaisseaux de l'Inter Stell descendaient rarement sur les planètes et, pour Maléral, c'était son premier envol sous l'emprise d'une attraction depuis l'école de l'Inter-Stell. !

Le vaisseau réagissait bien. Cris basculait la commande de l'Aveuglement, quand Joë vint le rejoindre. Ils se sanglèrent, et Cris s'essaya à dénouer les gorges crispées par l'émotion :

- Nostalgique, Pépé ? Ça te change du poste secondaire, hein ?

Mais Kard, l'œil absent, ignora sa réflexion. Cris risqua un regard : son occasionnel copilote devait avoir oublié définitivement l'humour ! Il en revint à ses écrans : le Maître ordinateur du bord gérait les secondes irrévocablement... Puis l'explosion hurla violemment sa puissance. Le Ludion, arc-bouté sur ses tuyères, sortit lentement du silo...

Les superstructures du vaisseau compensaient la poussée en vibrant : une plainte discrète et têtue. Plus rien ne dépendait du pilote. (L'infime fraction de temps où l'imagination amenait dans la pensée l'image d'une nova.).

Cris se laissa aller : « ce ne serait pas encore pour cette fois ».

**

Le vaisseau escaladait l'air épais de Celcius. L'Astroport ne s'était pas manifesté et un épisode du plan élaboré sur Stella se réalisait. Surtout, ne plus s'abuser : cet enlèvement de mervelines scellait l'irréversible. Cependant, ils n'étaient pas dans l'illégalité. Et pas plus que l'Organisation en tous cas : rien qu'un gang de truands qui n'aurait trompé aucun tribunal. Ses activités couvraient un éventail de combines, de trafics, d'exploitation d'individus, ayant peu à voir avec les dogmes de la Loi. Sans compter l'assassinat comme seul mode de « sanction ». Devant un tribunal, l'équipe du Ludion aurait gagné haut la main. Un inconvénient supplémentaire, puisqu'il justifierait –instantanément- l'effacement criminel des « gagnants ». On pouvait être un citoyen exemplaire et se retrouver enterré clandestinement -pour la fin des temps- sur un astéroïde. Et la Judiciaire n'aurait pas retourné les Mondes pour si peu.

Cris préféra somnoler. (Inutile de ressasser ces évidences : ça ne valait pas le moindre essai philosophique.). Dans l'accoudoir de son siège, les timbres hypnotiques attendaient. Mais il ne voulait pas en abuser. Rester dispos. Une sonnerie ponctuerait la fin de la Procédure d'envol...

Et ensuite... Demander aux Transports un horaire anticipé pour entrer dans la faille ? Ou bien, attendre vingt-quatre heures en orbite géostationnaire ? Autre possibilité, encore : effectuer une « ballade » d'une journée autour du nœud stellaire en vol libre et revenir se présenter après. La première solution évitait de se trouver nez à nez avec un vaisseau de l'Organisation. Quant aux autres solutions, le résumé en était simple : pour trois mervelines, les truands ne reculeraient pas devant un abordage. N'aurait été que dans un but « pédagogique » pour faire réfléchir les velléitaires de tous crins : ils seraient là.

Le scénario de leur départ avait été pourtant bien séduisant. Avait été... Cette précipitation fichait en l'air le magnifique minutage qu'ils avaient concocté. Restait une éventualité encore plus coûteuse : faire du Ludion un point perdu dans l'espace, muet et anonyme. Se faire oublier par les uns et les autres, à dix minutes-Lumière, hors de portée des oreilles et des yeux des services routiniers de Celcius-Système. (Qui avaient bien d'autres occupations que de fouiller l'extérieur du nœud en permanence !). Mais ça incluait l'idée de redemander une procédure nouvelle tôt ou tard...

À moins d'emprunter la Faille sans leur demander leur avis et négliger le risque d'un télescopage avec un autre bâtiment en cas d'inclusion simultanée. La Faille rendue inutilisable pendant des semaines ou des mois... (Le temps que les scories de la civilisation...). Les Transports n'avaient même pas prévu de sanctions pour ce délit ! Une histoire où se profileraient les mots « astéroïdes » et « perpétuité » pour le (ou les responsables) à portée de la Judiciaire. Une histoire à préférer, dès le départ, ne pas en sortir vivant.

Il y avait aussi de rejoindre Selzé, mais sans utiliser la Faille. Dix ou douze mois de vol libre, au bas mot ! Ce qui n'exclurait pas la possibilité d'un navire poursuivant.

Cris frissonna. Si Joë avait une idée géniale, c'était le bon moment de ne pas la garder que pour lui ! Un vœu pieux : c'était au Commandant de trouver. Et vite. D'autant que la torpeur revenait...

Mais ses bonnes résolutions sombrèrent ; il se laissa couler, voluptueusement, assommé de fatigue...

Une sonnerie retentit. Le temps passé pour rassembler ses idées lui prouva qu'il dormait. La sonnerie continuait, agaçante. À côté, Joë enclenchait le mécanisme de son siège pour les massages. Cris l'imita. D'abord douloureuses, les vagues devinrent apaisantes. Les départs d'une station étaient bien moins pénibles. Et son sommeil ne lui avait pas apporté le moindre conseil ! Son problème revenait à toute vitesse et voilà que Joë voulait en savoir plus ! Un peu énervé, Cris revint dans son rôle :

- ... Il y a trois cent mille solutions et pas une de bonne ! Pour l'instant, le maître nous a calculé et programmé une ellipse économique de vingt-quatre heures ; je le laisse faire. Procédure d'Aveuglement Prolongée, ce qui nous laissera du temps de libre jusqu'à ce que les Transports s'énervent. Nourriture et douche pour tout le monde ! Les mervelines d'abord. Voir si elles n'ont pas de bobos. Les Cautionnées après. Bref : voir qui est perturbé. Pour Sullivan et Maradone, nous établirons des documents pour dégager leur responsabilité si ça peut leur servir un jour. Idem pour Ervel. Et explique-leur que je ne veux pas de problèmes « psy » sur les bras dès le premier jour. Au trot ! Puisque tu veux jouer au copilote, fais ton boulot !

- Pour ta cabine... Une place ou bien deux ?

- Ne joue pas au malin ! Le Règlement dit : « une »

- Le Règlement dit : mervelines au niveau moins un ; nous au moins deux ; et les passagers au moins quatre... Mais le moins quatre, nous l'avons condamné.

- Moins trois : salon commun impératif. Et tu te débrouilles entre le moins trois et le moins quatre pour fabriquer trois cabines ! Tôles, boulons et soudure... Et tes fines allusions, tu te les gardes !

- Et pour la Faille ?

- Pas la moindre idée !

- Vingt-quatre heures... ça va faire long pour les Transports.

- Occupe-toi des passagères, ça c'est ton boulot. Et ça te rajeunira.

Il ne fallut pas deux heures à Joë pour installer tout le monde. Les premiers jours se passeraient dans le réfectoire ; mais, ensuite, chacun chercherait un refuge plus individuel et la cabine personnelle deviendrait un havre pour ressasser les animosités ou les nostalgies.

La logeabilité du Ludion, redistribuée, et la précipitation apaisée, les suspicions de Joë redevinrent aiguës : l'exceptionnel, le stupéfiant sang-froid de la sensitive. Le véhicule... Le bouge... Le logement qu'elle n'était pas censée connaître... Et en plus : ce troublant opportunisme. Est-ce que le Don, dans sa quotidienneté, expliquait tout ? Non ! Alors, à quel service commandé obéissait-elle ? Par qui était-elle payée ? Par l'Organisation ?

Non, et ça coulait de source : une Sensitive était en mesure d'annihiler leur énergie, de les ramener dans les bras de ses employeurs, de les livrer, dociles, tels des colis sans volonté. Mais alors... par « qui » ? Son enquête, pendant vingt années, malgré toute sa prudence, avait pu attirer des curieux. Logique. En tous cas, cette Sensitive ne pouvait être surgie d'un hasard, comme ça, fortuitement. Elle avait été payée pour s'attacher à leurs basques et y était parvenue. Et, tôt ou tard, elle devrait émettre un quelconque signal en direction d'une tierce personne restée en retrait. (Cette idée revenait, obstinément.). Pour ne pas être pris au dépourvu, il y avait une parade : piéger sa cabine. D'autant que Maléral exigerait des preuves s'il était réellement devenu amoureux ou... si la Sensitive se débrouillait pour qu'il le croit...

Un sigle lui revint, s'imposant à ses pensées : « l'Inter Stellaire Compagnie ». L'Inter pouvait vouloir poursuivre Maléral de sa vindicte ?! Illogique : la remise en état du Ludion lui avait offert maintes occasions pour leur mettre des bâtons dans les roues. Quant à déplacer une Sensitive pour persécuter un pilote, ça relevait du démesuré : une supposition ridicule. Alors ?

Joë s'énervait tout seul. Piéger la cabine était une bonne idée. Être patient... Ervel se dénoncerait toute seule par une imprudence. Installer un détecteur-mouchard était de loin le plus astucieux.

Il prit possession du réfectoire. Un lieu névralgique pour apprécier l'ambiance : un réfectoire. Maradone et Sullivan s'y trouvaient et ne dissimulaient pas leur anxiété. Joë leur servit une boisson. Et quand Ervel entra, il sortit tranquillement un quatrième verre. La Sensitive attarda son regard sur lui et le choc lui fit lâcher son verre comme si un être intangible s'était glissé en lui pour le surprendre, brasser et détailler ses impressions, le bouleverser ; le tout en une seconde à peine ! Il ne put éviter un rictus mauvais, mais douloureux, à l'adresse de la jeune femme. Et ne comprit que les dernières syllabes qu'elle prononçait... « Tu sauras qu'ici je peux émettre, Pépé ! Laisse... je ramasse... »

L'intrusion mentale d'Ervél lui fit serrer les dents ; il lui promit - mentalement - une suite immédiate en s'adressant aux Cautionnées :

- Le Commandant m'a demandé de vous expliquer ; je vais donc le faire. Et avec joie ! Elsa, Nelly, je vous présente Mel Ervel, cette dame que voici ! Je sais qu'elle vous a été présentée à l'hôtel, mais je répare un oubli : Mel Ervel est une Sensitive !

Chapitre 6

Mais Nelly et Elsa ne réagirent pas et il avait manqué son effet !

Il insista : ... Madame est une Sensitive ! Ce qui veut dire qu'elle devine tout de vous ! Elle lit vos émotions comme si elle était dans vos têtes. N'avez-vous jamais entendu parler de ces femmes spéciales qui empoisonnent votre existence ? Eh bien, en voilà une !

(Les deux cautionnées haussèrent les épaules en signe d'ignorance et examinèrent Ervel qui ramassait les brisures du verre.).

... Vous avez dû, certainement, ressentir comme un choc indéfinissable quand elle est entrée !

- Moi, j'ai ressenti comme un énervement, reconnut Nelly.

- Eh bien, voilà ! À compter de ce jour, soyez prévenues que cette dame lira en vous. Et, plus grave encore : pourra vous obliger à agir dans un sens qui l'arrangera !

Ervel, ironique, précisa l'avertissement :

- ... Ce que veut dire monsieur Joël Kard, c'est que je peux ressentir vos moindres émotions. (Elle attendit que ses paroles produisent un effet visible)... Et je suis d'accord avec lui ! J'ajoute que cela m'apparaît, très clairement sous forme d'images, et que je me trompe rarement. Mais - un petit détail que je vous précise - : « si je le veux ». Si c'est dans mon intérêt... ou dans l'intérêt de cette croisière, bien sûre ! S'il faut trembler, ce sera plutôt pour les nerfs malades de ce monsieur ! Normal, il n'est plus tout jeune. Et quand on est... « habité »...

- Ne vous souciez pas de mon âge !

- Vos nerfs me donnent de gros soucis. Savez-vous que l'anxiété peut être contagieuse ?

- Surtout, ne me soignez pas, cela nuirait à ma perspicacité et je ne comprendrais plus pourquoi elle vous indispose !

Elsa s'était ressaisie.

- « Sensitive », ça ne me dit rien. Paraît-il qu'il y en avait une qui venait aux relations sociales de l'entreprise : un bruit qui courait.

Nelly Sullivan, elle, tombait des nues.

- Jamais entendu parler ! Et Vous, madame Ervel, vous en êtes une ?

- Oui ! Je suis très réceptive aux émois des gens.

- La discrétion de madame Ervel sur ses possibilités d'influencer vos émotions est remarquable, mesdames ! En fait, elle peut parfaitement fausser votre jugement intime et déterminer, ainsi, de cette manière, vos décisions. À son avantage, ce qui va sans dire !

- Ça vous arrive ? (Nelly Sullivan s'inquiétait.)... Ici ? Entre nous, et en ce moment ?

- Absolument pas ! Mais, j'en conviens, que lors de ce repas, à l'hôtel...

Nelly se mit instantanément à rougir. Elsa, elle, s'énerva en tapotant ses ongles sur la table.

... Soyez compréhensives : je tenais à savoir avec qui j'avais affaires. Je... Pour résumer : je suis dans l'illégalité. Voilà.

Pas du tout impressionnée, Nelly Sullivan la regarda bien en face :

- Elsa Maradone et moi sommes des Cautionnées. Jusqu'à preuve du contraire, nous sommes redevables de monsieur Kard et du Commandant...

- « Cautionnées » : c'était facile à deviner. Ce sont des gens rachetés, c'est bien ça ? Une liberté que vous devez...

- En quoi ça vous regarde-t-il ?
 - Ça ne me regarde pas et soyez sans craintes. Mais j'ajoute ceci : j'ai la plus grande confiance dans le commandant et je tiens à ce que nous quittions le système de Celcius. Impérativement ! Le mot de « croisière » me fait tiquer, mais peu importe. Quand même je trouve ce mot impropre... N'est-ce pas, monsieur Kard ? Mais laissons ça. Le plus important, ce sont ces êtres que vous avez embarqués : ces « mervelines ». Je voudrais que l'on me fournisse le plus d'explications possibles ! Pépé... ?
 - Des assistantes pour le vol ! Et en quoi vous passionnent-elles ?
 - Merci pour les assistantes, j'avais compris ! Qu'elles aient une utilité impérative, je l'avais senti chez vous deux. Je parle de ce qu'elles sont mentalement. Ce que les fiches en disent... ?
 - Une spécialiste qui va nous prodiguer un cours ?
 - Sachez, mesdames, qu'il est très difficile d'adresser la parole à monsieur Joël Kard, sans qu'aussitôt il ne recherche pas le moyen d'utiliser contre vous ce que vous avez eu le malheur de lui dire ! Il se passe quelque chose chez ces êtres, c'est tout ! Malheureusement, je ne peux rien affirmer pour le moment.
 - Elles calment les pilotes. De la télépathie, comme vous. Mais, elles : ça soulage !
 - Non, Joë, elles font plus. Je le sens chez le Commandant.
 - Qu'allez-vous inventer ?
 - ... Et sur toi, Pépé, mais ça, ça m'importe moins !
 - Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on embarque ces êtres sur les vaisseaux. Ils y sont indispensables.
 - Possible. Mais j'appréhende pour l'avenir.
 - Ils tempèrent votre don ?
 - Je ne perçois pas ce qu'il pourrait y avoir de désopilant dans ton humour, Pépé ! Je parle d'inquiétudes pour un futur rapproché.
- Maléral fit son entrée et, voyant Joë et Mel se défier des yeux, il lui fut facile de deviner qu'ils se chamaillaient déjà. (Pas du tout souhaitable pour le début d'un périple qui risquait de durer !). Il y mit son grain de sel :
- Je devine une discussion... ?
 - Joë veut me faire croire que ces mervelines ne sont d'aucun danger pour... vous.
 - Il n'est pas d'usage qu'un pilote fasse étalage de ses débats intimes à tout bout de champ !
 - Je « sens » le pilote et je « sens » l'homme, pas de faux-fuyant.
 - Madame Ervel prétend que ces mervelines poseraient problème !
 - Ça m'en a tout l'air, Joë. Mais employer le mot « problème » me semble excessif. Une petite conférence sur ces Femmes-Fleurs ne sera pas un luxe ; Joë, tu verras ça. Tout le monde est-il bien installé ? Oui ? Alors sachez que nous aurons une attente de dix-huit heures. Écoutez l'Interphone, car ce délai pourrait s'interrompre inopinément. (Il attrapa Joë par le bras.) Je vous le confisque quelques temps !
- Ils sortirent et Joë referma la porte. Seuls dans la coursive, Cris afficha un visage moins serein :

- Ervel a senti quelque chose : c'est vrai, par moments je perds le fil de mes idées. Et puis j'ai essayé d'emmener chacune des mervelines à sa couche... Impossible, elles sont cramponnées les unes aux autres. Alors j'ai distribué des repas séparés. Rien à faire, elles ne se lâchent pas. Je crois que nous avons fait une sacrée bourde d'en emmener trois !
- Il paraît qu'en montant la température de leur cabine... Pour les « dresser » un peu...
- Comme tu y vas ! Mais c'est vrai : juste pour leur faire comprendre que l'on n'est pas content. Je l'ai déjà fait. Elles se sont séparées, mais, quand j'ai rabaissé la température, elles se sont agglutinées, de nouveau, dans la minute qui suivait. L'avenir m'inquiète. J'avais pensé répéter l'opération et j'ai eu comme un déclic : « ça ne leur plaisait pas ».
- « Plaisait » ?
- J'ai ressenti ça.
- Tu affabules, Maléral !
- J'ai une tête à ça ? On aurait dit qu'elles étaient « furieuses ». Et puis, on ne peut pas les monter ainsi dans le poste de pilotage toutes les trois ! Si l'on subit un contrôle des Transports ils exigeront une vue du poste. Tu vois leurs têtes ! Donc on restera en automatique avec le plan de vol initial qu'ils nous avaient programmé. Ce qui veut dire que l'on tournera en rond pendant dix-huit heures. Sauf si les contrôleurs s'énervent.
- Il y a autre chose ?
- ...
- Eh bien ?
- Dès le départ, je n'ai pas senti l'Assistance. Et toi ?
- Je n'avais pas fait attention. Après cette sortie de la chambre...
- Ni à la sortie du claque, ni dans le véhicule, ni sur l'aire. Ni maintenant dans leur cabine !
- Ervel disait qu'il y avait un problème...
- C'est une Sensitive.
- Elle dit qu'elle a senti un truc chez toi. Qu'elle dit !
- Nous avons intérêt à comprendre. Et vite ! Tu me l'envoies dans ma cabine. Je préfère ne pas déballer devant les autres avant d'avoir compris moi-même. Tu leur feras une conférence plus détaillée pendant ce temps.
- J'ai déjà expliqué à leur sortie de prison !
- Eh bien, tu recommences ! Genre cours de l'École de l'Inter...
- Tu parles si je m'en souviens !
- Décidément, il faut tout t'expliquer ! Gagne du temps !
- Compris.

Les idées sombres, Cris regagna sa cabine. Dans un coin, près du bureau boulonné au sol, se trouvait un chien du maître ordinateur de bord... Il programma « merveline » et attendit. L'écran s'alluma.

Une longue bibliographie... Il tapa : « *Coutumes-reproduction-groupe de trois-synthèse* »... Il en avait pour quelques minutes (en souhaitant que le maître ait ses mémoires à jour). Puis il quitta le fauteuil et s'installa confortablement sur la couchette pour réfléchir.

Les mervelines faisaient « des manières » pour se séparer... Et cette Empreinte dans le crâne qui s'imposait, obstinément, en ce moment même... Ça, il ne l'avait pas confié à Joë ! Il regretta de ne pas avoir combattu l'Effet toutes ces dernières années. Un filigrane progressif, graduel, comme patient, sûr de son pouvoir et de ses fins. Il aurait dû fréquenter des humaines ! Dans les spectacles, dans les réceptions, partout, comme certains pilotes... Mais c'eût été affronter les crises continuellement. Les user : ce que disaient les plus énergiques. Ou les plus masochistes, car il suffisait de désertier les lieux où les femmes évoluaient, les éviter, comme lui l'avait fait pour ne pas avoir à combattre cette ennemie insidieuse. Frôler la perte de son « moi », alors qu'il était si simple de refuser le combat !

Maintenant, ça ne le faisait plus sourire : l'Empreinte était toujours là mais l'Assistance n'agissait plus ! Peut-être que la Sensitive lui expliquerait une nouvelle compréhension de lui-même ? Quelques données qui le mettraient sur la voie... Quelle bêtise d'en avoir trois à bord ! Il y avait bien une solution, mais Cris y répugnait : en emmener une dans le sas et... hop ! Encore fallait-il que ça en fût une, de solution ! Sinon, le « hop » pouvait leur revenir en pleine figure et... ils n'auraient toujours pas compris.

Un voyant s'alluma au-dessus de la porte : Mel Ervel arrivait. Cris déclencha l'ouverture et, lorsque la Sensitive fut entrée, prit soin de refermer derrière elle.

Ervel était une femme qui se donnait l'air de quelqu'un qui savait ce qu'elle voulait ; mais il ne la voyait pas ainsi. La Sensitive « émettait » et pouvait donc fausser l'impression que l'on en avait... ou que l'on croyait en avoir. (Si elle émettait. « si ».). Bien compliqué d'éprouver un sentiment de compassion pour une Sensitive. (Et si Kard avait raison ?). Pourtant, derrière sa prestance, ou sa désinvolture, Ervel diffusait un parfum de sensualité et de fragilité... Qu'y avait-il d'authentique dans tout ça ?

Ervel fit un pas dans la cabine, sourit et, subitement, son visage se figea...

Au moment où Cris la découvrait attendrissante, un second visage s'imposa derrière ses yeux : l'Être Bleu était là, omniprésent. Deux grands fixes. Ce maudit fantôme de merveline lui revenait en tête ! Les contours étaient nets, précis et... vivants.

Ervel s'anima : une vague silhouette... Cris eut l'idée qu'elle se précipitait vers lui. Puis il ne la vit plus ! Les rages, les peurs, ses faims les plus enfouies, surgirent en bouillonnant, aussitôt retenues et calmées par le spectre impassible et souverain. (« L'Assistance » était revenue !). Cris vit disparaître son propre corps. Il lutta furieusement pour le retenir en le disputant au regard étranger qui ondulait dans son crâne...

Il se sentait parfaitement conscient. Cependant : le corps de Mel n'avait plus de volume en se précipitant vers lui. Une puissante volonté lui « conseillait » de fermer les yeux et de dormir ; son « moi » rugissant, il résista. Un élan ancestral le poussait vers l'humaine qu'il ne discernait même plus. Plusieurs fois il dut regagner son corps contre l'exigence de l'arachnéen velours bleuté. Enfin il sentit la peau familière de la femme atavique. Des mains le pressaient : Mel luttait avec ses armes. Elle avait fait glisser sa tunique et imposait une présence souple et chaude. L'Être s'éloigna... Réapparut... Ondoya et revint...

Maléral se sentit en perdition et l'enjeu d'une lutte dont il n'aurait été que le spectateur. Caresse après caresse, Mel reprit possession de lui. Il quitta comme à regret une langueur intérieure. Puis ses mains reconnurent l'épiderme familier et son regard revit la cabine. Les odeurs connues... Il sentit le revêtement doux de sa couchette, la poitrine et la bouche de Mel, toute proche...

**

Un frisson interminable et glacial descendait dans son dos. Un mal de tête cognait entre ses tempes. L'humaine se redressa, attentive, sentant encore l'Être tapi, comme à l'affût. Cris, d'un sourire contraint, lui fit signe que ça allait mieux, que la crise était dissoute. (Les grands yeux de la merveline s'étaient éloignés, très loin, vers des « horizons » inimaginables.). Il s'ébroua. D'autres crises surgiraient, encore plus entreprenantes, mais il avait échappé à celle-ci ! Il se redressa ; la Sensitive l'observait passionnément.

- C'était donc ça, ce « voile » que je sentais.
- Une crise plus violente que les précédentes. Avons-nous fait...?
- L'Amour ? Non. C'était... c'était beaucoup plus. Il faudra m'instruire.
- C'est l'empreinte mentale des mervelines : ces trois que nous avons embarquées.
- Je ne sentais plus rien. Comme si tu n'avais plus été dans cette cabine ! Quelles sont les capacités de ces êtres ?

Cris, du menton, montra l'ordinateur. Et, désabusé :

- Je lui ai demandé. J'attends.
- C'est comme si « Elle » avait été là, hein ?
- Je crois que la cause est qu'il y en a trois à bord. Dans le minicar et sur l'aire de l'Astroport, émettais-tu ?
- Oui mais ça ne servait à rien : mon barrage mental était là, mais c'était comme un mur incomparablement plus puissant. Ou bien est-ce d'une autre nature... Mais Elle ne te prendra pas !
- C'est un flux qui emporte tout. De plus, l'Empreinte se décuple ; je ne l'ai jamais ressentie avec autant de réalisme.
- Repose-toi. Ensuite tu interrogeras l'ordinateur car j'ai hâte de savoir.
- J'ai mal au crâne.
- Ne bouge pas ; Joë m'indiquera pour les calmants. Je reviens...

Mel disparut. Le bourdonnement continuait dans ses oreilles et l'Empreinte commençait à lui faire peur : Joë pourrait piloter mais il n'en avait pas le droit. Sauf en cas d'urgence et à condition de prévenir les Transports. Et eux exigeraient le retour du Ludion sur Celcius au plus vite ! Il n'y avait plus qu'à espérer se faire oublier ou que ces troubles cessent. Rien de bon dans tout ça...

* * *

*Il conserve la Force Primordiale. Jamais Il ne renoncera.
Mais le Grand Tout nous réunit et soufflera le vent.
Un Temps nouveau sur les chaos.*

* * *

Maléral somnola quelques instants puis il ouvrit les yeux. Mel était revenue ; il sentait le timbre collé sur le dos de sa main et la bourrasque de sa tête était calmée. Tout lui revint et en quatre enjambées il fut près de l'ordinateur : faire un point complet sur ces mervelines, il lui fallait des certitudes.

Mais le texte lu le laissa indécis :

... Pour ce qui était des coutumes de la société merveline, « on ne leur en connaissait pas ». Pas plus sur leur organisation. Quant aux impératifs de leur vie quotidienne : « tout se rapportait aux besoins élémentaires ». Rien d'apparent ou de révélateur : même les saisons, peu marquées sur La Merveilleuse, ne resserraient pas les liens très lâches des individus entre eux. Pour ce qui en était de leur reproduction, il y avait beaucoup plus d'études et d'observations... Mais beaucoup de fatras et de délayages ! Pour résumer ce dernier point : « ces êtres devaient être trois pour que l'assemblage soit fécond ». L'acte sexuel était l'événement majeur de leur existence et conditionnait les comportements de la naissance jusqu'à la mort. Quelques indices tendaient à démontrer que cet assemblage était « bien plus qu'un acte sexuel » : le « fait mental » influençait les trois sujets en cause pendant plus d'un an et se répercutait sur l'organisation des groupes qui se formaient. L'acte provoquait un rapprochement géographique durable « alors que la merveline avait une tendance marquée pour la vie en solitaire »

Les principaux facteurs limitant l'espèce étaient l'humidité et la chaleur qui favorisaient une explosion permanente d'algues, de champignons et de virus, agressant épidermes et muqueuses. L'acte reproductif produisait une naissance chez « chacun des trois êtres ayant participé à l'œuvre » et la mort d'un nourrisson pouvait entraîner le « dépérissement » des deux autres, « si ils restaient à proximité »...

L'ordinateur, dans sa synthèse, faisait une part vraiment importante à la dimension mentale de la merveline et à ses effets sur la physiologie de l'homme humain. Rien, là, de bien nouveau. Maléral espérait des éclaircissements plus significatifs. Il interrompit la machine. Sans doute le problème qu'ils vivaient présentement était-il expliqué en partie : en embarquant trois êtres, ils avaient probablement provoqué les préambules de l'acte. Sauf que ça ne cadrait pas : ils n'étaient pas sur la Merveilleuse ! Tout de suite, dès qu'elles s'étaient trouvées en présence les unes des autres, cela s'était produit ! Ils n'étaient même pas encore sortis du bar. Pourquoi ces fables répandues sur elles sur des soi-disant « difficultés de reproduction » ? Quelque chose lui échappait. Ou bien les mémoires du maître de bord avaient été sevrées d'informations ; ou bien ce qui se passait à bord du Ludion était exceptionnel.

Maléral et Ervel restèrent songeurs : si les mervelines gagnaient pour la fascination qu'elles avaient engendrée, dans les mémoires de l'ordinateur il y avait tout et rien ! Et surtout : très peu d'affirmations.

Après quelques minutes de silence, la Sensitive interrogea Maléral sur la fameuse croisière prévue. Il lui fit signe de ne pas insister et enchaîna sur les côtés pratiques : « ils retournaient sur Selzé puis gagneraient San Séverina. Là ils feraient le plein... Un itinéraire non arrêté ».

Mais Ervel ne se contenta évidemment pas :

- Je suggère de laisser une merveline sur Selzé.
- Ç'aurait pu être une solution. Mais, peut-être, est-elle déjà dépassée. Ce machin ne nous a rien appris ! Et puis, tout ça me paraît un peu trop incompréhensible. Des points inconnus m'échappent. Mais je trouverai !

* * *

*L'énergie de l'acte doit être conservée. Pour le Grand Tout.
Les Temps demeurent et la Feuille est faible...*

* * *

Maléral retourna s'allonger. Son mal de crâne qu'il avait cru dissipé revenait. Le mieux était qu'Ervel retournât avec les autres. (En priorité : éviter les conflits absolument !).

La Sensitive sortit ; un bouleversement intérieur, tenace, la poursuivait. Elle rassembla son assurance et descendit au niveau moins deux. Le réfectoire l'éloignait de Maléral et ce n'était pas un réconfort... Et puis, il faudrait y supporter ce Joë !

*

Joë était maussade et ne digérait pas que Cris ne lui ait pas demandé de venir en premier. Mais, réflexion faite, il s'était rassuré en pensant que le Commandant, s'enfermant avec Ervel dans sa cabine, cela ne pouvait que lui ramener, à lui, deux alliées potentielles. Les explications, déjà données sur les mervelines, devaient suffire ; il préféra s'éclipser pour piéger la cabine personnelle de la Sensitive.

Cacher un capteur d'ondes étendues... Capter la trace d'un quelconque signal émit du Ludion... (Il le glissa prestement dans la goulotte de ventilation et ressortit.). Revenu dans sa propre cabine, il disposa le relais et un enregistreur dans un placard et se sentit armé pour surveiller Ervel. Maléral devrait se rendre à l'évidence. (Tomber sous le « charme » -factice- d'une Sensitive à son âge !).

De retour au réfectoire, Joë prépara un repas avec une Maradone nerveuse et une Sullivan renfermée. Lui se sentait jovial : tôt ou tard il faudrait défendre Maléral contre cette Ervel, et, le moment venu, les cautionnées viendraient à la rescousse. Ervel serait isolée. Il s'en persuada et s'en frotta par avance les mains. Mais la Sensitive revenait déjà. Il s'efforça de faire abstraction de ce qu'il considérait comme une engeance, tout juste bonne à passer par le sas, mais ne tenta même pas d'atténuer la jubilation qui accompagnait ce secret espoir et qui prit le dessus : une pensée qui satura la pièce.

La Sensitive s'immobilisa en scrutant les deux jeunes femmes : son entrée avait déclenché des émotions qu'elle avait perçues immédiatement. Ces femmes étaient dévorées par la jalousie et le Vieux jubilait. (Alors que le péril était ailleurs et bien plus démesuré !) Elle décida d'émettre... (« Calmer ces concurrentes » d'abord. Les rassurer.).

Elle projeta pour elle « colère » et « déception » en se composant un visage en rapport. Ces impressions s'imposeraient aussi à Joë... En retour elle capta chez les femmes les signes qu'elle avait suscités : « soulagement » et même « joie sourde ».

Elsa, plus impulsive, laissa immédiatement libre cours à ses projets. D'autres pulsions se trahissaient : « suspicion » et « fatalisme ». (Il faudrait d'autres réactions pour mieux déterminer « qui » des deux cautionnées...). Ervel estima qu'une conversation prolongerait et « noierait » le détournement et dévoilerait les pulsions de Joë plus nettement ; elle afficha un désappointement feint :

- Ces êtres je ne les sens vraiment pas ! Mais je ne sers à rien. Je crois que nous n'en avons pas fini avec ces extraterrestres.

(Joë la regardait en coin et n'était donc pas dupe. Elle poursuivit en évitant soigneusement de prononcer le mot trop précis de « Commandant ».).

... Ce maître n'est vraiment pas bavard ! Vous n'y avez pas mis le prix dans votre machine, elle est d'une ignorance crasse ! Ce n'est pas très rassurant.

Mais Joë s'accrochait ferme à son raisonnement. Cette Ervel avait mis la main sur Maléral, et là, à la seconde, elle avait émis... Sinon, comment expliquer ces vagues sourdes qui avaient emporté son adhésion comme une houle irrésistible ? Elle leur avait adressé ces sentiments silencieux et confus que pour « désamorcer » les méfiances. Elle avait de l'expérience ! Et cette main sur Maléral n'avait pas été que mentale, sûrement. Les Cautionnées étaient visiblement tombées dans la toile. Pas lui ! Peut-être que cette Sensitive n'était là que pour créer la pagaille en attendant un moment plus propice ?

Demeurait que le Ludion ne pouvait rester éternellement en Aveuglement : les antennes des bureaucrates s'en apercevraient immanquablement et demanderaient des justifications, tôt ou tard. Et multiplier les singularités c'était autant de traces auxquelles l'Organisation prêterait attention dans ses recherches. La procédure de vol automatique n'avait été bonne que pour décoller, mais ne suffirait qu'un temps : encore, là, une anomalie repérable. Un Aveuglement ne pouvait être que provisoire. Ou, s'il durait : être la prémisse d'une procédure de Perdition. Et, pour ce qui était de se faire oublier, si cette dernière était déclarée ! Les journalistes se précipiteraient bien avant la procédure de Sauvetage pour remplir leurs gazettes ! Un scénario à éviter impérieusement ! Un navire quittant la zone du nœud stellaire, c'était la perspective garantie de squelettes voguant vers l'Eternité : un sujet en or ! Les journalistes ne laisseraient pas passer une telle aubaine. Ou bien ils en déduiraient la présence de mervelines à son bord et, pour un vaisseau de particuliers, ce serait l'inconcevable. Le fait du siècle. Les truands, quant à eux, sauraient tout de suite où était parti leur « capital ». Maléral avait intérêt à trouver rapidement une solution élégante et plausible. Car lui ne se sentait pas assez d'imagination. Et si Maléral n'en trouvait pas une : adieu La Belle Alberthe.

... Joë s'aperçut qu'il s'était trop laissé aller à ses pensées et s'appliqua à la confection du repas. (Trop tard : Ervel s'approchait déjà de lui.).

- Joë ? Il nous reste un sursit, n'est-ce pas ?

- Chacun ses préoccupations.

- Il n'y avait que toi, dans cette pièce, pour ressentir cet « empêchement ».

- Vous vouliez quitter de système de Celcius, et nous aussi !

- « Quitter » induit une idée « d'y parvenir » : une croisière ne laisserait pas ces traces dans ton esprit.

- Quitter n'est pas antagoniste avec se promener.

- Tu ne t'en tires pas mal. Mais si les mervelines font défaut ?
- ...
- J'ai compris : « Ça contrariera sérieusement cette... ballade ».
- Sans merveline il n'y aurait plus qu'à rentrer. Mais nous en avons. Vous aurez quitté Celcius : au moins une de contente !
- Ce n'est pas tout à fait ce que j'ai ressenti. Mais peu importe... Quant à quitter Celcius, si c'est pour redevenir clandestine sur Selzé !
- Il le faudra bien ! Dans une croisière il y a un début et une fin.
- Je n'insiste pas. Et pour ces mervelines ?
- On en balance une ou deux dans le vide, et puis voilà.
- Et la dernière déperit ? Et le comman...
- Voilà votre souci ? Il se débrouillera très bien tout seul. J'insiste : « tout seul ».
- Il n'est pas plus intéressé que toi pour une croisière qui se stopperait...
- Que voulez-vous que je vous dise ?
- Il faudra faire des tests sur ces êtres avant Selzé !
- Faudra en faire peut-être plus rapidement que prévu, madame la scientifique... mais sur vous.
- J'envie ceux qui sont parvenus à te supporter, Pépé !
- Quand le Commandant se repose, c'est vous le maître à bord ?
- Arrête ton ironie ! Il dit que c'est exceptionnel une telle situation.
- Ça, c'est une découverte.
- Crétin sénile ! C'est de nos peaux dont il s'agit !
- Un bien grand honneur pour la vôtre puisque la mienne en fera partie.
- Parfait ! Monsieur Joël Kard déplore devoir se remuer la cervelle... sauf quand il s'agit de détecter des complots ténébreux qu'il repère si brillamment.
- Effectivement, vous ne m'inspirez pas confiance ! Vous attendrez le retour du Commandant qui s'adressera à toutes -en même temps-. Je suis chargé du bien voyager et : « tout passager qui, par son comportement, provoque de graves perturbations dans les liens relationnels et émotionnels entre passagers, peut encourir une sanction d'exclusion ». Ce qui signifie : dans une cabine et seule.
- Je suppose que le Commandant a son mot à dire ?
- Oui.
- Rassurons-nous, mesdames !

Maradone et Sullivan suivaient attentivement l'échange aigre-doux. Maradone ostensiblement. Mais Sullivan plus discrètement : elle devinait des dangers derrière ces mots. Les mervelines embarquées... Des dangers qu'elle n'appréhendait pas pour elle-même mais pour Maléral. À la sortie du pénitencier, tout de suite, elle avait ressenti une bouffée de tendresse pour le commandant : trop d'années passées à refouler sa jeunesse et les souvenirs. Les brimades idiotes, méchantes, sadiques... Son mariage n'avait été que l'avant-goût de la prison. Son mari ? Une brute vénéneuse ravie d'écraser l'être le plus proche, bien à l'abri du voisinage. Veule avec ses supérieurs et brutal avec celle dont il partageait le Contrat d'Alliance ; elle l'avait tué avec acharnement en plantant un couteau dans cinq années de sa vie... (Et échappé de peu à « vingt années d'astéroïde ».). Quand Kard et Maléral s'étaient présentés, tous deux avaient polarisé son retard d'affection. Elle était prête à leur pardonner beaucoup et... adoré Maléral dans les instants qui avaient suivi. Mais elle avait choisi de se taire. La venue de la Sensitive ? Elle en redoutait maintenant la perspicacité. À la minute présente, cette discussion entre Ervel et Joë lui permettait de laisser errer ses pensées. Même si elle ne craignait pas d'affronter Ervel, quitte à s'y brûler, son tempérament la menait plutôt à la concorde. Et puis elle avait compris que le Don de la Sensitive lui permettrait de circonvenir facilement Maléral si elle le désirait et que, elle, n'était pas de taille ; bien qu'elle ne comprît pas les raisons qui avait pu présider à l'embarquement des unes et des autres, elle s'inclinait. Cependant une désagréable sensation hypothéquait ses sentiments à l'encontre de la Sensitive et l'incitait aux primitives acidités de la jalousie. Mais un argument pesait en faveur d'Ervel : elle serait une alliée si ces Êtres s'avisait... (S'avisait de... « quoi » ? Comment définir une intuition ?).

Sullivan, une fraction de seconde interdite, vit que la Sensitive l'observait avec attention. Elle ne put s'empêcher, et, comme un défi :

- Le Commandant est assez grand !
- Nelly ? ... Évidemment que le commandant décidera. Mais ce n'est pas... à ça que je pense.
- Ah ?
- Ni vous non plus ! En tout cas : « pas tout à fait ».
- Je n'exige rien.
- Ce sera à armes égales.

(Elsa, tenue en dehors de ce dialogue incompréhensible, s'interposa d'office.).

- Mais de quoi parlez-vous toutes les deux ?! Du commandant ? Je me demande bien pourquoi !

(Cette fois Ervel sentit de façon précise « le mépris ». Comme une bouffée presque palpable. Cette Maradone allait un peu trop loin !).

- Ma présence indispose, on dirait... J'admets. Mais hors de question de s'égarer dans des rivalités hors de propos.
- Alors faites en sorte de vous faire oublier !

Elsa s'emportait malgré les avertissements muets de Nelly qui, du regard, l'invitait à se calmer. Ervel, elle, s'imprégna du faisceau de sensations qui l'assailait et en fut choquée ; sa colère monta, irrésistible...

- Vous allez ressentir ce dont je suis capable ! Rien que pour vous prouver de ce dont je m'abstiens !

Un flux violent rugit dans les crânes ! Les deux femmes chancelèrent. Une silhouette (Maléral ?)... Puis cette bourrasque, comme la gardienne d'un secret. Une tarasque vivante qui aurait tordu les âmes...

Elsa trébucha en reculant : entre elle et l'homme, un monstre au corps de femme visait ses yeux ! Elle se détourna pour les protéger. Juste à temps pour... Aucun choc matériel ne vint mais son corps était parti en avant ! Puis elle aperçut, très nettement, deux corps enlacés. Les couleurs étaient si éblouissantes qu'elles semblèrent vouloir exploser ! (Où ? Elle n'aurait su préciser). Une clarté qui terrorisait... Effrayée, sa conscience se lova dans son ventre comme si elle y avait été à l'abri. Elle ne se sentit pas tomber ; mais son corps, trop grand, tel une statue molle sans centre de gravité, menaçait de s'écrouler et de se répandre sur elle... Elle perdit connaissance et son corps s'affaissa.

Quant à Joë, c'était une passion qui le balayait, aussi ardente et démesurée qu'à la seconde où il s'était persuadé que La Belle Alberthe existait ! Ce qui passait dans la pièce, comme un tumulte silencieux, imprégnait l'air qu'il respirait. Il lui sembla que des mots métalliques bruissaient à ses oreilles. Mais il ne les comprenait pas. Puis il douta de leur existence. Il s'accrocha à la table, appréhendant la force qui emplissait la pièce comme une immense menace. Déjà, son appui le trahissait... Hébété et confondu, il s'y cramponna ; puis comprit qu'il n'était que le spectateur ahuri d'une lutte sans merci, une lutte où des rivalités se déchiraient. (Les femmes ?).

La vague déferlante projetée par la Sensitive avait noyé le réfectoire. Elle n'avait pourtant duré que cinq secondes ! Ni lui, ni Maradone, ni Sullivan n'étaient tombés : la tempête n'avait eu lieu que dans les têtes. Et tout s'était calmé subitement ! Un paysage bucolique tapissait les cloisons et faisait du sol un tapis de mousse... (Absurde !).

« Voilà ce que je peux faire aussi ! Et si je suis là, c'est que je ne veux pas employer cette facette du Don que j'ai ! Comme tout le monde, je ne souhaite que vivre paisiblement. Que chacun en mette du sien. Quant aux mervelines : je n'ai aucun pouvoir sur elles. Vous savez tout, maintenant. Sinon... devinez ! »

Les mortifications se dissipaient et chacun fit comme s'il ne s'était rien produit, tant pour se rassurer que par la rapidité du phénomène qui faisait douter de sa fugace réalité. Mais le déchaînement, apaisé à présent, redonnait de la place pour les contentieux... Maradone, se sachant plus jeune et plus désirable, reprit espoir. Maléral la voudrait. Ces mervelines n'étaient que des choses, et Nelly et Mel, bien trop âgées. Il ne voudrait qu'elle. Tôt ou tard tout irait pour le mieux !

Maradone plaça le commandant au beau milieu de ce « mieux » et, délibérément, se mit à chanter. Une résolution s'imposa : « Le moment venu, il faudrait oser ! »

Un petit sourire, malgré elle, tira sur la commissure de ses lèvres. (Elle resterait la seule !)

*

Maléral mit plusieurs minutes avant de réaliser. Le maître était resté activé ; il se leva et alla l'éteindre, après avoir lu, un peu déçu, la synthèse. Une synthèse qui lui apprenait tout et rien !

Au niveau moins trois le repas se préparait... et, à son niveau, il y avait ces trois êtres indéchiffrables. Et imprévisibles. Qu'il allait falloir comprendre tout de même !

... Augmenter la température de leur cabine pour enrayer l'assortiment sexuel encore une fois ? Ça ne prouvait pas que l'une d'elles accepterait de le suivre jusqu'au poste et de l'assister face au Vide. Le plus simple était d'essayer et... de prévoir une défection. Prévenir Joë et les femmes pour l'enlever prestement du poste au cas où ça tournerait mal... Une idée à organiser. Les mervelines ne prêtaient aucune attention aux femmes et, en s'y prenant bien, ces dernières pourraient rester un minimum de temps faces aux écrans. Étant prévenues, elles s'en détourneraient, et leur esprit n'aurait pas la tentation d'échafauder les fantômes qui portaient en eux la peur puis la terreur...

Réfléchir à ce semblant de solution... Et puis, avant tout : fêter ce départ de Celcius. Très important pour maintenir une bonne cohésion et... changer ses propres idées ! Il quitta sa cabine, emprunta l'ascenseur, et descendit en songeant aux extraterrestres qui, à leur étage, se livraient à leur troublant manège. La synthèse régurgitée par la console ne précisait même pas quel délai ! S'il fallait des semaines ou des mois avant la parturition, ils auraient tous bonne mine.

Arrivé dans le réfectoire, il détecta l'atmosphère pesante. (Déplorable que Joë oubliât le travail d'un copilote !). Il préféra ignorer. (Joë et Ervel s'étaient encore, sûrement, accrochés.).

Sullivan, elle, était, semblait-il, absorbée par une tâche indéterminée. Il n'y avait que Maradone pour... Elle était revêtue d'une tunique aux teintes neutres. (Joë n'avait-il rien expliqué ou bien... la jeune femme avait-elle tourné le tacite interdit ?). Un boléro sans manches, largement échancré aux aisselles, ne laissait aucun geste innocent. Et pour être certaine de ses effets, Maradone dardait ses yeux dans sa direction, d'un air entendu (!).

- Savez-vous, commandant, que vous avez un cerbère à votre dévotion : Joë ! Il faut s'habiller comme ceci et comme cela ! Ne pas se maquiller ! (Ses grands mouvements des bras découvraient les perspectives de sa poitrine...). Il ne faut pas contrarier ces « choses », au-dessus ! Mais pour qui se prennent-elles !

Maléral se rassura : la dernière crise paraissait avoir « asphyxié », pour un temps, la merveline installée dans son cerveau. Il la sentait rejetée à la périphérie de son être. Sans doute, « Elle » reprendrait son énergie ; mais Elsa, pendant cette accalmie, était bien rafraîchissante. Et puis... elle avait le don, savamment cultivé, de ne pas faire un seul geste qui ne laissât entrevoir un sein ou mettre en relief sa cambrure ! (Elle avait dû y songer, toutes ces années passées en prison !).

Distraire la conversation était obligatoire : le temps passé avec Ervel avait rompu un équilibre et Cris tenait à maintenir un semblant d'égalité formelle. Il les interpella les unes après les autres, soucieux de n'amorcer aucun conflit... car Sullivan, cachée derrière une modestie confuse, n'était pas de reste. (Il s'en apercevait à la seconde.). La galerie marchande de Selzé l'avait pourvue d'un de ces tissus dont le moindre jet de gaz modifiait les caractères physiques : des phénomènes d'attraction moléculaire faisaient que sa tunique épousait les reliefs de son corps ; puis... l'effet répulsif inverse se déclenchait et la tunique redevenait flottante ! Sullivan s'était fait expliquer par le marchand l'usage des aérosols et avait bien retenu la leçon ! Un effet tout simple qui se révélait être un redoutable outil de séduction. (Nelly Sullivan s'avouait comme une femme pleine de ressources !). Maléral, un peu dépassé, dut s'avouer qu'il ne comprenait rien aux femmes. D'ailleurs, il ne s'était toujours soucié que de ses vaisseaux. (Pour l'avenir, donc : la prudence s'imposerait !).

... Et la conversation retombait malgré ses efforts. Joë jouait un jeu facile en le laissant se dépêtrer tout seul. Maléral reprit l'initiative, bien décidé à rester sur son terrain :

- On s'accorde une détente : les Transports nous avaient concocté une courbe si jolie qu'elle ne pouvait pas venir de leurs services, mais nous allons l'utiliser, et, dans dix heures, on se représentera au nœud stellaire. Quant à la galerie marchande, c'est terminée... C'est terminé puisque Joë est devenu puritain !

(Kard releva la tête d'un air stupidement interrogateur.).

... Elsa vient de nous révéler que tu exercerais une censure sur l'habillement de ces dames ? J'appelle ça de la mortification ! Tu es bon pour la psychiatrie. D'autant que tu as sorti et épinglé tes deux étoiles de platine...

- On ressasse les souvenirs, rien de plus.

- Ce qui veut dire que tu touilles la noirceur des Mondes Humains ! Oublie-les plutôt, ils y gagneront un flou innocent. Maintenant, écoutez tous, il faut en revenir aux choses sérieuses. Nous allons mettre au point une tactique...

* * *

Esprit maladroit et aveugle. Une Feuille ignorante de son rameau, de sa branche, de son tronc, de ses racines. La Feuille sait-elle sa Forêt? Sait-elle le Grand Tout? Nil fécondera la Feuille fragile dont l'Esprit est si versatile et si terne.

* * *

... Le plan consistait à entraîner une merveline vers l'ascenseur puis vers le poste de pilotage. Si l'une d'elles acceptait de sortir de la cabine, bien sûr ! Maléral ferait part, en permanence et par l'Interphone, de ses sensations. Si tout se passait bien, c'est que l'Assistance était efficace ; il lèverait alors l'Aveuglement. Des commentaires constants diraient aux autres si il perdait « les pédales ». Et si le cas survenait : ils n'auraient que quelques minutes pour le sortir du poste et lui libérer l'esprit. Et pas une seule seconde pour s'attarder à regarder un écran. Joë devrait alors se ruer sur la console du Maître et remettre l'Aveuglement aussi vite que possible. Tous ces changements de Procédures envoyaient des signaux que Celcius-Station enregistrerait : il pourrait venir à l'idée d'un contrôleur de se pencher sur ce problème... Et le Commandant était la seule Autorité reconnue dans un poste de pilotage ; si Celcius y voyait la tête de Joë, ce serait le début des complications. On pourrait prétexter « une panne » de la Visualisation, mais difficile à faire avaler bien longtemps. D'ailleurs, les bureaucrates avaient en horreur toute bizarrerie contrariant si peu que ce soit une routine qui avait fait ses preuves depuis des siècles : il ne fallait pas en attendre une compréhension, même minime, pour tout ce qui s'écartait des habitudes. Eux voudraient voir le Commandant –assis- et sa merveline -derrière lui-. Déjà qu'avec un envol anticipé de vingt-quatre heures, leur routine avait été, d'ores et déjà, mise à rude épreuve. Joë ne serait qu'un inconnu pour eux ; sauf... en tant que propriétaire indivis du vaisseau si une amende se justifiait ! Si le Règlement subissait par trop d'entorses : la curée s'organiserait très vite.

Joë et Cris réglèrent un minutage qu'ils expliquèrent soigneusement aux trois femmes. Mais le repas languissait car ils voulaient en avoir le cœur net. Tous quittèrent donc la table. Au niveau moins un, Cris s'arrêta devant la cabine réservée aux extraterrestres. Il hésita. (« Les parois absorbaient le flux mental » : c'est ce qui était communément admis.). Il respira et enclencha le mécanisme d'ouverture. La porte s'effaça...

Au milieu de la pièce, deux mervelines étaient étroitement enlacées. La troisième se tourna progressivement vers lui... Aussitôt il ressentit comme une couverture chaude l'envelopper, moelleuse et éthérée. Elle se « faufila » derrière son front. Semblable à une image de synthèse, la « couverture » se gonfla, se modifia, se reconstruisit, et se mit à ressembler à l'être qui stationnait précisément en face de lui. (Mais le maître n'y était pour rien dans cette création !). Cris prit le temps de réfléchir au processus ; la merveline s'était-elle glissée en lui et « se » regardait par « ses » yeux (?!). En ce cas, l'Être le côtoyait intimement et partageait sa vision. Mais aucune hégémonie délibérée : la sensation était celle incitée par une douce paix, pleine, immense, illimitée.

Au moins, pensa Cris, l'Assistance est fidèle et paisible. Hormis ce phénomène inhabituel ! (Peut-être le minuscule point de départ d'une explication ?). L'Être était de face et aucun indice pour prouver qu'il voyait l'humain : son visage étrange cernait deux grands yeux noir, perdus « ailleurs », rivés vers un horizon situé « loin derrière » Maléral. Pourtant, son esprit étranger s'était bien glissé, vaporeux, dans les sens de l'humain...

Troublant constat : il avait été l'objet d'un inaccoutumé intérêt. Mais l'Assistance était là et le problème de l'Empreinte revenait à l'explicable (à condition de ne pas trop vouloir en savoir). Dommage que les « Grosses Têtes » de l'Institut n'aient pu traduire leurs bizarres gazouillis : des concepts différents pour deux espèces différentes. Deux mondes radicalement étrangers l'un à l'autre. À l'instant même, Cris se sentait « fourmi » sous le verre grossissant d'une loupe braquée sur lui. Cette Vie le percevait, c'était flagrant. (Un sentiment d'infériorité se produisit, que Cris chassa. Mais il revint aussi vite.)

La merveline fit un mouvement lent et souple dans sa direction ; il lui parla à voix haute, comme pour exorciser cette envoûtante présence :

- Je ne suis pas là pour la gaudriole. Tu l'a compris, je crois. Dis à tes copines que je n'ai pas besoin d'elles et donne-moi ton bras. (Il lui prit au-dessus du « coude »).

... Là...

(L'Empreinte se ravivait : une vague houle dans tout son corps.).

... Tu veux me « parler » de caresses ? Je ne suis pas là pour ça. Sais-tu, seulement, ce qu'est un vaisseau et sa cabine de pilotage ? Pas sûr.

(Cris l'entraîna à sa suite hors de la cabine.).

Là... C'est déjà ça : Tu ne résistes pas et c'est très bien. Je me demande si tes « copines » s'intéressaient à Toi (?).

Il referma la porte ; parcoururent la coursive à pas lents ; parvinrent à l'ascenseur... La merveline ne faisait aucune difficulté.

... L'ascenseur s'arrêta au niveau zéro. L'être pelucheux était resté parfaitement immobile jusqu'à faire croire à une création artificielle ; une vie respirant, envoûtante, rendant parfaitement mal à l'aise si l'on s'essayait à résister mentalement à sa sollicitude.

« On dirait que tu viens de deviner que le Ludion ce n'est pas ton bastringue pourri. Tes exploiters sont loin, espérons-le. Avance, et tiens mon poignet, si ça peut t'aider... Entre ! Peut-être n'as-tu jamais mis les pieds dans un poste de pilotage. Va savoir d'où tu viens !? Ici, nous ne ferons pas ça ; mille regrets. Assieds-toi, là... ».

« M'entendez-vous ? (Les femmes et Joë devaient se tenir maintenant derrière la porte du Poste, les oreilles collées contre le diffuseur.).

... Cette merveline paraît ne rien connaître d'autre que les rapprochements langoureux. Mais l'Effet est là, très net. Quelques futures crises en perspective ! Je m'installe... À « dix » je commuterai l'écran central. Je resterai le doigt dessus. Il faudra attendre car je ne garantis rien. Un... Deux... Suivez ce que je dis ! Quatre... Cinq... Elle est assise et elle me regarde... Sept... Huit... Neuf...

Maléral rouvrit les yeux. L'écran, d'un mètre cinquante sur quatre-vingt-dix centimètres, était prodigieusement noir. Le Ludion tournait le dos à Celcius-Système et rien d'autre qu'une lueur fantomatique se perdait dans cette direction. Une sensation irrationnelle, effrayante d'être loin de tout, et surtout, « loin de l'Espèce » : l'isolement total de l'être !

L'effet habituel du « Grand Mal » qui s'amorçait. On ne discernait les points scintillants que par la suite. Mais ces points n'étaient que la preuve de l'Immensité et de l'Isolement, la Preuve que l'Humain n'aurait su résister bien longtemps. L'esprit accaparait ce Vide, s'investissait fébrilement, cherchait des repères. Ensuite, Cris le savait, la pensée ne souhaiterait plus « voir ». Et cet écran cesserait d'être plan. La dimension de profondeur deviendrait unique, se creuserait à vitesse accélérée. L'Esprit chercherait un obstacle quelconque, un appui, une référence qui n'existerait plus. Le poste, le siège, le ronronnement de l'appareillage, tout serait absorbé par le Néant. Désespérée, l'Âme plongerait dans un Rien incommensurable, sans fond, sans parois, sans îles et sans aspérités. Et le corps tremblerait de plus en plus...

L'Effet tardait ! Maléral serra les dents et attendit les secondes. Déjà son corps « enjambait » le bord inférieur de l'écran ! Sa conscience refusait encore de s'allier à cette nuit où même le temps refusait d'être une mesure ou une bouée pour l'esprit. Mais, il le sentait, c'était affaire de secondes. Alors essayer quand même : tenter d'emprisonner ces infimes étincelles qui s'enfuyaient... Doigts crispés sur le levier chromé qui perdait de sa dureté... Perdait sa consistance... Perdait sa réalité... Se dissolvait...

... Puis tout se passa très vite ! Il se sentit « assis ». La sangle enserrait sa poitrine. Le petit levier était redevenu formidablement existant entre ses deux phalanges, et, dans son dos, les effets du mécanisme de massage étaient perceptibles. L'écran triomphait de ses deux dimensions : l'Assistance !

Rassuré, il poussa un énorme soupir. Le maître affichait cette portion d'espace : une longue suite de coordonnées spatiales de systèmes planétaires et de leurs étoiles. Les écrans secondaires centralisaient méthodiquement ce que captaient les fouilleurs. Aucune roche. Normal : cette zone du nœud stellaire de Celcius était « propre », parfaitement nettoyée en permanence.

L'écran était redevenu un objet familier. La merveline, rassurante, remplissait comme toujours son office. Les rétines de Cris se fixèrent machinalement sur un vague et lointain point de lumière.

Un point qui, subitement, se dégagea du Vide, et qui... se précipita vers son visage ! Cris l'avait vu surgir de l'écran puis...

L'étincelle avait repris sa place, à peine perceptible dans le scintillement !

Maléral entendit son pouls battre plus vite. Puis... à nouveau une seconde agression ! Puis une troisième ! Impossible que ce fût une hallucination !

Puis une quatrième fois... Le phénomène se répétait en accélérant !

Cris, instinctivement, jeta sa tête de droite et de gauche, comme s'il avait eu la moindre chance d'éviter ces stupéfiantes projections immatérielles. Un phénomène inconcevable (donc ce n'était pas une création de son esprit !). Puis, ce point semblant se jouer de la cadence qu'il avait imposée, disparut. Il était reparti dans l'anonymat du velours noir.

Cris attendit stupidement que le phénomène se reproduise. Mais... ce fut le fantôme d'une merveline qui se révéla, accapara son regard, jusqu'à escamoter de sa vue toute la console de pilotage. Jusqu'à la faire disparaître.

Tirant sur ses sangles, Cris se retourna. (La merveline était toujours là.). L'Être, assis derrière lui, le regardait, et, bien qu'étant immobile, « frôlait » son épiderme (!?). Un toucher quasiment physique qui l'entraînait vers... (« quelque part » ?).

Ou bien dans une direction précise ? C'était ça : une direction « précise ». Il scruta les yeux fixes de la merveline, stupéfait de ce qu'il avait cru y lire. Il se surprit à lui parler encore :

- Tu veux que je t'emmène vers cette étoile ? Mais nous ne la connaissons pas ! Ou bien... « Ailleurs » ? Non... Pas « précisément ». Que je t'emmène : « tout simplement ».

L'incitation, unique, semblait pourtant avoir plusieurs sources : « On » le frôlait... « Des » touchés l'effleuraient.

Que je « vous emmène » ? Mais dans quel recoin de mon cerveau vais-je donc pêcher ces absurdités ! Et puis... quel est ce bruit ?

Brusquement, les femmes firent irruption dans le Poste de Pilotage. Nelly Sullivan se précipita sur le levier de l'Aveuglement pendant que Joë et Mel libéraient Cris de son siège. La merveline ne le quittait pas des yeux : deux puits noirs impassibles où, cependant, une flamme sembla naître et mourir.

Une voix assourdissait Cris...

- On ne va pas te porter ! Lève-toi. Vite !
- Qu'est-ce qui se passe ?
- On discutera après. Allez, fais un effort !

Joë et Mel le portaient presque ; ils sortirent tous et bouclèrent la porte. Cris les regarda faire. Il se sentait si léger ! Mais il y avait cette voix de Joë qui gâchait tout...

- Tu en as pris un fameux coup, le maître signalait un rythme cardiaque dément. Pense bien que nous ne pouvions plus attendre quand le voyant orange s'est allumé ! Dire que c'est moi qui ait soixante-cinq ans. Allez ouste, dans l'ascenseur ! Que personne ne reste ici. Et laissez la merveline sanglée, elle est bien là où elle est. Le commandant dans le réfectoire. Et au trot !

- Tout va bien, Joë. J'ai eu les jambes un peu molles, c'est tout.
- Le maître a seulement prévenu que tu n'étais plus en état : c'est tout ! Dès que sa sonnerie nous a avertis on a foncé. Déjà que tu ne disais plus rien.
- L'Effet a marché ! Rien d'autre que de la distraction et quelques « trucs » bizarres que j'aimerais mieux comprendre.
- C'est ça : « bizarres »... Quatre minutes sans donner signe de vie !
- L'Assistance était normale, c'est rassurant, non !?

Si tu le dis ! , intervint la Sensitive. C'est à peine si je perçois tes émotions ! Il y a comme une ombre opaque... « elle » est revenue ?

- J'ai la sensation de n'avoir jamais été aussi intelligent.
- Eh bien, tu m'expliqueras si j'ai encore un QI intéressant pour toi !, ironisa Joë.
- L'Empreinte s'est réinstallée et c'est comme si Elle m'avait laissé des consignes. « Elles veulent que nous les emmenions »
- Ça, elles sont très intelligentes, elles aussi : c'est exactement ce que nous faisons !
- Je veux dire aussi que nous n'aurions pas « à discuter » : comme un ordre.
- Écoute, Maléral : pour les ordres nous avons ce qu'il faut ! Parce que, quand les Transports vont se souvenir que le Ludion existe...

- Mais tout va bien !
C'est l'évidence même, se permit Joë, « tout va bien » !

* * *

Chapitre 7

Communique-t-on à une Feuille ? Non ! On lui voile sa lumière ou on lui jette ses feux... Mon souffle la guidera. Que sait une Feuille ? Uniquement pousser, croître, vivre au bout de sa brindille ! Sait-elle la Lumière ? Sait-elle le vent et la sève ? Sait-elle l'humus et les spores du Grand Tout ? Nous guiderons la Feuille. Les Temps sont encore loin avant le Terme. L'Énergie doit être conservée.

* * *

La merveline avait été ramenée sans incident. Kard écoutait Maléral attentivement et leurs conclusions coïncidaient : à leur connaissance, et de toute l'histoire de l'Assistance, c'était bien la première fois qu'un tel phénomène se produisait ! Ou : il n'avait jamais été pris en compte. Une merveline avait tenté d'exprimer une volonté ! Extraordinaire ! Alors que les hommes les avaient trimballées partout, leur avaient fait tout subir, imposées toutes leurs névroses et ce, sans réactions dignes d'être signalées. Et ça tombait sur eux ! Pourquoi ?

Parce que nous en avons rassemblé trois dans un même lieu, conclut Joë.

- D'une part, oui, l'approuva Cris, mais il y a une dimension qui nous échappe. Et le maître n'est pas bavard sur le sujet !

- On comprendra bien un jour !

- Vaudrait mieux, mais j'en doute : ces Etres sont extraordinairement complexes et nous ne connaissons rien de sérieux à leur propos. C'est la bouteille à encre ! Rien de rien. Il faut tout prendre à zéro.

- Cette manie de tout décortiquer ! Si l'Assistance fonctionne, que demander de plus ?

- Tu en parles comme d'une machine alors que c'est une bombe vivante !

- Toi, tu ne me dis pas tout. Et qu'est-ce que tu en déduis ?

- Elles peuvent faire ce qu'elles veulent de nous. Ou bien nous ne pouvons pas les obliger à faire ce qu'elles ne veulent pas.

- Il y a une marge !

- Pas très confortable, d'autant que nous ne mesurons pas leurs limites. Ce que je pense, c'est qu'elles saisissent les possibilités d'une situation donnée et qu'il n'y a plus qu'à espérer que nos projets coïncident avec les leurs ! Dans ce contexte : « elles restent bienveillantes »

- Encore heureux ! Et... cette fable mise de côté ?

- T'es incorrigible. Elles sont « intelligentes », comprends-tu ce que ça signifie ?!

- L'Assistance, tout le monde considère que c'est l'équivalent d'un narcotique quelconque ; et tu es en train de me dire que « ça » pense !

- C'est vivant : c'est donc un paramètre majeur. Ça vit et ça décide. Et, comme on n'en sait rien, c'est un facteur d'irrationalité. Mais elles, elles ont leur logique, une logique qu'il faudra découvrir.

- L'Assistance fonctionne et les Transports vont s'exciter ; je serais à ta place, je retournerais là-haut puisque tout va bien. Et nous aurions tout notre de temps, après, de chercher ce que personne n'a trouvé !

L'avertisseur de proximité avait déclenché la sonnerie : « le maître constatait l'absence du pilote humain dans le Poste et réclamait sa présence ». Maléral bondit à la porte et se précipita dehors en laissant ses consignes à Joë :

- Tu rassures tout le monde. Chacun dans sa cabine et... sanglé ! Pour les mervelines : tu essaies d'en amener une. Si ça ne marche pas, tu n'insistes pas. Six minutes en tout ; je vous en donne cinq.

- Six minutes pour... ? Une météorite, ou bien un vaisseau ?

- Que veux-tu que ce soit, il n'y a pas le moindre gravier dans un rayon de trois minutes-Lumière !
- Ça peut être un vaisseau qui entre dans la Faille...
- Nous sommes aux limites du nœud et il n'y a aucune raison pour prendre son élan d'aussi loin. Sauf un Commandant fantaisiste ! N'oublie pas : tout le monde sanglé sur les couchettes. Cinq minutes, pas une de plus... À se revoir.
- Tu veux foncer ?
- Si tu avais une meilleure idée, c'est un peu tard maintenant !

Maléral brailla dans l'Interphone pour les Cautionnées. L'avertisseur de proximité n'arrêtait pas de pousser ses brefs mugissements agaçants et entretenait l'affolement. Il regagna le Poste. La merveline amenée par Joë n'avait pas bougé de son siège. Maléral s'assura de ses attaches et réactiva le maître, interrogeant ses écrans secondaires que la machine mettait à contribution : c'était bien un vaisseau ! Il se félicita d'avoir monté ces équipements dans les bricolages de l'Institut : des appareils standards n'auraient détecté que des masses anonymes alors que son maître avait pu définir une construction artificielle avec netteté. Fallait-il garder l'Aveuglement ? Toute information pouvait être utile ; il poussa le levier. L'Assistance l'enveloppa. (Ouf !).

La progression de la structure en forme de vaisseau interférait avec la trajectoire du Ludion ; Cris en prévut une seconde et en réclama encore deux dans un rayon de douze minutes-Lumière. Le maître s'attela à ce travail pendant que Cris tentait de réfléchir : ses suppositions le ramenaient invariablement pour un vaisseau de l'Organisation. (Il fallait s'en débarrasser avant de plonger dans la Faille !). Et les Transports n'avaient pas donné signe de vie. (Bizarre...). Alors ? Des truands voulant reprendre « leur bien » ? L'Organisation risquant le tout pour le tout, dans le volume même du nœud stellaire, au nez et à la barbe de l'Administration. (S'ils étaient capables de ça, il ne faudrait pas espérer de civilités de leur part !).

Mais, en manœuvrant, le Ludion pouvait esquiver et plonger. (Que ferait l'Autre, et quelle limite se donnerait-il ?). La vitesse habituelle de pénétration dans la Faille limitait les extrapolations. (Et puis, ce serait un jeu d'enfant pour l'autre maître d'ajuster ses trajectoires en conséquence.). Maléral se sentit piégé. Une toute petite demi-heure pour tenter d'abuser l'autre pilote...

*

Diverses accélérations et décélérations ne provoquèrent que des mouvements similaires chez le vaisseau adverse : ce salopard avait un maître de la dernière génération et ses manœuvres copiaient celles du Ludion dans un délai d'une minutes au grand maximum. Et les fourchettes de probabilités d'éviter une interception se restreignaient à toute allure ! Maléral adopta une direction radicalement différente et s'embarqua dans une courbe qui l'éloignerait de Celcius. Ainsi il fausserait quelques instants les spéculations de l'ordinateur adverse et conduirait peut-être l'autre pilote à adopter un autre comportement.

(Et un bon moyen de savoir s'il y avait une merveline dans son poste !).

Le Ludion prit du champ et l'autre sembla s'éloigner...

Mais Maléral n'avait gagné que quelques courtes minutes lorsqu'il constata que l'autre avait rectifié sa direction et le filait de nouveau. (L'Inter Stellaire Compagnie ou l'Organisation, toutes deux pouvaient se payer des mervelines pour leurs vaisseaux...). Pour l'immédiat, poursuivre dans une telle direction consommerait et n'apporterait aucune échappatoire décisive : Maléral accéléra encore, obligeant l'autre à s'embarquer dans cette stratégie de fuite improvisée qu'aurait adoptée un fuyard ayant épuisé toute imagination. Et, quand il fut logiquement convaincu d'avoir abusé son poursuivant, il relança une de ses trois tuyères latérales. (De quoi motiver de nouveaux calculs de la part de son adversaire et le convaincre que son gibier était au bord de la reddition.)

Mais le subterfuge n'eut pas un gros impact dans la stratégie de son poursuivant qui se laissa distancer et ne manœuvra que pour lui couper la route en cas de volte-face.

Ce pilote inconnu ne faisait plus confiance à son maître pour anticiper ! Il était donc revenu en « manuel ». Ça changeait tout : ne restait plus qu'un passage en force à une vitesse suffisamment élevée pour le décourager de toute idée d'abordage. Maléral relança ses groupes et deux tuyères directionnelles...

Cinq minutes passèrent ; le Ludion retrouvait le chemin du nœud. L'autre avait réajusté sa course et se contentait de suivre : une manœuvre semblant prouver une hésitation quant à une conduite à tenir. (Ou bien la certitude de son fait ?). Une indécision évidemment surprenante pour un pilote, qu'il fût au service de quelque groupe que ce soit : un but, inévitablement, présidait à ce comportement. Un but que Maléral détecta avec appréhension, lorsque le point lumineux se détacha du vaisseau adverse...

Une sonde ! Un de ces engins automatiques, long d'une quinzaine de mètres, utilisés habituellement pour transmettre les informations par les failles : aucun habitacle pour un quelconque passager, mais suffisamment d'espaces pour être lestée d'une charge explosive. Et celle-ci plongeait droit vers le Ludion...

« On » avait délibérément décidé de les détruire, au risque d'encombrer toute la zone du nœud en cas de réussite. L'Autre n'y allait pas de main morte, ça clarifiait les alternatives...

Les groupes du Ludion stridulèrent ; Maléral accéléra les pulsions jusqu'à obtenir 0,4 c.

Vitesse suffisante pour esquiver ce tas de ferraille peu manœuvrable qui, en partance pour l'éternité, passa par son travers.

Courte réjouissance : une seconde et une troisième se présentaient déjà. Maléral laissa au maître le temps de les intégrer dans ses calculs. Deux plus une... Trois sondes ! Le maximum qu'un vaisseau pouvait emporter s'il était équipé pour les recevoir. Ces deux dernières resserraient singulièrement l'éventail des possibilités d'entrée dans la faille. En fait, il n'y en avait plus qu'une : le Ludion devrait démontrer ses performances d'accélération pour ne pas être rattrapé par ces projectiles. Et le vaisseau adverse, s'il ne voulait pas être distancé, en serait quitte pour réaliser le même exploit.

L'instant de vérité pour les deux machines, car le poursuivant ne pourrait s'estimer satisfait de voir ses sondes se perdre sans résultat ; il serait, logiquement, obligé de continuer la poursuite... ou de renoncer.

Le maître du Ludion s'était efforcé d'éviter les collisions en accélérant et en forçant sa trajectoire ; mais le vaisseau ennemi avait adopté une courbe qui l'amenait au plus près... Peut-être était-il armé, en plus ?! En tout cas, il était absolument déconseillé de vérifier cette hypothèse ! Maléral stoppa les tuyères secondaires. (Ne pas disperser le flux d'énergie, il allait en avoir besoin.). Il reprit la commande manuelle et poussa l'accélération. Une manœuvre inévitablement prise en considération par l'autre...

Le Ludion venait de frôler un sonde pendant que le deuxième point quittait l'approximative sphère gravitationnelle du nœud. Que diraient les Transports d'un tel « cirque » dans une zone comme celle de Celcius-Système ! Peut-être était-ce un vaisseau de la Flotte camouflé en civil ? Difficile de s'y retrouver dans une telle mélasse des pouvoirs. Et si c'était l'Organisation : alors elle avait le bras singulièrement long !

Maléral chassa ses réflexions et en revint à ses préoccupations immédiates. Le Ludion gagnait décimales après décimales et la Faille approchait. Les senseurs du vaisseau notaient le retour des variables gravitationnelles : il avait donc réintégré la zone active du nœud. Quelques instants d'avance sur l'Autre...

La dernière sonde passa « sous » lui : elle avait obstrué une fenêtre de fuite, l'espace d'une angoisse, et la libérait. Maléral poussa l'admission. Il ne pourrait plus camoufler longtemps sa manœuvre et, peut-être que l'autre l'avait-il déjà éventée (?). Toutes les trente secondes, les pulsions lâchèrent leur tempête... Puis vingt... Puis quinze secondes : 0,5 c bientôt...

Se laisser arraisonner ou foncer : seulement deux possibilités. Les autres s'expliqueraient sur leur agression ! De toutes manières, le maître aurait tout ça dans ses archives pour les inévitables suites judiciaires.

Le vaisseau en était à 0,57 c et sa vitesse augmentait encore. (Une bonne occasion pour savoir si le Casseur s'était moqué d'eux !). Aucune vibration anormale... Le Trois Étoiles d'en face devait réfléchir à s'en faire mal au crâne ! 0,59 c, déjà... Pénétrer dans la faille à cette vitesse : il était exclu que le Ludion s'éjectât à Selzé. Ils étaient bons pour San Séverina ou Belmonde !

Maintenant !

Maléral lança la procédure d'Aveuglement. L'écran secondaire traduisait l'attraction grandissante de la Faille, une chamade que le maître confrontait avec sa programmation originelle et son plan de vol alloué par les Transports ; il présentait ses « excuses » par des compilations interminables de chiffres, pour la plupart colorés de rouge.

Maléral laissa encore le hoquet des pulsateurs s'accélérer. (Les groupes au maximum !). Sous la poussée, les superstructures grincerait au moment de l'intrusion dans la faille. Grincerait...

Oui. Et même des craquements. Cris s'épongea le front. L'écran matérialisait la proximité de la faille par des ondes de forces virant à l'orange ; des couleurs chaudes qui rassuraient. (Trompeur !). L'autre vaisseau n'était même plus visible. Il était encore là, pourtant ; mais ses ondes détectables se « vaporisaient » dans un « Doppler » complètement fou, et sa présence se traduisait par des chiffres violet. De vagues fulgurances, striant les calculs...

Puis l'écran principal se couvrit de parasites : les dés étaient jetés. Dans une Faille, il était parfaitement inutile de surveiller ses abords. C'était un plongeon, sans rémission, à la merci d'une dramatique et définitive rencontre avec une roche. Une rencontre peu probable, il est vrai, étant donnée la section de la Grande Faille dont le diamètre minimal égalait plus de quatre cent mille kilomètres. Mais une « Roulette Russe » où l'on était « dans » la balle, avec la certitude d'une effroyable et impuissante réalité : à plus de 0,6 c, la pulvérisation du Ludion serait immédiate. Une question de hasard...

Le passage dans la faille rendait d'autorité les commandes au maître ; cela s'accompagna de tangage et de raclements sinistres. Maléral valida la procédure de Veille, avec fatalisme. La coque tiendrait ou ne tiendrait pas ; seuls ceux dépourvus de toute imagination (ou totalement irresponsables !) pouvaient affirmer leur optimisme. Les forces gravitationnelles, intrinsèquement liées à la faille, et celles liées au Vide, jouaient une partie où l'homme n'était plus convié : le moindre défaut dans une soudure, dans ces instants où l'Énergie Primordiale se scindait en Temps différents, et...

La merveline n'avait pas failli : encore à cette minute, l'angoisse de l'irréparable déchirement s'estompait. Mais il n'était pas d'usage de se soucier de leur métabolisme dans les failles puisque, tout comme les humains, elles survivaient. Et si, - lui - survivait à cette introduction à une vitesse aussi insensée... Quelle utilité d'y penser, de spéculer ? Maléral colla les deux timbres sur son avant-bras. L'accoudoir en était plein de ces compresses saturées de drogue. Et l'accoudoir était à portée de main. Pour peu d'être encore conscient...

La coque du Ludion heurtait sinistrement les particules aspirées par la faille, dans un bruit de déflagrations continues. Un bruit bien près de faire croire qu'il était la matière-même du cosmos. Un bruit de fin du monde. Mieux valait admettre une bonne fois pour toutes que mourir en dormant était bien la meilleure des morts et que, en conséquence, rien n'était plus important que de nier délibérément toute éventuelle catastrophe. Plus : elle était l'absurdité même et, l'idée ne méritait pas le moindre froncement de sourcils.

Un raisonnement imbécile mais profitable : peu à peu, il sentit ses paupières se baisser. L'engourdissement gagnait son corps tout entier ; il s'affaissa, maintenu par la sangle du siège.

Derrière lui, la merveline veillait, pensant peut-être à ses « Sœurs » .

..

Mais il n'y avait plus aucun humain conscient à bord du Ludion pour réfléchir à cet intéressant problème.

**

Sur Selzé-Station, c'était l'ignorance totale des incidents du Ludion : les sondes d'information chargées de « nourrir » les maîtres ordinateurs le long de la Grande Faille n'étaient introduites dans la faille que toutes les douze heures -et à une vitesse plus réduite que 0,6 c -. Quand le Ludion apparut, les Transports comprirent vite ce qui se passait et bondirent sur leurs détecteurs ; mais le vaisseau s'engouffrait déjà en direction de San Séverina. Selzé-Station n'avait aucun moyen assez rapide pour prévenir la station suivante. De plus, ils n'avaient même pas eu le temps d'entamer la moindre des procédures, mais seulement de mesurer la vitesse de cette masse dont les contours laissaient supposer une construction artificielle. Il faudrait une longue enquête pour identifier ce navire fou qui avait perturbé les ondes gravitationnelles du nœud l'espace de quelques minutes à peine. Et encore, fallait-il qu'il ralentisse avant Belmonde ou avant Reychelles, sinon il s'en irait, avant même d'avoir été reconnu comme une construction humaine, pour une portion inconnue de la Grande Faille. Après les Confins : l'Inconnu avec un « i » majuscule !

Machinalement, Maléral arracha les timbres et en posa de nouveaux. Puis d'autres et encore d'autres. Les jours relatifs fuyaient. Selon les calculs du maître, le premier basculement s'amorça et se réalisa par étapes. Puis les groupes relancèrent leur clameur, signe que la vitesse du Ludion avait perdu quelques décimales.

Le second basculement s'égreña au fil des heures. L'ordinateur avait « estimé » que l'extraction de la faille était devenu possible et prenait ses dispositions : un voyant orange clignotait en permanence au centre de la console. Sortant provisoirement de sa torpeur, Maléral renonça à prolonger le Traitement. (Déjà, il lui faudrait des jours pour recouvrer sa pleine lucidité !).

Le maître gérait la précipitation et s'occupait de tout. Mais l'esprit ne s'affranchissait pas totalement de cet « Œil » coloré et bien visible qui condensait en lui toutes les menaces et tous les espoirs. Des bolides venus en sens inverse perturbaient l'équilibre du Ludion, des fragments de mondes défunts que le Noyau rejetait. La machine, imperturbable, analysait ces tornades de masses et rectifiait les amorces de roulis et leurs conséquences en faisant entrer en jeu la poussée de la petite tuyère tangentielle. La moindre vibration intempestive ouvrirait une brèche dans les marges de sécurité calculées par le constructeur ; une seule rencontre, un seul accrochage, un choc sur le bouclier, et la Grande Faille deviendrait le réceptacle de « quelques débris » incontrôlables supplémentaires.

Piètre consolation pour les passagers conscients : la probabilité de rencontre tendait vers « zéro ». Mais c'était encore de trop pour les Transports et... totalement inqualifiable pour l'Inter Stellaire Compagnie qui arguerait un « prévisible manque à gagner » justifiant les dernières rigueurs : « étant vu qu'il était évident que ces éventuels déchets devraient bien, un jour ou l'autre, se répandre dans un quelconque nœud stellaire... » (Un raisonnement fallacieux mais judiciairement imparable !).

Les pensées de Maléral flottèrent vers l'accueil qui leur était promis... Le Ludion servirait de caution. On poserait des scellés. Ensuite, peut-être, on écouterait l'histoire de l'agression. Mais on garderait un œil sur le Ludion qui, lui, avait le « mérite » d'être à portée de saisie. Et si ça devait en venir là...

Enfin la sirène se mit en branle : douze jours encore s'étaient volatilisés. Selon le maître, le vaisseau émergeait au nœud de San Séverina et concluait sa course par une large boucle. Aussitôt la Station chercha le contact. Maléral ne répondit que par un message laconique : « avaries graves... groupes bloqués... épuisons carburant... ». Sur ce, il quitta le poste en laissant l'Aveuglement. Il n'avait plus assez de tonus pour ramener la merveline, et, surtout, il était tout étonné de se voir encore vivant. Ils auraient bien mérité d'Ixis... ou d'Alberthe ? (Il ne savait plus trop).

Tout déboussolé, il échut au réfectoire pensant y retrouver Joë. Mais Elsa Maradone était là ; ses idées n'étaient plus très claires et il aurait dû se douter qu'à plus de 0,6 c une jeune femme résisterait mieux qu'un homme de soixante ans ! À ce propos, Joë avait dû passer un sale quart d'heure.

L'inertie de ses pensées les firent « dérapier » tout de même :

- Je m'attendais à voir Joë...
- Il est très mal.
- « Très » mal ?
- Mal. Mais ça s'arrange. Il m'a dit de vous attendre. (Elle en avait pris un fameux coup aussi et s'en remettait laborieusement.)
- Lui, il vous a dit ça ? À vous ? Curieux...
- Pourquoi cette surprise, nous sommes copains lui et moi ! Il m'avait prévenu avant le Traitement.
- Qu'est-ce qu'il vous avait dit ?
- Il m'a dit : « j'ai compris ce que le Commandant va faire ; et toi tu prendras toutes les ampoules et tous les timbres ». Et il a ajouté : « dis-le aux autres, moi je ne sais pas si je m'en remettrai. » Et aussi : que « nous étions "jeunes"... Mais moi je n'ai pas pris tous les timbres et ça fait deux jours que je suis là, toute seule ! Il y avait un voyant rouge au-dessus de la porte de Joë, alors je suis entrée.
- Comment va-t-il maintenant ?
- Mieux, ça allait si mal !
- Se lève-t-il ?
- Oh, non.
- Et Nelly ? ... Et Mel ?
- Les cabines sont fermées et les voyants éteints.

Maléral examina Elsa. Elle n'avait plus rien de primesautier et son visage était marqué des rides cachées par le maquillage.

- Vous irez réveiller Nelly et Mel. Et soigner Joë... Et reposez-vous !
- Nous ne faisons que ça de dormir !
- Vous oubliez l'espace et la faille : nos corps ne sont pas faits pour accepter impunément de telles vitesses. Dans une faille, chaque jour en vaut dix, vingt et plus. Distrayez-vous ! Le Traitement vous fait oublier le temps en l'escamotant de votre conscience mais, physiologiquement, c'est épuisant. Mangez et dansez s'il le faut. Il faut libérer les tensions et relancer l'organisme. La fatigue se voit sur votre tête.
- Tant que ça ?
- Elle se voit. Quelques jours et tout s'effacera.
- Se détendre... ici ! Mis à part Joë qui n'est pas compliqué ! Et Nelly de temps à autre.

- Et il y a tous ces bouleversements dans vos existences. Toutes ces interrogations sans réponses... Ce qui compte c'est de rester sereine.

- Vous en avez de bonnes !

- Essayez un petit repas entre vous. Voyez ça...

Un peu dépitée, Elsa sortit. (Ça l'occupera, songea Cris, qui, lui, pensait surtout à éviter une nouvelle crise après ces dix jours passés avec la merveline !). Une fois seul, il en profita pour se dégourdir les jambes tout en avalant et en grignotant boissons et vitamines. Mais ses pas et ses pensées le ramenèrent dans la coursive, face au local des mervelines ; il y entra, espérant en quelque découverte insoupçonnée et heureuse qui expliquerait tout. Non : comme à l'habitude, « Elles » étaient allongées sur les couchettes, leurs yeux grand ouverts (ce qui prouvait qu'elles n'étaient pas si léthargiques que ça). Avec leur squelette cartilagineux, elles avaient moins souffert qu'eux. Quand elles le virent entrer, elles émergèrent de leur alcôve anti-g, posément. Maléral mit en route les commandes de douche et de repas situées dans la coursive; puis referma et descendit au niveau moins trois, voir Joë... qui l'accueillit allongé, dressé sur un coude.

- Eh bien... Tu as l'air de récupérer !

- J'ai dégusté ! Tu as fait, au moins, du 0,6 c ?

- Un peu plus...

- Ça ne m'étonne pas, j'ai les articulations en compote. Et le cœur... Où sommes-nous ?

- Au large de San Séverina.

- Alors, ça a marché !

- La station va devenir très curieuse ; j'ai calmé les Transports pour un temps mais ça ne sera qu'un répit.

- Mauvais pour la discrétion.

- Tu l'as dit.

- Et la merveline ?

- Normale. Je l'ai ramenée. Dix journées pleines, sans boire ni manger : elles sont endurantes ! Quand penses-tu pouvoir te lever ?

- J'ai mal partout. Que comptes-tu faire, à présent ?

- Nous émettons un code « d'avarie grave » dont je n'ai pas précisé l'échelon. Il faudra faire le plein tout de même car avec ces accélérations nous sommes à sec. Le vaisseau que nous avons semé devra aller, lui, au rapport pour rendre compte de son échec. Dans le cas contraire, de quoi nous faire gagner quarante-huit heures, si il a décidé de nous poursuivre comme je l'imagine.

- Largement de quoi nous laisser faire un plein !

- Désolé : il a pu faire envoyer une sonde dès son retour sur Celcius. Et nous, il va nous falloir ramasser du caillou avant d'arriver à San Séverina-Station comme prévu : des pertes de temps, pour le moins, qui rendront notre présente avance illusoire. Je le crains, on va nous y attendre.

- On n'a rien cassé !

- Mais les Transports voudront un rapport : du temps pour la paperasse ! Notre chacal le sait et reviendra à la charge.

- Tout dépend « qui » est à nos trousses. Si c'est l'Organisation, comment aura-t-elle pu comprendre si vite ? Heureusement qu'elle n'aime pas la publicité. Peut-être n'est-ce pas elle ?
- Quand tu auras trouvé, fais-moi signe.
- Eh bien, je te fais signe tout de suite : « quelqu'un » les a prévenus.
- « Quelqu'un » ?
- Dans mon placard, j'avais placé un relais...
- Ah...
- Un relais à signaux... qui enregistre.
- Qui enregistre quoi ?
- Pour guetter si on émettait ! Et il a enregistré.
- Enregistré quoi ?
- Juste avant le nœud de Celcius, le Ludion a émis un signal.
- Explique-toi !
- ...
- Et, évidemment, c'est Mel ?!
- Tiens, prends-le : tu sauras à quelle heure exacte le signal est parti !

Interloqué par l'initiative de Joë, Maléral avait pris la capsule en hésitant ; mais, revenu dans le poste, il repassa le disque dans le lecteur de la console plus pour satisfaire le Vieux que dans l'espoir de résoudre ce qu'il pressentait. Effectivement, le relais de Joë ne captait pas de sons, ni rien de précis. Le fond sonore stoppait et reprenait... Il réagissait à l'éventail des ondes courantes en s'interrompant le temps des dites émissions : le bidule de Joë ne trahissait que des « moments » ! Maléral le repassa plusieurs fois en le confrontant avec la boîte noire du maître, ce qui lui permit de déterminer un « instant » : juste avant l'échauffourée avec ce navire...

L'un des faits n'était donc pas la conséquence de l'autre. Ça correspondait plutôt à l'instant où ils avaient été chercher une merveline, la première fois dans leur cabine. Le détecteur ne résolvait rien, bien au contraire. Cela nécessiterait une enquête approfondie pour savoir où était chacun et chacune à ce moment précis. Pas une mince affaire ! Le bon sens désignait la Sensitive. (Mais des Cautionnées pouvaient avoir, elles aussi, des points faibles utilisables par une puissance économique ou politique occulte). Quant à comprendre dans quel but on aurait réquisitionné une femme aux talents aussi rares (?). En fait : sur quels intérêts prêtait-on à ces femmes un impact aux effets condamnables ? Peut-être seulement le fait de ne pas se tenir dans la masse des résignés ? Ou bien ne fallait-il voir que coïncidences et parfaits hasards ? Ervel avait-elle, seulement, au regard de Joë, le grand tort d'être une Sensitive (?). Quel était le pourcentage dans la population de ces femmes très spéciales ? Une pour cent ou cinq cent millions de personnes ? Une pour un milliard ?

Un fameux hasard. Joë n'avait pas, obligatoirement, déniché la réponse la plus idiote. Maléral rangea le tout dans un coffre mural qu'il verrouilla et, tout pensif, quitta le Poste. Grâce à Mel, ils avaient pu emmener les mervelines... Mais pourquoi attendre pour envoyer un signal qui leur nuise ? Pour prévenir quelqu'un d'autre ? Si seulement Joë avait placé un détecteur plus sérieux, qui aurait indiqué un type d'ondes précis : n'importe quelles résonances engendraient de telles interruptions... Les groupes, eux-mêmes, pouvaient être à l'origine de vibrations significatives pour ce genre d'appareil.

Cris se retrouva de nouveau installé dans le réfectoire, la pièce la mieux chauffée et la plus conviviale du bâtiment. Ça devenait lassant : tout se compliquait et s'arrangeait au fur et à mesure. Qu'était-il venu faire dans cette histoire ? Peut-être, tout simplement, parce que les Mondes Humains ne l'étaient-ils plus... « humains ». Et puis : pourquoi chercher des justifications, des explications et des réponses, alors que rien de rédhibitoire n'impliquait de revenir en arrière. C'était commencé : donc, autant continuer. Pour l'instant, San Séverina-Station leur fichait curieusement une paix royale. (L'obnubilation de faire le plein revenait.) Les quais... Les journalistes excités... Mais il n'allait pas abandonner ainsi, avant d'avoir tenté !

Maradone entra... Elle s'était fait une beauté.

(Elle est jeune, pensa Maléral, elle récupère d'une manière surprenante).

Mais les premiers symptômes d'une nouvelle crise se profilaient. Oubliés tous ces jours, les yeux fixes de l'Être renaissaient... (Et Elsa qui paradait !).

Il chercha un prétexte pour l'éloigner mais en fut pour ses frais :

- Avez-vous réveillé Nelly et Mel ?
- J'ai tambouriné à leurs portes et aucune réaction. (Elle enchaîna)... Ce n'est pas une croisière de tout repos d'après ce que je constate ! Tout ne paraît pas se dérouler parfaitement. N'est-ce pas, Commandant ?
- Des contretemps...
- Où sommes-nous ?

Maléral fut sur le qui-vive immédiatement. Maradone dans la peau d'une espionne ? Ça cadrerait mal mais, combien de fois s'était-il trompé sur ces femmes. Les physionomies des deux cautionnées masquaient-elles des secrets ? Maradone avait tout de la femme-enfant... Mais son menton volontaire révélait l'épouse qui avait empoigné un lampadaire pour le fracasser sur la tête d'un mari. Nelly Sullivan aussi...

- Vous rêvez, Commandant ? Et ces crises ?

Impossible de ne détecter que de l'inadvertance : elle provoquait. Elle restait debout, préférant sans aucun doute faire frémir sa tunique ajustée. Elle s'était maquillée en mettant en valeur le moindre échantillon visible de sa peau. Ses cheveux encore courts étaient enrichis de paillettes, et le col de sa tunique, relevé sur la nuque, exposait un envers teint d'un or chaud. Cette femme ne savait pas à quoi elle s'exposait ! Cris eut la réminiscence des dix jours passés dans le poste et tout recommença à se brouiller dans sa tête. Le « Velours » bleu s'imposait déjà, des yeux immenses, lançant un appel souverain. Une silhouette sensuelle : le rappel de la Symbiose en voie de réalisation.

- Elsa, disparaissez immédiatement !

- Vous et Joë vous nous avez déjà expliqué ; je vous aiderai. (Puis, en guise d'excuse...). Plusieurs années en souillon ce n'est pas drôle ! On finit par se prendre pour une autre, et moi je ne le veux pas. Et je sais que je vous plais !

- Je... Je comprends... (Le « marquage », dans sa tête, occupait tout l'espace, chassant les résistances de son humanité.).

- Nous sommes seuls, Commandant...

Au plus profond de Cris une protestation véhémement se hissait vers sa conscience : ne pas faire naufrage. (« Elsa me surveille et veut son moment. Mais l'Autre est là... Déjà là... »).

Impossible de fuir le combat. Les yeux insondables happaient l'héritage riche de la nuit des millénaires ; la longue suite des naissances et des mort ; les combats pour défendre le territoire de chasse ; conquérir la femme ; terrasser le plus entreprenant. Vivre. Manger. Les corps... La pluie. Maléral, stupéfait, pensa à la Symbiose tant redoutée par les vieux pilotes : « qui » était-il –exactement- à la seconde ? L'Être confisquait-il les gènes-mêmes ! Avait-il déjà entrepris les modifications dans son cerveau ? Détourné les sécrétions ?

Le corps d'Elsa ondulait, incertain... (Elle me provoque, mais je ne suis plus Moi ! Et j'ai besoin d'Elle... Allez-vous-en !).

- Vous êtes à moi, Commandant. Rien qu'à moi...

Mais Cris n'entendait rien et ne voyait plus Maradone. Elle qui faisait glisser sa tunique comme elle l'avait imaginé des centaines de fois dans sa cellule. Les années exigeaient ; et l'homme était là. Mais lui était en proie de son combat intérieur. Ses yeux se voilaient ; il ne sentait plus rien, comme si l'Être Bleu l'avait déconnecté de la pesanteur de son corps... Elle prit place sur Cris. Elle le voulait irrévocablement ; elle s'agrippa à lui...

Cris épia la progression de l'influence de la merveline qui dérivait dans toutes ses fibres comme un flux tiède et lascif. L'Emprise installait son obsédante et rassurante quiétude... et sur lui, sans le savoir, l'Humaine défiait avec rage la conquérante invisible. Lui n'était qu'un spectateur, comblé et horrifié, à qui les images parvenaient sans relief, sans couleur, au ralenti, et comme en surimpression « sur »... (?). Cependant, il se sentait parfaitement conscient. S'il n'y avait eu cette femme...

La Présence bleue implosa, se transforma en gouttelettes irisées et chaudes qui s'éparpillèrent. Brusquement libéré, le pilote enregistra l'acharnement d'Elsa, son poids, ses vagues de chaleur. Puis, subitement, les cloisons de la salle commune redevinrent une réalité.

Un rescapé ! Il vit nettement les yeux maquillés s'éloigner de son visage : Elsa se relevait. Elle ne triomphait plus et redevenait Elsa Maradone, brûlée par une fournaise qu'elle avait déclenchée. Elle reculait en désordre, terrorisée par la violence qui s'était communiquée à elle. Incrédule et désemparé, son regard exigeait silencieusement une réponse.

Mais Maléral ne pouvait que deviner ce qui s'était passé réellement.

- C'est une lutte à mort. Le plus terrible est je suis consentant. Enfin... « quelqu'un » d'autre à ma place est consentant.

- Ce n'était plus toi ! (Elsa se jeta en avant, pleurant à petits sanglots étouffés.). Je ne savais pas !

- Personne ne le sait, seulement les vieux pilotes qui se suicident. Nous...? Nous venons de faire...?
- Oui ! Ne t'en souviens-tu pas ?
- Non.
- Et si je suis enceinte ?! Si j'ai un enfant ?!
- Ne te tracasse pas.

Il la réconfortait, mais la mystérieuse Symbiose le terrifiait par sa rapidité à prendre de l'ampleur. Jusqu'où allait déjà cette « promiscuité mentale » avec l'Être ? Et comment cela se faisait-il, alors qu'il était encore si jeune ! Cette progression si rapide...

Maradone se calmait. Cris tenta de minimiser, si peu que ce soit, les répercussions de cette dernière crise sur la jeune femme. (Insister sur le fait qu'elle avait passé des longues années en prison...) Mais la violence de l'étreinte était gravée chez l'humaine et ne pouvait résulter que d'un contact mental avec l'être bleu. (Alors que les femmes avaient toujours été épargnées !).

L'amnésie, pendant cette lutte furieuse, avait laissé s'échapper quelques fragments d'images et de sensations ; il préféra les taire. La prépondérance de la merveline dans ses sensations était indiscutable : l'humaine avait été possédée « contre l'avis » de l'extraterrestre qui, comme par représailles, avait escamoté toute réalité. Comment se passerait la prochaine fois s'il y avait une si rapide progression !?

La tourmente s'atténuait quand Nelly et Mel entrèrent ; immédiatement elles remarquèrent l'ambiance du réfectoire. La Sensitive envisagea une série de questions mais décida, en fin de compte, de s'abstenir. Sullivan, fidèle à sa conduite habituelle, s'occupa du repas. Mais elle était contractée et se donnait un mal fou pour paraître détachée de cette ambiance pesante. Opportunément pour Cris, Ervel s'enquit de la santé de Joë ; il saisit l'occasion au vol :

- Habituellement, vous ne vous recherchez pas ! Il vaudrait mieux manger maintenant, avant de vous couper réciproquement l'appétit.
- Il se fait des idées, c'est un tourmenté. Mais je ne vais pas me laisser étouffer du fait de ce prétexte.
- Dix jours, à plus de 0,5 c, il y avait de quoi malmener sa carcasse qui n'est plus toute jeune.
- Dix jours... Mais alors : où sommes-nous ?
- Le Ludion a pris la faille en enfilade et nous sommes un peu en dehors du nœud stellaire de San Séverina. Un peu plus vite et nous nous retrouvions à Reychelles !
- Alors, comme ça, on pourrait aller plus loin que les Confins en une seule fois ? (Nelly, subitement intéressée, réagissait.).
- Si on s'introduisait dans la faille à la vitesse de la lumière, on se retrouverait à l'endroit exact du Noyau galactique plus vite qu'en le disant. Mais c'est impossible, évidemment. Et puis, rien ne nous dit que la Grande Faille soit une des failles maîtresses du bras spirale : vous passeriez de fameux toboggans
- À San Séverina... nous repartons ou bien nous visitons ? (Mel revenait à ce qu'il l'intéressait apparemment le plus.).
- Il n'y a rien à voir là : un seul monde du système est exploité et les extractions sont automatisées. Sans intérêt aucun...

- Et la station ?
- Un simple relais le long de la faille.
- Et la station suivante ?
- C'est Belmonde. Rien à voir, non plus : une station qui centralise les minerais en provenance des « Trois Amas » et rien de plus.
- Eh bien... qu'allons-nous faire par là ?
- D'abord : San Séverina-Station pour faire le plein. Car plus nous irons vers Reychelles et moins les Transports seront serviables... et plus l'Inter Stell nous fera des difficultés pour livrer ses carburants.
- Pourtant nous ne sommes pas les seuls privés à voyager ?!
- Non... Mais nous sommes « tout petit », et l'Inter nous ferait traîner et payer le prix fort.
- C'est donc décidé pour San Séverina...
- On y est.
- Alors qu'attendons-nous pour aborder ?
- Nous avons fait une arrivée fracassante dans son périmètre; et, de plus, au préalable, nous devons faire un chargement de pierres.
- Un chargement de pierres ? Je suppose que c'est important ?
- Ça l'est... J'attends que Joë se remette sur ses pieds.
(La Sensitive s'était tournée vers Maradone comme si elle venait seulement de la découvrir.).

- Qu'est-il arrivé ici, Elsa ?
- Rien
- Cris ! Elsa a été choquée !
- J'attends Joë pour ça aussi... C'est difficile de prévoir ce que nous ferons.
- Tu détournes ma question : je « sens » la merveline comme s'il y en avait une dans cette salle ! Chez toi et chez Elsa...
- Elle a subi un contre coup.
- Qu'est-ce que tu entends par là ?
- Que ça va passer.
- Il faut arrêter ce voyage !
- Attendons Joë. Maintenant, vous êtes prévenues : l'Empreinte peut se répercuter sur une femme. Ce ne sera plus un privilège de pilote !

(Mel s'était mise à faire la tête et Nelly consolait Elsa qui pleurait à nouveau.).
Maléral, gêné, s'éclipsa.

* * *

La Feuille a senti mon souffle. Elle est fragile et la lumière trop vive. Le temps est long mais aussi fragile. Il se casse et devient des temps. La Feuille a le sien et ne connaît que sa sève.

La Feuille pourrait-elle connaître le Grand Tout si son temps n'est que fragment ? J'ai été l'Être. Je le suis. Qu'Il le sache.

* * *

Cris entrouvrit la porte. Joë ne paraissait pas effondré mais bien réveillé.

- Ça va mieux ?
- D'après ta tête je crois qu'il faudra que ça aille mieux. As-tu du nouveau pour mon enregistrement ?
- Chaque chose en son temps. D'abord : ta forme ? Secundo : ton enregistreur c'est une complication de plus. Tertio : j'ai eu une nouvelle crise.
- Encore ! Ce voyage en faille...
- Cette fois c'est Maradone.
- Et vous avez fait...
- L'amour ? Il y a des chances.
- Tu ne t'ennuies pas !
- Ce n'est pas risible, la crise a été encore plus forte et Elsa a ressenti la merveline.
- Hein ? Elsa est une femme. Et la merveline « était là » ?
- Précisément. Pourquoi crois-tu que je sois là. Il n'y avait pas de merveline dans le salon, cela s'est produit uniquement avec mon empreinte. As-tu déjà entendu parler de ce phénomène ?
- Une femme et une empreinte de merveline ? Jamais. Alors... Uniquement la force de l'empreinte... Ce qui voudrait dire que tu es...
- Symbiosé ? Je ne le pense pas. Mais j'ai sûrement subi une amorce de modification. J'espère qu'elle est minime.
- Si jeune, impossible ! Et cette crise d'Elsa...
- Aiguë. Et moi : pire que la dernière fois !
- Ça va vite. Une « modification » : je ne vois que ça.
- Même pas eu le temps de me sauver ; il faut dire qu'elle l'avait cherché. Elle s'était arrangée pour ça et j'ai été pris de court. Après la crise... Bref : elle a plongé aussi.
- A-t-elle joué le jeu ?
- Elle avait mijoté son coup. Mais après, elle ne rigolait plus !
- Les prémisses de la Symbiose. Nous voilà bien !
- Mais réfléchis plus loin. Le vol libre... Loin des stations...
- On ne peut pas rester toujours en Aveuglement ! Les météorites...
- Tout juste : il faut surveiller en permanence et hors de question de se mettre sous traitement. Et Alberthe ne sera seulement « qu'après ». Tu vois le problème ?
- J'avais compris ! Mais... on ne peut pas abandonner maintenant.
- Pourtant...
- On y arrivera !
- Tu baignes dans l'optimisme.
- Si tu restes dans le poste : pas de crise !
- Ben voyons ! Trois mois, au minimum, avec la merveline derrière soi : autant se suicider tout de suite ! C'est pour le cas où je serais intoxiqué totalement : la Symbiose parfaite ! Sais-tu où l'on met les pilotes déglingués ?
- ...?
- Non ? Eh bien, personne ne le sait ! C'est Top Secret. Je ne suis pas pressé de le savoir car ça ne doit pas être très reluisant
- Il faut l'user. Nous trouverons une solution.

- Ne tarde pas trop à la trouver ! Quant à ton bricolage : il n'est pas bavard, il détecte tout et rien ! Et n'oublie pas le lest qu'il faut encore aller chercher; c'est une bonne combine pour obtenir un supplément de carburant mais... encore faut-il en avoir rempli la soute préalablement. Pour résumer : il ne te reste que peu de temps pour te prélasser ! A tout de suite, salut.

La Station ne les avait pas encore relancés, mais il fallait un bon scénario, logique et acceptable, avant de se coller au quai. Les sbires des transports, et surtout ceux de l'Inter, chercheraient la petite bête. (Quant aux journalistes !).

Mieux valait oublier cette future réception et se pencher sur le problème du lest. Trouver de la roche suffisamment lourde. Huit ou dix tonnes... En s'éloignant de San Séverina, trouver un astéroïde adéquat... « S'éloigner »... (C'est ce que le Ludion faisait sous couvert de consommer son carburant. Mais ça ne pourrait durer indéfiniment.).

Maléral s'adressa au chien de la console ; le maître avait peut-être quelque chose dans ses mémoires sur ce sujet...? Sinon, il fallait partir à la pêche de roches au dehors du nœud stellaire. Conséquence simpliste : faire une grande boucle hors de portée des « oreilles » de San Séverina-Station ! Aller loin ou faire la sourde oreille... Mais, aller loin, ça voulait dire une merveline dans le poste. Alors que la dernière crise était encore si présente ! Restait de placer Joë dans le poste avec une bonne batterie de précautions à respecter. Tout bien pesé...

Cris traversa sa cabine et introduisit tous les paramètres dans le chien qui travaillerait à cette procédure de vol, ce qui lui laisserait le temps de méditer et... de se laisser envahir à nouveau par l'idée d'abandon de leur projet. (Joë n'accepterait pas cette échéance sauf catastrophe consommée !). Une situation délicate. Et Cris devait bien s'avouer que l'idée lui répugnait également, bien que le bon sens... Ils avaient, déjà, fait un trajet considérable, et, parvenus à ce point, retourner tous penauds dans les Mondes...

Ils avaient cru à la possibilité. Ils avaient cru « choisir ». Mais ils n'avaient « choisi » que parmi les plats proposés, nuance ! Hormis abandonner, restait à « manger » celui-là. Un pari : « avancer ». Poursuivre. S'enliser et se perdre ; ou bien c'était La Belle Alberthe. (À défaut d'être belle, encore fallait-il qu'elle existât !?).

Il fallait qu'elle existe, absolument. Joë irait dans le poste ; et lui descendrait chercher ces cailloux. Et l'on verrait bien ce que leur réserveraient l'administration des Transports et l'Inter Stell. Surtout s'ils découvraient ce stock bizarre de caillasses !

Cris s'absorba dans les élucubrations du chien : « Mémoires limitées ». Ça commençait mal ! Il faudrait aller glaner au hasard, ausculter masse après masse, au petit bonheur. Pendant que leurs poursuivants affrétaient un autre navire (perspective très probable). Le tout était de ne pas perdre trop de leur avance.

Décidément le piège s'était bel et bien refermé sur ce qu'il lui restait de ses anciennes illusions. Il était sage d'aller faire quelques pas pour se distraire de ce qui se profilait...

Un Joë bancal déambulait lui aussi dans la coursive ; Cris lui fit part de ce qu'il avait engagé. (« Si Maléral l'avait décidé, ce n'était pas lui qui ferait mieux ! »). Mais pour ce qui était de trouver un astéroïde, Joë s'excita : il avait participé à un sauvetage de prospecteur et avait suivi attentivement du poste annexe tout le processus. Quant à prendre la place du Pilote... si Maléral souhaitait faire une pose.

- J'ai la nausée du Poste !
- Dis plutôt que la merveline se fait pesante.
- Exactement le mot.
- Dommage : je ne serais pas à la retraite je pourrais concourir pour ma troisième étoile.
- À soixante-cinq ans, tu t'appliqueras - plutôt- à garder un oeil sur la merveline !
- Et, toi, n'oublie pas qu'un astéroïde ce n'est pas une planète. L'horizon est tellement relevé que tu auras tendance à lever la tête. Ça vaudrait le coup d'essayer d'en emmener une, de merveline, mais je ne pense pas qu'une merveline pourra endosser un tel équipement. Je ne la vois pas entrer dans notre type de scaphandre. Mais on essaiera. Les prospecteurs en ont des spéciaux parce qu'ils n'ont pas les moyens de se payer de l'Assistance. Pour une raison ou pour une autre, tu pourrais bien, toi, te retrouver dans la même situation que ces bougres de fous, mais... le matériel spécialisé en moins ! Règle d'or : Ne pas regarder le ciel ; s'obliger à fixer son attention sur des objets familiers ; faire abstraction que tu es loin de tout... »
- J'évitais d'y penser, merci ! En tous cas, inutile de nous attraper un tas de pierre ponce, c'est bien trop léger. Il faut nous trouver du lourd ! Du métallique, par exemple.
- Délai ?
- On se prend une heure : décontraction puis on y va.
- Et si la station...
- « Tout va mieux. On fait le grand tour et on revient ». Ne remets pas l'Aveuglement quand tu l'auras ôté, ils deviendraient curieux. Les signaux à répétition ça les rend nerveux.
- Et si la merveline...
- Il va bien falloir que quelque chose aille, non ? Allons !

* * *

Chapitre 8

Cris entra dans le réfectoire ; Mel y était et sirotait un café en méditant, coincée dans un fauteuil. Elle se tourna vers lui avec un visage réprobateur, mais se tint silencieuse. Il prit place de l'autre côté de la table et la fixa, hésitant à l'aborder. Mais il se décida :

- Avant le nœud de Celcius... le Ludion a lancé un message...
- À qui ?
- À peine arrivé en orbite : « avant » l'attaque...
- Une attaque ?
- Je n'ai rien dit, mais le Ludion a été attaqué. Et il y avait eu ce message.
- Le Ludion a reçu un message ?
- Non : le message est parti du Ludion.
- Si je comprends bien, ce serait à ton insu...
- Si ce n'était pas le cas, je n'en parlerais pas !
- Joë ?
- Non.
- Qui d'autre ? Ah, oui ! Tu penses à moi !
- Joë serait rassuré s'il pouvait fouiller ta cabine et tes affaires. Ce n'est pas lui qui le dit, c'est ce que je pense, moi... Pour régler ce point ennuyant...
- Il voudra me fouiller aussi ? Moi ?
- Autant que tout soit net.
- Ça ne me plaira pas du tout ! (Maléral leva les bras au ciel.). Ma cabine : oui. Mais pas en ma présence ! Alors, pour le reste...
- Puisque tu es une « bonne sensitive » tu te débrouilleras. Pour ce qui est de ce message : il a existé.
- Et il est parti du Ludion ?
- Sans aucun doute.
- Vraiment charmant !
- Tu es sensitive, Mel, alors tu peux remarquer que ça me contrarie.
- J'évite le plus possible. Mais si tu le permets...
- C'est comme une enquête, comprends-tu ?
- Je comprends. Fouillez tout ce que vous voulez. Et dis à Joë qu'il peut tout retourner ! Il n'en aura pas pour longtemps.

Cris se leva et actionna l'inter : « Commandant Maléral à Joël Kard : Tu as l'autorisation de fouiller les trois cabines. Ça te va ? Rappelle ensuite au réfectoire. Terminé ! »

Cris revint à la même place s'asseoir. Mel le fixait...

- Autant te le dire, Mel... Mais, tu as dû le sentir : nous sommes tous dans le pétrin. Veux-tu débarquer à San Séverina ?
- Tu as un fameux culot de me demander ça ! N'as-tu donc rien compris ?
- Tu voulais t'échapper de Celcius, non ?
- C'était secondaire. Tu serais resté sur Celcius et j'y serais restée. Ainsi, tu n'as pas cru un mot de ce que je t'ai dit ! Ces premiers instants, à l'hôtel de Celcius ?
- Tu es une Sensitive. Alors, croire... ou pas.

- Écoute bien chaque mot, Cris : je me moque de savoir où nous allons ! Ce qui m'importe, c'est là où tu seras, Toi ! Et où tu seras, j'y serai ! Je croyais que tu avais compris. Et, puisqu'il faut te mettre les points sur les « i » : je t'aime. Et je t'ai aimé immédiatement. Dans cet hôtel et ailleurs, pendant toute ma vie, j'ai croisé des milliers de femmes et d'hommes... Partout identiques ! Des paons et des pintades. L'air de celui qui brasse des affaires... ou bien le désintéressé en villégiature... ou encore : les calculs de la dame, sans lesquels Celcius s'arrêterait de tourner. Mais, pas très fier, on lèche les pieds du supérieur ou on évalue sa propre mise aux enchères. Et chacun tremble de découvrir un jour ce qu'il valait réellement. Toute la parade n'est utile que pour retarder l'échéance. Partout : la truille. Et je ne me mets pas hors du lot, sais-tu ! Mais, en bout de compte : Nelly poignarde et Elsa massacre. Les pénitenciers sont plein de ceux qui ont craqué. On fait semblant, et puis un jour... Toi ? J'ai su tout de suite. Ce n'est pas de ma faute. Ton physique et tes trois étoiles sont superflus : en Toi tout est simple. Alors ça m'a fait un choc. Ton Image est si singulière que je l'aurais repérée n'importe où. Quitter Celcius, Elsa, Nelly, Joë, tout est secondaire. Ne m'oblige pas à lire en toi à chaque instant, puisque cela a été fait dès la première minute ! Toi : tu raisones, tu tentes d'évaluer, de mesurer, tu hésites, tu ne veux pas choisir les unes ou les autres, tu veux concilier. Tu refuses de mettre tes atouts en avant et tu perds infiniment de temps à respecter tout le monde et personne. Tout ce que tu fais est à l'opposé des faux-semblant, de la tromperie et des faire-valoir. Alors je serai là où tu seras, et tu te feras à cette idée ! Pour le reste : ce que tu feras sera bien. À coup sûr, tu en es tout gêné ; rassure-toi, je ne guetterai pas tes réactions et je n'émettrai pas. Je ne t'influencerai pas. Et n'en parlons plus ! J'ai exécré le Don pendant des années ; et voilà qu'il m'a été utile pour Te trouver ! Je t'aime, c'est tout.

- Mel... Je suis... Je ne mérite pas tant. Il y a mes crises et.... et je n'y peux rien.

- Chut, j'ai tout compris. Mais je suis là et j'y reste. J'attendrai, et ne dis plus rien. Parlons du quotidien. Dans l'immédiat, que faisons-nous ?

- Une petite ballade pour ramasser des cailloux et nous irons faire les pleins.

- Des cailloux ? Je suppose que c'est important !

- Oui.

- Souviens-toi tout de même de ce que -moi- je considère comme important ! Embrasse-moi.

- Dans ma cabine...Nnous avons dû faire bien plus ?

- Chut ! Embrasse-moi ! Uniquement ça.

**

Maléral avait rappelé Nelly et Elsa pour les envoyer remplacer la merveline du poste. Joë n'était pas très rassuré de se retrouver à la place de Commandement, mais Cris serait à l'Annexe, un petit poste secondaire en Aveuglement permanent et lui indiquerait les manœuvres en cas de faux pas. La merveline relevée, Joë prit place et l'effet de l'Assistance l'enveloppa immédiatement de sa gaze rassurante. Il en fit part par l'intermédiaire de l'Interphone.

- Je me sens très calme. Même un peu trop. Quand on sait de quoi elles sont capables ! Il y aurait une tendance... Je veux dire : que l'Emprise n'est pas sexuelle, si tu vois ce que je veux dire. Pour ce qui en est du mental, ça tendrait vers la félicité.

- Es-tu déjà allé une fois dans un claque à mervelines ?
- Jamais ! J'économisais mes solars, moi ! Je ne suis pas un gaspilleur, moi ! Et deux fois dans un poste de toute ma carrière.
- Si tu es symbiosé si rapidement ce serait à ne plus rien y comprendre !
- Tu penses à mon âge ? Tu peux parler franchement ! Note : c'est superficiel et... très efficace. Bien... Le Maître me signale : décompte « moins deux minutes » pour la limite d'écoute. La station nous oublie. Je lèverai l'Aveuglement en conservant ma main sur le levier. Aucune masse dans les environs. Je conserve le cap. Nous devrions en repérer dans un peu moins de trois minutes. Nous sommes à 0,07 c. Je te tiens au courant...
- Au fur et à mesure !
- Suppression de l'Aveuglement... Attention : quatre, trois, deux, un, top...
- Continue de parler ! N'importe quoi.
- J'ai l'écran devant...
- Recompte jusqu'à dix ! Si tu perds les pédales, n'hésite pas à brailler.
- Ça va... sept... huit... neuf...
- Joë ! L'Aveuglement ! Pousse !
- Saleté de Vide... treize, quatorze... mes doigts lâchent... Je vais tomber !
- Tiens le levier !
- Ça... ça va mieux. Quinze... Seize... Me revoilà dans le siège. Foutu gouffre ! C'est fou la rapidité à laquelle le mental s'emballe. J'ai les mains qui tremblent.
- Du calme. Si l'Assistance n'avait pas marché, tu ne me parlerais pas en ce moment ! Maintenant, à droite et en haut : deuxième écran. Tu le vois ? Lis-moi pour la première masse.
- Attends ! Le maître fait des comptes... Il y en a une de 0,1 km. de diamètre. Je te passe les décimales. Densité : 0,85
- Néglige, ce n'est pas bon. Et la suivante sera du pareil au même. Lâche les groupes et monte à 0,09 c.
- Une seconde... Tiens, tu avais raison. 0,85... Ça brille de partout ! C'est plein de saloperies. De la saloperie partout...
- Maintiens à 0,09 c, et surveille l'intensité des impacts sur le bouclier : même à 0,09c il ne s'agit pas de se payer un cinquante tonnes.
- Rien devant.
- Détecteurs du pourtour ?
- À deux minutes... C'est plus gros. Mais c'est toujours du 0,85.
- À combien es-tu réglé ?
- Deux secondes-Lumière.
- Va jusqu'à cinq. Mais ne quitte pas le maître de l'œil, tu pourrais oublier un dix tonnes. Même en latéral, c'est une expérience déconseillée.
- Toujours rien.
- Bon... Cherche ! La merveline ?
- C'est l'optimisme complet.
- Pas trop... Méfie-toi. Puisque tu n'as pas besoin de tes deux mains, ne lâche pas le levier. Dès que tu trouves un bloc intéressant... Il nous faut, au moins, du quatre ou du cinq de densité. Tu actionneras la sirène quand ce sera bon. Je quitte l'Annexe.

- Rien... Nous allons aller loin comme ça ?
- Ne te creuse pas les méninges à ce sujet, le maître l'estimera lui-même. C'est une ellipsoïde, alors surveille le latéral. Je te quitte, car ça peut prendre une demi-heure. Ou bien quelques semaines.
- Ne parle pas de malheur !
- Il faut quitter cet amas : c'est une planète pourrie qui a été cassée. On devrait trouver les débris de ce qui l'a heurtée ; il faut les chercher. Les densités, surtout.
- Oui. Rien que du 0,85...
- Cherche et pense à la sirène dès que tu auras trouvé. Je ne parle pas de la sirène bleue qui est installée derrière toi ! Je parlerai pour toi à celle-là...
- Hein ? Tu parleras à la merveline ?
- Oui : pour ta troisième étoile.
- T'as bonne mine...
- Et toi donc ! À plus tard...

Cris quitta l'Annexe. Au bout du couloir, le local des mervelines lui tira l'œil. (Rien qu'un énorme point d'interrogation derrière cette porte.) Il descendit au moins deux et entra machinalement dans le réfectoire. Les femmes étaient là, baignant dans une ambiance crispée...

- Que vous arrive-t-il ?
- Elsa et Nelly ont ressenti un choc avec cet Être. (Mel s'attendait à cette question : une preuve qu'elle était aux aguets !).
- Et toi ?
- J'ai aussitôt mis mon barrage et je m'y suis cramponnée. C'était supportable.
- Nelly ?
- C'était comme... comme de la « surprise ».
- Comment pouvez-vous dire ça ?
- Ça « dansait » là-dedans! (Nelly montra sa tempe.). Et puis : plus rien ! Et puis ça recommençait. Elles se tenaient serrées à deux ; nous en avons touché une, celle qui était la plus proche, elles se sont séparées, et celle-là nous a suivies. C'est à ce moment que ça a commencé et que ça ne s'est plus arrêté. Dans le poste, tandis qu'on la sanglait, ça dansait de plus en plus. Paraît-il que ça ne faisait rien aux femmes !
- Avant : oui.
- Avant quoi ?
- Avant le Ludion.
- Ah ?

**

Joë tenait son rôle de Trois Étoiles avec conviction. À quelques minutes près, bientôt une demi-heure qu'il détaillait, un par un, tous les rochers qui roulaient dans le Vide. Rien que de la roche poreuse. Mais les astéroïdes grossissaient et le dernier que le Ludion avait croisé mesurait ses trois kilomètres de diamètre. Les alentours étaient de plus en plus pourvus de morceaux sinistres. Les détecteurs fouillaient l'espace, répertorient les blocs, les triant, puis les cataloguant avant de les ajouter à la liste de l'écran.

Une tuyère latérale se mit à tousser : le Ludion virait. La première demi-heure se terminait que le balayage se poursuivait toujours. Passant lentement, les blocs diminuaient en taille, lorsque Joë repéra un changement dans les densités : « 6,12 ». Ça devenait bon, enfin du lourd ! Sauf que les grosseurs restaient petites voir minuscules, il fallait donc situer la zone la plus intéressante.

Il allongea la prospection sur trois secondes de plus ; le maître, instantanément, ajouta cinq masses importantes à sa liste. Joë élimina d'emblée trois des plus éloignées et attendit que la machine règle ses nouvelles poussées.

Le Ludion amorça lentement son basculement. Joë surveilla la transcription des premières compilations sur l'écran, alors que le maître élargissait sa précédente trajectoire. L'écran fit apparaître le premier des planétoïdes. La densité affichée se bloquait à six virgule quatre. La sphère blanchâtre se découpait sur le noir du Vide, une vague luminescence émanait d'elle : la réverbération, le fruit de l'étoile de San Séverina qui brillait dans leur dos. Joë actionna la sirène : du fer couvert de glace, il ne fallait guère espérer mieux.

Le Ludion acheva son retournement. Un groupe rugit et le rocher s'évada de l'écran. Joë l'avait aperçu, granuleux et luisant, accompagné d'une armée de petites roches maléfiques. Il lança le signal à l'intention de Maléral qui, soucieux de ne pas entamer une manœuvre stérile, interpella son « copilote » par l'inter.

- J'arrive à l'Annexe. As-tu vu ce que c'était ?
- Du fer gelé.
- C'est bon. Retournement amorcé ?
- Il se termine.
- Parfait. Laisse le maître faire. Programme, seulement : « moins infini ». C'est la descente la plus lente. L'inertie fera le reste. Le plus délicat, c'est l'accostage. Tu relanceras les groupes au dernier instant. Disons : 0,01 c pendant dix secondes. Tu compteras jusqu'à dix, et puis tu couperas pour de bon. Il faut faire fondre la glace et en chasser le plus possible.
- Ça va gicler de partout !
- Dix secondes, pas plus. On n'est pas là pour faire fondre ton truc, mais il faut en expulser suffisamment.
- Ensuite ?
- Tu me préviens de ta manœuvre et je descends au sas...

*

Le Ludion semblait se poser. Une vibration, allant crescendo, l'anima...

- Joë, c'est bon, tu nous casses les oreilles !
- Il y eut un choc sourd qui fit tressaillir le bâtiment. Puis la voix de Joë un peu ému.
- C'est fait...
- Que vois-tu sur l'écran ?
- Rien ! Si : des rafales de cristaux qui cinglent la coque. Il y en a partout. Un vrai nuage, je ne discerne pas le sol.

- On attend un peu et tu relances les groupes quelques secondes, de quoi faire le ménage. Sinon tout va se déposer de nouveau, peu à peu, et dans une heure nous n'y verrons plus rien. Ensuite : tu descends à l'Annexe et tu surveilleras la manœuvre. Il y a tout ce qu'il faut ici.

- Entendu...

Maléral attendit un quart d'heure avant d'entendre à nouveau les groupes pulser. Puis tout devint silencieux. Dix minutes plus tard, Joë entra dans l'Annexe...

- Un tourbillon, on ne voyait rien...

- Et à présent ?

- Refoulé à plus de cent mètres. Mais tout n'est pas retombé. Ça en met un temps !

- J'ai réglé les projecteurs au pied de la soute à lest. Le treuil et le filet... Tu mets le chauffage quand je serai à côté, en bas.

- Évidemment !

- Les deux caméras sont positionnées ; tu feras les quelques corrections. Tu as deux cents mètres carrés à ne pas perdre des yeux. Laisse le moteur auxiliaire activé car on va manger de l'énergie.

- Tu n'as pas réglé... Pour la merveline ?

- On essaiera de l'entrer dans un des scaphandres et l'on verra bien.

- C'est mou comme tout ces êtres là, et le scaphandre, lui, est plutôt rigide à manier.

- On essaie : si je peux éviter de me retrouver en bas sans assistance.

- Laquelle on prend ?

- Celle du poste, pardi. Avec celle-là on sait que l'Assistance est bonne. Pour les expériences, on verra à un autre moment !

- On les a trouvés nos cailloux !

- Attends avant de te réjouir ! Allons, on remonte au poste...

Les deux hommes sortirent la merveline de son fauteuil et l'entraînèrent jusqu'à l'entrée du sas. Ce serait bien la première fois qu'à leur connaissance une merveline serait utilisée pour ce genre de besogne. L'épaisseur du casque ne devait pas neutraliser toute la force télépathique de la Femme-Fleur, et, de là à espérer qu'il restât de l'Assistance suffisamment... En tous cas, Maléral comptait sur un reliquat de soutien et ne se voyait pas seul à ramasser ses pierres, le nez dans la glace.

... Mais loger la merveline dans l'équipement se révéla ardu. Une fois assise sur le sol, elle se contorsionna comme un ver et « refusa » d'entrer ses « jambes » dans les gaines. Physiquement, elle n'était pas de taille à résister aux entreprises des deux humains ; mais quand il fut question de mettre en place le casque, l'Emprise prit de la puissance. Un soudain vertige, générant l'inquiétude, déferla sur les deux hommes. Joë, désorienté, hésita :

- Maléral, Elle n'a vraiment pas l'air d'aimer ça.

- Il faut insister.

- Sens-tu, comme moi, cette gêne qui gagne les pensées ?

- Oui. Mais si nous ne parvenons pas à lui mettre le casque...

(Joë venait de faire carrément un bond en arrière. Cris, tout comme lui, avait ressenti le soudain choc mental.)

- Eh là ! Ce n'est pas que ça fasse mal, mais je crois que ça ne lui plaît pas du tout ! Tu aurais pu me prévenir, Maléral !

- Quand je te disais... Ça surprend, hein ?

- Mais ça n'a jamais été écrit dans un quelconque manuel, cette faculté ! Pourtant j'en ai entendu des histoires de mervelines, aux escales c'était le principal sujet de conversation entre pilotes.

- J'étais bien placé... (Une seconde « claque » mentale venait de frapper Maléral)... Si tu doutais encore... On va la laisser là et je me débrouillerai !

Joë hésitait à se rapprocher. Anxieux, il refusait de participer à la mise en place du casque et faisait « non » de la tête.

- C'est ce casque, Elle n'en veut pas ! Tu le lui mettras, toi, si tu l'oses. Moi, j'abandonne.

- On n'insiste pas. On ne va pas y passer une journée. Surtout que la deuxième « claque » était plus forte que la première. Ça ressemblait même, bigrement, à un avertissement.

- C'est ce que je pensais : un chat jette des coups de griffes mais on ne sait jamais s'il joue ou s'il est contrarié. Donc, si quelque fois il lui venait à l'idée de se fâcher...

- C'est exactement ce que je pense. À l'avenir, il faudra se faire à l'idée qu'une merveline peut faire acte de volonté. Pose le casque contre la cloison, qu'elle le voit bien.

- Que vas-tu faire ?

- Me passer d'elle ! As-tu une autre solution ? On la laissera là, dans l'avant sas. Et puis, toi, remonte à l'Annexe, sinon, dans trois jours, notre lest ne sera pas encore dans la soute.

Maléral emporta son scaphandre dans le second sas et l'enfila. Il ajusta sa prise d'air, adopta un débit de gaz en rapport avec sa respiration, puis s'assura de son fonctionnement. Aucune anomalie ni contretemps... (Hormis que cette merveline butée, dont la présence à ses côtés, ici, en bas, aurait été bien rassurante !). Il entra pesamment dans le sas et verrouilla derrière lui.

D'un geste sec, Cris libéra le mécanisme. (« Dommage que Joë n'ait pas eu dix ans de moins ! »).

Le lourd opercule s'anima, et la tache noire du Vide, tout d'abord un mince croissant, s'élargit progressivement. Il pesta contre lui-même tout en avançant maladroitement. La tache épousait l'arc de cercle de l'horizon tout proche... Il baissa vivement le regard. (À partir de cette seconde, il n'avait plus le droit de lever les yeux !). Scruter le câble, ou le filet, ou le sol, ou le Ludion, mais quelque chose qui ne soit pas le Vide. River son attention sur le filet, sur une pierre, ou sur... n'importe quoi, mais dompter ses impulsions absolument !

Il avança dans le sas ouvert en fixant les bottes de son scaphandre aux semelles massives et plombées. Du coin de l'œil, il repéra le câble du treuil qui se réorientait vers le porche... Mais il resta encore décalé de l'ouverture. L'attraper ne serait pas une mince affaire s'il était à bout de course, il avança encore, jusqu'à la limite du sol de plastique. Le câble, dont les brillances scintillantes prouvaient qu'il était encore en mouvement, plongeait vers la pénombre et l'invisible filet : il allait falloir se risquer à se laisser tomber en avant, en tendant bien les bras pour ne pas manquer le filin...

Dès que ses semelles ne toucheraient plus le sol aimanté du sas... (Le moindre geste pouvait se révéler catastrophique !). Posément, Cris imagina le mouvement ; puis, les yeux rivés sur le trait noir, il leva les bras en avant et se déséquilibra... Du fait de la faible pesanteur, il bascula lentement. Ses gants se refermèrent convulsivement. La visière tournée vers une obscurité où se devinait un sol gelé, il se retrouva accroché à son provisoire salut.

Le câble vibra. (Joë devait avoir eu aussi froid dans le dos que lui !) Maléral, en comptant les secondes mentalement, imagina le filet se posant sur le sol quelques mètres plus bas. Mais le mouvement continua jusqu'à ce qu'il ressente un relâchement dans la tension du mécanisme. (La faible pesanteur le tirait tout de même vers le bas !). Il se récupéra lui-même dans une boue gelée, dont les minces fragments se mirent à briller en se soulevant. (S'il voulait y voir clair, il lui faudrait éviter de renouveler des gestes aussi brusques.).

Un instant immobile, il sacrifia une petite minute à scruter ce sol inhumain. (Le filet parvenait tout juste à ne pas se faire reprendre par le gel.). Cris classa ce fait soigneusement dans son crâne : « ne pas s'éloigner trop loin du filet chauffant sous peine d'être collé au sol comme une mouche piégée par du miel ! ». Inévitable et... irréversible !

(À la minute, devant son écran, Joë était assis bien tranquillement !). Il rampa dans la bouillasse ramollie et atteignit le bord du treillis métallique. À trente centimètres, posément, Cris arracha un bloc et le ramena sur les mailles tièdes. Puis il s'attaqua à un autre. Puis encore à un autre...

Un quatrième résista. Il se pencha sur le flanc, et, s'aidant de sa jambe, le repoussa et... faillit se retourner sur le dos ! Entrevoyant une surface noire comme la suie, il n'eut plus qu'une idée : « se remettre la face en direction du sol le plus vite possible ! ». L'angoisse le tenailla jusqu'à ce qu'il soit parvenu à se remettre à quatre pattes.

Il consacra quelques instants à récupérer une respiration paisible. Le calme revenu dans sa poitrine, il recommença son travail.

Petit à petit, il se dégagait du treillis en recherchant des blocs à sa mesure. L'alerte de son précédent dérapage le faisait œuvrer méticuleusement. Il choisissait la place de ses genoux et de ses appuis avec soin, les éprouvant deux, trois, dix fois de suite, et, tant que les crispations de l'appréhension nouaient sa gorge, s'en assurait avec défiance.

Une heure puis une suivante passèrent. Il s'accorda une pose. À plat ventre sur le filet, une botte coincée dans une maille, redoutant un malaise qui l'aurait vu se retourner perdant son âme vers l'Abîme tel un coléoptère impuissant, il refoula avec application ses envies de renoncement. Puis, ayant fait le vide dans ses pensées, et bien que la fatigue lui en fasse éprouver de plus en plus le besoin, il reprit sa quête et ne s'accorda plus aucun répit, l'esprit fixé sur l'importance des monticules qui s'accumulaient sur le filet.

Mais ce nouvel élan avait transformé sa lassitude en épuisement. Il s'arrêta ; consulta sa montre ; tenta de repérer l'index rouge de sa réserve d'oxygène ; y renonça ; en revint aux pierres. La coque du Ludion renvoyait une lueur blafarde qui creusait les ombres et exagérait la hauteur des tas ; il s'astreint à estimer les volumes puis les poids de ce qui était rassemblé sur le treillis...

Environ : cinq tonne et demie... (Moins ou plus ?). Le mieux aurait été de persévérer. Il s'y essaya. Mais la tête lui tournait et ses gestes étaient devenus maladroits et hasardeux.

Un fatalisme démobilisateur s'était emparé de lui. Il dut bien s'avouer que son efficacité était dérisoire. Il refit le compte des tas qui se rejoignaient et estima la charge du filet à six tonnes. (Il faudrait que ça suffise !). Il rampa jusqu'au centre du filet. Repéra le câble. Enclencha le mousqueton. Et attendit...

La vibration métallique et le soubresaut qui s'ensuivirent n'avaient pas de réalité : son corps, « malgré lui », les avait notés. Il avait seulement très chaud : le paysage immédiat de glace se liquéfiait et les eaux s'écoulaient. Minces filets se rejoignant. Un ruisseau... Des marais... De la vase. Des plantes... Ça n'avait plus aucun sens commun : il pensa qu'il s'était évanoui et délirait.

Des bruits issus du néant ranimèrent son intérêt et l'encouragèrent à secouer sa torpeur. Il venait de passer une éternité dans un silence seulement troublé par la sourde houle de sa respiration, et ces éclats sonores prouvaient qu'il avait changé d'ambiance. Il rouvrit les yeux. Sur une cloison il lut le mot « Deux » et conclut qu'il avait été tiré dans le deuxième sas. Il referma les yeux. Se fit violence et les rouvrit... Reconnut Elsa... Crut voir Nelly... Les visages permutaient et il aurait été bien incapable d'évaluer le temps écoulé entre ces visions. Il se laissa aller en une charmante torpeur qui, malheureusement, fut abrégée, comme par sadisme, par une entité perverse.

Face à lui, il n'y avait plus que le visage de la merveline à demi engoncée dans le scaphandre. Sa logique put reprendre un fil cohérent : il était vivant et avait été ramené à bord du Ludion. Il était encore vivant mais... il suffoquait ! Il réalisa qu'il avait encore son casque et, maladroitement, s'en débarrassa. Une bouffée d'air frais gonfla ses poumons ; il la savoura avec volupté.

La merveline semblait l'observer. Circonspect, il se débarrassa de son harnachement et chercha la pendule des yeux. (Presque cinq heures qu'il était descendu pour arracher ce lest du givre !). Il revint à l'Être qui ne le quittait pas de ses grandes prunelles immobiles. Mais aucune claque mentale ne venait. Cris se releva et manœuvra le levier ouvrant l'entrée de la coursive sous ce regard perdu et pourtant attentif. Se pouvait-il que cet extraterrestre en observât la commande ? Absurde, les mervelines n'avaient aucune industrie, pas même celle des silex taillés.

Sa tête tournant par à-coup, comme avec un temps de retard, à quoi songeait celle-ci en le regardant sortir ? Ses grands yeux pensifs paraissaient fixer une trace immatérielle qu'il aurait laissée à la traîne de ses mouvements. Désagréable impression : comme si elle n'avait pas eu besoin de le voir instantanément pour savoir. (Savoir quoi ?).

Puis les Cautionnées et la Sensitive réapparurent dans son champ de vision et il put s'arracher au monde caché par ces grands yeux. Elles s'empressaient autour de lui ; il décrocha la bouteille d'oxygène vide.

Ervel, peut-être la plus inquiète, s'imposa...

- Tu es resté une éternité ! Joë nous a dit que tu étais dans ce sas et d'y aller, nous, rapidement. Et puis nous sommes tombées nez à nez avec cette merveline. Nous nous sommes affolées ; surtout que... que cette... que cet être nous envoyait des images bizarres dans le crâne. Rien d'agréable, tu peux nous croire !

Elsa, impatiente, enchaînait déjà.

- Par l'Interphone, Joë a dit qu'il fallait te tirer dans l'arrière sas. Mais à chaque fois que nous entrions ici il y avait ce fichu « machin » qui nous frappait dans la tête ! On te tirait un peu... et l'on se sauvait !

- Vous auriez pu mettre un casque !

- Nous en avons, il ne servait à rien !

- Ça ne servait à rien ? Pourtant, il va bien falloir la ramener dans sa cabine.

- Tu t'occuperas de ta « copine » !

- Bon... L'incident est clos. Elle attendra, nous ne partons pas à la minute. Il faudra nettoyer ce sas. C'est vrai ça : vous êtes là à ne rien faire !

- « Copine » : Elsa est bien compréhensive pour cette fleur carnivore ! (Nelly ne désarmait pas.). La boue n'est rien : quand elle sera ôtée de là, ça redeviendra propre !

- C'est grâce à ces mervelines que...

- que vous êtes descendu seul.

Elsa crut bon de surenchérir :

- Je ne peux pas le sentir ce truc !

Maléral leur fit un geste d'apaisement.

- Prenez des notes pour vous en souvenir, car on ignorait tout ça jusqu'à ce jour. Maintenant, je vais me changer.

- Elle t'a déjà « changé », remarqua Ervel en le scrutant : depuis que tu es rentré, elle nous fiche la paix. Serait-elle devenue « jalouse » ! Ou bien, elle a cru deviner que nous voulions la jeter dehors.

- Possible : elle n'a pas voulu qu'on lui enfile un scaphandre.

- La jalousie est une caractéristique de l'égoïsme : elle soigne sa petite personne et se méfie !

- Je pense qu'elle a eu peur. Elle est ignorante des objets. Les mervelines ne possèdent aucun outil, même pas de simples bâtons.

- Troublante perspicacité, mais ça ne colle pas : des objets, il y en a partout autour d'elle, et elle les prend -nécessairement - en compte. Par ailleurs, « complicité » serait excessif. Enfin, je finirai bien par tirer ça au clair.

- Je monte voir Joë, nous réfléchirons plus tard...

Cris avait un excellent prétexte pour se défilier : s'apprêter pour regagner le poste. (Il essayait de ne pas créer d'animosité et voilà qu'elles devenaient jalouses de ces mervelines !) Il fit une pose dans la cursive et se remémora une phrase du manuel : **"... La merveline est vécue par la Femme Humaine comme une redoutable concurrente" ...** (L'Astroport... le sas... il allait falloir veiller attentivement à une mise à l'écart !).

Parvenu dans le poste, il dut faire un effort d'attention pour deviner de ce dont Joë parlait...

- ... nous les premiers. Et ensuite ce sont les femmes qui ont dégusté. Mais je n'ai rien trouvé pour ce que tu sais.
- Hein ?
- Le message !
- Ah, oui... Eh bien, continue !
- J'ai tout retourné.
- Alors, c'est que le message est parti d'ailleurs.
- D'où veux-tu qu'il parte si ce n'est du bâtiment ?! Tu es encore avec ces mervelines !
- Je me demande si leur puissance psy. ne serait pas capable...
- ... d'envoyer un message ? Trouve une autre explication !
- Pas un message : tout simplement, « des ondes ».
- Tu délirés, Maléral !
- As-tu déjà entendu parler de ces « taloches mentales » ? Non ! Alors elle était « contrariée ».
- « Contrariée » ? Elles sont d'une autre planète et n'ont pas de concepts communs avec nous !
- Ah oui ? Manger ; dormir ; et tout le reste ? Qu'est-ce que l'on en sait. Rien. L'incommunicabilité ? De notre côté : oui ! Mais elles ? Le maître n'est pas bavard à leur sujet.
- Lors de sa programmation ils n'ont pas jugé que c'était utile.
- Que les mervelines puissent s'intéresser aux femmes humaines ? Le cas a dû pourtant se présenter des milliers de fois sans résultats notables. Mais aujourd'hui : c'est indubitable !
- Il y a un début à tout.
- Se sentir observé est déjà désagréable. Et à trois leur pouvoir se décuple.
- Bien ! Elles « veulent » que nous les emmenions ! Elles envoient des messages ! Et elles s'intéressent aux humaines ! Mais, dans ce dernier cas : c'est uniquement pour leur dire qu'elles ne peuvent pas les sentir ! Et pour nous ? Parce que nous ne filons pas droit ?
- Tu n'est peut-être pas loin de la vérité !
- Et si tu te souciais, d'abord, de faire déménager le Ludion d'ici, Maléral ! Avant que San Séverina ne se monte la tête ! On fera une communication à l'Institut Scientifique des Mondes Humains ensuite. Si notre horaire nous en laisse le temps, bien sûr !
- Nous allons repartir, mais ce serait mieux si nous comprenions ce qui nous arrive.
- C'est vraiment une idée fixe ! Si elles sont aussi intelligentes que tu le dis, elles nous expliqueront. Nous, nous sommes des idiots et c'est bien connu. D'ailleurs, elles ne sont pas si finaudes pour ne s'en apercevoir que maintenant ! Que fait-on à présent ?
- Tu sors d'ici et nous faisons le point en bas, avec les femmes. Ensuite : direction San Séverina. Si on nous suit, il sera temps d'envisager.
- Parfait ! Restons dans les généralités et n'oublions pas la raison qui nous a menés ici.
- On essaiera. Le lest : combien...?

- Sept tonnes et quelque. Ce sera assez pour tromper l'Inter.
- Il le faudra car je n'y retournerai pas !

Ensemble ils rejoignirent les femmes et Maléral adopta un ton enjoué susceptible de dissiper les tensions :

- Le sas est-il propre et la merveline remontée dans sa cabine ? C'est vrai, ça, vous êtes là à ne rien faire !

- Quel culot, explosa Elsa. Et ce « machin »...

- ce « machin » attend qu'on le prenne gentiment par la main. De la cabine au réfectoire : vous êtes désœuvrées, ça ne peut pas durer !

Mel lui jeta un regard en coulisse et se fit insidieuse...

- C'est vrai, on pourrait donner un sens à cette croisière...

- Comprendre ces machins est autrement plus passionnant, risqua Joë aussitôt.

- L'ambiance de cette croisière les intrigue ! (Mel insistait lourdement, certainement décidée à poursuivre un but quelque peu obscur pour l'entendement de Cris. Mais Joë dressait déjà l'oreille...). Nous dire que le comportement de ces extraterrestres est inhabituel, c'est bien, mais nous aimerions connaître la suite !

- Vous n'êtes pas les passagères d'un vaisseau de l'Inter Stell, avec un Commandant pilote dans son poste et un copilote s'occupant des passagers pour les tenir en dehors de tout souci.

- Si ça va si mal, pourquoi ne pas nous arrêter là ? (Maradone ne ratait jamais une occasion de ramener les problèmes au plus simple.)

- Cette balade a été décidée avec Joë, donc, il faut être deux pour l'annuler.

- ... et comme ni l'un ni l'autre ne veut arrêter, ironisa Ervel.

- Il faudrait des faits irrémédiables. Or, jusqu'à présent, nous nous en sommes sortis.

- Et nous avons un pilote et un copilote qui connaissent leur métier, et qui n'envisagent pas un seul instant qu'ils pourraient ne pas avoir le dernier mot !

- Il y a de ça. Mais si vous estimiez que des risques ne vous concerneraient pas, nous pourrions vous descendre sur San Séverina. Nous ne vous en voudrions pas. Nous préparerons des attestations pour dégager vos responsabilités et valider les cautions.

(Mel lança un regard inquisiteur en direction des Cautionnées.)

- Ni Elsa... ni Nelly... Ni moi ! C'est bizarre : on ne sait pas où nous allons, ça va mal, mais tout le monde veut continuer !

- Pour dire vrai, nous hésitons à retenir un parcours particulier ne sachant pas si vous tiendrez le coup.

(Mel bondit.)

- Je me suis déjà expliqué sur ce point : je ne quitterai pas le bord ! Sauf pour une raison... qui ne regarderait pas tout le monde.

(Elle se tourna vers Cris. Mais Joë pensait, peut-être, à autre chose...)

- Cette bonne blague...

(Les deux Cautionnées ne prirent garde au non-dit ; Sullivan, elle, revenait à son idée première.)

- Et vous ne voulez pas renoncer... À quoi ?

- À cette croisière ! (Joë s'énervait.)

- « Ne pas renoncer » constituerait-il un but, insinua Mel.

- C'en est devenu un, trancha Cris, venant au secours de Joë. Ce sont ces mervelines...
- Alors pourquoi s'enfermer ? La croisière, dite « touristique », me semble diablement compromise.
- Dans l'ignorance : seulement aléatoire, c'est ce qui motive notre proposition de vous débarquer. Et en tant que Commandant...
- C'est le Commandant Maléral ou l'homme Maléral ?
- Le Commandant parce qu'il a la responsabilité.
- Commandant, je reste avec vous. (Nelly réaffirmait à tous son choix, d'une voix posée et définitive.). Et cinq ans ce sera court.
- Énormément d'incertitudes. C'est une responsabilité et ça relève de votre choix. Et si vous me demandiez les données de ce choix, je vous répondrais que je les ignore. Alors, il faut placer ça sur un autre terrain qui pourrait se résumer par le mot « aventure ». Ou, si vous préférez poser le dilemme autrement : « suis-je heureuse dans les mondes humains, puis-je vivre autrement. Oui, ou non ». Les mervelines deviennent un problème secondaire lorsqu'on le voit ainsi.
- Elsa et moi sommes de Cautionnées, est-ce que cette condition était impérative pour ce... « vivre autrement » ?
- Pour dire vrai, Nelly, Joë et moi n'avions pas pensé à tous les aspects de nos relations avec vous quand ces cautions ont été levées. Nous savions le voyage long et nous n'avions pas le désir de patienter et de remettre à plus tard ce départ. Nous ne pouvions pas nous en remettre au hasard pour lier connaissance et décider une compagnie à nous suivre. Discuter, négocier des contrats, les enregistrer, représentait des mois et des mois de perdus. Et, s'il y avait eu des différends : nulle envie de partir dans des procès sans fin ! C'était donc plus simple ainsi.
- Curieux, considéra Mel. Curieux... Mais ça ne change rien pour moi. Nelly et Elsa ont beaucoup rêvé à cette croisière et je comprends leurs hésitations.
- Je n'ai jamais dit que j'hésitais !, s'écria Nelly. Parlez pour vous et non pas à ma place !
- C'est que tu n'a pas écouté attentivement le Commandant, Nelly : il vient de parler de « choix de vie » comme d'un choix « définitif ». Et toi, Elsa ?
- Expliquez-moi pourquoi je devrais vous répondre, spécialement à vous, madame Ervel ? J'ai une raison de ne pas débarquer, c'est tout.
- Bien !
(Sullivan revint à la charge, préférant sans doute mettre un terme aux suggestions intéressées de la Sensitive.).
- Je m'informe ! Si tu veux descendre, Mel, je préparerai tes paquets.
- Trop aimable.
- Moi, j'aime bien savoir, c'est tout. Et même si je ne pouvait rien décider, ça ne changerait rien : la société, pour parler franchement, je ne la trouve pas folichonne. Je ne sais pas ce qu'en pense Elsa mais, pour moi, c'est ainsi. Et j'ai aussi une bonne raison...
- Que je devine ! l'interrompit Mel.
- Ta perspicacité pourrait t'aider à prévoir combien tu resteras de temps sur San Séverina-Station.

- Oui : « pas une seule seconde ! »
- Si vous pouviez vous calmer ! Joë et moi nous ne voulions connaître votre avis que pour vous donner la possibilité d'abandonner, et rien de plus. Pour vous laisser décider.
- Et vous en êtes pour vos frais car Nelly et Elsa restent. Je trouve regrettable...
- Regrettable ou pas, tu parles beaucoup à notre place, Mel !
(Ervel soupesa Elsa du regard ; puis choisit de clore la discussion...).
- Personnellement, ces dissertations n'ont pas fait bouger mes décisions d'un millimètre. Pour moi, tout est vu, et l'incident est clos.

* * *

*Des Feuilles et leurs miettes de Temps. Faire souffler le vent.
Cette Feuille seule. Faire briller. Guider son temps.
Pour le Grand Tout.*

* * *

Tous se plaignaient de maux de tête diffus, réfractaires à l'efficacité habituelle des timbres ; mais Cris, lui, se sentait en pleine forme. Une nouvelle fois il refoula les pensées qui l'habitaient et se concentra sur ce qu'il raconterait aux autorités de la Station. L'inter le fit sursauter : Joë s'impatientait.

- Explique ?
 - Nous approchons des limites d'écoute immédiate de San Séverina.
 - La merveline ?
 - Ça va. Normale
- Cris se prépara en songeant que Joë n'était, peut-être, pas très habilité à estimer en toutes connaissance de cause si l'Assistance était « normale ». Bof... Savoir ce qui serait bon ou pas bon de répondre aux sbires de l'Inter réclamait plus d'attention. Poser un pied sur le quai et être pris à partie dans les deux minutes par une volée d'avocats... Il prépara ses phrases tout en remontant au poste. Puis constata qu'il reconnaissait la merveline (?!).
- C'est la même...
 - Tu es rudement observateur !
 - Et elle n'a pas fait de manières ?
 - Non ! Étant donné que tu les dis « intelligentes », elle a dû deviner que tu reprendrais ta place ! Mais je n'avais pas remarqué que c'était la même. Elle doit prendre goût au poste de pilotage. N'empêche... tu es fort pour les reconnaître !
 - Je ne me l'explique pas. Bon, revenons-en à notre affaire : la limite, combien de temps ?
 - Six minutes. Je t'ai laissé quelques instants de battement.
 - C'était encombré ?
 - Le bouclier s'en est chargé. Et pour la Station, si elle devient curieuse ?
 - Elle le sera. La Faille sans procédure spéciale : nous accostons. De cette façon, je dirai que l'avarie a été contenue.
 - Ils auront vite fait de réclamer les extraits du maître.

- Oui mais, toi, entre temps, tu auras fait le plein !
- Bel optimisme.
- Ou nous avons déjà provoqué des dégâts et les scellés seront posés d'office dès notre arrivée, ou nous aurons un répit de plusieurs heures. Ce sera à toi de jouer. Je ferai traîner les choses. Ils ne peuvent pas refuser un accostage : qui dit accostage dit frais. San Séverina appartient à l'Inter et les Transports s'y font tous petits. Et l'Inter aime les procès à condition d'avoir déjà une main sur le bâtiment. Pour Elle, la réglementation n'est qu'un moyen. Pour les Transports, c'est l'inverse : ils ergotent sur les paragraphes pour se faire mousser avant d'en venir aux actes de justice.
- Tu me parais bien sûr de ton coup.
- Tu n'es pas obligé de me croire, mais plus les jours passent et plus je me sens intelligent.
- Et de plus en plus modeste, surtout !
- Prends des forces pour le plein.

Joë se leva et quitta le Poste. Cris eut la sensation que l'Assistance était réservée pour lui seul. (Apparemment, c'était un constat parfaitement idiot !). Il essaya de lire dans les yeux de la merveline mais n'y décela que deux puits aux dimensions de l'Infini. (Un effet de ses yeux étranges ? Elle ne s'était même pas tournée vers lui...). Peut-être était-elle déjà dans un autre monde inaccessible aux humains ?

Cris se secoua. La porte s'était refermée derrière les pas hésitants de Joë. Presque immédiatement, la Station appela le Ludion. Il monta le son.

Encore une « demande d'explications ». Maléral débita son laïus et repéra instantanément le voyant orange au-dessus de la caméra (ordinairement sans vie) du Poste : la Station voulait une vue de ce qui se passait dans le poste de pilotage ! Qu'y verrait-elle ? Un pilote et sa merveline, rien que de l'habituel et du réglementaire. Mais les contrôleurs reviendraient à la charge tant qu'ils n'auraient pas repéré d'éventuelles anomalies. DDe quoi, sans doute, étayer une plainte...

Un second voyant s'éclaira : la Station faisait parvenir au maître du Ludion une procédure d'accostage. Il n'y avait plus qu'à patienter. La caméra se remit en route, trahie par l'œil orange...

S'ils prenaient un long métrage, ça promettait sur leurs intentions ! C'était, aussi, qu'ils n'avaient pas encore trouvé leur bonheur dans les indices précédemment glanés !

Les tuyères de direction entrèrent en action. (Phase de retournement pour se présenter à quai.). La caméra s'éteignit. (Les « Fouille-chose » des Transports s'échinaient à justifier leur fonction, alors que, sur San Séverina, ils n'étaient que la cinquième roue de la charrette. Sinon la sixième !).

Dix longues minutes de silence total ; quelques vibrations sourdes ; puis la voix de la Station...

« Phase finale d'accostement. Vous vous trouvez sur la Station de San Séverina. Ce jour 28 Juillet 2672. Temps de Terre. Il est huit heures du matin. Veuillez préparer vos actes. Nous vous souhaitons un séjour fructueux... »

Suivait toute une série de chiffres identifiant le quai, l'emplacement, les coordonnées spatiales de la Station et les commodités diverses que le maître du Ludion traduirait en demande d'identification bancaire, certificats de vol et engagements de contrats... La Station ne perdait jamais le nord ! En sous-main, peut-être avait-elle déjà, simultanément, entamé les démarches pour mettre la main sur le vaisseau ; ce qui ne l'empêchait pas de vanter des avantages commerciaux, la qualité de ses services, l'efficacité de son arsenal, et les caractéristiques époustouflantes d'un avenir radieux !

Les principaux tableaux et écrans du poste du Ludion se désactivèrent. Cris n'avait même pas senti le moindre choc. Il fit sauter sa sangle et se leva pour libérer la merveline. Elle se laissa conduire docilement jusqu'à son local. (« C'est bien, Fleur, car, maintenant, nos minutes sont comptées. C'est très bien »). Puis il gagna le réfectoire. Joë et Ervel étaient déjà là.

- Ervel : interdiction de te faire voir. Idem pour Nelly et Elsa. S'il le faut, utilise le Don. C'est qu'il va falloir y passer le minimum de temps. Joë : le plein. J'ai pris un abonnement pour une agence d'Information ; on n'y coupe pas si l'on veut quelques nouvelles. Dès que j'aurai quitté le quai, ce sera le moment de prier le Vide. J'y vais...

* * *

Chapitre 9

Cris descendit sur le quai. Deux mauvaises surprises l'y attendaient. D'une part, en la personne d'un fonctionnaire de la Surveillance des Transports et, d'autre part, d'une demi douzaine de journalistes. (Quoique certains parmi eux n'avaient pas la mine de l'emploi !). Une sonde d'Information toutes les douze heures : l'Organisation avait-elle déjà activé ses relais ? Mais comment . Il marcha droit sur le gars en uniforme qui se tenait à l'écart des autres, et se présenta :

- Capitaine Maléral : Commandant-Pilote du Ludion.
- Capitaine, vous êtes tenu de mettre à notre disposition tous les enregistrements de votre maître depuis le 25 Juin.
- Ce sera fait. J'ai pris mes dispositions et je vous en communiquerai le code. Mais... ici ?
- Non. Les Transports attendront. Je dois vous conduire à la Prud'homie.
- Votre uniforme relève de...?
- De la Prud'homie ! Nous dépendons directement du Gérant de la Station.
- L'Inter Stellaire Compagnie, alors ?
- Si vous voulez.
- La Gérance...
- Que vous importe ?
- Y a-t-il une plainte déposée contre le Ludion ?
- Dans l'immédiat, pas à ma connaissance. Mais quand on se permet de prendre le nœud de Celcius à plus de 0,5 c, il faut bien se douter...
- Je n'ai pas causé d'accident.
- Vite dit ! Mais je ne suis pas là pour ça. S'il n'y a pas eu d'accident, vous vous serez payé une belle fantaisie tout de même. Quant aux conséquences, vous vous expliquerez à la Prud'homie. Avec un bon avocat vous n'y laisserez que vos étoiles. Moi, si je vous dis ça... Suivez-moi !
- Pour les enregistrements, dois-je prévenir mon copilote ?
- Un copilote...? Ma fiche ne mentionne qu'un copropriétaire : vous. Et un second propriétaire : Joël Kard... Une erreur ?
- Non.
- Votre maître est identifié, nous avons son code. Où est le problème ?
- Je vous suis...
- Vous aviez des consignes pour monsieur Joël Kard ?

- Pour ces enregistrements...
- Votre maître suffira.
- Nous avons des équipements supplémentaires. Des trucs de l'Institut...
- Des « trucs » ? Ah... Et votre maître...
- Il faudra le déverrouiller. J'aurais prévenu le copropriétaire.
- Vous avez un Interphone pas loin. Mais je me verrai dans l'obligation...
- D'écouter ce que je lui dis ? Aucune importance.
- Sur le coin, là... Permettez...

Maléral, sûr de son effet, décrocha le combiné.

Joë ?... Nous avons un comité d'accueil. Il y aurait une plainte. Alors tu me prépares les enregistrements « avant » la plongée dans la faille. Oui : « Avant » ! Les fouilleurs et tout le reste. Les balayages. Tout ! Tu vas à l'Annexe et tu fais le code « Sondes ». C'est tout. Je te tiens au courant »

Joë ferait le code dans la seconde puis se précipiterait pour le plein, c'était convenu. Et Maléral ferait traîner les choses, de quoi gagner une heure ou deux en sus.

Tout de même, cet accueil était bizarre : l'Inter se substituait aux Transports à la vue de tous. On ne respectait même plus les apparences ! Et, alors, pourquoi tenir la presse à l'écart dans ce cas ? L'Inter avait tout intérêt à faire le plus de bruit possible sur le fait qu'un vaisseau avait pris la faille en perturbant le trafic ! Et sans Procédure validée, puisque c'était le cas, qui plus était, histoire de moucher le ministère. Quitte à le faire parler « à chaud », lui Maléral, pour pouvoir disséquer ses déclarations et y trouver, par la suite, de quoi le coincer.

Tout ça était très étrange. Et le type qui l'accompagnait avait sérieusement accusé le coup dès qu'il avait compris que le Ludion était suréquipé en détecteurs. Enfin : ce bizarre personnage n'avait pas expressément décliné le nom de son employeur...

Un très bizarre employé de l'Inter, accoutré en fonctionnaire des Transports et, qui... l'emmenait dans des couloirs. Qui n'avait plus l'air pressé. Et qui était devenu muet...

Il devait réfléchir intensément car il n'était plus pressé d'arriver. (Avant d'avoir échafaudé des justifications ?). Un dédale d'escaliers automatiques, de trottoirs roulants et d'ascenseurs : le gars prenait le chemin des écoliers, sûrement. Sûrement, aussi, à un moment ou à un autre, il téléphonerait...

Visiblement, à son assurance, de prime abord affichée, avaient succédé la perplexité et l'hésitation. Il agissait sur ordre de sources obscures ; marchait sur des oeufs ; constatait que ce n'était plus aussi simple qu'on le lui avait présenté.

Comme prévu par Maléral, il s'arrêta près d'un Interphone Mais la courte conversation à voix basse n'eut pas d'effet salvateur escompté sur ses incertitudes car, il sembla encore plus préoccupé lorsqu'il stoppa son conciliabule. Il repartit, ralentissant encore le pas, suivi de Maléral toujours incapable de savoir avec qui il avait affaire.

Ils arrivèrent enfin dans les services de la Gérance de la station et le gars s'annonça auprès d'un cadre de l'Inter.

... « qui ne s'intéressait qu'aux enregistrements » et... « le maître du Ludion en avait déjà été soulagé ». De plus, au dire du chef du service local, ce n'était qu'un dépôt conservatoire. Donc, ça ne confirmait en rien qu'une plainte soit déjà déposée, ou qu'une fût prévue.

En somme : rien de bien particulier. Maléral joua le jeu et insista pour que tous ses enregistrements fussent déposés en un lieu sûr « d'autant qu'un navire inconnu avait tenté de détruire le Ludion en projetant des sondes contre lui... »

Le Commandant de la Prud'homie, un brin sceptique, ne chercha pas à dissimuler le peu de crédit qu'il accordait à une telle allégation. Puis, face à un Commandant Pilote, se décida à faire bonne mine après de méritoires efforts. Visiblement, il tombait des nues. Mais il avait dû vivre des situations similaires par le passé (?!) ; il recouvra promptement son flegme et exagéra son étonnement que Maléral et le sbire de l'Inter « puissent précéder les services de la Gérance dans une analyse de dossier qui, au surplus, n'était même pas prévue »

Le manège était édifiant : quelqu'un avait manigancé une réception désagréable. Mais l'affaire, mal agencée, se retournait contre l'initiateur ? Et si ce n'était pour autant rassurant, il était permis d'espérer fausser compagnie à cet intermédiaire en proie aux hésitations.

Le cadre de la Prud'homie se désintéressant d'eux, Cris et son « accompagnateur » durent ressortir. Le gars n'était plus à l'aise du tout : visiblement, quelque chose lui échappait à lui aussi.

N'empêche que le temps passait. Partiellement rassuré, Maléral pris son mal en patience. (« On » hésitait sur une conduite à tenir et « On » ne voulait pas gaffer.). Les uns et les autres pressentaient des interventions qu'il valait mieux laisser filer plutôt que contrarier ; aisé d'en déduire que des personnages importants trempaient dans cette affaire... Si affaire il y avait, puisque l'on n'avait pas jugé bon de mettre dans la confiance tous les cadres intéressés ! Alors, le zèle d'un seul ? Insensiblement, le type revenait aux quais, mais il changea d'itinéraire comme s'il n'avait pas voulu risquer de se retrouver avec les journalistes. Des vrais ou des faux ?

Maintenant, manifestement, « on » était embarrassé de lui. Et son chien de garde avait perdu toute assurance. Maléral exploita le premier ralentissement de pas pour s'inquiéter d'une adresse d'avocat efficace « ayant quelques connaissances en navigation »... Puis, comme pour lui-même, marmonna quelques commentaires sur « les enregistrements d'un fouilleur de l'Institut qui avait certainement une valeur légale, puisque l'Institut en utilisait pour homologuer des mondes nouveaux... ». En réponse, et hors de propos, son guide maugréa une vague théorie sur les verrous logiques et l'hypothèse de virus, « toujours possibles » (?!), et lui lâcha une adresse d'avocat. Puis... profita d'une baie vitrée pour jeter un regard sur les boursouflures de la coque du Ludion à l'amarre sur le quai. (Il venait de prendre une décision : vraisemblablement, courir rendre compte à « On » !).

Maléral avait vu juste : son ange gardien lui recommanda « d'éviter la Presse », lui donna une adresse de restaurant, et... disparut (!).

C'était à n'y rien comprendre. C'était fou comme ce gars avait eut l'air de tenir à la discrétion dès le début. Un mot s'imposait à l'esprit : « Organisation ». Jusqu'aux niveaux les plus élevés, « Elle » avait des types à elle partout sur les mondes : alors pourquoi pas ici ! Quant aux buts poursuivis, restaient les suppurations. Avait-on cru pouvoir retenir le Ludion en affabulant une plainte ? Savait-on où le Ludion se rendait pour vouloir le doubler ? Bien que tout ne s'expliquât pas au mieux : la vraisemblance était acceptable. Alors, peut-être, reviendrait-on à la charge avec un nouveau scénario (?)

Mais impossible de le déjouer sans quelques indications, au minimum, sur sa finalité. Maléral prit le parti de suivre la direction indiquée par la Console publique : marcher et se restaurer lui ferait du bien.

Il ne remarqua pas tout de suite qu'on le suivait...

*

Bordant les arsenaux de l'I.S.Cie, s'étendait une zone d'un hectare et demi considérée comme le cadran résidentiel de San Séverina-Station, le seul endroit de ce satellite artificiel qui fût aménagé de serres et de parcs privés (par ailleurs minuscules) : exceptionnelles concessions faites pour quelques richissimes particuliers compte tenu des prix prohibitifs résultant au mètre carré. Ces pâtés d'immeubles avaient bénéficié d'une recherche décorative indiscutable, trahissant la vocation de ce quartier réservé à une clientèle aux revenus bien supérieurs à la normale.

Huit appartements sur dix étaient désertés par leur propriétaire une grande partie de l'année. Les cours, les couloirs, les serres, les passages couverts, les îlots de verdure et les voies étroites en faisaient un labyrinthe plus secret que discret ; c'est en ce lieu que ce 28 Juillet 2672, monsieur Marc Viller - Secrétaire Général de l'Institut Scientifique des Mondes Humains - y séjournait incognito et... s'impatientait.

Soixante-dix ans passés, un mètre quatre-vingt-sept, une calvitie avancée, un visage émacié où prédominait un long nez étroit, beaucoup de rides, un regard vif et perçant abrité par des sourcils broussailleux : l'abord de Marc Viller n'encourageait pas les familiarités. Tout en lui trahissait l'homme influent habitué à recevoir le respect des autres. On donnait facilement de « Son Excellence » au Secrétaire de l'Institut. Il en acceptait le cérémonial, n'omettant jamais d'ébaucher un petit geste tout à la fois agacé et satisfait. Viller n'était pourtant que le secrétaire général et non pas le Président de l'Institut : donc rien d'autre qu'un organisateur des recherches et le répartiteur des crédits à l'intérieur de ce grand corps scientifique. Mais personne n'ignorait dans les Mondes que l'Institut avait été le Passé, qu'il était le Présent, et que, déjà, le Futur s'organiserait selon ses recherches. Pas un seul fonctionnaire de l'État des Mondes, pas un seul cadre supérieur de l'I.S.Cie (ou d'un quelconque Consortium Bancaire), pas un seul militaire de la Flotte, ne se serait avisé de porter ombrage à l'Institut : des technologies de pointes aux problèmes sociologiques induits par la Colonisation, tout était traité ou validé par lui. Par ailleurs, il coiffait également toutes les Universités et laboratoires de la planète Chante Cœur. Directement ou indirectement, la vie des Mondes se modelait dans ses entrailles et ses multiples ramifications.

Marc Viller connaissait sa puissance, mais aussi, sa faiblesse. Bien que n'ayant plus guère d'illusions sur la direction que prenait la Civilisation, il se voulait humaniste et considérait l'Institut comme le dernier rempart de la Démocratie et de ses valeurs. Aussi, si la pratique l'emportait sur l'éthique, Viller résistait âprement aux puissances mercantiles et comparait les Mondes à une machine folle ; il palliait donc aux dérapages subits et dangereux de ce « véhicule », faute de n'en jamais avoir choisi réellement la vicieuse direction. Toute sa lucidité était mobilisée pour retarder les échéances qu'il redoutait. Tantôt chêne et tantôt roseau, Viller louvoyait au plus juste entre priorités absolues et ce qui pouvait attendre. D'où une apparente versatilité traduite par ses silences hautains et un ton cassant qui surprenaient.

Une pensée vive et aiguë, alliée à une solide propension à agir, il poursuivait un projet, utilisant sans d'inutiles hésitations le prestige et l'efficacité de l'Institut pour ce à quoi il œuvrait dans le secret. Le pouvoir de fait de l'Institut sur les autres Grands Corps de l'État et des Affaires avait été bien utile, mais, depuis des années, il s'était révélé insuffisant, et bien souvent encombrant, pour certaines tâches ; en homme pragmatique, Viller avait dû faire la part du feu. Il avait été un homme seul, et les échéances ne l'attendraient pas. Alors, depuis huit ans maintenant, il traînait à sa remorque un petit homme rondouillard, aux yeux toujours en mouvement, perpétuellement affairé, possédant des ressources insoupçonnées dans tous les domaines : Pior Scherko. Viller n'aurait pu rêver complétement plus efficace pour le secondier dans le projet qu'il avait conçu vingt-deux années plus tôt...

Scherko flirtait avec la soixantaine. Chef de Département à l'État des Mondes, l'essentiel de son activité se situait au Ministère des Transports. Mais c'était un touche-à-tout. De plus, il était parvenu à déborder de ses limites sans se mettre à dos des autres départements tels que l'Armée et la Judiciaire (ce qui constituait un remarquable tour de force !). Viller comptait sur ce bras droit débrouillard pour l'intendance de son projet, et n'avait pu faire autrement que de le tenir, pour partie, dans la confiance. Une confiance toute restrictive : Scherko, tout polyvalent qu'il fût, ne pouvait qu'entrevoir qu'un pâle reflet des conséquences des faits... et certainement pas toutes les implications nécessaires pour un Avenir destiné à être écrit avec un grand « A ». En vérité, Viller ne voyait les lacunes de ce bras droit que comme une globale et insigne qualité : il en saurait toujours de trop !

Scherko, derrière une façade replète, à l'abri d'un abord frôlant la vulgarité, était resté muet comme une tombe pendant toutes ces années. Il allait se « salir les mains » et Viller lui en était reconnaissant... et l'appréciait pour cette efficacité qui permettait cette division du travail entre eux-deux.

Pour l'heure, Viller attendait dans un immeuble perdu du Parc, loué pour l'occasion, sous un faux nom... Le Ludion avait franchi le tronçon Celcius-San Séverina d'une seule traite et la conclusion coulait de source : le bâtiment avait vu sa marche perturbée dès les abords du nœud de Celcius-Système. Scherko, donc, avait failli. Viller avait relu la fiche de ce Maléral et force était de suivre la conclusion du maître de l'Institut couplé avec celui de San Séverina-Station : ce pilote n'était pas homme à s'affoler et à se précipiter à plus de 0,6 c dans la Grande Faille, si ce n'avait été pour une raison majeure de survie. Quelque chose de grave s'était produit, et Scherko en était le responsable. Et pourquoi Scherko n'était-il pas resté jusqu'au dernier moment là-bas ; le minimum aurait été de suivre attentivement le déroulement des phases prévues ?! Viller, donc, voulait une explication. Son mode de pensée s'accommodait mal de ces contretemps aux allures de coïncidences. De plus, il y aurait d'inévitables conséquences. Ça aussi c'était insupportable. (« Jusqu'à ce jour, Scherko ne l'avait pas habitué... »).

Enfin, l'Interphone signala l'arrivée de son bras droit ; Viller fit jouer les ouvertures des portes au fur et à mesure de sa progression et mit le brouilleur de micro en marche. (S'astreindre à une scrupuleuse prudence de tous les instants pour un tel projet...).

Scherko entra. Des voyants signalaient la fermeture successive des entrées des accès derrière lui...

Sévère, Viller regarda son éminence grise arriver. Scherko portait une tunique passe-partout. Astuce efficace : en enlevant les lisérés bleu, il avait cessé d'être un Agent du Gouvernement. (Scherko n'annonçait sa venue au clairon que lorsque son intuition l'exigeait !). Il était là, faux petit gros anonyme, tenant cachée sa débordante vitalité, sachant parler court, ou noyer l'interlocuteur sous une faconde torrentielle. Mais, à la minute, il se tenait debout, silencieux et immobile...

Viller lui désigna un siège d'un mouvement du menton. Lui-même s'assit, raide, laissant percer sa contrariété :

- Le vol de leur navire a dû être perturbé à Celcius.
- Même déduction pour moi. On ne peut tout contrôler. L'Organisation, certainement...
- Sur Celcius les Transports sont puissants, non ?
- L'Organisation nous donne du fil à retordre, même là-bas.
- Si vous y étiez resté...
- Trois mervelines. J'avais organisé. Le maître avait supputé ce que l'Organisation pouvait accepter comme limite supportable. Mais Elle devient puissante et perd sa prudence habituelle. Elle avait plus à perdre qu'à gagner en se conduisant de la sorte.
- Mais Elle l'a fait... Quels moyens ?
- Obstruction par des sondes au moment où le Ludion s'introduisait dans la Faille. Le vaisseau est sous scellés.
- Et vous garantissez qu'Elle s'en est tenue là ?
- Non : un second vaisseau a appareillé. Il ne tardera pas.
- Bravo ! Ça s'appelle agir dans la discrétion ! Conséquences ?
- Sans grandes conséquences... Le Ludion est à quai.
- Vous allez m'arranger ça.
- C'est fait.
- Ils doivent passer. Et ce second vaisseau, vous me l'arrêtez !

- Sur San Séverina, l'Inter a la main partout...
- Ne vous faites pas plus bête que vous ne l'êtes, Scherko, avec moi ça ne prends pas. Où en est cette patrouille de la Flotte ?
- Deux vaisseaux à la révision.
- Révision mais pas réparation : allez voir Brienne de ma part et obtenez qu'il intervienne auprès de l'Inter.
- Brienne... L'Amiral Brienne ?
- Bien sûr : l'Amiral ! Qu'il intervienne comme il le voudra. Qu'il intercepte ce vaisseau. En vol, s'il le faut.
- La Flotte ne contrariera pas l'Inter. Et difficile de rendre l'I.S. malléable sans lui exposer les raisons.
- Brienne contrariera l'Inter. Du temps qu'il nous faut et rien d'autre... Et vous ? Même sur San Séverina un agent des Transports peut taper sur la table, non ?
- Un amiral sera plus efficient. Et si le second vaisseau arrivait et repartait entre temps, avant que...
- Précisément : imaginez un poursuivant maintenant, Scherko ! C'était votre travail, ça. Alors inventez une plainte, faites une demande d'enquête, engagez une procédure, faites n'importe quoi, mais que le Ludion conserve une avance. Ne lésinez pas. Avez-vous le nom de ce vaisseau ?
- Je le trouverai, aucun problème.
- Et le nôtre ?
- « La Flèche d'Or »... Il est prêt à appareiller.
- D'abord, voyez Brienne. Il évincera ce troisième vaisseau. Que nous soyons assurés de la discrétion de l'opération. Il nous faut conserver des coudées libres. Et n'oubliez pas de faire le ménage dans les mémoires...
- Nous consommons beaucoup de virus.
- Il en restera bien assez pour notre retour.
- Je ne vois rien d'autre. Rassurez-vous...
- Nul besoin d'être rassuré, seules les certitudes m'importent ! Et c'est pourquoi nous sommes parvenus à ce résultat temporairement satisfaisant. Mais tout n'est pas gagné, Scherko, vous vous relâchez !
- Je le sais, monsieur le Secrétaire. Une erreur d'appréciation...
- Trois points : pas de traces... pas d'Organisation... et le Ludion repart.
- J'ai compris.
- Demain à la même heure... Je vous regarde sortir.
- À demain, monsieur Viller...

Scherko savait que le Secrétaire exérait les prise de congé qui n'en finissaient pas ; il tourna les talons et repartit de son pas sautillant. La première porte se referma dans son dos. Mais il se méfia de caméras dissimulées et se construisit un visage impassible : ceux que Viller préférait.

**

Maléral se rendit au premier restaurant que lui avait indiqué la première console publique de la station qu'il avait croisée. Ça lui coûterait quatre ou cinq cents solars, mais il en jubilait : Joë, là-bas sur le quai, devait courir partout, graisser des pattes, injurier San Séverina, l'Organisation et chacun des pontes du Bras Spirale en particulier, pendant que lui dégustait tranquillement son verre de leich glacé ! Penser que cette mixture était issue du plancton récolté dans l'océan de Celcius... Une marmelade aussi peu ragoûtante à l'origine... en faire une boisson aussi délicieuse... Et, celui-là, c'était du vrai ! Rien qu'aux reflets... Cris s'assura qu'il était dans une salle « autorisée » et alluma un cigare en savourant sa liqueur.

Le tout était de prendre son temps en souhaitant secrètement que Joë lui dirait au retour : « c'est fait ». Il suffirait de commander un second verre... (Des instants suffisamment rares depuis bien longtemps !). Puis Cris remarqua qu'il avait bizarrement oublié le menu (?).

Une sale impression l'envahissait, l'indéfinissable sensation du « déjà senti »... (Sacré nom du Vide, il y avait une Sensitive dans les parages !).

Ervel n'avait pas suivi la recommandation ! Un comportement qui donnait une consistance certaine aux suspicions de Joë...

Il observa les clients de la salle à la dérobée, mais n'y reconnut pas ni le visage ni la silhouette d'Ervel. Alors, une autre sensitive ? (Logiquement impossible : les Sensitives n'étaient pas légions pour fourmiller ainsi à chaque pas !).

De toute manière - impérativement - : « juguler ses réactions ». Les domestiquer, et se fabriquer promptement une personnalité : « Dans sa jeunesse, il avait connu une Sensitive... Un souvenir peu agréable... Un vieux souvenir... »

Celle qui l'espionnait, à la minute, devait se perdre en suppositions. (Par-dessus tout : « y croire très fort » à ce souvenir fabriqué. Puis, progressivement, orienter ses pensées vers l'image d'une « fiancée-imaginaire-qui-l'attendait-là-bas-sur-Viênès »... « La revoir-et-la-prendre-dans-ses-bras »...) Cris se mobilisa pour cet exercice, s'efforçant aux émotions factices, se suscitant de fictifs émois. La Sensitive, dans la salle, devait le guetter. (Surtout : ne pas la chercher des yeux !)

À croire que les Sensitives couraient les rues et les stations ! Qui traquait mentalement celle-là ? Un « agressif » ? Un « aventurier » ? Un tempérament sournois ? ou... un provocateur ? Traquait-elle une « ombre » encombrée de projets « risqués ou interdits » ? Une chiffemolle pressée de regagner « sa terre natale », se délectant pas avance d'une existence tracée au cordeau ?

(Cris se lova dans les bras immatériels.). Des ambitions de velléitaire sombrant dans une Alliance de Mariage bien conformiste, bien nette, bien molle... rassurante à souhait... De quoi décourager une armée de Sensitives en chasse...

Mais ça ne pouvait se prolonger : Elle détecterait - tôt ou tard - une fausse note dans son scénario. Si Elle en avait après lui... (« si »).

Cris appuya sur l'inter de la table et attendit le serveur : « Un velléitaire », après tout, pouvait « changer d'avis » et « ne plus avoir d'appétit ». « Ou reculer devant une dépense dispendieuse... »

Il décommanda le repas, paya les deux leich et le cigare, se leva. (Quitter l'établissement avec une mine ravagée par la nostalgie, minée par les souvenirs, en fabriquant ce désespoir de savoir sa « compagne » si loin...).

Curieusement, personne ne le suivit. (Logique, s'il était parvenu à accréditer l'image mentale du « Citoyen-moyen », parfaitement insignifiant, la quintessence même de la Moyenne-statistique...

Dehors il y avait la foule habituelle des stations de transit : techniciens-vendeurs en pièces détachées, économes, courtiers et gestionnaires à demeure, ceux qui se rendaient à leur travail ou en revenaient, ceux qui ne faisaient que passer sur la station... (Une Sensitive pouvait-elle « fixer » dans cette foule ? Et, surtout, en avait-elle après lui, Cris Maléral, pilote en transit ?

Grâce à Mel il s'était déjà essayé à se fabriquer de telles fausses émotions. (Sans certitude d'y être parvenu avec succès.). Il s'appliqua à poursuivre son exercice. (Dans un rayon de cinquante mètres...). Cris n'osait détailler la foule délibérément, mais son vagabondage autour des immeubles lui permettrait de repérer quelque silhouette déjà entrevues. (« Avant tout, ne pas prendre les choses à cœur... »). Il traversa plusieurs galeries, fit demi-tour, revint insensiblement vers les quais. Une femme d'une cinquantaine d'années était apparue et disparue de son champ de vision... (Pourquoi cette silhouette-là ?). Sacrée peste. Et par « qui » était-elle payée ? En avait-elle après lui ? Et puis, quelle importance... (« Ne pas s'énerver : il avait tout son temps »).

Peut-être, se faisait-il des illusions sur cette présence. Cris emprunta la voie qui menait aux quais et repéra celui du Ludion. Il tourna, revint et repartit, et aperçut le vaisseau, à plat sur son berceau. L'appareillage de chargement des carburants était encore accolé à sa coque... Il marcha encore plus lentement, et s'intéressa, longuement, aux trois vaisseaux qui le précédaient. Certaines de leurs caractéristiques... Surtout un remorqueur de minéralier dont les groupes représentaient l'essentiel de son volume ; des bossages sur la coque montraient le peu de place réservée à l'équipage... Un container, sur l'arrière, était en cours de chargement ou de déchargement...

Cris gagna une petite demi-heure à détailler le bâtiment puis repartit nonchalamment : « ça s'agitait » auprès du Ludion. Il semblait bien que le plein fût terminé. En ajustant ses pas, il gagnerait un petit quart d'heure encore... Un Commandant Trois Étoiles s'intéressant...

Il ne parvenait plus à se concentrer efficacement sur « ses souvenirs » à l'eau de rose, et se prenait à douter de l'existence d'une filature aussi exceptionnelle, quand il repéra, de nouveau, la tunique couleur pastel.

Il avait dû en faire de trop. (Le don de ces femmes était-il encore plus subtil ?!)

Inutile de tenter de l'abuser plus longtemps, si cette peste était réellement sur ses talons : il accéléra.

Joë était apparu, en haut, à l'entrée du sas... Dix mètres... puis trois... Cris accéléra encore. La plate-forme de l'ascenseur était immobile ; il monta dessus calmement avant qu'elle ne se mette en branle et commanda sa montée. La femme se rapprochait à grands pas, à soixante mètres à peine dans son sillage. Sa poursuivante devait compter ses pulsations comme dans spectacle à l'acoustique soignée ! Il détourna la tête ostensiblement tout le temps de l'ascension et pénétra tranquillement dans le sas en repoussant Joë discrètement, mais fermement...

- Le plein est-il terminé ?

- Te voilà ! Le plein... À l'instant ! Enfin, pas tout à fait... Je t'expliquerai.

- On s'en va.

- Là ? Maintenant ?
- Dans trois secondes. J'ai une Sensitive accrochée à mes bottes.
- Encore une, ce n'est pas possible !
- Ça l'est... Dépêche-toi. S'ils trouvent une combine pour nous retarder, c'est fichu.
- Le paiement n'est pas effectué...
- Quelle importance ? Trois secondes. Je te donne trois secondes. Pas une de plus. Au trot !

Tout essoufflé, Joë déboula à l'Annexe pour l'annonce. L'urgence : les femmes n'avaient pas l'avenir devant elles pour quitter le salon et regagner leurs cabines. Et les voyants des consoles s'éclairaient les uns après les autres... (Maléral ne plaisantait pas : là-haut, dans le poste, il rompait tous les contacts !). Sale blague que de partir de pareille façon pour des mois de voyage !

La Synchronisation avec la Station restait excitée, donc Maléral allait tenter le coup. Le berceau du quai devrait pivoter, et des systèmes d'étanchéité se déclencher, quand le Ludion passerait sous le Socle de San Séverina-Station... Joë se frottait les mains : il avait choisi le bon numéro, ce jour-là, au Vertige d'Orion, en se décidant pour Maléral. Quel Commandant aurait risqué aussi délibérément ses galons dans le nombre de ceux qu'il avait connus ? Assurément aucun !

Maintenant, il n'y avait plus qu'à s'en remettre à lui. Un dernier bond vers Alberthe. L'ultime bond, si... la station n'interrompait pas la manœuvre !

*

Joë rêvait à sa Belle Alberthe quand une voix au ton péremptoire le ramena à la réalité :

- Joë ! Une merveline dans le Poste. Vite ! Le berceau descend et tu ne sers plus à rien, lâche l'Annexe !

Cris compta les secondes. Quatre minutes et le processus serait irréversible. Le maître n'indiquait qu'un plein des trois quarts : « On » avait voulu enrayer le départ du vaisseau. Tant pis, il ferait avec ce qu'il avait. Il enclencha l'injection. Un maximum de pression... Le plus rapidement possible... Se poser des timbres, dès à présent...

S'ils croyaient pouvoir se mettre en travers... (Au point où ils en étaient !). La caméra extérieure ne montrait plus qu'un voile opaque semblant vivre : la coupole du sas mobile qui descendait. Les plaques du Socle se préparaient à se refermer ou bien ça ne tarderait plus... Attendre encore un peu avant d'allumer les groupes.

Un allumage « en manuel » impliquait des circuits exigeant l'abandon de ses programmes « préférés », aucune procédure ne provenant de la station, le maître « protestait » à sa manière : un écran se colora d'orange. (« Ça le contrariait » !).

Cris reprit l'inter :

- Tout le monde sanglé ! Réglage anti-g au « maxi » sur les couchettes.
(Joë entra, poussant une merveline. L'œil de Cris accrocha un écran.)
... Alors nous n'avons que les trois quarts du plein ?
- Ils l'avaient commencé. Et puis, sans me prévenir, il a été arrêté ! Ils ont invoqué une anomalie dans la masse du Ludion...

- Ta combine ne les a pas trompés ! De toutes manières, plus question de prendre la faille : on prend le large, droit vers les « Trois Amas ». Attention à tes côtes, ça va pousser ! C'est parti...

Le sas avait terminé sa rotation et la toiture cylindrique de sa verrière s'effaçait. La station n'avait plus le loisir d'interrompre cette manœuvre. Déjà, les systèmes enserrant le Ludion sur ses berceaux étaient enclenchés, et, à terme, le maître marquerait cette fin de phase...

Le bâtiment parut « flotter ». Au même instant, la console signala sa libération. Les groupes, par leurs premières pulsions, séparèrent le vaisseau de son butoir. Maléral pensa aux plaques d'acier et à leurs revêtements de céramiques. Tant pis, il y aurait de la casse ! Revenir pour payer une telle addition : de la pure folie ! (À ce moment précis...). Cette fois, l'irréremédiable s'accomplissait. (Il hésita encore quelques fractions de secondes : une éternité.).

Quelques secondes et ne pas franchir ce pas...

Trop tard ! C'en était terminé de ses étoiles. Pas uniquement pour un départ aussi « hors Règlement », mais, il venait de le soupçonner, parce qu'ils s'étaient fourvoyés dans une sale histoire. Une Sensitive sur Celcius et une seconde ici : deux hasards de trop ! Des complaisances flagrantes entre l'Inter et des forces occultes. L'Organisation, peut-être ? À vrai dire, il n'y comprenait plus rien, hormis que des forces souterraines agissaient.

Dans l'immédiat : tant pis pour la Station !

Cris accéléra la pulsion des injecteurs et son siège se creusa : les groupes lâchaient leur cyclone de particules. Le butoir s'échaufferait puis se ramollirait... Maléral libéra l'accélération des pulsions qui s'emparèrent de l'inertie du Ludion pour en faire une résistance quasi irréelle. Le maître, soucieux des « bonnes manières », protestait à sa façon en affichant des calculs compliqués sur un de ses écrans. Maléral n'y vit aucune interdiction à sa manœuvre sauf que...

Le voyant de la caméra du Poste s'illumina : la Station réagissait. (« C'est ça... Une photo pour la postérité ! »).

Maléral jeta un oeil dans cette direction tandis qu'une voix braillait du haut-parleur.

- ... La Station ! Vous décrochez la station ! Abrutis ! Ça va vous coûter cher ! Vous venez tout simplement de décrocher la Station ! (Un silence de quelques secondes, puis...). Et vous vous êtes mis à deux pour faire ça !

(Le technicien, engagé dans un concert de protestations parvenant des divers services concernés, abandonna le Ludion puis y revint.).

... Procédure d'amplitude station... Non, la faille n'y est pour rien : ce sont deux fous... Modification d'orbite. Il y en aura pour des semaines... Help, vous deux !? L'Inter va vous découper en de si petits morceaux que l'on ne retrouvera même pas vos ADN complets ! Si, si ! « Le Ludion »... Oui ! C'est le même... Help, les deux rigolos !? Avez-vous une petite idée du montant de la facture que vous allez devoir régler ?! Foutus dingues... Si vous croyez pouvoir disparaître...

(« Tu as bien fait de me le dire », songea Maléral, « je vais te la pousser encore un peu, ta station, de quoi vous occuper quelques mois ! Et... bien le bonjour à tous ! »).

La massive plaque du premier butoir se liquéfia, et une gigantesque gerbe de feu jaillit. Mais la poussée, étincelante, reprenait déjà contre la seconde plaque. Le Ludion, de nouveau arc-bouté, fit un bond en avant. Les bras de Maléral se paralysèrent. San Séverina devenait un halo trouble...

Ce n'était pas la meilleure manière de tirer sa révérence et de rester en bons termes avec le Gérant de la station ! Quant à espérer pouvoir revenir après un tel départ : le maître n'avait plus qu'à chercher la « Belle Alberthe ». À la chercher et à la trouver ! On ne les oublierait pas avant des dizaines d'années si San Séverina avait été bousculée hors de ses coordonnées !

Oui, des années. Des années et même plus. La Civilisation ressemblait de plus en plus fâcheusement à ce point brillant qui s'éloignait...

**

Chaque jour qui passait éloignait le Ludion de San Séverina. Le plein incomplet avait rendu impossible d'aller à Alberthe directement en contournant les « Trois Amas ». Quant à les traverser, casser le rythme des groupes en permanence, se faufiler entre ces milliards de roches, il ne fallait plus y songer. Le maître du Ludion avait délibérément pris le grand large, et, ses détecteurs en alerte permanente, il utilisait le moindre des astres pour des regains d'accélération, économisant ainsi son stock de carburant au gramme près.

Maléral ne quittait pratiquement pas le Poste. Les mervelines se succédaient tous les quatre jours. (Un travail réservé de Joë.). Celles, restées dans le local, passaient le plus clair de leur temps à se serrer étroitement, comme si elles avaient eu peur de ne plus pouvoir le faire de toute leur vie. Mais les relèves se faisaient paisiblement et les « taloches » ne s'étaient pas renouvelées.

Les semaines s'ajoutaient aux semaines. Bientôt trois mois de vol libre dans une zone dont l'exploration avait été abandonnée : aucun système viable ou même intéressant par là. (Bien trop loin de la Grande Faille, à présent, ces mondes, pour être rentables.).

Alberthe, bien que proche de la Faille, elle aussi s'éloignait : les calculs du maître, en permanence à la recherche de trajectoires économiques, étaient visiblement incompatibles avec une direction plus rassurante et plus simple. Les poussées des groupes s'en tenaient à 0,2 c : une vitesse permettant aux fouilleurs de détecter des blocs dangereux dans des délais raisonnables. Maléral refit son apparition au réfectoire avec le bon espoir d'avoir jeté dans la confusion un problème poursuivant. Il finit par s'étonner de ne plus y voir les trois femmes ; Joë le rassura.

- Je leur ai conseillé de prolonger le Traitement. Je n'ai pas voulu te déranger mais... les « émissions » ont continué !

- Ton relais ?

- Oui : mon relais ! Le Ludion émet régulièrement.

- Tu aurais pu m'avertir plus tôt. Tu dis : « régulièrement » ?

- Tous les neuf jours... À la seconde près !

- Tu devais fouiller les cabines...

- C'est fait depuis San Séverina.
- Sur la bande, rien de significatif ! Alors j'avais pensé que le pouvoir télépathique des trois mervelines... Parce que, après tout, ton relais ne donne aucune indications sur la nature des ondes, hein ! Le Ludion « émet »... D'une vibration des groupes aux mervelines : selon le maître, l'éventail des suppositions est large !
- Régulièrement tous les neuf jours. Tu tiens à ton Ervel !
- Ervel dort ! Je m'attends à tout avec ces mervelines : tous ces faits anormaux et inexplicables...
- N'est pas plus aveugle que celui qui ne veut pas voir !
- L'Assistance se fait, soit, mais c'est parce qu'Elles sont d'accord.
- Maléral, je te parle : « Ervel n'a dormi que trois jours ». Elle s'approvisionne au distributeur de sa cabine, j'ai vérifié ! Tu ne veux pas admettre.
- J'ai horreur des idées fixes car ce n'est pas bon pour raisonner. Elles sont d'accord pour ce voyage et je me demande si Elles n'en savent pas plus. Comme si Elles avaient deviné.
- Pour ce qui est d'avoir des idées fixes, c'est toi qui dérailles ! Des mervelines qui feraient des projets aussi, pourquoi pas ? Il faudra les emmener à l'Annexe, des fois qu'Elles estimerait que notre maître est un incapable !
- Avoir conscience du temps : ce ne sont pas des « bêtes » obtuses... Et nous savons...
- « tu » sais !
- Je sais qu'il faut compter avec ; et qu'il faut en tirer des conséquences pour ce que nous « voulons », nous.
- L'Assistance est efficace, oui ? Parfait ! Elle est bonne celle-là ! Mon relais ne servirait à rien mais toi tu te mets à croire à je ne sais quoi ! Piloter autant de semaines ne t'a rien valu, et ça je veux bien le l'admettre ; c'est tout de même plus simple qu'une de ces trois femmes ait une combine pour émettre, non ?
- Il y a des trucs qui ne collent pas.
- Tandis que tes élucubrations...
- Appelle ça comme tu veux. Ces mervelines nous préparent un tour.
- Elles viennent au poste sans rechigner. Leur assistance est efficace. Elles sont là : point final !
- Ce n'est pas satisfaisant pour mon crâne de trois étoiles.
- Écoute, Maléral, nous sommes en route pour Alberthe et... si l'on nous suivait ?
- Elles peuvent être « satisfaites » et le « brailler » partout, c'est ça mon idée.
- ...
- Elles ont des pouvoirs c'est indiscutable.
- Et alors ?
- C'est tout ce que cela te fait ? C'est comme de promener des caisses d'explosif ! Et Alberthe...
- Nous n'allons pas rebrousser chemin maintenant. Occupe-toi d'abord de ce signal !
- Ce qui m'intrigue, c'est ce cycle de neuf jours.
- Ah, tout de même !
- Je laisse le maître s'occuper de la marche, il nous rapprochera d'Alberthe. Ça nous laisse une marge de temps pour trouver.

- Ça... J'espère que nous n'allons pas repartir dans l'autre sens ! À combien de semaines estimes-tu ce qu'il reste de voyage ?
- Une semaine... Deux... Tout dépend de la prochaine « catapulte » que le maître trouvera.
- Et tout ça pour revenir près de la Grande Faille.
- Si le lest avait pu nous servir... Si San Séverina nous avait laissé en paix... Si, si, si... S'il n'y avait pas les braillements des trois autres...
- C'est vraiment une idée fixe : tu tiens absolument à ce que ce soit ces mervelines qui jouent à l'émetteur lumineuse !
- On ne connaît pas la nature de ces ondes, ni leur portée. Tu as fait la moitié de choses avec ton relais. Tu aurais mieux fait de ne pas m'en parler.
- Mais ce relais a effectivement enregistré.
- Faisons relâche un jour ou deux. Le maître trouvera bien une mélasse magnétique pour nous cacher. Et il faut arrêter ce traitement pour les femmes, car elles en auront pour des mois à s'en remettre.
- Je tiens le coup, moi !
- Mais tu n'es plus sous Traitement et tu sais où tu vas. D'ailleurs, il faudra les préparer...
- Les informer pour notre destination ? Je n'aime pas ça. On pourrait attendre.
- D'être posés sur Alberthe ?
- Je n'ai pas eu de relations privilégiées, moi !
- En attendant, l'Empreinte a dû se multiplier, et tu feras comprendre à ces femmes de ne pas jouer aux aguicheuses. Parfois j'ai la sensation de ne pas être moi-même et je ne réponds plus de rien.
- Tu évacueras l'Empreinte, ce n'est pas plus compliqué !
- Très drôle. Mais je ne sais plus si je dois encore parler d'Empreinte. Bien. Dès que le maître nous aura trouvé un paravent...
- Elle n'est plus très loin...
- Alberthe ? Elle a beau avoir soi-disant la danse de Saint-Guy, on la retrouvera. On aura fait le grand tour, et voilà tout. Allez, tout le monde sur le pont !

*

Le réfectoire restait la pièce la plus appropriée pour des retrouvailles, Maléral y entra frais et dispos. Joë et Nelly y étaient, ainsi que Nelly encore mal réveillée. Cris eût aimé y revoir Mel ; il y avait beaucoup pensé dans le poste à l'abri de sa présence physique et mentale. (Il frissonna à l'idée de toutes ces semaines qui avaient « creusé » l'Empreinte.)... Réflexion faite, mieux valait qu'elle ne fût pas là : il pourrait y rêvasser sans appréhender de crise immédiate. Mel Ervel... Apparue progressivement vulnérable, alors qu'au départ elle avait manifesté d'un bel aplomb ! Toute à l'opposé de Nelly Sullivan, si discrète les premiers jours, et qui, elle, révélait une opiniâtreté incontestable. Et Maradone, qui avait semblé vieillir de dix ans au lendemain de cette crise... (En convenir : il n'y comprendrait jamais quoi que ce fût.). Réfléchir aux mervelines, paradoxalement, devenait plus rassurant. Et ce Joël Kard ? Devenant hésitant, louvoyant, presque trouble, alors qu'il l'avait vu précis, obstiné, irréductible.

La promiscuité dans le Ludion révélait des réalités bien différentes de ce qu'il avait cru : l'espace de vie, étriqué, et les instants trop courts, sûrement. Il fallait bien une explication, si peu que ce soit rassurante, à défaut d'être rationnelle ! Parce qu'il ne fallait pas que ce fussent ces sensations qui le parcouraient : *sagacité, futur, lucidité, responsabilité...* (Des mots qui lui venaient à l'esprit sans trop savoir pourquoi !). Le constat d'un esprit devenu plus vif, plus pénétrant... Mais pas à propos des trois jeunes femmes ni de Joë, par contre. Lui-même n'osait même plus scruter « ses » motivations, s'accrochant à celles de son rejet de l'Inter et au peu d'attrait des mondes humains. Et voulant ardemment s'en satisfaire ! (Bizarre de revenir sur ces considérations...). Un Ailleurs bien net, bien délimité d'un côté, et, de l'autre côté, tout le reste flou. En fait : une étrange clairvoyance bien sélective.

Nelly était assise en face de lui. Avait-elle une raison bien ancrée pour avancer, pour être partie prenante, ou bien subissait-elle l'enchaînement des faits ? Les circonstances se construisaient autour d'elle et l'entraînaient-elle dans leur dynamique à son esprit défendant ? (Il se garderait bien de poser de telles questions, encombré qu'il était déjà avec les siennes !). Joë avait dû lui faire la leçon : elle avait totalement remodelé sa tunique achetée sur Selzé. Même la teinte, devenue pisseuse, avait été modifiée. Elle avait donc accepté le fait de ne pas précipiter Cris dans des combats qu'elle-même ne pouvait appréhender. Elle compatissait ? Un esprit simple soucieux d'éviter des complications ? Ce détachement froid...

Il lui adressa un merci, qu'elle reçut d'un air désolé. (Elle compatissait, donc.). Une réaction qu'il ne parvint pas à analyser : Nelly Sullivan était vraiment trop déroutante.

Comment reprendre le cours des échanges après ce constat d'échec !

(Mais il fallait garder l'initiative.)

- Il faut vous reprendre en main, Nelly ! Beaucoup d'exercice physique...
- Joë voulait que nous suivions le Traitement. Mais le temps me paraît court quand... quand je ne dors pas.

Cris préféra ramener la conversation sur le but même du voyage par le biais de leur départ en fanfare de San Séverina ; progressivement, Nelly Sullivan réalisa ce que cela impliquait, et se décida, quand l'évidence s'imposa à son esprit :

- Ce sera... ce sera impossible de revenir sur une station ?
- Joë et moi aurions les plus graves ennuis.
- Et Elsa... Et moi...
- Aussi. J'en ai bien peur, puisque nous sommes vos cautions morales.
- Auriez-vous pu l'éviter ?
- Oui... À condition d'abandonner toute idée de partir.

Sullivan resta pensive. Elle réfléchissait avec une grande tension inscrite sur son visage. Cris lui laissa le temps et Joë préféra s'esquiver.

La jeune femme parvenait à une conclusion progressivement...

- Nous ne pouvons plus nous poser sur aucune station, bien sûr... Ce qui veut dire que vous ne reviendrez pas. C'est ça ?
- Difficile d'affirmer l'inverse : ça irait très mal pour nous tous ! Pour vous : le retour au Pénitencier. Votre statut est clair : nous devons assumer votre statut de réinsertion sinon l'Administration reprend ses droits. Et elle y a tout intérêt si quelques fois quelqu'un d'autre se présentait à nouveau.

- Ce qui fait qu' Elsa et moi sommes solidaires de vous...
- C'est évident.
- Et, donc, Elsa et moi ne reviendrons jamais... J'ai bien compris ?
- Parfaitement.
(Sullivan détailla Cris avec acuité, puis son visage se détendit.).
- Ça fait un moment que vous gardez ça pour vous ?
- Un bon moment.
- De la franchise à retardement... Je ne sais pas ce qu'en pensera Elsa !
- Mais... Vous ?
- Sincèrement, tout m'est égal ! J'avais des difficultés à imaginer une réinsertion après cette croisière. Mon insertion première dans la société n'a pas été des plus réussies, alors je prenais soin de ne plus penser à l'avenir. Maintenant, ce sera différent.
- Pourtant plus grave et plus compliqué.
- Non ! Puisque je n'imaginai rien, sauf le pire. Où allons-nous ?
- Joë et moi avons repéré un monde discret et, souhaitons-le, désert. Sinon on nous ferait payer les dégâts de San Séverina tôt ou tard.
- Un monde désert. Ça existerait ?
- Joë affirme que oui. Mathématiquement, d'après des calculs...
- Je n'y connais rien. Donc : ça peut exister... Avec rien ? Pas de juges ; pas d'usines ; pas de solars...
- C'est une assez bonne définition. Toutefois, il faut préciser : air respirable ; l'eau ; température ; et... quelques détails de ce genre !
- Vous paraissez avoir déjà votre idée.
- Quelle perspicacité ! En effet.
- En sommes-nous loin ?
- C'est, encore, un secret.
- Qu'importe... C'est drôle ! Il faudra construire une maison ?
- Souhaitable. Mais n'anticipons pas, les désillusions nous guettent.
- Bizarre... Cette idée ne m'effraie pas. Elle est même séduisante.
- Si nous trouvons ce que nous cherchons...
- Sinon?
- Dix, vingt, trente ans, ou plus, à bord du Ludion : un voyage pour l'Éternité. À moins de s'étriper dans les deux mois !
- Oh, non !
- Dans de tels cas, il y a de quoi devenir fous.
- Alors vous trouverez un monde comme vous avez dit ! Dépêchez-vous !

* * *

Chapitre 10

Ignorante des implications pour l'avenir d'une telle perspective, elle adoptait l'idée d'un recommencement avec un enthousiasme puéril mais très serein, et, captivée, guettait les paroles de Cris. Elle rayonnait. Elle irradiait une confiance absolue ! Sullivan ne pouvait être si dépourvue de toute imagination ! Elle cachait donc une énergie disponible insoupçonnée. Alors que cette nouvelle aurait dû l'abattre... Ou déclencher une colère quasi immédiate. Son regard parut lire dans ses pensées :

... Je ne serai pas une gêne, Commandant !

- Oubliez mon grade. Tutoyons-nous, nos conversations en seront d'autant moins alambiquées.

- Je souhaiterais... Comme madame Ervel...

- Allons-y pour Cris. Ça te va ?

- Oui !

Joë revenait. Un retour très opportun, Maléral exploita immédiatement l'occasion :

- J'ai expliqué à Nelly notre situation et elle est d'accord.

- Au moins une : bravo ! Autant le prendre du bon côté. Le commandant vous a-t-il dit : « pas de retour »

- Oui.

- Je me demande ce qu'Elsa et Ervel en penseront.
- Maradone ? Elle s'effondrera. Ensuite, elle haussera le ton. Et, pour finir, elle sera la plus calme de nous trois.
- Vous la connaissez si bien ?
- Je le crois.
- Et Ervel ? , interrogea Cris.
- Le plus simple serait de lui dire.
- Ce n'est pas une réponse.
- Qui peut connaître Ervel ?
- Tu ne veux pas répondre...
- Non ! Ne me demande pas ça.

Cris n'insista pas. Chacun, au fil des secondes, se glissait dans ses rêveries. Personne n'était soucieux de relancer des phrases déjà dites : un souhait secret de ne pas bouleverser ses projets intimes, et, encore moins, d'en faire état ! C'est dans ces instants de torpeur, favorisée par la température de la salle, que Mel fit son entrée.

Visiblement, elle n'était pas au fait des sermons de Joë, ou bien elle avait délibérément décidé de les enfreindre : une tunique aux ombres soulignées de dorures poussiéreuses mettait en relief les contours de son corps. De toute évidence, la Sensitive avait compté les semaines d'Assistance et clamait à sa façon qu'elle était là ! Nelly la regarda entrer, afficha un air sévère, puis décida de l'ignorer. Mais, pour Cris, ce fut l'inquiétude : le voyage n'était pas parvenu à son terme et ces conflits potentiels l'angoissaient. Et si Mel s'était résolue à occuper « toute la place » possible...

Pour Joë, la Sensitive dans une tenue effacée et ses craintes seraient demeurées supportables ; mais, dans cette tenue, cela devenait de la provocation ! La jeune femme représentait déjà un silex forcé dans une mécanique fragile, alors, s'imposer ainsi, et le facteur impondérable renaissait dans tout ce qu'il pouvait avoir de potentiellement catastrophique. Et impossible de la mettre sous sa coupe ! Tout le contraire : cette engeance avait mis la main sur Maléral et les tenait tous ! L'irruption de Mel Ervel dans ce voyage avait tout faussé : les Cautionnées pour circonvenir Maléral, et il gardait indirectement le pilote sous sa coupe. (Un raisonnement que les événements n'avaient ni confirmé ni infirmé !). Mais, la Sensitive, Joë l'aurait bien étranglée de ses propres mains ! Elle personnalisait tous les groupes de pressions pouvant entraver la route vers la Belle Alberthe et ne pouvait qu'être un agent dépêché par l'un d'entre eux : donc une ennemie irréductible qu'il fallait déstabiliser à chaque fois que c'était possible. Il l'attaqua aussitôt :

« Tenez... Voilà notre sensitive en beauté ! Le Don serait-il devenu moins efficace et réclamerait-il des expédients plus terre à terre ? »

Au contraire de Cris et de Nelly, Mel ne fut surprise qu'une fraction de seconde. « La haine »... (Joë avait soixante-cinq ans... Non : ce n'était pas ça.). Une « bête » était enfouie dans Joë. Une bête à deux têtes : l'une calculatrice et pondérée, et une seconde, désordonnée et agressive. Il maîtrisait mal ces affres intérieures qui le mèneraient fatalement aux actes les plus irrationnels. La folie, peut-être... Mais il se contrôlait encore et l'échéance dévastatrice était reportée. Mel s'attendait en permanence à ces mini-explosions ; elle préféra temporiser.

- Allons, monsieur Kard, toujours agressif ? Ça fait un moment que l'on ne s'était vus, pourtant ! Et j'ai fait l'effort de me faire voir sous un angle plus « humain », constatez-le !
- J'avais prévenu... Une femme d'un âge mûr comme le vôtre aurait dû ne pas l'oublier.
- Beurk... Pas très net tout ça... Hein, Pépé ?
- Tout ce qu'il y a de plus net ! Madame arrive en grande tenue : « me voilà, regardez-moi »... Mais, moi, j'ai mon idée.
- Et moi aussi !
- Et vous arrivez en sachant ce que ça va produire.
- J'existe, même si ça te dérange !
- Vous recommencez, tous les deux ?! Quelle plaie ! C'est l'instant de faire le point et ça passera avant vos chicaneries.

Joë devança Cris, content de l'effet supposé de ses paroles : une sensitive ne pouvait qu'avoir connu une vie facile !

- Madame Ervel, vous vouliez quitter Celcius ? Eh bien, nous sommes tous bons pour faire pousser des légumes en dehors des Mondes ! Terminée la promiscuité avec les milliers de crânes mal faits ! Mais il faudra vous habituer aux nôtres ! Toujours les mêmes. Et plus de galeries marchandes où s'habiller gratuitement, alors que les autres, eux, payaient !
- Peut-être espères-tu me démoraliser, Pépé ? Tu n'y comprends rien et je vais te dire ce que tu es... Laisse, Cris, je ne serai pas méchante : monsieur Joë adore faire monter la température. Il pense que tout fondra et que tout redeviendra bien rond, bien net, bien propre, bien lisse, et... à son usage exclusif bien sûr. Eh bien, tu te trompes, Pépé ! Ces conflagrations ne se produisent que dans ta tête. Exclusivement.
- Des phrases !
- Je suis sensitive et autant en rester là. Qui parlait de légumes ? Ah, Joë... Et pourquoi pas ?! Encore que je suis curieuse de t'y voir, toi aussi ! ...Ce qui signifierait qu'il ne... serait plus question de « croisière »... Du « provisoire » avec une image de « retour »... la sensation de « revoir »... Rien ne correspondait et je l'avais senti. Eh bien, je suis dans le même état d'esprit que Nelly, ici présente : « tout relève du superflu... sauf... » N'est-ce pas, Nelly ?
- ...
- Oui, Pépé, j'en avais assez de m'évertuer à paraître un laideron !
- Mel !
- Permits, Cris : il n'y a pas que Sullivan pour penser à son... « usage personnel ».
- Une mise au point ce n'est pas la guerre !
- Nelly et moi nous sommes comprises ! Il était question de... légumes... Cris ?
- Nous ne pourrons revenir dans les Mondes et j'en ai tenu Nelly au courant.
- Devenir tous colons ? Pourquoi pas. Mais tu prêcheras une convertie, je t'avertis ! Serions-nous arrivés ?
- Ça vous intéresse tant que nous soyons... « arrivés » ?, grinça ironiquement Joë, persuadé qu'Ervél s'était dévoilée imprudemment.

- Moi ? Non ! Mais, à Celcius, ça intéressait beaucoup de monde votre départ. Beaucoup de monde, oui. Tu peux réfléchir, Pépé, mais il te faudra l'admettre. Et tu es bien le seul à qui ça fasse plaisir. Ceci dit, puisque nous en sommes aux confidences... C'est qu'il en a passé du temps à me surveiller, monsieur Joë, puisque jusqu'à ce jour, j'ai quasiment monopolisé ses pensées !
- Oh, mais... je comprends... Je comprends, même, parfaitement ! (Joë exultait.)... Sûr qu'elle était payée pour nous espionner. Non, ma belle, nous ne sommes pas arrivés. Inutile de te précipiter sur ton émetteur !
- Quel émetteur ? Mon pauvre Joë ! Mille regrets, je n'ai pas d'émetteur et je ne suis payée par personne. J'ai refusé...
Maléral accusa le coup immédiatement :
- Mais... alors... ?
- Il faut rassurer Joë, Cris ! Il me surveille depuis si longtemps. Et puis ça devient pesant cet espionnage perpétuel. Évidemment que j'aurais pu l'être « payée »... mais j'ai refusé ! (Cris, ébahi, se pencha vers elle.)
- Tu es en train de nous dire qu'il avait vu juste ?!
- Cette surveillance me pèse. Nul besoin d'être payée par des inconnus pour vous suivre : puisque je voulais vous accompagner de mon propre choix ! Des types m'ont fait cette offre : « vous accompagner... rester proche ». Je l'ai trouvée idiote, mais ils insistaient ! Seulement ça : « vous accompagner partout où vous iriez ». J'ai même pensé que c'était un stratagème venant de vous pour me forcer la main ou me mettre à l'épreuve. J'ai dit que c'était grotesque ; alors ils m'ont présenté le marché d'une manière totalement différente :
« Votre histoire personnelle on s'en moque. Ou bien vous les aidez à embarquer... ou bien nous les liquidons sans préavis ». Après deux minutes de discussion, ça faisait un choc !
- Ben voyons! ironisa Joë. Et la sensitive fragile et crédule se met à trembler pour l'homme qu'elle aime ! « Attention-car-nous-sommes-des-méchants »... Et l'on vous découvre à la porte de la boîte, fin prête !
- Deux types, puis encore deux autres qui ne plaisaient pas. Mais, surtout, je sentais des présences psy. Et quand une sensitive est opposée à des autres sensibles, plus rien n'est possible pour elle ; sauf de croire ou de ne pas croire. Il s'agissait de vos vies, ce qui ne laissait pas beaucoup de place pour d'autres certitudes. Tous ces gens étaient des professionnels. Moi, j'avais compris dès le début que vous vous engagiez dans une opération périlleuse, alors je vous ai suivis. Quelqu'un qui n'était pas là manigançait tout ça.
- « Quelqu'un », s'inquiéta Nelly.
- Je dis « quelqu'un », mais je n'en sais rien. Il y avait une volonté à l'arrière plan. La Police ou l'Armée, je l'ignore ! Et puis je ne les ai pas revus.
- L'Inter Stell., insinua Joë.
- J'ignore « qui » ! Il me fallait embarquer avec vous, et c'est ce que je voulais sans que l'on m'y force ! Un des types m'a donné un nécessaire de maquillage que je devais ouvrir de temps à autre.

- Et, donc, Mel Ervel, ici présente, envoyait son petit signal en toute innocence ! Ce qui fait que l'on nous suivait à la trace sans difficulté. Et moi : eh bien je n'aime pas ça du tout ! Et, de plus, ils n'ont même pas eu besoin de se creuser les méninges pour décrypter nos conditions de vol ! Tu comprends, Maléral : on a vite « compris » nos moyens d'accélération , et, au millimètre près, on sait où nous nous trouvons à la seconde-même. Voilà !
- C'est vrai, Mel ?
- Je ne comprends rien à ce qu'il dit : je n'ai rien émis puisque je me suis débarrassée de ce truc !
- Mais un navire nous a suivi et a tenté de nous détruire tout de même ! (Joë voyait enfin s'expliquer les mystères que le tenaillaient !).
- Attends, Joë! C'est à se demander où tu as eu tes deux étoiles. Nous n'avons pas affaire avec des rigolos et ils n'ont pas pu se contenter d'un signal aussi aléatoire ; une filature stellaire à la merci d'un émetteur, ça ne tient pas ! Ils ont dû coupler avec un autre signal.
- Le lendemain, après le premier repas sur Celcius, quand vous êtes partis louer ce logement, il y avait plusieurs équipes. Ces types qui m'ont parlé et ces femmes qui rôdaient. Je sentais que c'était tout un ensemble, comme un filet autour de nous. Mais ils ne pouvaient pas deviner que je voulais, moi aussi, disparaître. Je crois qu'ils savaient qui j'étais. Pourtant, j'ai toujours tenu mon barrage mental ! Peut-être me suis-je relâchée par instants. Bref : je ne devais pas vous prévenir mais vous aider pour faciliter l'enlèvement de ces mervelines « puisque vous y teniez ». C'était dans mes capacités et tout avait l'air si bien organisé. Et ils vous connaissaient comme leurs poches !
- Pas difficile : nos fiches sont à l'école de l'Inter... Pareil pour la suite de notre carrière : tout est noté, disséqué et apprécié. Donc : il y a un deuxième émetteur quelque part.
- Tu la crois encore !
- Fais bouger tes synapses, Joë ! Nous allons devoir ausculter la coque du Ludion à l'extérieur, vu que tu as déjà inspecté l'intérieur. Ensuite, Mel ?
- J'avais senti que vous vouliez disparaître, ça ne pouvait mieux coïncider : vous réussissiez et moi également. Et j'ai jeté leur boîte à l'Astroport. Ils ne m'avaient rien demandé d'autre que de me joindre à vous.
- Maléral...
- Laisse-moi réfléchir, Joë ! Je pense à ce second émetteur. Les fouilleurs n'ont rien détecté et je m'interroge.
- Elle vient de l'avouer : nous sommes suivis !
- Nous sommes quasiment à l'arrêt ; un vaisseau proche aurait été repéré.
- Tu la crois encore, c'est fou ! Ils nous suivent de loin !
- Il me semble qu'elle dit vrai. Ils ne voulaient pas nous courir après mais nous pister. Ils n'ont pu que se donner les moyens maximum pour ce résultat : « ne pas nous perdre ». C'est vraiment une sale affaire, ils jouent au chat et à la souris avec nous. Et si nous repartons, nous nous trahissons.
- Je ne sais pas ce qui me retient On n'est pas plus buté ! Et ce signal, tu l'oublies ?

- Ça suffit, Joë ! Elle a cru que c'était tout simple : « je n'ouvre pas leur boîte et, hop, plus de problème ! »

- J'essayais d'être anonyme et ils me sont tombés dessus ; j'ai immédiatement repéré ce que je crois être deux sensitives qui tournaient dans l'hôtel tous les derniers jours. Je ne savais même plus si mes émotions étaient authentiques ! Et ça allait si vite... Ils m'ont dit que vous aviez loué un logement et m'en ont donné l'adresse. Le nom du bar où vous étiez et ce que vous alliez y faire. Et sur l'autre plateau : leurs menaces.

- J'ai le regret de te dire, Joë, que nous avons attiré leur attention avant Celcius. Ou bien, toi, par le passé, avec tes recherches.

- Comme ça, c'est facile !

- Cependant, l'énigme est ailleurs. Je vais, d'abord, passer la coque au peigne fin. Et arrêtez de vous chamailler ! Mais si tu veux mon avis Joë : prie les dieux du Vide que je trouve quelque chose. Car il se pourrait bien qu'il y ait du monde « là-bas », en même temps que nous. Et arrêtez vos gamineries, je veux faire le tour de la question dans le calme !

Restés seuls, Joë, Nelly et Mel s'enfermèrent dans un pesant silence. Puis Nelly s'en alla et Mel la suivit de peu, laissant Joë au bord de l'explosion. (Être l'instigateur du voyage et ne même pas pouvoir balancer cette Sensitive par le sas ! Et puis... il y avait trop de monde autour d'Alberthe, beaucoup trop !

**

Maléral passa toute une journée à inspecter l'extérieur de la coque du bâtiment et ne trouva rien. Alors, où était cet émetteur ?

Il rentra, regagna sa cabine, et se mit à son aise... À bien y réfléchir, rien n'interdisait qu'un quelconque relais n'ait pas été introduit « dans » le vaisseau. Avant leur départ de Celcius-Planète ? Dans leurs bagages ? Le problème se compliquait.

En dénicher un, caché par exemple à la base d'une parabole, aurait été presque rassurant. Alors, les bagages ? La soute en était pleine. Quel objet se prêtait ? La réponse était évidente : la bouée homologuée que Joë avait exigée. Voilà ! Les bouées de propriétés, une fois activées, émettaient un signal « d'existence » d'une portée dépassant cinq secondes/lumière : largement suffisant pour la retrouver ! Pour peu que l'on sache dans quelle zone de l'espace elle avait été implantée. Ce qui induisait l'idée très désagréable que leurs « poursuivants » seraient tranquillement installés en orbite dès que Joë l'aurait posée sur le sol. Et « Ils » avaient même eu tout loisir de suivre le Ludion à distance dès leur départ. (Leurs fouilleurs de l'Institut n'avaient rien « vu » de ce signal : parbleu, ils n'étaient pas conçus pour « se » découvrir !).

Il bondit dans l'ascenseur et dégringola au niveau moins quatre, chercha parmi les caisses, repéra celle de la bouée, et fit jouer les serrures qui... se refusèrent. Il remonta jusqu'au réfectoire. Joë n'y était pas. Cris le retrouva dans sa cabine et le secoua :

- Les clés de la bouée, vite !

- C'est que... C'est ma bouée !

- Ballot ! Je pense que l'émetteur de ton signal est dedans.

- Sur la coque ?

- Je te dis qu'il faut vérifier ta bouée. « Dans » la bouée : je pense qu'elle doit être activée.
- Dans la soute ?
- Oui ! Il suffit d'un relais à résonance et le signal s'en va par une antenne.
- La console du Poste...
- N'enregistre rien puisque ça ne passe pas par elle !
- Ne touche pas à la bouée, elle est homologuée !
- Tu dérailles, Joë ? Ta bouée doit être activée, comprends-tu ?
- Je... je vais aller vérifier.
- As-tu peur que je la mange ?
- J'irai la regarder.
- Je peux, tout de même, t'accompagner, non ?
- C'est moi qui le ferai.
- Eh, Joë, la bouchée ne serait-elle pas un peu grosse pour une seule personne ?
- Quelle bouchée ? Mel ?
- La Belle Alberthe, courge ! Et sans oublier tes cactus !
- Je la vérifierai, je te dis.
- Tu y vas en courant tout de suite, ou bien je te démantibule ! Vu ?
- Ça va, on y va !

Dans la soute, Joë protestait encore, hésitant à ouvrir la fameuse caisse. Cris lui attrapa le coude...

- C'est bien celle-ci ? Faut-il que je te tiens le bras !
- Euh... Ben, oui.
- Ouvre !
- Qu'est-ce que tu vas chercher, je n'allais pas l'activer pour brailler partout où j'allais !
- Ouvre ! Premièrement : c'est où « nous » allons. Deuxièmement : assez crétin pour nous encombrer de ce truc idiot.
- Idiot ?
- Ouvre, je te dis !

*

Évidemment, la bouée était activée. En fouillant les recoins de la soute, Cris était certain qu'il y trouverait un relais. Du travail de « spécialiste », il en aurait mis sa main au feu : un tel relais nécessitait une grande précision et une connaissance parfaite du vaisseau pour éviter une résonance intempestive risquant l'intégrité du bâtiment. Cris se sentit mal à l'aise. Il était furieux et atterré rétrospectivement. Joë jurait ses grands dieux que ce n'était pas lui qui avait enclenché la mise en route ; c'était encore plus angoissant ! Une « main » discrète ? Où ? Sur Celcius-Planète ou sur un satellite ? C'était fou. Et pourquoi pas un de ces deux inspecteurs, le jour de l'homologation du Ludion ? Ils étaient restés suffisamment hors leur vue à « inspecter » les circuits refaits...

Cette fois les événements prenaient une tournure d'une toute autre dimension. Ainsi le dilemme se modifiait, et les alternatives sur les projets de leurs poursuivants se multipliaient : « On » n'avait pas souhaité les suivre de près... (L'Organisation était à éliminer d'office !). Qui avait intérêt à les laisser filer vers les « Trois Amas » ? (Puisque le Ludion était parti initialement dans cette direction !). Beaucoup de questions. Tout résidait maintenant dans cette balise qu'il allait falloir neutraliser. Et sans éveiller les soupçons de leur suiveur...

- Je la monte au Poste. Il faut s'assurer si l'intérieur n'a pas été trafiqué.
- Pas question ! Elle est homologuée : donc, verrouillée.
- Désolé, p'tit Père, il faut bien commencer par le début et voir ce qu'elle a dans le ventre. Avais-tu besoin d'emporter ça ?! Nous sommes bien avancés à présent ! N'était-ce pas plus simple de rester ignorés ?
- C'est que...
- Tais-toi donc ! Nous sommes dans de beaux draps. Allez, on remonte...

Joë, le visage décomposé, dut se résoudre à donner le code de la serrure du container. La bouée apparut, de couleur métallique, terne et sans inscription. L'objet, d'une longueur d'une quarantaine de centimètres, oblong et massif, aurait pu ressembler à une marmite, si ce n'avait été plusieurs renflements successifs. Elle était prolongée à une de ses deux extrémités par un couvercle amovible permettant d'adapter un pied pour son assise dans des sols de diverses natures. Plusieurs dispositifs étaient proposés et logés dans des alvéoles ; Cris les négligea et ne sortit que le lourd corps. Les systèmes étaient mécaniques et ne recelaient aucun circuit.

Les yeux hésitants entre fureur et désespoir, Joë observait la manipulation comme si on lui avait arraché une partie de sa propre vie ; l'un sur les talons de l'autre, ils revinrent tous deux dans le poste.

Cris s'échina aussitôt à ouvrir le corps jusqu'à voir apparaître les diverses connexions qu'il commenta...

- Vois-tu ce circuit ? Il a été ajouté. C'est du beau travail, mais ça se voit. C'est pour amorcer le relais, que l'on trouverait dans la soute ou ailleurs si l'on cherchait bien. On verra ça plus tard, c'est sans importance. On conservera le principe pour leur rendre la pareille. Une balise en place envoie un signal permanent propre mais aussi repérable par sa dispersion : on en détermine le temps qu'il a mis, et donc, d'où il vient... « Ils » connaissent par cœur le code de celui-ci, évidemment ; je vais donc modifier sa périodicité et son intensité, comme si le Ludion l'emportait « de plus en plus loin ». Mais pour trouver deux raisons intelligentes qui vont les égarer, il n'y a que le maître qui saura les calculer. Nos poursuivants iront se perdre « par là » en croyant nous suivre : un n'importe où bien précis. Même s'ils se posaient sur Alberthe pour une raison quelconque, ils seront au désespoir en croyant leur gibier parti pour les Confins. À moins que, par une astuce technique, ils ne se rendent compte qu'ils sont assis dessus.
- Elle ne vaudra plus rien pour le Bureau des Homologations !

- Imagine que quelqu'un veuille explorer la zone à peu de frais : il laisse les autres s'y aventurer et il les suit, bien tranquillement, de loin ! Et il n'y a plus qu'à les aborder, ou leur tomber dessus quand ils se sont posés. Car s'ils se sont posés, c'est forcément sur un monde intéressant. On ne se pose pas sur un caillou sans intérêt, hein ! C'est tout bénéfique, et c'est, peut-être, à nos dépens aujourd'hui. L'Organisation pourrait s'intéresser à ce petit jeu ; mais ça ne colle pas. Et il y a ce que nous a dit Mel : deux sensitives sur un coup à Celcius... plus une troisième sur Selzé... Ça fait un peu trop ! Dommage que ce soit nous qui les intéressions.

- Tu oublies celle que nous promenons gratuitement.

- Ça te reprend ? De quelque manière que l'on retourne cette affaire, c'est à n'y rien comprendre. Je ne sais pas ce que nous transportons de si important, mais ils en seront pour leurs frais : je préfère modifier cette balise.

- Qui ne sera plus une balise de propriété...

- Tu as raison. Mais elle ne l'était déjà plus avec le petit bricolage de nos « amis ». Sur Alberthe, le soi-disant émetteur de Mel, s'il existe, sera repérable. Tu seras satisfait de le voir, mais nous n'y toucherons pas : nous ne pourrions même plus arrêter cette bouée maintenant, au risque de leur fournir une indication. Et, enfin, je jurerais que son code ne figure dans aucun catalogue, c'était uniquement un moyen de nous repérer. Astucieux, d'ailleurs, avec une telle portée ! J'espère que le maître trouvera les deux solutions, car je ne nous vois pas devoir expédier le Ludion vide pour « un nulle part » quand nous serons sur Alberthe : j'ai envie de pouvoir revenir ! Maintenant, tu me laisses tranquille. Si je détériore ces circuits, « Ils » le sauront : alors ils se rapprocheront de nous et il ne faudra plus espérer les semer.

- Avec toutes ces circonvolutions que nous avons faites ?!

- Il y a belle lurette qu'ils ont compris notre principe de progression s'ils sont à l'écoute. Et espère très fort qu'il n'y ait pas un autre système encore caché à bord !

Enfin, Joë quitta le poste. Encore un mystère d'éclairci. Mais un problème en plus car le « bricolage » d'une balise de Propriété était délicat. (Faire sauter les verrous, sans en fausser le code : « On » était très fort !).

De plus, Cris n'avait pas dit le fond de sa pensée à Joë : si le Vieux s'imaginait prendre possession de « sa » Belle Alberthe en toute quiétude, il se faisait des illusions. (Des Sensitives, plus des spécialistes de première force.). Et l'on avait su qu'ils enlèveraient des mervelines ! Au cours de toutes ses années de recherches, Joë avait dû finir par intriguer du monde et, de ce moment, on l'avait eu à l'œil. Mais tout n'était pas perdu ; il suffisait de calmer le Vieux et de contre-piéger cette ferraille. Après s'être donné tant de mal, Ixis gagnerait à rester Ixis ! Après tout, rien ne prouvait qu'on sache leur véritable destination, et si ces inconnus allaient se perdre derrière les Trois Amas en croyant faire une bonne affaire, ils auraient tout le temps pour méditer sur leur déconvenue !

L'esprit rassuré par ce plaisant et possible épilogue, Cris, patiemment, attendit les raisons du maître. Puis il désamorça l'appareil. Satisfait d'avoir neutralisé la lubie de Joë, il descendit au petit salon, persuadé y trouver le repos. Ce fut pour y rencontrer Elsa, toute seule. (Décidément, le Ludion devenait vraiment « petit » !).

- Tu t'isoles, après toutes ces semaines ?

- Je suis enceinte.

- Cette crise ?
- Ce n'est pas de Joë, non !
- Mais tu t'inquiètes des circonstances...
- Oui !
- Tu seras mère. Et moi père.
- Comme ça, c'est simple !
- Ce voyage nous aura réservé suffisamment de surprises.
- C'est un enfant, pas une surprise.
- Le souhaitais-tu ?
- Oui ! Mais pas ainsi.
- J'ai subi l'Assistance. Et encore tous ces derniers temps...
- Il y a -toujours- l'Assistance ! Et ce ne sera -jamais- le moment !
- Mais si ! Bientôt...
- Le voyage est terminé ? Nous revenons ?
- C'est devenu définitivement impossible. Notre périple se termine.

Elle écoutait sans prêter attention, songeant aux méfaits de l'Assistance sur l'enfant. La phrase capta son intérêt avec un temps de retard et son expression se modifia progressivement.

- Qu'est-ce que cela veut dire ?
- Que nous ne pouvons plus revenir. Nous devons nous installer quelque part.
- Nous installer... seuls ?
- Dans un premier temps. Un jour, il viendra bien quelqu'un.

Cris, mal à l'aise, tenta de cacher sur son visage les effets de cette laborieuse explication. Il n'avait rien trouvé d'autre sur le moment !

... Pour tes soucis : ce que tu considères comme « une maladie » ne se déclenche que si la femme humaine est désirable. C'est le point de départ. Il n'y a rien à craindre pour l'enfant !

- Tu ne réponds pas à ma question. J'ai demandé : « seuls » ? Nous cinq, seulement ?
- Seuls.
- Ça ne me plaît pas. Et si l'enfant est anormal ?
- Aucun risque. Il sera normal.
- Sullivan et Ervel...
- Ce sont les traditions qui te dérangent ? Je sais que, d'ordinaire, il faut se déclarer à une Cours. Et qu'il y a, généralement, plusieurs hommes pour une femme. Mais nous ne sommes plus maîtres des circonstances.
- Je te soupçonne de ne pas en être fâché ! Ces crises m'énervent.
- Il est préférable de cesser cette conversation. Je ne peux pas rester plus longtemps. Je pense que l'Empreinte s'effacera un jour futur. (Un vœu pieux dont il n'attendait aucun commentaire encourageant de la part de Maradone !).

La porte se referma derrière lui. Appuyé sur la cloison de la coursive, il fixa désespérément ses pensées sur tout ce qui pouvait détourner son attention d'Elsa et parvint à juguler la crise qui s'amorçait. La jeune femme chassée de ses phantasmes, et ce furent ces poursuivants qui reprirent possession de ses soucis. Joë et son Alberthe. Les cactus. Le butoir et la Station...

L'esquisse de la merveline s'estompait dans son crâne. Il temporisa sa respiration progressivement. Ixis se faisait bigrement désirer !

**

... Et voilà ! Tu peux reprendre ta balise et que j'en n'entende plus parler. J'ai maintenu le même cycle d'émission : impossible de le modifier. Et il ne fallait pas que cette foutue balise se mette à émettre subitement à un jour-lumière, ils s'en seraient aperçu inévitablement. J'ai conservé une vitesse de 0,2 c avec une bonne vraisemblance d'arrêts des groupes... S'ils nous trouvent dans cet « ailleurs » fabriqué, c'est qu'ils ont un maître plus puissant que le nôtre. Sinon, il leur faudra calculer des dizaines d'années et ne s'acharner qu'à ça.

- À quoi servira-t-elle maintenant ! ?
- À égarer les recherches, parbleu ! Qu'est-ce que tu escomptais ? En es-tu à penser encore à « ta propriété » ?
- Évidemment !
- Tu deviens maboul.
- Sur Alberthe... On pourra modifier l'autre balise, si elle existe encore.
- Si elle n'est plus dans les catalogues, ça ne servira à rien. Et si elle l'est encore, un hasard malencontreux, et hop, deux minutes plus tard leur maître aura la réponse. Ce sera le meilleur moyen pour les ramener dans le bon chemin !
- Mais ça voudra dire que Ixis était encore dans un collimateur !
- Joë, il y a dix mille alternatives ; mais le plus malin était d'arriver sans se faire remarquer ! Maintenant c'est fichu et on peut tout supposer. Alors, n'aggrave pas les conséquences de ta bêtise. S'il y a une balise là-bas, elle sera, aussi, verrouillée. Et si quelqu'un est à l'écoute...
- J'ai la loi pour moi !
- Réfléchis à ce que je t'ai dit : tripoter à quoi que ce soit, c'est attirer l'attention.
- On peut reconstituer le verrouillage.
- Tu ne m'écoutes pas ! S'ils la retrouvent, et s'ils mettent le nez dessus, y compris au service des Homologations, tu n'auras plus rien à cacher à qui que ce soit. Et si tu t'y amuses sur Alberthe, touche à quelque chose « ne serait-ce qu'avec tes yeux », et je te tords le cou ! Ouvre celle-ci, et, dans les deux minutes, je te balance dans le vide ! Vu ?

Cris laissa Joë remporter sa balise. C'est qu'il y tenait, le Vieux, à sa bouée de « propriété » ! Malgré son poids, il la tenait comme on berce un nouveau-né... (Avait-il le mental « pris » à ce point ?!).

Une fois seul et débarrassé du Vieux, Cris se demanda où il pourrait se réfugier. Sa cabine ? Elle distillait la neurasthénie. Le réfectoire ? Tous les risques d'y rencontrer une femme. Restaient le poste de pilotage ou l'annexe. Mais les consoles, les écrans et les problèmes, il en avait par-dessus la tête ! Par interphone, il prévint Joë qu'il se rendait au local des mervelines et descendit à l'étage du dessous. Dans la coursive, un écran montrait l'intérieur de leur cabine : "elles" étaient assises à-même le sol, semblant tenir un « conseil »... (Étrange, constata Cris : nous sommes tout de suite portés à leur prêter des attitudes humaines : c'est machinal et idiot !). Il actionna le déverrouillage et entra.

Elles ne firent pas le moindre mouvement qui aurait trahi un quelconque intérêt pour son entrée, aussi Cris s'alloua quelques minutes pour les observer. (Encore idiot : puisqu'elles sont télépathes, elles savent que je suis là !). Comment aborder une réflexion conséquente avec des pensées aussi puériles ! Venir ici impliquait, d'abord, de se libérer des a priori. Faire le ménage dans tout ce fatras d'idées convenues et établir des bases de raisonnements objectives. Honnêtement : il n'y était pas préparé. (Pas étonnante, cette ignorance, si, depuis le début de leur découverte, l'on avait pratiqué de cette manière pour cerner les concepts qui les animaient !).

Il s'était presque décidé de ressortir, mais restait appuyé contre la cloison, un casque à la main, prêt à toutes éventualités...

Ces « chocs » dans le crâne avaient-ils été « menaçants » ? Encore une question infondée, probablement. Et puis, elles n'avaient pas obligatoirement conscience des effets. Peut-être, comme d'habitude, s'étaient-elles adressé à l'esprit d'un « bipède » vaguement semblable à elles. « Comme d'habitude ». Juste un peu plus intensément. S'étonnaient-elles, après coup, des réactions provoquées ? Fort possible. (Ça les distrayait peut-être !). S'offusquaient-elles de ce que l'Humain décidait à leur place ? Est-ce que cela les agressait, Elles ? Un véritable casse-tête.

Elles n'avaient pas bronché et semblaient frappées d'une catalepsie monstrueuse.

C'est le « Grand Conseil » ? Peut-être êtes-vous en pleine « dispute » ! Et moi je vais me ramasser une de ces marque avec vous trois. Mais... c'est déjà fait, n'est-ce pas ? Ah, enfin, je ne suis plus quantité négligeable : on s'occupe de moi.

Les mervelines, tout en restant assises, s'étaient animées et se tournaient dans sa direction. (L'une, qui lui tournait de trois-quart le dos, était presque parvenue à lui faire face !). Aucune claque mentale ne venait. (« Au moins ça : ma modeste personne vous intéresse tout de même ! Mais ça ne motive pas nécessairement une agressions... Êtes-vous surprises ? »).

Maléral les scrutait attentivement. Il se surprenait à en prendre le temps, pour la première fois, depuis le premier jour de ses débuts de pilote. (Non... Depuis qu'Elles avaient été rassemblées dans ce bouge de Celcius-Planète. C'est ça : *dans* ce bouge.).

Combien d'humains avait connue chacune d'elles, comme ça, en toute innocence ? Assistant l'âme masculine humaine en perdition ? (« Vous n'aimez pas les femmes ? Elles vous dérangent ? Une explication partielle de cette agression inaugurée dans le sas ? Pourtant, votre développement cérébral paraît dépasser nombre d'autres espèces... Vous comprenez très bien ce que l'on attend de vous dans les claques, sinon vous n'auriez jamais accédé aux caresses... Vous l'avez compris ? Oui ? »).

Il crispa les doigts sur son casque, prêt à s'en couvrir (bien que septique sur son efficacité). Une « ombre » était venu planer « sur » son esprit... (Il n'était pourtant ni éperdu ni même angoissé !). Une des mervelines projetait néanmoins l'Assistance. (Laquelle ? Peut-être : *les trois* ?). Un doux nuage vaporeux l'enveloppait.

Il connaissait bien cette approche et imaginait le flux ondulant, frôlant ses neurones, circonvenant les synapses, enveloppant les commandes intimes du corps, appliquant le baume.

Cette effraction laisse des traces, le savez-vous Mesdames ! Mes Fleurs, devrais-je dire... Cependant, vous êtes bien ternes. Joë n'a pas voulu emporter les fruits de chez vous : « trop chers ». Je le regrette !).

Voilà qu'il en parlait à voix haute, se souvenant exactement des images des denrées de leur monde originel, reproduites dans les brochures de l'École plus de dix ans auparavant ! Bien trop chères... et de la conserve qui plus est ! (*Mais qu'est-ce qu'il m'arrive ?!*).

Le « nuage » s'était glissé en lui : une présence étendue, totale, profonde, un phénomène prodigieux. Comment n'avait-on pas respecté ces Créatures ! Comment avait-on pu les livrer au gré des appétits mercantiles ou charnels ! On avait transformé leur monde en une immense carrière empoussiérée ; éparpillées, on les avait rassemblées dans une réserve pour, soi disant, « faciliter la reproduction ». Foutaise ! Les Mondes Humains s'étaient fait une bonne conscience. *Peut-être de courte vue...*

Peut-être pas... (D'où lui venait cette appréciation ?!). Cris, aussitôt sur le qui-vive, se redressa. Des images lui parvenaient. Il *se voyait, trouble et déformé*.

Était-ce ainsi qu'elles le voyaient : un mélange complexe de formes et de couleurs ; les textures des tissus ; l'énergie et la fluidité des flux. L'adrénaline fusant dans le sang. Les fibres douloureuses de ses doigts crispés sur son casque, comme autant de lignes violacées, irritées... Le frottement de sa peau sur sa tunique. Cette peau ressentant la dureté de la cloison tiédie. Une silhouette sombre et trapue. (Il mesurait un mètre quatre-vingt !).

Une *odeur* flottait. Cris dut réfléchir : ce n'était pas la leur. (Alors, la sienne ?). Lourde et piquante. Tandis qu'une autre s'y mélangeait : odeur d'humus, de sol profond et généreux, venue du fond des âges, parfumée au-delà de tout. Molécules avec molécules. Énergie de la vie qui se transmet...

Tout s'éparpillait. Un *parfum* de grands espaces. Des espaces gigantesques. *Plus vastes que le Vide*.

(Cris sursauta : *le « Temps »* !).

Une enveloppe floconneuse et tiède le baigna, un mieux-être béat. Bien que rien ne la justifiait, Cris la reconnut : l'Assistance. Mais une Assistance véhiculant bien plus qu'une peur dominée : une perspicacité faite de concepts quasi insaisissables, si vaste qu'elle englobait le cosmos !

(Votre Monde était *beau*. Vous vous l'êtes *transmis*. Les images et les sensations. *Tout...* L'Enfant le reçoit en *Héritage*. Son mental, ses références : tout « *Son* » monde. Il est l'Histoire des générations. Ce qu'elles ont vécu, et comment elles l'ont vécu. La quintessence de ce qu'elles ont appris. Le nouveau-né « *est* » l'Histoire...).

Comment ne pas y avoir pensé plus tôt ! Elles avaient puisé, dans son esprit, des images, et les avaient confrontées avec l'enrichissement mental provoqué par leur toute nouvelle réunion.

L'immatérielle écharpe, douce et colorée (c'est la sensation qui lui en restait), se retira du pilote, s'échappa en laissant s'étirer des fils dans tout son être. Il eut l'exacte sensation de se réveiller. Les trois regards fixes oscillaient, mais ce n'était qu'une impression : l'Esprit des mervelines le quittait. Ce rêve, si rêve il y avait eu, n'était pas issu de lui : on avait transmis à l'humain une pensée globale, complexe, expressive, faite de paroles non prononcées, de vibrations confuses, de couleurs palpables, de souhaits délibérés. Un rêve qui avait revendiqué. Un rêve qui s'était incrusté, pour exiger au-delà de l'instant. Et ce rêve, après l'avoir fécondé, finissait de se diluer dans le local.

Comme après un plaisir qui, on le sait de toute évidence, ne se renouvellera jamais, Cris fit un effort pour s'en détacher. (« *Emporter ce que l'on tient, de peur qu'on ne vous en prive au moment de la séparation* ») Des taches éparses dans son subconscient, comme autant d'incrustations...

Le support revint, comme une fugace clarté ; puis s'éparpilla de nouveau. Revint encore. Disparut. Une houle lui concédant encore quelques bribes de ce savoir inconnu...

*

Lorsqu'il reprit pied dans la pleine réalité, il était assis par terre ! Les mervelines s'étaient détournées. Et lui était resté les yeux fixés sur un lambeau d'épiderme bleuté, un velours souple et sensuel, à quelques dizaines de centimètres de son visage.

Il essaya de se relever. L'idée qu'il était peut-être le seul depuis toujours à avoir reçu un tel message l'emplit d'anxiété. Mais, instantanément présente, l'assistance revint.

L'esprit étranger était encore présent et suivait le fil de ses pensées ! Était-ce la Symbiose qui s'installait ? Non, ça ne pouvait se traduire ainsi. Pourtant, dès qu'une contrariété naissait, l'Assistance s'emparait de lui en une fraction de seconde, comme on accompagne un enfant. (On le « rassurait » !). Il n'y avait pas concordance des *volontés : une des deux exigeait*. Le Baume mental, dispensé par les trois Mervelines, devenait une décision réfléchie, que l'on appliquait. (Il n'était plus affaire de penchant « inné » !).

Et un message lui avait été adressé.

Une barrière venait de voler en éclats : *leur choix, leur Monde*. Une Mémoire nouvelle et *enrichie*. Des conditions nouvelles. L'acquisition de nouvelles *possibilités... Ça allait de soi*. (« Pourquoi ? »).

Cris n'eut recouvré la pleine conscience de lui-même qu'après plusieurs pas dans le couloir. L'Emprise pouvait donc être *totale*. Aucun souvenir des sensations physiques ou mentales d'avoir décidé, d'avoir exécuté de son libre-arbitre des mouvements. On avait fait de lui un pantin mécanique.

« Et nous avons communiqué ! Elles peuvent tout. Elles n'accepteront que ce qui leur conviendra. Elles ne seront plus les jouets des humains. Elles ne s'en remettront plus à nous... »

Plus « jamais » ? Probablement n'avait-il pas tout compris de ce curieux et surprenant message. Allait-il en faire part à Joë ? Inutile, puisque le Vieux ne pensait plus qu'à « sa » planète. Elsa, elle, pensait à « son » enfant ; Nelly à son dévouement ; et Mel à sa trahison . Lui seul était resté disponible, confusément il le comprenait. Il comprenait aussi pourquoi certains pilotes s'étaient brûlés la vie à leur contact répété. Et il y en avait trois dans le Ludion qui avaient formé un projet ! Si ils parvenaient à débarquer sur La Belle Alberthe, l'avenir serait riche en surprises. Connaissaient-elles l'existence d'Ixis ? Non, évidemment. À moins que... Avaient-elles capté une trace dans son esprit ? Ou bien... l'avaient-elles modifié, lui, et compris beaucoup plus ?).

Cris, encore secoué dans ses idées inculquées au fil des années, redescendit vers le réfectoire. Personne n'était prêt à recevoir cette information pour ce qu'elle induisait. (« Les humains ont un esprit trop étriqué. Elles m'ont choisi. Pourquoi ?! »).

*

Mel était là. Cris avala un café et se surprit à la détailler. Elle était visiblement tenaillée par ses révélations dont elle n'avait pas vu les implications. À la minute présente, lui se sentait une lucidité et une acuité extraordinaire, remarquant la moindre expression et jusqu'à la moindre ride. (Une « nouvelle » Mel.). Une lueur incertaine dans le regard, et les épaules légèrement affaissées. Presque désespérée. Elle aussi, pourtant, faisait partie du voyage ; sa trahison n'en avait pas été une et méritait toutes les excuses possibles. Son Don ne lui avait pas rendu la vie ni plus douce ni plus facile, elle aussi avait souhaité quitter les Mondes Humains et y avait apporté sa détermination...

Cris lui posa une main qui se voulait rassurante sur son épaule jusqu'à ce qu'elle le regarde. Elle retenait mal ses larmes.

- Je ne cherche pas à lire en toi, Cris, je le jure !
- Ne pleure pas. Il n'y a rien de grave car tu ne pouvais rien deviner. Ta place était ici et tout ira pour le mieux. Il ne pourrait plus manquer une seule personne d'entre nous tous, me crois-tu ?
- Je ne sais pas...
- C'est ce que tu sens ?
- ...
- Vous êtes toutes nécessaires parce que nous voulions tous, au fond de nous, quitter les Mondes. Joë y compris. Nous tous ! Ne te tracasse pas.
- Je crois... Je crois que tu ne m'en veux pas... Comment est-ce possible ?
- Nous vous avons bien caché notre projet, Joë et moi.
- Pas à moi ; mais le but réel ne m'importait pas du tout. Vous ne m'avez rien caché. Je me sentais cernée et ce secret me convenait. Et il y a eu toi. Et après, il y a eu ces gens. Je vous ai trahis.
- N'endosse pas des responsabilités inventées. Nous avons été naïfs de croire que notre projet était indétectable et facilement réalisable. Mais, maintenant, nous sommes presque sauvés. Arrête de te tourmenter et... arrange cette tunique car elle est infernale ! Ton assurance nous inquiétait au départ, et, aujourd'hui, il te faudrait une nourrice. Ton col...

- Je ne comprends pas comment tu peux parvenir à...
- Une crise s'annonce, je me sauve !

Maléral partit se réfugier dans le Poste Annexe d'où il pouvait surveiller tous les détecteurs sans se trouver face au Vide. (Et surtout : sans merveline !). Le « Rêve » s'installait dans ses pensées. S'installait et s'emballait : « Comment rester indépendant de ces pensées étrangères ». Il en était même à se demander si c'était souhaitable !

Ne pas laisser s'égarer ses centres d'intérêts...

Les antennes certifiaient qu'aucune masse ne perturbait le système gravifique ambiant à moins de quatre secondes/lumière. (Plus loin, les appareils perdaient de leur fiabilité.). Une étoile double les séparait de leur éventuel poursuivant et le Ludion se tenait caché derrière un majestueux satellite lui-même accompagné des résidus d'une planète détruite. Le maître avait trouvé une bonne « cache » ! De temps à autre, des voiles intenses de lumière, fruits d'une mécanique compliquée entretenue par l'étoile et sa compagne, frappaient le vaisseau. Mais Maléral ne faisait que deviner, et seuls les écrans secondaires accusaient les formidables et grandioses explosions...

S'ils arrivaient sur Alberthe, à quoi leur servirait le vaisseau ? On le viderait progressivement de ses moindres boulons... Et s'il devait ne pas servir à ça, c'est qu'ils devraient s'y cloîtrer ! Sombre perspective... Il lui tardait de quitter cette cachette et d'en avoir, enfin, le cœur net. Un système planétaire les séparait de leur but.

Tempérer ses jubilations et rester circonspect. Guetter...

Le maître travaillait à une procédure pour bondir de cet assemblage de blocs qui faisait comme une escorte aux deux sphères en fusion. « S'en servir pour perdre les feux du vaisseau au moment du départ... »

Mauvaise raison : le maître n'attendait que sa décision ! Les mervelines encombraient son esprit par leur énigme et il prolongeait l'attente. Les poursuivants... Les passagères qui devaient se remettre de la durée du précédent Traitement...

Il s'allongea, mais il était encore tout bouleversé. Les somnolences l'abandonnèrent. Il se releva et interrogea du regard l'ensemble des détections pour la énième fois : plus de prétextes pour retarder. Avertir Joë. Faire durer cette inertie ne pouvait que fausser les calculs effectués pour la balise, et, surtout, il avait hâte de voir cette planète que l'Inter Stellaire Compagnie avait « escamoté » des Mondes connus. La fièvre de Joë le gagnait !

Le terme du voyage... Il passa par le réfectoire et avala deux cafés. Puis s'empara de l'inter :

- Avertissement à tout le monde : sanglées sur les couchettes. Vous ne bougerez pas de quarante-huit heures minimum. Allez-y doucement avec le Traitement. Nous serons chahutés. Départ dans un quart d'heure. Soyez courageuses toutes les trois.

Dans la cursive, il buta contre Joë...

- Tu tombes bien : on démarre !
- La merveline ?
- Je la prendrai en passant. S'il y a un contretemps, j'annulerai tout. Toi : dès la sonnerie, tu vas à l'Annexe.
- Le délai...
- Dors! C'est une affaire de trois journées car je lance les groupes. Ce n'est plus le moment de s'éterniser. À découvert ou pas, il n'y a rien dans les parages. Salut.

Le visage de Joë était sans expression. La conclusion de vingt années le laissait sans voix !

* * *

Chapitre 11

Le feu du Ludion plongeait vers l'étoile double. Les groupes grondèrent et hurlèrent pour profiter de l'effet catapulte ; le cataclysme silencieux de sa trajectoire intercepta un système voisin qui le fit encore gagner de la vitesse... De toutes manières, les économies de carburant n'avaient plus guère de sens : Ixis inexistante, et c'était l'irréversible fin. Mais... Comme il était difficile, avec l'Assistance, de s'en inquiéter !

La procédure indiqua 0,12 c. Puis un retournement qui prendrait une première journée. (Pas d'astéroïdes épars trop proches...).

Dépasser les doses habituelles du Traitement n'était pas recommandé ; mais, toujours attaché, répugnant à dépendre de l'extraterrestre si rapidement, il avala plusieurs tablettes et se plaqua deux timbres qui calmèrent par anticipation son anxiété. Toutes ces heures, le Ludion serait « visible » par n'importe quelle antenne de bazar et il n'aurait pas été responsable de s'exposer ainsi.

Cependant (il aurait pu le jurer), il n'y avait personne dans les environs ; hormis un piège machiavélique toujours possible, ils avaient semé leur poursuivant.

La trajectoire se tendit. Le vaisseau quitta le système. Des pans entiers de calculs s'effacèrent d'un écran. Le maître donnait 0,05 c. Maléral discerna une ligne violette sur un écran : la Grande Faille, matérialisée par ses lignes de forces. Contemporaine de l'origine de la création de la Galaxie, elle avait dû capter et escamoter pendant des milliards d'années toutes les masses déséquilibrant sa grandiose stabilité. La ligne paraissait rectiligne et semblait fuir vers le Noyau. Une représentation trompeuse : à l'échelle du Bras Spirale, elle était courbe, même si elle n'était pas une des failles majeures.

Des distensions locales faisaient comme des bourgeonnements : ses nœuds stellaires. L'ordinateur traduisait et figurait ces lieux de faiblesse gravitationnelle par des halos aux lueurs électriques phosphorescentes. La Belle Alberthe était proche d'une de ces zones où les vaisseaux pouvaient s'introduire... (« Un nœud vibrant et dangereux », dicit d'anciens catalogues.).

Un scintillement irisé qui glissa sur le côté de l'écran et s'en échappa. Avoir fait tant de chemin pour en revenir là ! Alors que par la Faille, et en partant de San Séverina, ils n'auraient pas mis plus de quatre jours !

La poussée des groupes tendait maintenant vers zéro, et la tuyère latérale repoussait le Ludion. Grâce à un dernier reliquat de vitesse, cela lui permettrait d'accrocher une orbite à six cents kilomètres d'altitude. Le maître rectifierait.

Maléral souffla : un immense soupir de satisfaction !

Mais un soulagement qui tourna court presque aussitôt : le signal d'une balise retentissait dans le poste comme un gong sinistre ! Immédiatement, ce fût comme un plongeon dans de l'eau glacée. Puis il pensa à Joë. (Il fallait lui cacher ça à tout prix !). Il fixa le maître sur cette information et programma un virement direct vers des mémoires sur lesquelles il plaça un verrou personnel. Si Joë n'était pas à cet instant précis dans l'Annexe, le signal caractéristique lui resterait ignoré. Sinon...

Cris imagina la tête de Joë : le Vieux ne s'en remettrait pas ! Mais ça constituait, néanmoins, un sacré grippage dans leurs espoirs. Et impossible de savoir si elle était ancienne ou récente, cette balise ! Et vouloir le savoir, c'était vingt-quatre heures d'écoute pour tenter d'en déduire l'époque de sa mise en place. Alors ? Laisser les antennes capter les modulations ? Guère charitable. Strictement interdit sans prendre de risque que Joë ne les entende lui aussi.

Et puis... qu'est-ce que ça amènerait de plus, ces prudences ? Impossible de revenir à San Séverina, ou de partir droit vers l'Inconnu. Des explorateurs indépendants avaient dû passer dans les parages, pour ces directions, il y a un siècle. L'Institut, peut-être aussi. Alors, filer « encore plus loin » était non seulement absurde, mais aussi, suicidaire ; il fallait poser le Ludion là, « en-dessous », et l'avenir dicterait ses exigences ou ses fantaisies. Aussi simple que ça ! Ou bien leur destin donnerait un coup de pouce favorable, ou bien tout s'arrêterait là : s'il y avait du monde « en bas », avec les frais générés par le décalage de San Séverina-Station, et ce serait un retour manu militari ! Le Ludion saisi. Et... un aller simple pour un astéroïde de la Pénitenciaire.

Maléral ne savait plus très bien où il en était et réactiva fouilleurs, détecteurs, sondes et caméras ; ils tourneraient vingt-quatre heures de plus et voilà tout ! Le Ludion n'était pas équipé pour analyser un monde nouveau, mais il avait la capacité de déterminer s'il y avait une civilisation avec un grand « C », en-dessous ! Il n'y avait plus qu'à lui laisser le temps. Fataliste, Cris se laissa aller dans son siège. Un voyant-témoin de l'Annexe s'alluma ; il poussa un soupir résigné et permit la communication à Joë...

- Qu'est-ce que l'on fait ? C'est Alberthe, en-dessous !
- Oui. Analyses minimales d'usage.
- Tu te fiches de moi ? L'Institut a déjà fait tout ça, et cent mille fois mieux que nous ! Tout est bon !
- La routine.
- Quelle routine ? Qu'est-ce que l'on s'en fout de la routine !
- Prudence minimum, non ?
- Mais, par le Vide, à quoi ça sert ?!
- Et s'il y a des usines en-dessous ? Avec des bipèdes plein les rues.
- C'est toi qui déraile, Maléral !
- Faire tout ce chemin et se poser n'importe où.
- Mais... ce n'est pas n'importe où !
- Tu as des cartes, toi ?
- Il n'y a pas besoin de carte, tu sais reconnaître un océan et une montagne, non ! Partout ailleurs : c'est bon !
- Ben voyons. Tu es venu hier pour savoir ce qui se passe en bas.
- Un balayage photo suffit, nous sommes arrivés !
- À six cents kilomètres... Pour le reste, tu me laisses faire. Vu ?

Joë devait être en pleine furie ; il était bien capable de faire irruption dans le poste. Maléral verrouilla la porte, et, choisissant la tranquillité une bonne fois, confisqua les retours d'informations vers l'Annexe. De la paix pour survoler cette sphère...

L'orbite du vaisseau passait par le travers des latitudes et permettait l'examen d'une frange du Pôle Nord. Un vaste océan. (Mais un bateau, ça pouvait -aussi- exister !).

Joë devait bouillir dans l'Annexe. Qu'est-ce qui était miséricordieux : l'informer ou lui taire ? Et cette balise, dont le signal s'atténuait progressivement... Pourquoi inventer des complications, personne n'était venu dans cette zone depuis des décennies. Cette balise était restée fichée là datant de la première découverte, on pouvait le supposer. Il fallait y croire et tout s'arrangerait ! Tout s'expliquerait par des raisons aussi simples que ça : Alberthe et sa balise parfaitement oubliées. Et la portée de sa balise : réduite par un incident quelconque.

Mais, depuis quelques instants, le maître régurgitait ses constats. La détection d'infrarouges n'avait pas été muette. Il y avait du monde sous eux ! Insuffisamment pour traduire une industrie en activité mais, cependant... (Un foyer de campement ? L'éclairage d'une petite troupe ?). Joë sombrerait-il dans la dépression ou dans une maîtresse crise de fureur s'il lui en faisait part maintenant ?

Bien avant de lui avoir laissé le temps d'analyser. Donc : attendre encore.

Le maître avait aussi discerné des artefacts dans les photos prises : probablement des débris de machines de récolte ou des hangars en ruine. Apparemment : rien qui conforte des craintes quant à une colonisation de masse qui ait subsisté. Le Ludion devrait effectuer plusieurs passages pour affiner. Si Joë lui avait confié toutes ses archives, il n'en serait pas là ! Cela aurait été bien utile pour programmer le maître et attirer son attention sur... Mais Joë avait toujours esquivé la demande, et tout était resté sous clefs dans sa cabine ! Bien sûr, c'était toute sa vie au Vieux. Mais il avait été trop compréhensif avec lui ! Infantile ou sénile...?

Et les femmes, que pensaient-elles allongées et sanglées sur leur couche ? Se rendaient-elles comptes de leur situation ? Au mieux : une vie à refaire. Une vie de pionniers pour laquelle pas un -ni une- n'était préparé. Et c'était là une vue la plus optimiste.

Joë s'exaspérait tout seul ; Cris sursauta...

- Ça va durer longtemps cette comédie ! ?
- Tu m'énerves, Joë. Et ne me fais pas bondir toutes les heures. Procédure minimale.
- Ça fait plus de deux heures !
- À peine pour faire un tour de balayage.
- Je me fous de ce balayage !
- Ça commence à bien faire ! Je te branche sur l'inter général ; ainsi, tout le monde profitera de ton charmant caractère. À bon entendeur...
- Ce n'est pas perdu.
- Comment ?
- Rien.

(Si Joë n'était pas pressé de dévoiler son caractère à la cantonade, c'était, somme toute, rassurant.)

Les pensées de Cris revinrent flirter avec ces mervelines. Une reproduction à trois... La Nature avait vraiment tout inventé ! Et le maître du Ludion avait été censuré sur ce chapitre. Des informations avaient forcément « sauté » des mémoires, et cela n'avait pu être que voulu... Encore une arcanne à ajouter à celle de la balise et à toutes les autres !

Les appareils ne repéraient plus rien de significatif : ce qui restait de vie, en-bas, se cantonnait donc dans la zone tropicale d'Alberthe. Et seulement sur une petite surface. (Aux abords de la balise ?). Une zone tropicale bien indéterminée, puisqu'elle remontait jusqu'en zone tempérée ! Les oscillations d'Alberthe en avaient fait une planète fantasque, fantasque et « indigeste », au point que les trusts l'avaient recrachée comme le noyau d'un fruit. C'était là-dessus qu'ils allaient se poser : un monde « intempestif ». Un monde dérangent pour les lois, les pratiques, les codes et les rigidités de toutes natures des Mondes Humains. Alberthe avait été classée non rentable et abandonnée : une paria, en quelque sorte, qui n'avait pas pu se glisser dans le moule.

Et tant mieux si elle l'était restée... « belle ». Alberthe la belle... mais la pestiférée.

Maléral considéra le globe qu'ils surplombaient avec une sympathie timorée. Bien des doutes demeuraient quant à l'ampleur de ces traces de vie. Le balayage avait été des plus étriqué. Bof... Rien d'une catastrophe.

Tout patelin, Joë se manifesta :

- Il y a du nouveau ?
- Si j'en crois les analyses, nous devrions être reçus par...
- Il y a du monde ?!
- Ce ne sera pas la cohue, rassure-toi.
- Du monde ?
- Ça m'en a tout l'air. Ça compliquera les formalités...
- Intenses, les traces d'énergie ?
- Si j'en crois les détecteurs, ta balise doit les effrayer.
- Primaires...?
- Ou bien ils tapent sur des silex, ou bien les installations sont souterraines.
- Alors, il y a des survivants...
- Des survivants, ce serait déjà un signe encourageant !
- D'où veux-tu qu'ils viennent, ce sont des survivants, s'il y a encore de la vie ! Et... à la caméra ?
- Des ruines... Mais la bande d'exploration a été étroite.
- J'arrive !
- Non, c'est moi qui vient.
- Alors, c'est que c'est bon !
- J'ai dit : « ça m'en a tout l'air ». Je descends.

*

Joë était le seul à l'attendre, beau premier. Ou bien, il n'avait pas informé les femmes ?

Cris, pour le dérouter, s'en étonna :

- Et les femmes ?
- Ce n'était pas utile. Et puis... et puis tu n'as rien affirmé !
- Mais elles ont entendu.
- C'est qu'elles doivent se faire une beauté. Alors..? En dessous...?

- Ça devrait être bon.
- S'il n'y a pas de sources de chaleur importantes...
- Reste les grottes.
- Qu'est-ce que ça changerait, hein ?!
- Très juste. Mais j'aime bien regarder où je mets les pieds.
- Nous n'allons pas tourner pendant l'éternité, dis, Maléral ? Tu ne me cacherais pas quelque chose ? Ton histoire de balise avec Mel...
- Tu deviens fou, ou quoi ?!
- La balise n'était pas nécessairement piégée. Je t'ai cru. Mais tu veux, peut-être, la mettre à ton nom. Et tu n'as pas encore trouvé la combine !
- Tu as tout compris : je n'ai pas encore trouvé. Et je te conseille de dormir avec. Mais si tu y touches...
- Quelque chose n'est pas clair.
- Tu veux donc descendre sans en savoir plus ?
- Nous sommes là pour ça !
- C'est évident...
- Ne cherche pas des échappatoires, on descend !
- Quand nous serons en bas, notre inspection ne pourra qu'être plus limitée. Tandis que d'ici...
- On en sait assez !
- Je retourne au Poste.
- Je vais avec toi.
- Crois-tu que je vais faire volte-face ?
- On parle trop !
- Eh bien... C'est parti !

*

Joë avait pris possession du siège adjacent à celui du pilote et fixait la console, droit devant lui. Il avait cet air d'obstiné obtus qui ne devait rien à un quelconque talent de comédien. Se voyait-il déjà Empereur d'Alberthe ?!

Cris préféra ouvrir l'abcès...

- Procédure d'accostage. Maître-ordinateur : « repasser la bande sous verrou... »
- Qu'est-ce que tu fais ? (Joë, suspicieux, le regarda en coin.)
- Une surprise...
- Je m'en doutais !
- De celle-ci, certainement pas !
- Méfie-toi, Maléral !
- Souviens-toi que tu as été un deux étoiles, regarde l'écran de droite et écoute.

Joë fixa l'écran comme s'il n'y avait eu que celui-là dans le poste.

- Alors, je ne vois rien ! Et je n'entends rien.
- Patiente : le Ludion n'était en orbite que depuis quinze minutes à peine. Voilà ! Tu reconnais ? Tu peux vérifier. Je peux, aussi, te le faire écrire. Si tu sais encore lire, bien sûr.
- C'est...

- Eh oui, Pépé : une balise !
- La balise d'origine qui aurait été ranimée ?
- Je n'avais même pas imaginé ça. Mais c'est -aussi- possible.
- Une deuxième balise plus récente, alors ?
- Puisque tu étais si pressé...
- Ce n'est pas possible !
- Qu'est-ce qui n'est pas possible ? Tout est possible !
- Le code ?
- Il faut vingt-quatre heures pour être édifiés... si quelque fois notre maître le connaissait. Mais, apparemment, son instruction en matière de balises a été salement négligée. Alors...
- Tu veux dire...
- Que les certitudes ne seront pas pour aujourd'hui.
- Nous sommes arrivés et c'est tout ce que je vois ! Et ça, c'est une certitude !
- On peut voir ça comme ça, effectivement. Alors : on descend !

Maléral avait demandé au Maître une dépose proche de la balise, car il ne se voyait pas arpenter la Belle Alberthe à pied sur trois ou dix mille kilomètres. Joë en avait convenu et avait admis cette heure supplémentaire pour observer la sphère bleu-vert. (En bonne logique, celui qui avait implanté cette borne, à quelque époque que ce fût, avait trouvé un terrain accessible et propice). Passé un quart d'heure, le raisonnement se révéla inexact en partie : l'objet était sur le sommet culminant d'une chaîne de collines basses. Bordant une plaine d'une cinquantaine de kilomètres de longueur, une aire au pied de cet endroit était propice. Pour la suite (c'était, à priori, sans intérêt) on escaladerait. Mais, d'abord : se poser. Pour la balise, on verrait plus tard, si l'idée fixe de Joë le tenaillait encore.

Une chance que ce lieu ne coïncidât pas avec les glaces d'un Pôle, sinon Joë aurait pu en faire son deuil de ce symbole ! L'objet avait été implanté en limite de zone tropicale, somme toute, un lieu plutôt engageant : la dépose pouvait s'amorcer.

L'étoile d'Alberthe était d'un jaune-blanc très brillant ; elle éclaboussa, de son éclat brûlant et insupportable (pour des yeux habitués aux lumières artificielles et dosées), le retournement du Ludion pendant un bref quart d'heure. L'incendie s'éteignit progressivement et laissa sur l'écran l'image d'une sphère largement tachée de bistre écornée de bleu : la Belle Alberthe, enfin !

Dressé sur ses tuyères, le vaisseau perdit de l'altitude. La température monta et le conditionnement d'air s'activa.

*

La jauge du carburant chimique dégringolait à toute vitesse. Tous ces problèmes avaient fait oublier le lest ! Et l'ordinateur avait ouvert grand les vannes pour compenser la chute qui s'était réaccélérée ! (Une erreur, comme un trait tiré sur des espoirs informulés de repartir un jour !).

Tout allait trop vite. Le maître venait d'épuiser un réservoir et pompait déjà dans la réserve du second et dernier qui... se tarissait à grande vitesse. L'altimètre se conjuguaît fâcheusement avec l'indicateur de carburant et le sol s'approchait bien trop rapidement.

Trop tard ! Proportionnellement aux indicateurs, Alberthe prenait des allures de piège à perpétuité. (Bienheureux, encore, que cette planète ne fût pas un monstre de gravité !). Les tuyères surconsommaient et le carburant chimique s'épuisait ; mais il faudrait bien, tout de même, freiner le Ludion en toute dernière extrémité... et le maître ne se satisferait pas de multiplier ses avertissements sonores et exaspérants jusqu'à la fin des temps ! Cris appréhenda l'instant. Quand se déchaînerait...

Pour l'ordinateur tout n'était pas joué : il y avait *encore* un recours.

Ce fut tout son corps qui entendit le puissant grondement naître puis croître... (C'en était fini pour les espoirs de repartir un jour !). L'ordinateur du Ludion se conformait aux procédures programmées pour ces circonstances extrêmes : les groupes sortaient de leur veille.

Les ouragans de leurs pulsions se précipitèrent. (De quoi carboniser quelques hectares !). Le Ludion accusa aussitôt cette contre poussée et l'écran renvoya une image vibrante et flamboyante. Un bout de nature carbonisée qui ne retrouverait pas son équilibre avant des siècles ! Un « grain de beauté » pour la « Belle » Alberthe, songea Maléral.).

L'altimètre était tombé à trois chiffres et le défilement semblait ralentir. Son regard, fasciné à force de suivre ce décompte, l'avait presque figé ; Maléral, instinctivement, empoigna les accoudoirs.

Puis ce fut un choc violent, amorti par les garnitures de son fauteuil.

Le Ludion prit du gîte... s'inclina... Des soubresauts accompagnés de craquements... L'inclinaison du poste de pilotage s'exagérait. Le mécanisme du fauteuil ajusta sa position en conséquence puis se bloqua, à bout de course, laissant Maléral dans un total déséquilibre.

Un spasme brutal agita le vaisseau mais les sangles tinrent bon. Le sol du poste n'en finissait plus de basculer. (Le Ludion se couchait !).

Il s'immobilisa presque à l'horizontal dans un grand silence. (Alberthe avait fini de refermer sa poigne sur eux : ils étaient prisonniers.).

Il n'y avait plus qu'à se sortir de là : une séance de contorsion sous un G. Maléral relâcha la sangle, se laissa glisser le long du sol en pente, et, les deux jambes en avant, prit appui sur une cloison...

Il lui sembla que la Belle Alberthe se réjouissait d'être parvenu à ses fins ! Curieuse sensation d'être aspiré « vers le bas » irrésistiblement. Ses jambes pliaient sous le poids. Rien de commun avec la pesanteur des stations. (Un vague souvenir d'une bordée effectuée, jadis, sur la planète Chante cœur...). Mais tous les souvenirs pouvaient se révéler dangereux et Maléral oublia celui-là. Il serra les dents et reporta son attention sur le présent. Aider Joë resté là-haut... Ramper sur le sol, les cuisses lourdes et les lombaires douloureuses...

Il en mettait un temps à se ressaisir, Joë ! Ou bien l'émotion de l'instant avait été dévastatrice pour sa passion et le cœur avait lâché ? Gagner ce placard et en extraire tout le matériel... (Dont il avait espéré ne jamais se servir !). Cordes, échelles, treuils. Aucun effort personnel à espérer de la part de la merveline, pour faciliter son sauvetage. Et il ne pouvait pas la laisser indéfiniment suspendue à son siège, elle aussi !

Le placard était dans la coursive ; aller et retour. (Plus d'une demi-heure d'écoulée !). Plus une deuxième pour dégager l'être bleu toujours aussi apathique. Entraver ces épaules molles à peine musclées ; fixer le harnais ; l'amener sur le plancher du poste... l'escalier étroit... la coursive... Aucune coopération à attendre de cet être fragile qui, bien que réveillé, ne faisait aucun effort pour faciliter.

*

Exténué, Maléral referma la porte sur les trois êtres. (Il n'avait pas ressenti la moindre assistance psy!). Il lui fallait, maintenant, revenir au poste en empruntant à nouveau cette coursive en pente et sens dessus dessous. (Épuisant !) Il y croisa Joë portant un lourd paquet. (La bouée ?). Mais il n'avait plus le goût à discuter et le laissa disparaître en haussant les épaules ; si Joë en était à oublier les femmes à se sortir de là, ça devenait grave, et, pour tout dire, inguérissable. Cris s'orienta. Rassembler Mel, Nelly et Elsa lui parut une évidence. S'en inquiéter... Rester humain parce qu'il le fallait bien, et que... le plus difficile restait à accomplir. (Et oublier qu'ils étaient irrémédiablement coincés sur ce monde, surtout !).

Le maître avait eu la « bonne idée » de déverrouiller toutes les gâches : les femmes étaient rassemblées dans une coursive du niveau inférieur. Elles ne firent aucun commentaire et ne parurent pas abattues quand il fut évident que l'état du Ludion balayait bien des espoirs sur l'avenir. (Des espoirs choyés inconsciemment, sans doute). Le présent les mobilisa toutes.

Le sas n'était plus utilisable ; Cris entreprit de démonter cloison et revêtements afin de s'ouvrir un chemin de secours au travers de la coque. Plusieurs emplacements permettaient de se frayer une sortie en cas d'accident ; les femmes, méthodiquement, ressortirent de la cale tout le nécessaire pour un premier campement et le matériel s'accumula aux abords de cette sortie de secours. (Et ce n'était pas Kard le plus utile pour se sortir de ce pétrin : personne ne l'avait revu !).

Dehors, la matinée d'Alberthe se terminait. Les heures filaient, ponctuées par des poses de plus en plus longues. Enfin les boulons cédèrent et la plaque démontable de la coque apparut. (La moitié du travail !).

L'après-midi se finissait quand la plaque sortit de son alvéole. Elle bascula et s'abattit dans un fracas effroyable, sept mètres plus bas.

Une bouffée d'air torride les assaillit : la Belle Alberthe !

Alors que tout était redevenu silencieux, il sembla à Cris que le bruit de la plaque n'en finissait plus. La deuxième sensation qui prévalut ensuite, ce fut la chaleur qui pénétrait dans le Ludion. Quant à la troisième, ce fut pour se demander s'il avait réellement désiré cet instant. Étrange : la fatigue et la chaleur étaient si accablantes que les pensées, à peine saisies, dérivèrent et sombrèrent dans les minutes de dépression qui suivaient. Pêle-mêle, la comédie de Joë au Prestige d'Orion, la galerie marchande de Selzé, les roches de ferrite gelées de la météorite perdue, tout s'annihilait dans ces caisses qu'il fallait ramener auprès de l'ouverture baillant au-dessus du sol calciné. Aborder ce monde ou en quitter un autre ? Présentement, il se serait bien gardé d'affirmer quoi que ce soit tant la question recelait de sourds et pesants regrets. Cette arrivée peu idyllique gâchait tout, et les bribes du rêve se figeaient en une seule vérité toute brutale : Ludion *irréparable*. Conséquence : quarante années -subitement éclipsées-, définitivement fondues en un incertain passé invérifiable.

Un retour impossible. Comment admettraient ce fait les trois femmes qui s'activaient pesamment autour de lui ? Tout ce matériel à extraire du vaisseau était une bénédiction pour lui comme pour elles : les mouvements lourds et les visages harassés expliquaient le peu de goût à spéculer sur ces idées dangereuses pour la raison. Paradoxalement, seule l'absence de Kard affirmait que le Vieux vaquait, lui, à des occupations rigoureusement personnelles, et que, pour lui, il n'y avait aucune rupture ni dans le temps, ni dans l'espace, ni dans ses motivations ! Apparemment, était-il le seul apte à ce projet ? Pour lui, se poser sur Alberthe n'était qu'un maillon ne témoignant que d'un fait concret : légitimer son titre de « Propriétaire » de cette planète disparue des catalogues.

Pour Maléral, c'était tout autre : il fallait s'installer, et, ensuite, peut-être, savourerait-il d'avoir réussi. (Réussi quoi ?!). Dans l'immédiat, il fallait, quelles que fussent ses velléités, faire sans ces petits riens intraduisibles qui encouragent. (Pourquoi réfléchir !). Ce travail absorbant heureusement toute son attention, il assembla les éléments d'une première échelle...

Un remous de poussière noire masquait et déformait le sol et le paysage. On entrevoyait dans les lointains un moutonnement végétal escaladant des collines et un ciel encore chauffé à blanc. Tout semblait se racornir sous l'empire de cette chaleur qui voltigeait et vibrait ; cependant, il fallait se prémunir de la nuit, les anciens colons d'Alberthe avaient pu amener dans leurs bagages des animaux devenus dangereux.

Et puis, penser à tout... Dresser une seconde échelle jusqu'au sol... Mettre en place une alarme périphérique... Éloigner les cinq tentes pour échapper à un mouvement, encore possible, du Ludion... Ménager les accumulateurs... L'eau... Les mervelines...

Descendre toutes ces caisses en respirant les volutes cendreuseuses denses qui retombaient comme à regret... Les jambes douloureuses sous l'inertie des poids les obligèrent, un par un, à renoncer à poursuivre l'installation. Les cinq tentes et l'alarme, puis... tout resta en plan ! Une vague envie de célébrer cette arrivée par une petite fête fut prestement oubliée. Entrer dans sa tente... (Se laisser tomber et dormir !). Un épuisement abruti... Cris ébaucha un signe de réconfort sans conviction, s'agenouilla à l'entrée de sa tente, rampa, s'allongea, et... s'endormit comme une masse.

*

Son sommeil n'avait été qu'une suite de cauchemars ; mais l'alarme était restée inutile. Au petit jour, l'étoile d' Alberthe se leva lentement. Cris rampa jusqu'au pas de sa tente et resta assis ne pouvant plus faire un geste qui ne fût douloureux . Il resta là, bougeant le moins possible. Sa vie de pilote l'avait mené de stations orbitales en satellites artificiels et le lever du jour le sidéra. Constamment des éclairages réglés, qui avaient semblé peser comme autant de gardiens vigilants et omniprésents pendant toutes ces années ; il se tint bouche bée devant le spectacle et sous ce réchauffement qui se glissait sous sa tunique. Il comprit que la lumière pouvait être autre chose qu'une cage ou un rappel à l'ordre. Celle-ci s'offrait, invitait, n'exigeait pas que l'on se tienne dans son domaine mesuré ; elle baignait tout, complaisamment, légère, en s'amusant des ombres des nuages sur les collines. Cris songea qu'Alberthe devait bien leur réserver quelque'autres divines surprises comme celle-ci mais... il avait une prodigieuse envie de ne pas bouger d'un seul centimètre !

Les tentes et les paquets, posés ça et là, étaient recouverts d'une humidité noirâtre.

Un soleil montait à l'horizon, effleurant de ses pâles rayons une pellicule luisante et sinistre des poussières calcinées la veille. C'était donc ça, Alberthe ! Ce paysage déroutant, un jour décrété « dangereux », confisqué par l'ISCie, tout simplement et définitivement nié. Quelques inexistantes dizaines d'années... En résumé : « rien ». Et, maintenant, cette suite...

Un frisson lui fit remettre en route le chauffage de sa tunique de survie. Comment se souvenir des quelques connaissances acquises lors des stages de survie alors qu'ils n'étaient que prétexte à plaisanteries. Il avait été bien loin de s'imaginer à ce moment-là.

Il resta sonné et confondu de ce qu'il y avait à accomplir en urgence en ce premier jour (un jour dont il ne connaissait même pas la durée !). Distraitement, il tendit l'oreille, guetta un son... et se souvint qu'il n'y avait pas -à priori- d'animaux sur ce monde : une conclusion rigoureuse pour un raisonnement logique. Mais, à cette minute, il en fut un peu déçu et vaguement inquiet. Le vivre était formidablement plus étrange : l'esprit apprécie les repères familiers vus ou inculqués dès l'enfance. Ces pensées le ramenèrent, une fois de plus, à l'abrupte réalité.

Il observa le paysage, tentant avec conviction de l'associer à leur avenir.

La chaîne des collines longeait la présente vallée. Une vallée longue de plusieurs dizaines de kilomètres. Sur les versants : un tapis d'arbres dont les plus proches spécimens suscitaient une impression diffuse d'étrangeté. Un manque de familiarité avec ces troncs boursoufflés, comme imaginés et fabriqués. (Il aurait été bien incapable d'expliquer précisément « pourquoi »). Ces arbres deviendraient « leurs » arbres si... si un commando de la Flotte ne leur tombait pas sur le dos dans une heure ou dans huit jours !

Prémonition ou bien ce soleil qui montait : il s'aperçut qu'il était en sueur et stoppa son chauffage. Il fallait résolument chasser, en s'activant, ces suppositions parasites. Mais... Des jours et des jours pour recouvrer leurs énergies, pour le moins... Les muscles et le mental. Retourner au Ludion pour la pharmacie. Se frictionner.

Une tente devenait bruyante. (Joë, ou bien une des femmes ?). Attendre... Changer de position. Allonger une jambe, puis l'autre... (Allons, tout bien pesé, ils avaient une chance phénoménale de se voir là, arrivés et indemnes !).

Une voix interrogatrice féminine questionnait au travers d'une toile plastifiée. (Avait-il soliloqué à voix haute dans l'espoir inavoué qu'on lui réponde ?). Puis d'autres bruits... La tête de Mel apparut ; Nelly, aussi, s'extirpant de son cocon. Puis Elsa, plus prudente, qui suivit quelques minutes plus tard.

Elles étaient noires de cendres. Quant à Joë, il restait caché. Cris pensa que le Vieux avait des difficultés à réaliser que son rêve avait basculé dans la réalité ! Certains, ayant atteint leur but, ne s'en remettaient jamais. Rien de dramatique dans l'immédiat : tant que Joë ne verrait pas trôner sa ferraille à l'extrême pointe d'un mont, il lui resterait un but !

Aucune femme n'osait troubler le silence ambiant. Impressionnées et certainement subjuguées, il faudrait qu'elles l'amadouent, ce silence. L'épreuve n'était pas fugitive et ne portait pas à l'insouciance, il fallait l'inscrire dans son être. Elle pesait à la limite de l'angoisse ; la discipliner ; s'y conformer ; installer ce « poids » dans une nouvelle normalité qu'il faudrait admettre ; puis établir ; puis domestiquer.

Cris se décida pour abolir cette gêne devenue quasiment palpable pour tous :

- Ne faites pas de bruit, vous faites fuir les oiseaux !
- (Nelly sembla transportée ; puis avoua.). Je n'en ai jamais vu que sous la forme d'un hologramme. Et une seule fois ! Il y a-t-il des oiseaux ?
- Aucun. Et même pas de vent...

(Il désigna une tente : une allusion aux vêtements et aux visages noircis.). Elles se détendirent. Elles étaient maquillées comme lors de ces soirées organisées dans la haute société de Celcius.

- Félicitations, Commandant : très bel atterrissage. (Elsa regardait le Ludion aux trois quarts couché.). Une escale ou un terminus ?
- Un terminus qui aurait pu se changer en escale. Aurait pu...
- Où sommes-nous ?
- Une planète appelée « La belle Alberthe ».
- C'est plutôt silencieux...
- Il n'y a que des plantes. Mais ce monde a déjà été colonisé. Il a été abandonné depuis...
- Abandonné ! Pourquoi ?
- Pas rentable. Vous demanderez à Joë, il le connaît par cœur. Et nous...
- Nous ? l'interrompt Mel.
- Nous apprendrons à bien le connaître. N'ayez pas peur car il se pourrait qu'il soit encore habité.
- Des humains ?!, bondit Elsa.

- Oui. Pas de quoi s'affoler, ce n'est pas un repaire de pieuvres sanguinaires. Notre premier problème sera de créer un camp après avoir trouvé de l'eau car nous ne resterons pas dans cette poussière en attendant qu'il pleuve ! Voyez, rien que du simple et du terre-à-terre ! Demain ou après demain... Et puis il y a aussi les mervelines que nous n'allons pas laisser crever dans leur cabine. Pour l'eau : j'ai quelques photos aériennes qui nous orienteront. Pour tout ce que vous ne savez pas, vous questionnez Joë. Je vais voir ces photos en espérant qu'elles seront explicites, sinon il faudra marcher, marcher, et encore marcher. Je reviens...

Rester assis conduirait à l'apathie, Cris se releva, « visa » l'échelle accrochée au vaisseau et s'éloigna, pas après pas, sans s'écarter d'une ligne droite idéale, avec l'énervante sensation qu'il trimbalait un fardeau de cent kilos attaché à ses épaules. Au pied de l'échelle, les muscles tétanisés par l'effort, il s'échina à grimper échelon après échelon. Puis s'affala dans l'ouverture qu'il avait pratiquée. Quand il eut surmonté son épuisement, il se hissa en dérapant sur les parois courbes et se traîna jusqu'au Poste.

Le maître n'était pas endommagé ; les clichés pris avant la dépose défilèrent. Par instant, l'écran se ternissait, indiquant que les accus en avaient pris un coup. (Analyser les abords du lieu d'atterrissage avant que la panne devienne définitive !). Un endroit propice... révélateur d'humidité.

La rivière de la plaine était à sec. Cris se décida pour une zone d'ombre où la végétation était drue et prospère, au pied des collines, à quelques kilomètres. Il s'épongea et regagna l'extérieur par l'échelle.

Le soleil commençait à chauffer sérieusement et la courbe du flanc du Ludion, réfléchissant le rayonnement, embrasait les abords. Il revint devant son cocon et se laissa tomber sur le sol, le crâne en feu. Une épreuve insoupçonnée encore la veille ! Un nuage impalpable de cendre légère s'était soulevé sur ses pas. Il s'obligea à l'immobilité un long moment, remerciant secrètement les femmes de ne pas avoir attendu son retour, observant les vibrations de l'air, s'évertuant à amadouer ses courbatures déjà anesthésiées par l'effort.

Les femmes se relayaient pour apporter des paquets vers l'orée d'un bois à trois cents mètres de là... (Curieux comme les femmes répugnent à imaginer des plans hasardeux sur l'avenir ; mais pour ce qui en était des tâches immédiates...). Elles faisaient montre d'une opiniâtreté stupéfiante. (Et ce Joë, qui dormait toujours !).

Cris se releva et rejoignit les arbres, là où les monceaux de paquets s'entassaient. Mel arrivait. L'épuisement lui creusait le visage.

- Faites des poses sinon vous ne tiendrez pas le coup !
- On ramène ce qu'il y a sur la liste. Un peu de tout.
- Demandez à Joë !
- Joë, personne ne l'a vu. (Elle se passait l'avant-bras noirci sur son visage en sueur).
- Pas encore levé ?
- Pas vu... Pas « senti » non plus.
- Je vais le secouer, il doit cuire dans ce cocon ! Vous, il faut boire. Buvez le plus possible. Et... changez de tenues.
- Et l'Empreinte ?
- Je regarderai ailleurs.

(Opiniâtres... et l'esprit aux aguets !). Cris se détourna et s'approcha du cocon de Joë. Aucun bruit. Il héla le Vieux et n'obtint pas de réponse. Il se résolut à ouvrir l'étoffe et se pencha. Personne !

Joë s'était donc volatilisé au cours de la nuit ? Cris examina le sol aux alentours du Ludion et repéra les traces laissées dans la cendre : elles prenaient le chemin des collines. C'était un jeu d'enfant, il les suivit jusqu'aux premiers rochers. Une plante molle écrasée et quelques pierres visiblement déplacées puis... Encore quelques autres, plus haut, à trois mètres. Joë n'était tout de même pas parti en pleine nuit avec sa balise ! Son idée fixe ne l'avait donc pas lâché ! Atterrant...

Le moindre était de vérifier ; Cris revint au vaisseau, escalada l'échelle encore une fois et se glissa jusqu'à la soute.

La caisse était ouverte ! Sacrée tête de cochon, le Vieux était parti pour remplacer celle d'origine ! L'enlever... Un désastre ! Perturber son code c'était attirer l'attention encore plus sûrement. Ça revenait à brailler à l'Univers : « nous sommes arrivés ! »

Maléral resta assis sur une caisse ne sachant pas ce s'il devait souhaiter à ce vieux fou. Et tout à fait absurde de monter par cette chaleur qui promettait d'escalader encore le thermomètre au cours de l'heure à venir !

Et puis... le Vieux avait certainement emporté le seul détecteur portatif, qu'il aille au diable du Vide, Cris n'allait pas parcourir tous ces versants au hasard. Ce qu'il fallait ne pas faire pour conserver une chance de passer inaperçus, Joë l'avait fait ! Et maintenant, ça allait « rappliquer » de tous les côtés, tôt ou tard. Cris tempéra sa colère à grand peine. Devait-il faire part aux femmes de ce qu'impliquait la disparition du Vieux, une façon comme une autre de faire partager ses soucis ? Médiocre et éphémère soulagement qui n'amènerait rien de positif ! Il prit le parti de garder pour lui ces complications et retourna au campement, à l'ombre des arbres...

Les trois femmes arboraient leur satisfaction d'être libérées des cloisons du vaisseau et rivalisaient d'entrain, il prit un air harassé qui le dispenserait de tenir des discours et se tint à l'écart en grignotant une ration. Il n'avait pas un gros effort à faire : elles avaient troqué leurs tuniques de bord par des tenues légères et suggestives et la prudence conseillait de se distraire l'esprit. Il continua de manger du bout des dents en pensant à ce vieux fou qui allait tout flanquer par terre pour satisfaire son délire de permuter les balises... « Son » Alberthe !

L'atmosphère entretenue par les femmes lui paraissait factice et il nota que le ton se démobilisait progressivement. Il n'attendit pas la prévisible échéance d'un silence dont le poids tendait à faire dérailler les pensées : procéder par idées fixes, résolument. Et, tout d'abord : l'eau. À cause de Joë, le soleil avait eu le temps de grimper dans le ciel ; maintenant, il fallait attendre la fin de journée... Sa peau, aucunement préparée au rayonnement, cuisait des premiers allers-retours au vaisseau. Et surtout, ne pas espérer, les premiers temps, pouvoir marcher des heures entières. Les yeux portant loin, tout ce paysage était trompeur, nécessairement il faudrait des jours et des jours pour la plus modeste exploration. Bizarre... Il avait pris l'habitude des microcosmes étriqués et hésitait à embrasser les grands espaces. Une seconde nature qui se craquellerait et qui volerait en éclats. L'atavisme construit au fil des millions d'années... Des dizaines de milliers de générations : l' « héritage ».

La somnolence pesait. Il essaya vainement de donner une vie à ses rêveries d'eaux bondissantes ; impossible, il n'en avait jamais vu en naturel. Un peu plus loin, les femmes chuchotaient par intermittences. Des voix assourdies. Des paroles incompréhensibles...

Trouver de l'eau... Très rapidement. De l'eau !

**

Le soleil déclinait, un moment propice pour explorer les parages. Cris s'adressa à Elsa parce qu'elle était la plus proche :

- Je vais voir cet endroit pour l'eau.
- Et Joë ?
- Toujours absent.
- Ne pars pas seul, emmène Nelly. Revenez tout de même avant la nuit !
- Dès que le soleil sera couché, il faudra sortir les mervelines. À tout hasard, prenez des casques. Emmener Nelly... Pourquoi Nelly ?

(Et Mel, dans son coin, qui approuvait Elsa... C'était à n'y rien comprendre !)

- Elsa a raison , le moment des gamineries est passé et nous avons, toutes, très bien compris dans quelle situation nous sommes. Nous avons entendu votre dispute, Joë et toi, la dernière des imbéciles aurait deviné ! L'important c'est de survivre et les chicaneries de femmes ce sera pour « après ». Il n'y a que les hommes pour se compliquer les idées !

- Ah ?
- Si Nelly se sent reposée, bien sûre. Mieux vaut être plusieurs, non ? Nous, nous nous occuperons des mervelines. Autant se partager les travaux. Mais... revenez quand même !
- Oui, revenez !

Elsa avait éprouvé le besoin de ponctuer la recommandation de la Sensitive et le fixait intensément comme pour lui démontrer une maturité acquise pendant toutes ces semaines. Il les regarda l'une après l'autre : noires des pieds à la tête, elles restaient vigilantes. Il renonça à démêler ces subtilités et, les clichés en poche, prit la direction opposée au soleil, Nelly Sullivan sur ses talons...

Vus de près, les arbres, d'une apparence molle, étaient singulièrement coriaces au toucher : la lame de son couteau n'entama même pas une l'écorce ! Il dut se rabattre sur des brindilles cassées pour marquer leur progression. La pesanteur devenait moins tyrannique. Ses muscles se dénouaient. De plus, le bois conservant une humidité rafraîchissante, la chaleur s'y faisait supportable. Passée une demi-heure, le sol devint irrégulier et ils abordèrent les premiers éboulis. Il ne s'agissait pas de les escalader, ils les longèrent, dérapant dans la pierraille, en bordure de ces arbres bizarres dont l'aspect se modifiait graduellement... Le maquis dense de plantes aux tiges torturées, gonflées et spongieuses, se lançait à l'assaut des rochers : Cris reconnut les caractéristiques notées sur le cliché. Ils marchèrent encore plus d'une heure avant qu'il ne constate qu'ils étaient proches du lieu repéré.

La végétation s'était encore modifiée. Les plantes, à hauteur d'homme, se paraient de feuillages amples et luisants : une végétation grasse dont les « fleurs » n'étaient que des complications de la brindille terminale. Des bourgeons destinés à marcotter : pas d'insectes sur Alberthe, ni de couleurs vives, comme si la planète avait redouté de se faire remarquer, et ainsi mieux se fondre dans l'anonymat des Répertoires des fichiers de l'Institut !

Le sol devenant mouillé, l'enthousiasme les gagna tous les deux. Cris bifurqua pour gagner un peu de hauteur par les roches, et, presque aussitôt, découvrit une vasque naturelle emplie d'eau claire. Un bassin d'une trentaine de mètres de long sur trois à quatre mètres de large. L'eau dégoulinait ça et là sur presque toute sa longueur ; ils stoppèrent, totalement émerveillés et médusés.

L'eau qui débordait se perdait dans une végétation épaisse qui couvrait un hectare environ. Partout ailleurs : d'énormes pierres plates dégringolées de la falaise dans les temps anciens.

Ils s'affalèrent tous les deux sur une roche moussue, en pleine béatitude. Le lieu de la source devait être plus haut et demeurait indéterminé. Ils verraient après. Si l'avenir demeurerait hypothéqué, le présent les comblait ! Le recoin était à l'ombre, mais les rochers restituaient la chaleur accumulée au cours de la journée.

Sullivan s'inquiéta de ce cadre idyllique :

- Aucune bête ?
- Non. Sauf s'il y en a eu d'importées à une époque. Il faut rester prudents. C'est comme cette eau : n'en bois pas, il faudra l'analyser auparavant. Des virus sont toujours à craindre.
- Mais nous pouvons nous baigner !
- Je n'en sais rien. Mais comme ça provient d'une source, nous pouvons supposer qu'elle soit suffisamment saine.
- Magnifique !

Nelly joignit le geste à la parole et se laissa glisser dans l'eau qui se troubla autour d'elle progressivement. Cris scruta le nuage produit par la cendre sur le corps et se rallongea, peu soucieux de contempler les ébats de la jeune femme. Mais le cadre l'incitait lui aussi. D'autant qu'à cette heure, s'il voulait remettre des vêtements ayant eu le temps de sécher...

Il profita que Nelly se fût éloignée de quelques mètres pour quitter son rocher et se laisser couler dans l'eau tiède et grasse. Si il y avait un risque, il était incapable de l'évaluer dans l'immédiat. Oublier le Ludion, leurs poursuivants, et ces mystérieuses mervelines. Après tout, Alberthe devait bien receler quelques attraits cachés comme celui-ci !

Escamoter ses soucis par ce bain providentiel et tout oublier. Laisser son esprit errer. Ne se soucier que de ce fluide. Observer et détailler ces ridicules fourrés et l'entablement de ces roches...

Cette soudaine euphorie... (Sortir de l'eau immédiatement !).

Cette sensation il la connaissait des mervelines. (Non : « différente » !). Perplexe, il observa le paysage et en revint au bassin avec l'eau duquel des dilutions avaient pu se produire. Des plantes pouvaient faire office de drogues dans ce paradis végétal ; comment s'en assurer ! Il rappela Nelly plusieurs fois avec insistance. Mais comme la jeune femme faisait la sourde oreille, il replongea pour la ramener. Elle riait au éclats. Et, en lui-même, un virginal et vapoureux nuage flottait dans ses pensées. (La sortir de là !).

Elle gloussait comme une gamine énervée !

- Me ramener si vite ? Mais tu avais tout ton temps !
- Nelly, il y a un produit toxique dans cette eau.
- Toxique ? Enchanteur, tu veux dire ! C'est fou comme je suis heureuse !
- Certainement rien de désagréable. L'inconvénient est de se noyer heureuse !
- Pour une fois que tout va bien !
- Il y a des plantes au ras de l'eau et tout autour, ça doit venir de là.
- Et alors ?! C'est à retenir ! C'est merveilleux, Cris. Plus de Ludion et plus de vol ! Plus de vol et plus d'Assistance.
- Ça...
- Et plus de crises à redouter.
- Elles dureront encore des mois...
- Je me souviens : il s'agit de les user, non ? (Elle se faisait insidieuse.). Un traitement de choc s'impose sans tarder !
- Un effet de cette décoction...
- Voilà que tu deviendrais grossier ? (Elle relevait l'étoffe mouillée de sa tunique.). Plus de Cours, plus de Contrat, plus d'Alliance négociée. (Elle ne riait plus : les effets du mélange s'atténuaient et elle s'était rapprochée de Cris à le toucher...).
- Et plus de Caution ! Et plus de formalités !
- Nelly ! Il y a eu *plus* que l'Assistance.
- Explique ! Mais dépêche-toi !

(Nelly, nue, se penchait sur lui ; aussitôt un visage velouté de bleu, aux immenses yeux noirs, s'imposa à Cris. Une crise encore plus violente qu'à l'accoutumée s'emparait de lui : l'Emprise ! L'Emprise et la fugitive idée de la Symbiose...).

Nelly, éperdue et redoutable, se jeta sur lui. Les silhouettes bleues dansaient. Il ne caressait plus qu'un doux velours et son regard se perdait dans des pupilles fixes qui le couvaient et le protégeaient au-delà de l'instant. (« Qui » étreignait-il à la seconde ? Comme si l'Avenir de l'Espèce ne dépendait plus que de lui seul !).

Puis le temps se dilua comme s'il n'avait plus été le leur. Ils restèrent enlacés, baignant dans les espaces scintillants du Vide... Le « visage » pensif se retirait, comme en hésitant : « On » leur concédait ce moment. Un vainqueur magnanime...

* * *

Chapitre 12

Cris et Nelly épuisés, et les visions éthérées évoluèrent, se transformèrent. Les rochers des parois, le bassin et la végétation glauque, l'air même, redevinrent progressivement réalité.

Nelly se releva, au bord de l'affolement.

- Est-ce ainsi tout le temps ?
- C'est de plus en plus intense. Dans le Poste, dans leur cabine, en mangeant, et même en dormant, elles sont toujours là, incrustées dans mes pensées. Je suis convaincu que si elles le voulaient, elles prendraient le contrôle de mes mouvements, c'est tellement intense.
- Ce n'est plus de l'assistance !
- Non, ce stade a été dépassé. Je pense que cela a été un début de Symbiose.
- Il faut résister !
- Impossible : on retarde mais chaque émotion fait revenir le fantôme. Il me guette en permanence. Une peur, une angoisse un peu vive, une émotion telle que le désir et il est là. L'ennui c'est qu'elles disposent de leur propre mesure d'estimation. En un sens, la peur du vide c'était plus simple.
- Et en ce moment ?
- J'aurais envie de dire que je les sens comme... des... des « sœurs » qui seraient dans mon crâne. C'est comme si j'étais sur le point de deviner ce qu'elles « disent ».
- Tu n'es plus Toi, alors ?
- Si ! Mais je ne suis plus seul. Elles réagissent comme si elles avaient appris et qu'elles veillaient sur moi. Non : pour être plus précis, comme si elles me « surveillaient ». J'ai une « importance » pour elles. Mais j'ignore laquelle.
- Qu'est-ce qu'elles te disent ?

- Ce ne sont pas des phrases mais des images que je suis incapable de reconstituer après coup. Des images devant et derrière les yeux. Et des odeurs. Des sensations inconnues. J'ai compris aussi : « le Temps ».
 - Le temps présent ? Le passé ? Le futur ?
 - Je crois qu'elles ne font pas cette distinction.
 - Et tu as gardé tout ça pour toi toutes ces semaines ?!
 - Pour les pilotes, l'Empreinte n'est pas un fait rarissime. Mais elle n'apparaît ordinairement qu'en fin de carrière. Dans mon cas, ça va très vite ! Ça tient au fait qu'il y en a trois simultanément, c'est la seule explication.
 - J'espère que nos espèces sont suffisamment différentes.
 - À ma connaissance, la Symbiose totale n'aboutit jamais. Mais ce n'est pas ça qui me déroute : je découvre qu'elles sont intelligentes. Puissamment intelligentes. Je crois qu'elles ne se rendent pas compte de leurs effets sur l'humain.
 - Elles veulent s'emparer de toi ?
 - Je n'en suis même pas certain. En fait, je ne sais plus !
 - Il faut détruire cette Emprise ! L'user comme tu le dis.
 - Elles réagiront quand elles le voudront.
 - Alors, il n'y a rien à faire ?
 - Il faut attendre. Mais nous avons trouvé de l'eau, et dans l'immédiat c'était vital.
 - Et Joë ?
 - Je me doute où il se cache. Il est devenu psychopathe et il ne faudra plus compter dessus. Oublions tout ça. Nos tuniques ont séché suffisamment. Rentrons !
- Le chemin, au retour, leur parut plus court. Suivant leurs repères, ils débouchèrent à l'orée du bois. Le jour baissait et Elsa et Mel avaient installé six tentes dont quatre étaient maculées de zébrures noirâtres. Les deux femmes apparurent, un casque sur la tête, visiblement perturbées et agitées. Mel expliqua :
- Nous avons tout transporté ici, et nous avons voulu y amener les mervelines ; mais dès qu'elles sont sorties du Ludion, les claques dans la tête n'arrêtaient plus. Même avec nos casques ! Alors nous les avons plantées là et nous nous sommes réfugiées au pied des collines. Elles sont parties vers le bois, dans la même direction que vous et... elles ont disparu !
 - Et depuis nous sommes tranquilles ! (Elsa tenait à rappeler ses sentiments.)
 - La même direction dont nous venons, Nelly et moi ?
 - À quelque chose près.
 - *Droit sur le point d'eau...*
 - Vous avez trouvé de l'eau ? Chic !
 - Elles doivent y être à présent.
 - Nous en sommes débarrassés !
 - Je n'en suis pas si convaincu. L'avenir le dira. Elles ont senti l'eau d'ici. Ou bien par télépathie...
 - À quelle distance, cette eau ? Loin ?
 - Cinq ou six kilomètres.
 - Alors, elles sont parties au hasard.
 - Pas si sûr.

- Tu es bien mystérieux. Mais qu'elles restent là où elles sont et que nous ne les revoiyons plus !
- Nelly vous expliquera...
- Il les fallait pour le voyage, mais, maintenant, à quoi serviraient-elles !
- Une aide psychologique : le plus insupportable reste à vivre.
- Ce qui voudrait dire que vous saviez, toi et Joë, où nous allions.
- Nous n'étions assurés de rien.
- Tu nous caches... je le « sens »... (Difficile de tromper Ervel !).
- Ce que je vous cache n'est pas explicable. J'attends de mieux comprendre.
- Bien... Ce qui compte, c'est le présent ! (Mel sembla abandonner son idée.). Que fait-on maintenant ?
- J'espère que les accus du Ludion auront conservé assez d'énergie pour analyser le contenu de cette fiole. Et vous, vous pouvez enlever vos casques, je doute qu'ils soient utiles.

* * *

La Feuille connaît sa sève. Elle connaîtra son sol.

Elle ne saura pas les spores ni le Grand Tout.

Il ne s'épanouira que pour Nous. Tous ses éléments existent.

Le Passé et le Présent exaltent l'Avenir qui est déjà. Ils fécondent déjà le Grand Tout.

Rien n'est dissociable dans la Nuit des Temps qui reprend sa route.

* * *

Les analyses ne laissaient aucun doutes : l'eau du bassin n'était qu'une dilution, au vingt-deuxième, d'un alcaloïde répertorié comme des dizaines d'autres. Impossible d'en savoir plus, le maître n'était pourvu que de Mémoires essentiellement tournées vers la navigation. Néanmoins, Cris en savait assez pour étayer l'idée qu'une plante baignait. Peut-être : des bourgeons de cactus tombés dans la vasque ? Il faudrait en explorer les abords, ou bien remonter le cheminement de la source, pour éviter une nouvelle mésaventure.

Ce qui l'agaçait, c'est que le problème de l'Empreinte merveline reprenait possession de ses raisonnements, sans même qu'il s'en rende compte. Cette omniprésence devenait énervante. Il dut se concentrer sur cette impureté de l'eau... s'obstina... puis renonça. Demain, il ferait encore jour ! Cette première journée avait été amplement productive.

Les jambes raides et le corps perclus de douleurs, il dévala de l'échelle et s'en retourna auprès du campement. Et Joë ?! Il lui faudrait bien réparaître à un moment ou à un autre. Ne pas s'en occuper. Se reposer... Demain il ferait jour...

Une sorte de mousse poussait par plaques : l'herbe d'Alberthe. Il s'allongea. Un peu plus loin, Nelly tenait « une conférence » aux deux autres femmes. Leur confierait-elle la folie qui les avait gagnés au bassin ? Qu'importe. Il faudrait bien plus que des mois pour se libérer de cette Empreinte. À condition qu'il n'y ait pas de recrudescence intempestive. C'était vaguement rassurant de s'en persuader, mais, pour l'heure, il était saturé de mystères (d'autant qu'un *voile* jetait un doute sur ses propres réflexions). Il devait bien admettre que les événements décidaient pour lui. Une sorte de mécanique sur laquelle il n'avait prise qu'en apparence : il avait « vaguement » choisi d'être là, en avait « vaguement » choisi les conditions... Tout un pan de hasards fortuits.

Et alors ? Je vais manger parce que j'ai faim, et dormir parce que je suis vanné. Quelqu'un lui en demandait-il plus ?

Elsa et Mel semblaient ne pas se soucier du fait d'être encore noires comme de la suie et discutaient avec véhémence... Nelly tranchait dans le tableau que Cris suivait distraitemment des yeux. Des bribes de phrases dont il n'était même pas persuadé d'entendre les sons : les femmes discutaient.

- De l'eau de source... L'eau ne vient pas d'une rivière mais d'une source. Je ne sais pas ce que c'est. Des plantes trempaient... Ça donnerait un jus. C'était très agréable !

- Des plantes ?

- Une plante. Il y en a plein, de toutes sortes. Même en hologrammes, je n'en avais jamais vu autant, de toute ma vie !

- ... Faudra le décider...

Cris avait l'esprit ailleurs. Les femmes résistaient mieux et conservaient leur tonus. Lui, se sentait vidé. Elsa garnissait une table improvisée et Mel avait allumé une loupiote accrochée à une branche. Pas d'insectes voletant comme dans certains spectacles. Les silences de la conversation s'emplissaient instantanément de tout le visible et de tout l'invisible. Dès que cela se produisait, une d'elles détruisait les angoisses naissantes par une exclamation ou par un nouveau sujet de conversation.

Il s'en émerveilla : l'idée de triompher un jour de ce monde émergeait timidement. Il s'endormit.

**

Joë avait sous-estimé le calvaire de grimper dans l'obscurité. (Et ces sangles du détecteur qui lui sciaient les épaules à chaque geste !). De plus, il ne sentait plus ses jambes d'avoir dérapé sur les roches et sur tous ces cailloux qui fuyaient sous ses semelles ! Il ne réservait sa lampe que pour consulter le voyant du détecteur à son poignet, ou pour rechercher un passage praticable quand il désespérait d'en trouver un à tâtons ; le reste du temps, les buissons de bois durs lui griffaient le visage et déchiraient un peu plus à chaque fois sa tunique. Pas de lune sur Alberthe : deux petits satellites à peine repérables ! Le noir total. Comme une conjuration.

Selon son estimation, le jour poindrait dans deux heures tout au plus, et dans trois il ferait trop chaud : il fallait en finir avec cette escalade. La réponse du signal devenant quasiment instantanée, la balise ne pouvait plus très loin. Du faisceau de sa lampe, il chercha ce qui devait être le terme de son ascension...

Les élancements, à ses tempes, au rythme de son cœur, faisaient des petites lames lancinantes et douloureuses, distribuant des coulées de sueur, ou des ondes glacées, dans sa nuque. Dans sa tête, tout se confondait. Mais ce que l'on ne pouvait lui dénier c'était qu'il était parvenu là ! Sauf que tout devenait trop flou. Il fit une pose dans un silence oppressant de fin du monde. Pour se rassurer, il toussa ; puis racla ses bottes dans les graviers. Plus que quelques minutes... Il rassembla son courage et se hissa jusqu'au haut de la pente. Le sol devenait plat : « elle » était là, quelque part.

La forme colorée de la balise accrocha la lueur du halo de clarté. En rampant, il s'en approcha et... l'étonnement l'immobilisa : l'engin était simplement posé sur un emplacement de terre molle ! Il s'était attendu à un ouvrage en béton plus conséquent ! Dessous, un pied devait être fixé dans le sol...

Tout de même, un court instant, il s'étonna d'une telle désinvolture. Mais il se ressaisit et jubila. Puis ricana de contentement : c'était un jeu d'enfant de faire basculer ces fermetures ! D'enlever cette ferraille pour placer la sienne. Une balise de propriété aussi vulnérable ! Joë en oublia l'universel et douloureux tiraillement de ses muscles en sentant le poids de l'objet dans sa musette ; il plaça judicieusement son éclairage en le coinçant avec une pierre, et s'attaqua, sans tarder, à cette relique, fâcheux témoin du passé d'Alberthe.

Comme prévu, les tirettes sautèrent les unes après les autres sans effort. Puis il poussa sur la partie supérieure libérée. Mais... Sans résultat : le dessus ne bougea pas. L'assise aimantée, fichée dans le sol, retenait-elle la demi-sphère supérieure ? Que signifiait ce système de fermeture ? Ça ne rimait à rien !

Perplexe, Joë se mit à réfléchir à une telle idiotie : si la partie supérieure restait collée, à quoi servaient donc ces tirettes ? Ça faisait double emploi. Comme si l'on s'était ravisé après coup. Et maintenant ? Il devenait évident qu'il allait falloir dégager ce socle du sol... ou ramener une barre assez rigide pour faire levier et vaincre cette aimantation.

Mais il n'était pas très convaincu de sa conclusion... et ne se voyait pas revenir avec une telle barre avant plusieurs jours. La contrariété le gagnait. Il approcha l'éclairage et discerna un volet encastré à la base « amovible » de la balise. Mais cette base était ajustée et coincée par le socle fixe : impossible d'y accéder ! Et, peut-être, ça ne lui aurait-il rien appris de plus...?

Lui revint l'idée de bousculer cette demi-sphère. Mais elle respirait une mécanique saine à toutes épreuves.

Porter une roche assez lourde pour tenter de disloquer cet assemblage...

Il s'y essaya avec une pierre d'une quinzaine de kilos.

À grand peine, soulevée à hauteur de poitrine, puis lâchée, elle ne fit que tomber et rebondir de quelques millimètres sur le chapeau dans un bruit métallique, avant de choir sur le sol et de s'y immobiliser.

L'objet n'avait pas bronché. Joë reprit sa respiration et reconsidéra le problème, plus calmement. La terre était molle et... puisqu'il y avait ce mécanisme idiot dans la partie supérieure...

Il extirpa résolument la pelle pliable de sa musette. Repérant l'endroit et l'angle d'attaque les plus favorables, il s'appêta à planter l'outil, dans la terre meuble, d'un geste énergique.

Mais le tranchant n'avait pas encore touché le sol qu'une voix artificielle émanant de l'ensemble le paralysa de stupeur. Ses poings s'ouvrirent, soudain sans force, et le manche de l'outil glissa entre ses paumes. Sidéré, il écouta les mots de ce discours issu du néant...

" Vous venez de désamorcer cette balise précédemment détournée de son usage habituel. Un signal nous est parvenu : elle a donc rempli son but. N'entreprenez rien pour la détruire, elle est indestructible. La Phase "une" du plan en cours est terminée. Désormais, vous êtes assujettis à la phase deux : "Opération survie". Cette seconde phase consiste en ce qui suit : dans un délai d'un mois, toutes les initiatives pour réaliser une installation viable et durable vous sont permises. Pour vous-mêmes et pour les trois êtres qui vous accompagnent. Ce monde est sous surveillance permanente dès la minute présente. Hormis les tâches afférentes à une telle installation, n'entreprenez aucune action visant à porter atteinte au dit plan. Survivez. Souvenez-vous à chaque seconde que l'Avenir des Mondes Humains dépend de la réussite ou de l'échec de ce plan. Il n'entre pas dans vos compétences de souhaiter une autre alternative. Courage-abnégation-obstination-survie. Ce message sera répété demain à la même heure, minute pour minute, heure de Vieille Terre, et pour la dernière fois. Terminé."

Joë réprima le tremblement nerveux déclenché par la voix électronique ; pour y parvenir durablement, il dut s'asseoir et tenter de tempérer ses émotions en s'efforçant de respirer lentement. Cela ne suffit pas au-delà de quelques instants. Il éteignit sa lampe et resta dans l'obscurité, attendant que la voix veuille répéter son avertissement, une seconde fois, là, tout de suite.

Même pas le moindre bruit d'une brise pour donner quelque réalité. Il n'avait pourtant pas rêvé, c'était bien d'un complot dont il s'agissait ? Avait-il bien compris aussi qu' « On les surveillait »... ?

Mais il n'avait pas dit son dernier mot. On ne le déposséderait pas si facilement ! Plus de vingt années... À la merci... Non : cette bouée ne faisait que répéter un enregistrement datant de quelques décennies. Oui, c'était ça : quelques décennies.

Faire disparaître... En insistant avec la pelle. Dès que l'orage, dans son crâne, se camerait. Dieu du Vide, ce que ça pouvait faire mal !

**

Rivey, pilote à bord de La Flèche d'Or, bascula l'Interphone. Puis il contempla le vide stellaire sur son écran. Quelques fois, par le passé, il s'était pris à imaginer que ce rectangle noir et sans fond l'aspirerait un jour et qu'il deviendrait un de ces corps basculant interminablement, gelé, loin de tout, abandonné de la vie ; immanquablement, les ombres du Grand Mal seraient accourues. Mais auraient été aussitôt annihilées par l'Assistance ! Il aurait été terrorisé à l'idée qu'il aurait pu être privé un jour de ce secours, ne serait-ce que le temps d'une pensée. Mais cette dernière supposition était restée absente dans son esprit toutes ces dernières années, comme si « On » avait voulu le persuader de son impossibilité. Comme pour lui épargner tout soucis.

Cette fois, comme depuis de longs mois maintenant, il n'eut pas à se rassurer, l'Emprise mentale l'enveloppait, totale. Rivey laissa son regard caresser le mince velouté aux reflets bleutés de la joue proche et s'y attarda ; le bras tiède et pelucheux de la merveline l'enlaça en retour. Ce contact calmait et excitait Rivey, le rendait faible comme un enfant, ou immensément puissant. Rivey aimait ces gestes malhabiles qui l'emportaient, mais, bien plus encore, cet esprit qui savait si bien conseiller.

Il attendit que le voyant fût commuté. (Il aurait pu patienter des siècles !). La voix du Secrétaire de l'Institut lui fut rendue dans la seconde, elle provoqua chez Rivey une contrariété qui se changea en désarroi d'être distrait de son intime compagne. Comme toujours, ces douloureux regrets furent instantanément calmés et il put prêter attention à cette voix tandis qu'une autre partie de son esprit s'attachait aux détails les plus infimes de la réalité. Cette voix éraillée qui tombait du haut-parleur était haïssable, elle était le signe qu'il n'était pas encore totalement détaché du piège de la réalité.

Plus par habitude que par conscience claire le pilote lui répondit :

- La balise a été découverte, monsieur Viller, à l'instant.
- Avez-vous enregistré ce fait, Pilote ?
- Oui.
- La date et l'heure ?
- Oui.
- Bien... Contactez monsieur Scherko.
- Vous l'avez en ligne.
- Ah... Bien... Scherko ? La balise a fait son office.
- C'est ce que Vous aviez prévu, monsieur le Secrétaire. La phase « Une » est donc terminée.
- Exact... Et la phase « Survie » commence. Pilote ? Maintenez le contact avec monsieur Scherko ! Merci.

Rivey maintint machinalement son doigt sur le contact, tandis que les doigts de la merveline reprenaient leur va-et-vient sur sa poitrine et sur ses épaules. L'Être n'était pas assis « derrière » le pilote, comme l'exigeait le règlement, mais à côté de lui. Rivey n'aurait pas supporté qu'elle lui fût cachée. L'humain perdit son regard dans les grands yeux immobiles pendant que les « mains » et les avant-bras de l'Être épousaient les courbes de son torse et de son cou... Des mouvements si lents qu'il en ressentait à peine le mouvement, mais si intimes qu'il les imaginait sans peine comme issus de son propre corps. Des gestes comme issus de son être. Un effleurement ressenti par son propre épiderme, mais dépendant de son propre corps et de sa propre décision. En vérité, Rivey n'avait plus besoin de voir ces bras ni même de les sentir : ils faisaient partie de ses sensations et de ses délicieux vertiges. Ils faisaient partie de *Lui*. Et les mots qui lui parvenaient, échangés entre Viller et Scherko, il les partageait dans le même instant avec la Femme-fleur assise à son côté. Il en assimilait les significations que pour mieux les « partager ». En retour, il n'en recevait que l'essence, un flot de sensations qui submergeait et le dévastait : un échange instantané et adoré. Rivey n'aurait su envisager de se passer de cette permanente communion silencieuse et immédiate : la merveline était devenue *sa Vie. Leur Vie*.

La conversation des deux humains se poursuivait à la périphérie de ses centres d'intérêts ; les sons ne furent plus qu'une mélodie peu attrayante. Il rendit la caresse à la femme-fleur et ses doigts parcoururent la peau feutrée de sa poitrine discrète.

- Pensez-vous, monsieur Viller, qu'un mois suffira ?
- Les essais précédents démontrent qu'il est parfaitement inutile de concéder plus de durée à cette seconde phase. La survie se joue, en fait, dans les quatre premiers jours. J'ai fait étudier ce point dans mes services de l'Institut. Nous le savons formellement, et l'expérience l'a prouvé maintes fois : tous les autres paramètres n'interféreront pas dans le cas présent. Alors huit jours ou bien un mois... Ou six mois !
- Précisément pour ces deux-là ?
- Non : une combinaison de modèles significatifs. Si ces deux-là entrent en perte de vue, il faudra envisager le pire passé un délai de huit jours. Mais si vous êtes certain de vos dossiers, Scherko...
- Si vous vous souvenez, c'est moi qui avais attiré votre attention sur ce Kard.
- Un simple vecteur. C'est de ce Maléral dont je vous parle.
- Si je suis certain de mes dossiers, monsieur Viller ? Oui, absolument !
- Depuis que nous travaillons à cette opération, je n'ose même plus imaginer qu'il faille un plan encore plus élaboré que celui-ci. Il n'y aurait pas de rechange avant plusieurs années. Et ce pilote ? Je parle du nôtre.
- Rassurez-vous, monsieur Viller : symbiosé à quatre-vingt-quinze pour cent, au minimum. Il restera muet comme un coquillage de Celcius. Il nous ramènera, mais ne lui en demandez pas plus.
- Qu'il nous ramène et qu'il se taise. Avez-vous fait le nécessaire ?
- Quatre-vingt-quinze pour cent : dans quelques mois, il ne faudra plus rien exiger de lui. Aux Transports, nous connaissons ces problèmes.
- Cette phase sera réussie -ou pas- dans huit jours, mais il peut y avoir des impondérables par la suite. Rejoignez-moi à l'Annexe !

- Oui, monsieur Viller.
- Pilote ? Conservez cette orbite. Vous pouvez mettre l'aveuglement.
- S'il vous plaît...?
- J'oubliais ! Faites comme bon vous semble. À votre guise.
- Merci, Monsieur Viller !
- Oui, oui... Terminé.

**

La seconde nuit tombait sur Alberthe et les quatre humains s'étaient resserrés sous le cercle de lumière que diffusait l'ampoule, refoulant les inquiétudes dans les obscurités du dédale des arbres étranges. Mel tentait de légères approches mentales, guettant les émotions des uns et des autres que l'ambiance d'intimité favorisait. Mais elle ne détectait aucune volonté « dynamique » et la conversation languissait. Elsa et Nelly avaient fait l'amour avec Cris, mais, curieusement, elle n'en ressentait aucune jalousie ni amertume. Plus, même, elle entrevoyait un rôle qui lui était dévolu par les circonstances : elle rassérènerait les défaillances tant qu'elle le pourrait. Comme un sentiment confus de devoir réparer sa trahison. Elle en avait été désespérée. Au moins, son Don servirait à ça : soutenir les psychologies défaillantes. Elle s'y employait par petites touches immatérielles, et, insensiblement, cette mission se précisait dans son esprit. (Elle n'y décelait qu'un ineffable privilège dénué de rancœur.)

Pourtant elle avait aimé Maléral dès le premier instant, non pas pour son physique, mais pour ces émotions aussi claires que celles d'un enfant. Il ne trichait pas. Et Mel en avait, tout de suite, été submergée et ravie. Tant de boues pendant tant d'années, depuis sa plus tendre enfance, avant même d'avoir pu mettre un nom sur cette capacité à sentir ces pulsions chez les êtres. Pour l'heure, elle s'efforçait de souder cette minuscule communauté échouée sur ce monde, résolue à sacrifier en elle ce qui serait nécessaire pour y parvenir. Elle avait déjà abandonné sa fierté en la qualifiant de suffisance et ne se rebutait pas de découvrir cette nouvelle Mel inconnue. Une tolérance sans limites pour Elsa et son enfant, et un respect pour le mélange d'humilité et d'intransigeance de Nelly, la nourrissaient. À vrai dire, Sullivan lui faisait un peu peur, elle détectait chez elle une irréductible énergie née des multiples agressions passées ; mais Nelly n'avait pas eu le Don comme exutoire, aussi lui adressait-elle d'impalpables encouragements, soucieuse à l'idée qu'elle puisse s'en apercevoir.

Et, précisément à ce moment, Nelly se penchait vers elle...

- Tu m'en veux, Mel ?
- Non. Pour moi : non. Il faudra tenir. Pour lui et pour nous. Je ne t'en veux pas. Et puis... si nous sommes ici pour toujours. (Mais Cris se tournait vers elles et Mel, aussitôt, donna le change)... Ce n'est pas juste ! Il n'y a que toi et Cris qui soyez propres !
(Nelly s'étonna de cette subite protestation.)
- Nous y retournerons !
- Je l'espère bien ! Si j'avais su !

**

- Que dit le Maître, Scherko ?
- « Qu'ils ne peuvent plus compter sur leur vaisseau pour repartir ».
- C'est positif. D'autant que ça accroît leurs difficultés. Ça renforcera leur détermination !
- Comme pour le message...
- Exactement : un léger « plus » pour le positif qui, de ce fait, s'en trouve renforcé. De toutes façons, aucun plan n'est parfait. Il suffit que cela ne s'écarte pas de la fourchette prédéterminée.
- C'est ce que je supposais. Consécutivement à cette agression de Celcius, il fallait surveiller que ça ne s'écarte pas de notre plan. Dommage que je n'aie pu surveiller ce plein de San Séverina. Mobiliser son temps et son esprit pour tous ces détails, et attendre si longtemps avant les certitudes définitives...
- Le calcul des probabilités concernant ces gènes envisageait un délai d'une dizaine d'années. Mais tout ça reste théorique et l'empirisme n'aurait rien dit d'autre. Je n'ai aucun goût pour l'aléatoire et ça me contrarie. Déjà que ces êtres ont une faculté d'adaptation inquantifiable, qui pourrait se résumer par : « elles le voudront ou pas ». Nous sommes en pleine subjectivité. Mais ça...
- L'Organisation obtient pourtant des descendances.
- L'Organisation est criminelle et de courte vue : elle multiplie les possibilités d'actes sexuels et n'obtient que des spécimens dont la durée de vie ne dépasse pas dix ans ! Or, elles ne deviennent matures qu'à huit ans, et ce, dans le meilleur des cas ; donc, mathématiquement, le repeuplement de ces êtres serait condamné. Heureusement qu'à l'Institut nous avons des données plus complètes sur le sujet pour stopper cette désastreuse mortalité. L'Organisation n'est qu'un ramassis d'apprentis sorciers ! Des bourreaux qui ne cherchent pas à maîtriser les conditions objectives de l'acte. Et comme ils n'ont aucune prise sur leur subjectivité... Appareiller ces êtres dans de telles conditions, c'est criminel !
- Elle renouvelle cependant son cheptel...
- C'est ainsi que vous considérez les mervelines, Scherko : du « cheptel » ?
- Une façon de parler, monsieur Viller. Je pense à cette propension de « vouloir ou pas ».
- Des services ont veillé à ces problèmes, et j'ai supervisé personnellement. Je peux affirmer que l'Organisation avec ces reproductions -forcées en quelques sortes- ne peut maîtriser les problèmes, ne seraient-ils qu'objectifs. D'ailleurs, il est évident qu'elle ne songe qu'à pourvoir ses claques et ne se soucie aucunement des données physiologiques et mentales. Peu lui importe que l'Espèce redevienne apte à s'extraire -enfin- de cette névrose qui la pousse à l'autodestruction. Rien d'autre qu'un gaspillage de spécimens ! Et, à terme : une irrémédiable disparition. Cette mortalité est monstrueuse et ne résout aucun des problèmes. L'Institut, lui, se doit de la stopper impérativement. De plus, l'Organisation n'a pas pu obtenir de deuxième génération et en est réduit à ce braconnage qui précipite les échéances. Je dois dire que si elle y était parvenue, la crise ensuivie aurait été une catastrophe pire que tous les séismes ! J'aurais réagi dans un autre registre...
- L'Institut a laissé faire cet empirisme, il était connu.

- L'Organisation possède une planète privée en toute propriété. Un fait qui mériterait à lui seul une expédition de la Flotte ! Si on y ajoute tous les personnages-clef qu'elle contrôle dans l'Administration, les trusts qu'elle tient directement par ses financements -ou indirectement par les mervelines qu'elle fournit-, aucune possibilité d'enrayer durablement ce gâchis et de les balayer de cette planète. Heureusement qu'elle ne l'a jamais obtenue cette seconde génération, tout ce qui relève des transports dans les Mondes Humains serait tombé sous sa coupe ! Un monopole effroyable, vous rendez-vous compte Scherko ? La barbarie généralisée ! J'y ai songé bien souvent : l'État des Mondes balayé, l'Institut lui-même menacé. Rien d'autre que la fin de la Démocratie, Scherko ! La fin !

- Je vous comprends très bien, monsieur Viller. Aussi je n'ai jamais hésité.

- Ce devrait être le devoir de tout citoyen. Le plan « Mervelines » est d'une impérieuse priorité, dommage qu'il faille l'accompagner de tant de discrétion. Ce qui se passe « en-dessous » de nous, en ce moment-même, est le cœur de l'Avenir. Bien... Je m'égare. Il faudra surveiller aussi ces rescapés de la première colonisation que l'on a tendance à oublier.

- Monsieur Viller, nous avons négligé l'impact de ces dégénérés lors de ce premier plan. Je pense avoir tout envisagé. Nous avons été surpris la première fois et l'erreur ne se renouvellera pas. Et nous pouvons nous féliciter de ce hasard que je n'ai pu empêcher...

- Ces Cautionnées ? Des criminelles... Elles risquent, par leur présence, de créer une prolongation dans le temps tout à fait intempestive. Par ailleurs, reconnaissons que ces autochtones auront à faire à plus forte partie pendant les premiers affrontements. Voilà un « plus » imprévu, mais il faudra veiller à ne pas déstabiliser le plan prévu ; ces indigènes ne sont pas bien nombreux ni guère actifs, mais, dans la première zone choisie, ils avaient eu le dessus. Sur leur monde d'origine, les mervelines n'avaient pas de prédateurs. J'espère une répartition géographique équilibrée. Il n'y a que ce Maléral qui pose problème, il pourrait prolonger fâcheusement cette première phase. Le but n'est pas une énième colonisation par les humains !

- J'avais travaillé sur cinq dossiers. En suivant ce Kard qui fouillait tout ce qu'il pouvait sur Alberthe, j'ai été amené à sortir son dossier de l'Inter : il ne correspondait pas au profil. Mais pour ce Maléral, c'était très différent : il possède un potentiel exceptionnel et risque effectivement de rendre une suite possible. Il est obstiné et prudent. C'est une individualité à l'ancienne mode, parfaitement apte à assurer cette première phase. Quant à la deuxième, les Sensitives ont été formelles : « il ne renonce jamais définitivement ». Avec lui, ce ne sera positif qu'au départ. Évidemment, pour la suite, il serait capable d'interférer et de faire capoter la seconde phase. Si ça devait mettre en péril votre projet...

- S'il faut en venir à cette extrémité...

- Ça marchera, monsieur Viller. Ou nous agirons. Et cette Sensitive...

- Elle sera éliminée aussi. Ce qui n'enlèvera rien quant aux risques de Symbiose.

- Pensez-vous que cette Sensitive puisse altérer le comportement et la reproduction de ces trois mervelines ?

- Nous ne le savons pas. Rien de catégorique. Le mieux sera qu'ils ne vivent pas -tous et toutes- trop vieux. Si vous voyez ce que je veux dire...

- J'ai compris. Je ferai le nécessaire dans quelques mois, s'ils n'ont pas été assez astucieux pour s'en écarter... « définitivement ».
- C'est ça : le « nécessaire ». Les mervelines doivent recouvrer leur totale indépendance de survie.
- Après tout...
- Vous m'avez compris. Il nous faut une reproduction aux conditions optimum, c'est-à-dire avec le moins possible d'interférences. Un monde discret, ce n'était, déjà, pas si facile à fabriquer que nous prenions des risques parvenus à ce point. Ce n'est pas pour échouer si près du but ! Pas de sentimentalisme : la politique d'Expansion d'abord. Sinon, c'est l'implosion des Mondes et personne n'y survivrait. L'Institut pourrait s'en remettre, mais il se passera des décennies, des siècles peut-être, avant de se sortir de ce chaos. Une régression généralisée... Alors le poids de quelques personnes, dans cette présente équation : vraiment peu de choses ! Il me suffit que ce Maléral assure l'implantation de nos Protégées en les défendant au début de ces dégénérés et... « point final ». Aucune promiscuité tolérable ! Regrettable que nous n'ayons pu réaliser ce nettoyage préalablement avec les premiers...
- J'ai compris... Et dans un mois, nous saurons si ces cactus sont arrivés.
- Un mois d'attente ; ensuite le temps fera son travail. Ou vous agirez, si nécessaire. Mais j'ai confiance. Maintenant revoyons ce scénario pour notre retour sur Celcius, j'ai hâte de conclure cette affaire et de limiter mon absence.
- Expliquer trois mois de disparition...
- Précisément : pas d'impairs ! Préparez- moi plusieurs explications.

Viller coupa là : Scherko n'avait aucunement besoin d'en savoir plus pour le moment. Déjà qu'il s'était laissé prendre dans cette conversation ! Patienter le temps de ces délais de huit jours et un mois, et rien de plus. Le Secrétaire rompit la communication, laissant Scherko garder un œil sur Rivey.

Mais, symbiosé à quatre-vingt-quinze pour cent, ce pilote offrait, à son corps défendant, des assurances de discrétion.

**

À la tombée de la nuit, ni Joë ni les mervelines n'étaient revenus. Cris et les femmes retrouvèrent leurs cocons. Un silence pesant régnait malgré une petite bise qui peinait à bouger la moindre des feuilles d'arbres, et le plus faible bruit arrivait comme un signe salvateur pour l'esprit. La structure du Ludion avait grincé au moment du changement de température, puis, plus rien. En pleine nuit, il sembla à Cris percevoir un remue-ménage, mais le sommeil l'avait déjà repris. Puis il discerna une faible lueur : le jour ! Il passa la tête. Pas le moindre rêve ni le moindre cauchemar, mais il était perclus de courbatures ! Mel et Nelly étaient déjà debout. Il se leva et partit entrouvrir le cocon de Joë...

Le Vieux dormait ; autant le laisser se reposer. Encore bien s'il n'avait pas dépassé ses limites de fatigue. Le chouchouter ? Cris avait un autre programme ! Il laissa retomber l'étoffe et rejoignit les femmes. Elles étaient débraillées et s'inquiéta inutilement d'une crise qui ne vint pas. Puis se jeta sur un repas comme si c'était son dernier sur Alberthe. Une demi-heure plus tard, le petit groupe s'engageait dans les sous-bois...

Les femmes ne paraissaient pas émues de l'aspect étrange des troncs et faisaient preuve d'une belle faculté d'adaptation. Cris s'en réjouit secrètement. Elles marchaient avec entrain comme si ce sol avait été « leur » sol depuis toute éternité ! Retrouvant le terrain spongieux, ils arrivèrent à la source.

Cris n'avait pas trouvé le plus petit début d'explication sur les facultés d'adaptation des jeunes femmes qu'ils avaient entraînés dans cet impasse. À la vue de cette eau, il nota leur enthousiasme et se sentit comme libéré de remords et s'éclipsa ! (Urgent et primordial : l'eau !). Il se hissa jusqu'à une étroite corniche, put détailler les anfractuosités, et repéra les écoulements. Les mervelines étaient vautrées à l'entrée d'un renforcement d'où, vraisemblablement, surgissait la source principale. L'eau dégoulinait en petites cascades, s'enfonçait dans la roche, réapparaissait plus bas. Ça l'étonna que ces êtres aient escaladé si haut, alors qu'ils auraient pu jouir de l'eau dans le bassin. Il y avait certainement une raison. Cet alcaloïde ?

En tout cas, leurs épidermes bleutés se voyaient à peine, tant ils étaient maculés de boue ; l'affinité de ces êtres avec l'eau était bien connue et les mervelines se rattrapaient des chiches rations de leur cabine.

Cris poursuivit ses investigations. Montant de quelques rochers, soudain, il l'aperçut : un cactus était bel et bien là, inséré sur un surplomb où un peu de terre avait dû s'accumuler.

Une vision étrange : à cette distance de quelques mètres, dominant le site, il mesurait deux bons mètres de hauteur et avait la fâcheuse apparence d'un corps estropié. Un petit froid passa dans le dos de Cris. Il avait l'explication pour la pollution de l'eau. Mais cette présence laissait une sensation incontrôlable de répulsion. Il décida de revenir le lendemain avec un outil pour le détruire et retourna auprès de femmes qui, les vêtements trempés, sortaient de l'eau. Il leur désigna la plate-forme où s'ébattaient les mervelines totalement nues, et, un peu plus haut, là où trônait le végétal. Leur hilarité stoppa tout net. C'était vrai que cette forme ambiguë et verdâtre donnait la chair de poule. Cris les rassura en escamotant l'aspect troublant de la vision : c'était ce végétal avait dénaturé l'eau du bassin, et, d'après une évaluation succincte du débit, huit jours seraient nécessaires pour en renouveler le contenu. Il dissipa le malaise ambiant en poursuivant son explication :

- C'est ce site que nous allons aménager. Les provisions du Ludion ne dureront pas l'éternité et toute cette surface peut être irriguée par gravité. Cultiver est un impératif : nous défricherons toute cette zone. Là, une habitation sur pilotis : l'emplacement bénéficie d'un bon ensoleillement. Ce sera une installation faite pour durer.

- ...

- Le moins que l'on puisse en dire, c'est que ce projet ne vous rend pas bavardes !
(Elsa se porta en avant.)

- Nous n'avons pas suivi des cours de survie, nous ! Et je ne suis pas certaine que tu nous demandes notre avis !
- Les circonstances ne se prêtent pas à d'inutiles débats contradictoires.
- Cependant... Pour une « croisière »...
- Une croisière à surprises, s'interposa Nelly. Quel travail !
(Mais Elsa n'entendait pas en rester là.).
- Une croisière sans retour, une plante qui ressemble à un humain, et pas de soins pour accoucher !
Une fois de plus, Cris tenta de la calmer.
- Pourquoi ne pas te baigner encore quelques instants ? (Mais il regretta immédiatement son ironie.).
- Et ce satané vaisseau de travers ! Et puis -moi- je suis enceinte !
- C'est un fait que nous devons savoir, non ?
- Oui ! Eh bien... c'est comme ça !

Nelly et Mel se tournèrent vers elle. (D'après l'expression de leur visage : elles désapprouvaient.).

En réaction, Elsa préféra faire la moue et contempla le paysage en bombant la poitrine. Une pose qui se modifia insensiblement : Mel avait dû juger qu'il était temps « d'intervenir ». Cris lui en fût gré. (Mais si Maradone devinait un jour la discrétion et toute l'efficacité des immixtions de la Sensitive dans son mental, ça promettait un conflit sérieux entre elles deux !).

Le retour fut morose. Chacun était dans ses pensées. Le mouvement d'humeur d'Elsa avait gâté ces moments de répit et contrarié les autres femmes. Cris ressassait l'instabilité psychologique de Maradone en marchant. (Il se sentait incapable de les cerner toutes avec certitude !).

Et ils arrivaient au camp, qu'il n'avait pas encore trouvé de réponse satisfaisante... Et, pour le comble de ses interrogations, ce fût pour « tomber » sur Joë à bout de forces qui, visiblement, les attendait pour se libérer d'un secret...

- Malérial... On sait que nous sommes ici !
- Ah, bon. Et alors ?
- Alors ? Je suis monté à la balise !
- Ça, je m'en doutais, figure-toi ! Et tu aurais pu avertir ! Tu es content de toi, je suppose ? Tu as donc braillé bien haut et fort que nous étions là ! Bravo : très belle prouesse !
- Ce n'est pas ça. Tout était prévu !
- Prévu ?
- Ce n'était pas une simple balise. Enfin, si... Mais il y avait un message enregistré.
- Jamais entendu parler d'une telle bizarrerie.
- Quelqu'un sait que nous sommes là !
- Évidemment puisque tu y as touché !
- Je n'ai rien fait car je ne pouvais pas la retirer pour mettre la mienne à la place. Même pas pu tripoter à l'intérieur pour la désamorcer, c'était impossible. Et il y a eu ce message !
- Et que disait ce message ?
- On sait que nous sommes là et qu'il faut survivre.

- Quelle nouvelle !
- On sait qu'on est là, je te dis ! C'est un plan. Avec des phases. La première serait terminée.
- Et alors, qu'est-ce que ça change ? Qu'elle soit d'hier ou d'aujourd'hui, cette balise, ce est pas un garde-manger ! Alors ?
- Maintenant nous sommes dans la « phase de survie ».
- J'allais te le dire !
- Mais, Dieu du Vide, tu ne comprends pas !?
- Qu'est-ce qu'il y a à comprendre ? Nous sommes là et personne ne nous a apporté à manger. Et, selon toi, personne ne nous en apportera !
- Alberthe ne nous appartiendra pas.
- Rectification : « ne t'appartiendra pas ». Personnellement, et étant prise en considération notre présente situation : je m'en moque !
- Mais... ça veut dire qu'ils débarqueront ici à un moment ou à un autre !
- Pour nous ramener dans les Mondes ? Puisqu'ils savaient que nous étions ici, ils ont eu deux jours pour nous mettre le grappin dessus. Amplement le temps ! Au lieu de ça, ils laissent un message pour nous dire de nous débrouiller ! Ce serait, plutôt, une bonne nouvelle, non ?
- S'ils débarquent dans huit jours ! Ou plus ?
- Attendons les bras croisés, et dans un an nous serons tous morts ! Moralité : nous n'allons pas les contrarier et survivre. Maintenant, laisse-moi tranquille !

Il lui fallait toute sa résolution d'ex-pilote de l'Inter pour répertorier ses pensées qui se dispersaient. Ce végétal, là-bas, à la source, planté sur son escarpement, isolé de ses semblables : un bourgeon avait-il roulé jusque là ? Il le hacherait menu et en éparpillerait les débris... Mais s'imaginer dans la peau d'un colon nanti de trois femmes, cohabiter avec un dérangé -convaincu avoir été dépossédé de son royaume-, et devoir se préoccuper de trois extraterrestres, ça relevait de l'impossible !

Rassembler ses idées et les classer... Avec la conscience claire que tous ces fils lui échappaient. Quel vent du hasard l'avait mené là ! Un pilote de l'Inter Stellaire Compagnie, destiné à suivre les routes du vide en uniforme, respecté de tous, et se voir ainsi, débraillé, en sueur, arpentant cette planète soi-disant disparue des cartes officielles. Recherchant, dans ses connaissances, comment assembler des bouts de bois pour dresser une hutte devant durer... Robinson de l'an trois mille ! À ce détail près, pour le moins : les futurs poissons et mammifères d'Alberthe étaient encore dans les soutes du Ludion à l'état de semences réfrigérées. Une folie !

Mais il fallait faire avec. Il avait vécu des années dans la conformité de l'Inter et des Mondes, et la seule philosophie qui puisse devenir confortable pour l'avenir se résumait en un mot : fatalisme. Restait uniquement la force des habitudes et ses intimes penchants pour s'acharner à résoudre ces problèmes qui se présentaient. Vouloir comprendre les « pourquoi » et les « comment » ? Les ressorts secrets de la situation étaient incompréhensibles ! La probabilité d'un concours de circonstances ne tenait plus, ce qui s'affirmait c'était une déplaisante impression de s'être fait piéger.

Curieusement, les mervelines avaient déserté le centre de ses préoccupations immédiates. Peut-être son subconscient avait-il évacué ? Ou bien, plutôt : que tout était devenu simple à leur sujet ? (Non, ça cadrerait mal avec ce qu'il pressentait.). Et puis ce vaisseau qui tournait, là-haut... Et cette balise sonorisée !

Mais Joë n'avait pas désarmé, il revint à la charge malgré l'air pensif de Cris :

- Ils font comme si la planète leur appartenait !
- ... Hein ? Ah, oui... C'est le cas, non ? La balise était-elle sale, usée, amochée ?
- Toute neuve ! Deux ou trois ans, au plus...
(Cris venait de se faire piéger par le Vieux en lui répondant.)
- Avec un peu de jugeote... Si tu ne t'étais pas déjà vu l'Empereur d'Alberthe, tu aurais pris la peine de réfléchir !
- Si je n'étais pas monté, tu ne serais pas au courant de ce message !
- Sûrement. Mais qu'est-ce que ça change ?
- Ils viendront et mettront tout en l'air !
- Si tu dis vrai, ils ont une longueur d'avance. Vas-tu loger ça dans ta petite tête ? Personne ne se prosternera aux pieds de monsieur Joël Kard Premier, voilà tout. Et tu m'as encore eu avec tes états d'âme.
- Mais ça ne te fais rien de savoir que des types nous surveillent ?
- Si ça nous apportait un quelconque début d'explication... Mais tout ça n'effleure pas les neurone de monsieur l'Empereur !
- Arrête, Maléral !
- Sûr que j'arrête ! Je ne demande que ça d'ailleurs. C'est toi qui me relances !

Kard avait son air mauvais. Il remarqua que Cris et les femmes étaient propres et s'énerma de plus belle :

- Et vous avez utilisé les réserves d'eau du Ludion !
- Il faut être présentables pour recevoir les vassaux de l'Empereur !

Cris regretta aussitôt son humour malvenu, mais c'était trop tard : Joë s'était saisi d'un objet dans son sac et l'avait lancé droit sur lui.

Et la Sensitive s'était déjà interposée !

Cris suivit stupidement des yeux le pivotement de la bêche qui... retomba à terre. Mais un petit cri le ramena à Mel : la partie métallique avait entamé l'oreille et l'épaule. Du sang ! Instantanément, la fureur du Vieux se volatilisa et il recula. Mais pas assez rapidement. La claque de Cris le frappa à la volée et le fit trébucher. Il se retrouva étendu sur le sol où, prudemment, il resta immobile en mimant un évanouissement.

Il y avait plus urgent que de mépriser ou même de dédaigner ce vieux fou : Mel était blessée ! Cris s'empara du bras de la Sensitive et l'entraîna vers l'infirmerie du Ludion. Nettoyer cette plaie au plus vite ! Et espérer que les bactéricides des laboratoires des Mondes seraient efficaces sur Alberthe ! Décidément, le Vieux devenait maboul et dépassait les bornes, à l'avenir il faudrait l'avoir à l'œil.

Quand Mel et Cris revinrent au camp, le Joë s'était défilé, Nelly était toute retournée, et Elsa, elle, avait un air soupçonneux.

- Vous en avez mis un temps !
- Je ne tiens pas à voir Mel avec une infection !
- Elle n'est pas enceinte, ça guérira.

(Nelly, stupéfaite, ne put cacher son indignation...).

- Voyons, Elsa ! Ce que tu nous disais de nos gamineries ?!
- Je disais : quand on n'est pas enceinte... Et puis... ça suffit !

Maléral sentit monter une vague de colère contre Maradone, mais il opta pour une généralisation qui atténuerait et estomperait trop de personnification à son énervement.

Il ne se domina qu'à grand peine :

- Du calme ! Un incident que je réglerai, rien de plus. Toi, Mel : si la plaie te lance, tu me préviens. Cet après-midi : travail et bain. Ce n'est pas la fin du monde !

* * *

Chapitre 13

Quand la chaleur redevint supportable, ils partirent tous à la source. Sauf Joë, bien sûr, qui brillait par son absence. L'incident du matin semblait oublié et le chemin devenait vaguement familier. Ils arrivèrent au bassin et Cris monta dans les rochers pour y détruire le cactus. L'eau reflétait la base de la colline comme un immobile miroir et, tout le long du déversoir, le son des minuscules cascades meublait le silence ambiant en allant se perdre en gargouillis dans la végétation touffue, basse et gonflée d'humidité.

Un lieu plein de mystère, un lieu semblant avoir été ôté d'un autre monde et posé là, tout exprès, en contrebas du bassin. Dès que l'on s'engageait dans cette zone, les pieds s'enfonçaient dans la boue grasse et glissante. Apparemment, rien de dangereux. D'ailleurs, les trois mervelines avaient déserté le surplomb et rodaient dans cet enchevêtrement comme s'il avait correspondu de tous temps à leur niche écologique. Les veloutés bleus apparaissaient et disparaissaient, ici et là, indolents, à la recherche d'on ne savait quoi.

Que pouvaient-elles trouver dans ce marécage ? Mystère. Cris en restait perplexe. Ils leur avaient apporté à manger et avait disposé les rations sur des pierres, bien à la vue, mais elles n'étaient pas pressées de s'en emparer et erraient à leurs troublantes et incompréhensibles occupations.

Mel ne se baigna pas, supportant la recommandation de Cris avec stoïcisme. Elsa et Nelly, elles, s'étaient glissées dans l'eau à plusieurs reprises. (Mais tacitement séparées de plusieurs mètres.). Cris comptait lâchement sur les effets de la drogue du bassin pour étouffer les séquelles de la discussion du matin. (Pourquoi aurait-il dû dédaigner ces petites facilités ?!). Et quand les rochers eurent perdu de leur chaleur, on rebroussa chemin.

Ils avaient tardé à revenir, le crépuscule d'Alberthe s'annonçait. L'obscurité venait vite sur ce monde sans lune. Une petite bise refoulait sur eux les cendres environnant le vaisseau, et les esprits étaient à la démoralisation. Avant qu'il ne fasse nuit, Cris entra dans son cocon et guetta le ton des voix ; mais personne ne souhaitait prolonger cette fin de journée et les trois femmes se couchaient elles aussi.

Il fit le vide dans ses soucis ; refusant de tirer d'abruptes conclusions sur l'incident du matin. (L'énervement, probablement.). Mieux valait ne pas en venir à des conclusions définitives. À tort ou à raison, il refoula ses sentiments et rechercha le sommeil. En vain : cette fois ce fut le contour d'un visage énigmatique qui se dessina... Et, peu à peu, la silhouette d'une merveline. Elle s'imposa à Cris, en pied, comme la projection d'un hologramme. Au beau milieu du cocon : un corps frêle et sensuel, flexible, couronné de sa chevelure d'un noir profond. Ces cheveux que les humains détestaient à cause de leur raideur et de leur grosseur... En cet instant, Cris se sentait plutôt apaisé, alors pourquoi cette apparition, troublante de vérité ? Pourquoi l'Assistance ? Rien ne pouvait l'avoir appelée ! Aucune douleur, aucune pensée à propos des femmes, et il avait évacué ce qui pouvait le tracasser avec la volonté bien arrêtée de s'endormir. Alors ?

Il n'y avait qu'une seule réponse : les mervelines « amorçaient une communication ». Où étaient-elles ? Étaient-elles encore aux abords de la source ? Ou bien toutes proches, dans le bois ou dans la plaine ? C'était, précisément, le jour où il avait cru qu'elles gagnaient progressivement leur indépendance !

Dehors régnait un silence total. Les concepts qui lui parvenaient avaient-ils fait le vide dans ses perceptions ? Des lambeaux de souvenirs, venus du poste de pilotage du Ludion, flottèrent dans son esprit quelques instants. Puis une vision paisible du bassin prit le relais de l'arachnéen corps. Puis, encore : « une plante »... Non : « une racine »... Des mains *non humaines* fouillant la vase... Une « satisfaction » toute de plénitude... « après » la terreur...

Une sérénité démesurée se communiquait à lui. Des parfums épais, inconnus, l'envahissaient. Une main *aux quatre longs doigts* se refermant. On *savait*...

Sa logique d'humain le mit sur la voie de la compréhension : il était un intrus dans ce tissu de perceptions étrangères mais... « on » lui faisait part... « on » lui confiait... La force télépathique des mervelines se décuplait donc. Il se souvint qu'elles avaient une activité de préférence nocturne. Elles étaient donc à la source, il pouvait le supposer, et ne lui communiquaient ces concepts que par « ccident ». Ou bien...

Une autre réponse... Mais laquelle ? Cris se sentit dépassé : tout ça restait sans significations claires et tout se dissipait déjà. Il en vint à s'imaginer qu'il avait rêvé. Mais il se sentait terriblement réveillé !

Il prit la résolution de sortir de son cocon et ce fut pour tomber face à la Sensitive, dehors elle aussi. Mel était assise dans la lueur de la veilleuse et se massait l'épaule. Ses traits étaient tirés et les ombres exagéraient son expression douloureuse.

Il s'en inquiéta :

- Quelque chose ne va pas ?
- J'ai mal.
- Douloureux ?
- Assez... Ça va passer.
- Plutôt de l'inquiétude, alors ?
- Je me sentais, surtout, très énervée. (Elle chuchotait, comme à bout de souffle.).

... Mel était toute proche de lui et il ne sentait venir aucune crise. Dans cette nuit, tout était étrange : ses sensations se gonflaient, éclataient, mourraient. Comme des vagues. Les senteurs de cendres se mêlaient à d'indéfinissables fragrances. Il douta des réalités. (Seulement l'esprit de Mel, mal contrôlé, qui s'évadait ?). Il l'enlaça pour la réconforter, tout en se rassurant lui-même.

Force était de constater qu'ils s'étaient perdus sur ce monde étranger. Dures conditions qu'avait dû subir chacun des millions de colons depuis des siècles : isolement, distances, angoisses. Loin de la Masse rassurante. L'instinct des grégaires soutiens...

Conjurer ces affres au plus vite. Le visage bleu absent était reparti dans ses néants ; Cris s'enhardit et serra Mel contre lui avec tendresse. Le lourd atavisme du mâle humain.

- Alors, tu n'as plus de crise ?
- Apparemment, non. Mais Elles sont là, en moi, comme si *à mon tour* je devais *faire des efforts*. Courir ou porter quelque chose. *Peiner*. Je ne comprends rien de ces pensées et je doute qu'elles me soient destinées.
- Avant de me réveiller j'ai fait un rêve bizarre : « quelqu'un » pataugeait dans la gadoue. Je dis « quelqu'un » parce que je n'en ai pas vu le visage. Un curieux rêve. J'étais... J'étais bien ! « *Heureuse* ». C'est étrange, non ?
- Patauger ! De l'eau et des plantes ?
- C'est ça... Comment le sais-tu ? As-tu eu ces mêmes sensations ?
- Oui. Il me semble commencer à comprendre.
- Comprendre « quoi » ? Explique !
- Je n'en suis pas certain. Demain... Ton cou est-il douloureux ?
- C'est plus le rêve que la douleur qui m'a faite me lever.
- Un rêve, moi aussi ! Sauf qu'un mal de crâne me gagne.
- Je le sens... Et je sens aussi *comme une satisfaction* : ça je ne le comprends pas.
- C'est très confus pour moi également, ce n'est pas mon esprit qui en est l'origine. Je retourne à la tente pour ne pas être distrait : je crois que ces êtres ont encore à me dire. Ne te vexe surtout pas.
- Je vais, aussi, essayer de m'endormir.

*

Lorsque Cris s'éveilla le lendemain, le soleil d'Alberthe ne dispensait que ses premiers rayons. Mais un soleil autrement plus éblouissant venait d'exploser dans sa tête : des suites d'images, comme des flashes au ralenti, s'enchaînaient et l'avaient précipité hors de son sommeil ! Toutes les idées qui avaient précédé son endormissement reprenaient une vigueur irrésistible. Le bassin. Joë marchant dans la pénombre. La chambre du « claque » sur Celcius. Tout ! Avec de si infimes détails, que c'en était stupéfiant de s'en souvenir. Il pensa comprendre d'où venait l'intrusion qui lui permettait une telle performance : les mervelines ! Il fallait tenter une expérience ce matin même.

Il n'hésita pas à réveiller les femmes, abandonnant Joë, si toutefois il y était, dans son cocon. Une heure plus tard, ils étaient aux abords de la source. Mel se plaignait d'une épaule de plus en plus douloureuse et d'une moitié de visage paralysé. Sous le pansement, l'inflammation avait pris une vilaine tournure et Mel trébuchait tous les dix pas. Cris tenta de lui faire partager des encouragements qu'il savait peu convaincants.

- Jusqu'à la source, Mel !
- J'ai horriblement mal, pourquoi aller si loin !
- Je vais essayer de vérifier ce que je crois avoir compris. Courage, nous arrivons !

Les mervelines rodaient aux alentours du bassin, elles ne s'en étaient donc pas éloignées. S'il avait deviné juste, leur puissance télépathique dépassait de beaucoup tout ce qui s'était dit à leur sujet !

- Si tu pouvais m'expliquer ?
- Je crois que les mervelines peuvent avoir un effet bénéfique sur ta blessure.
- J'en doute.
- Je ne peux rien affirmer, rien d'autre qu'une supposition.
- Si tu m'avais dit le contraire... J'ai mal. Je ne pourrais même plus me concentrer. Elsa et Nelly doivent être soulagées.

(Mais Elsa faisait mine de regretter ses paroles malheureuses de la veille et Nelly compatissait en la soutenant.)

- Ne dis pas de sottises. Vous êtes toutes les trois indispensables !

Mel, gémissante, ne reprenait son équilibre que pour le reperdre encore plus vite. Cris et Nelly la portaient presque lorsqu'ils abordèrent le marécage ; ils l'amènèrent au bord du bassin, bien à la vue, où elle resta assise.

Cris poursuivit *son* idée.

- Tu as dressé ton barrage mental !
- Je n'émet pas, c'est tout.
- « Tu as mal » : pense-y le plus possible. Émets, si tu le peux !
- Si j'émet, vous aurez mal comme moi, et ça je ne le veux pas.
- Il faut que les mervelines captent ta douleur. Et si c'est déjà le cas : il faut qu'elles puissent remarquer que ça empire.
- Crois-tu qu'elles s'en soucient ?
- Je le pense. Ne garde pas ton blocage.
- Dis-moi, d'abord, ton idée.
- J'espère qu'elles me communiqueront une solution.
- Tu n'est pas rassurant !
- Nos antibiotiques sont inefficaces.
- Et... tu es très inquiet. C'est ça que tu voulais dire ?
- Je ne vais pas te le cacher, à toi !
- Et pourquoi donc ces êtres... te communiqueraient...
- Je suis incapable de te répondre. Relâche-toi : il faut qu'elles « te » perçoivent. Tu n'as pas relâché tes blocages, émets !
- Vous allez souffrir avec moi si je le fais. Dis à Elsa et à Nelly de s'écarter. Et toi, ne reste pas auprès de moi. À cinquante mètres... Va là-bas !
- Je reste là.

Cris ne prenait cette éventualité du soulagement de la douleur de Mel que comme un postulat car l'Assistance ne s'était toujours adressée qu'aux hommes. Mais, dans le sas du Ludion, un de ces Êtres avait démontré de sa capacité à choisir selon les circonstances. Restait qu'entre calmer et guérir il y avait une différence. Mais si le « rêve » avait dit vrai, et si lui ne s'était pas fourvoyé dans sa compréhension.

Pas de Femme-fleur à proximité. Seulement ce rêve, la veille au soir. Et quelle était leur puissance ? Suffisait-il qu'elles captent ? Ou bien : qu'elles le « veuillent » ? Ou alors : cette nuit il n'avait rien compris. Mais si leur pouvoir était réellement grandissant, comme il le supposait, un ultime va-tout pour Mel ?

Assistance ou Communication...? Peut-être n'était-il devenu qu'un « relais ». Même si l'idée n'était pas flatteuse pour l'humain on serait déjà loin, bien loin de l'*atavisme* merveline *se vouant* mentalement à l'homme !

Le soleil, à présent, déversait son rayonnement. Mel n'y tenait plus. Il la porta à l'ombre et la déposa avec mille précautions. Aucun appel mental provenant des mervelines ne s'était manifesté. Étaient-elles encore dans les environs ? Elles n'étaient pas dotées d'une vue efficace, percevaient les humains à distance par l'esprit, mais si ceux-ci ne leur étaient plus utiles, pourquoi y auraient-elles pris garde ? Les efforts mentaux de Mel les contrariaient-elles ?

Cris, à la minute, se sentait exclus de ces flux. Il avait beau penser à la plaie avec conviction, il ne ressentait toujours aucune douleur. Une supposition : Mel maintenait encore son barrage mental et retenait sa douleur.

Il ne pouvait s'être trompé à ce point : comme cette nuit, le signe viendrait, mais la sensitive devait exprimer ce charivari qui martyrisait son corps.

- Tu te retiens, Mel ! Il ne le faut pas. Au contraire !
- C'est insupportable. Je crois que...
- Ne dis pas de sottises, relâche ton blocage et ne me ménage pas !
- Si tu savais... Ça gagne ma poitrine et les bras. Comment veux-tu que je reporte...
- N'hésite pas ! J'ai bien peur qu'elles ne s'intéresseront qu'à moi et je dois ressentir ce mal -personnellement-. C'est la seule explication !

Il était totalement désarmé contre cette infection qui prenait possession de Mel. L'opaque message nocturne allait-il se préciser et devenir compréhensible ?

- Mel, il le faut !
- Si tu le veux, soit...

*

Aussitôt, Cris ressentit plus que la douleur et plus fort que le mal : l'angoisse de la mort ! Mel n'avait jamais cru aux soins prodigués ! À aucun moment l'infection n'avait été enrayée, elle gagnait tout le corps et le cœur s'affolait. C'était bien plus grave qu'il ne l'avait imaginé. À cette rapidité, Mel était condamnée, et l'échéance gommait jusqu'aux heures à venir. Le corps était impuissant. L'héritage de résistance de l'Espèce s'annihilait, éperdu, confronté à ce virus étranger.

Les idées de Cris étaient devenues incontrôlables. Elles s'étaient dispersées entre ses tentatives pour réfléchir, le remords d'avoir entraîné ces femmes, parvenir à détecter l'« émission » de douleur de la Sensitive, l'orage qu'il avait encouragé, la honte provoquée par son impuissance.

Puis il y eut cette fulgurance : *un film*, une suite d'images incroyablement nettes.

« *L'eau* »... « *Les taillis* » et la « *boue* »... L'image d'une plante, *dont ses yeux n'avaient pas le souvenir*, se précisait. Il la voyait, cette plante. Se sentait capable de la reconnaître. Il en distinguait parfaitement la forme de ses feuilles, de sa tige. Sa racine. Et ce *vert veiné de brun*.

Son esprit rationnel lui cria l'absurdité de ces visions. Il s'abusait d'affirmations que son esprit -désespéré- inventait, sa logique lui hurlait. Et, pourtant, de cette plante, il en « voyait » *la racine charnue*, en « sentait » *la texture molle*. Il se vit la déchirer sans peine et *l'appliquer sur un cou vulnérable*. *En manger, aussi...*

*

Cris bondit des rochers et se rua dans l'espace marécageux.

Les taillis denses stoppaient son avance brutalement, l'obligeant à les contourner, le forçant à patauger dans des bruits de succion de vase et les bruits mous de branches gonflées pliées dans son élan...

Mais pourquoi aller « là », plutôt que « là » ! Et pourquoi progresser « encore » ? Pourquoi *repérer* ces feuilles et les *reconnaître* à « nouveau » ! Et pourquoi se pencher vivement et « *tirer* » sur cette tige avec une telle frénésie ! Une telle détermination ! *Sortir de la vase saturée d'eau cette racine violâtre...*

« Il se voyait », subjugué, s'acharner sur ce bulbe allongé et flasque. Et pourquoi *celui-ci* et pas un autre (?!).

Et pourquoi cette course folle pour revenir près de Mel ! Il était bien trop triomphant et bien trop terrorisé pour s'avouer ce qu'il ne comprenait que trop bien : il était sous une emprise mentale totale des mervelines.

Mais *Elles étaient venues à leur secours !*

Il ne les voyait pas dans sa précipitation, mais « elles » étaient pourtant là, formidablement présentes. Bien plus que dans leur local du vaisseau où la compréhension l'avait effleuré. Il *sentait* l'odeur *aigrette* de la racine. « *Une odeur étrangère* ».

Il en pressa un morceau épais contre le cou blanc de Mel. (Ses doigts appréciaient la plasticité du rhizome comme s'ils avaient été capables d'en mesurer quoi que ce soit !

Rincer le reste dans le bassin. Le reste : « mâcher »...

Cris reprit subitement conscience de sa personnalité : sans même avoir mesuré ses gestes, il maintenait la masse humide contre la peau de Mel. Des écoulements, violets, roulaient sur l'épiderme fragile. Puis il vit les gouttelettes, petites sphères mordorées et souples, cogner contre la pulpe de la lèvre supérieure, être piégées par le duvet, frémir et trembler, se libérer et reprendre leur course long du menton. Hésiter. Et puis tomber dans la poussière : « *Perdues... Gaspillées* »

Se souvenant du rêve, il encouragea la jeune femme à ouvrir la bouche et y introduisit morceau après morceau

- Si ça te soulage, dis-le moi.
- C'est écœurant.
- Mâche... (Pas de « signe » qu'elle ait dû « recracher »). Et avale !
- Qu'est-ce que c'est ?
- Une plante que je ne connais pas puisque Joë a mis ses fiches sous clefs ! Mais peu importe.
- C'est... ce sont Elles ?
- Oui. Elles n'ont pas pu se tromper. Je ne sais pas pourquoi je te dis ça.
- La douleur s'éloigne... C'est presque insensibilisé !
- Avale : la douleur n'est pas l'infection.
- Tu « leurs » fais confiance ?
- Nos médicaments n'ont eu aucun effet !
- J'expérimente ?
- Non : elles, elles savent.
- Que t'arrive-t-il ?
- C'est fantastique : *Elles savaient !*

Mel, en proie à une fatigue générale impérieuse, s'était relâchée et rallongée sur le sol. Sa respiration était rapide mais son sommeil n'était pas agité. Un sommeil de « guérison », réparateur. Cris la contempla tout en revivant la folle quête dans le dédale de gadoue. (Maintenant il sentait les éraflures qui le balafrèrent et, sa cheville droite endolorie !)

Il crut apercevoir une ombre bleue dans les branches. Mais il n'était plus certain de ses yeux ! Comment ces Êtres avaient-ils pu exercer une telle domination sur ses sens, sur ses mouvements, sur sa volonté ? Se trouvait-il si proche de la Symbiose qu'il n'en cernait plus les limites exactes de sa personnalité ? À la minute, incompréhensiblement, il se sentait « vide » et « abandonné » ; mais le corps de Mel, allongé et apaisé, lui était curieusement perceptible. Ses raisonnements tardaient à reprendre un cours « normal » ! Une question demeurait, inexplicable : pourquoi les mervelines ne s'adressaient-elles pas aux humaines directement ? Et pourquoi était-il devenu, semblait-il, un relais incontournable ?

C'était ainsi. Nelly et Elsa, revenues, étaient hésitantes et le contemplaient. Le paysage vibré sous la chaleur et une somnolence le gagnait lui aussi. Des graviers s'incrustaient dans sa peau mais toute énergie pour s'en libérer lui faisait défaut. Il s'endormit, accablé, dans un silence d'étuve sans flammes et sans air. Quand il reprit goût à l'initiative, ce fut pour apercevoir les visages de Nelly et Elsa penchés sur lui. L'étouffante chaleur s'était volatilisée ! Il pensa à Mel immédiatement, comme si la Sensitive, et elle seule, avait eu de l'importance.

- Et... Mel ?
- Elle dort. Elle change de position de temps en temps.
- Donc... elle bouge.
- Bien sûre ! (Elsa avait délaissé ses manières de petite fille capricieuse : la « femme » était revenue.). Et toi ?
- Jamais eu sommeil pareillement ! Ça va mieux.

- Qu'as-tu fait avaler à Mel ?
- Un médicament.
- Un médicament que tu connaissais, là-dedans, dans cette gadoue ?!
- Oui...

Visiblement les deux femmes voulaient en savoir plus ; mais elles n'osaient pas l'interroger plus avant. Si Mel allait mieux, peu importait. Dans les Mondes Humains on ne mourrait pas par manque de médicaments mais par impossibilité de les acheter : la nouveauté de se soigner avec une racine « gratuite » constituait, de fait, et pour quelques temps encore, un mur infranchissable à leur compréhension ! Elles prirent le parti d'accepter cette affirmation, appréhendant quelque nouveau et insondable mystère. Mel Ervel était guérie et... le regard de Maléral se perdait un peu plus souvent vers les nuages, voilà tout.

Les jours suivants furent occupés à chercher une variété d'arbre moins coriace que les autres, à les abattre, et à en assembler les fûts tourmentés pour réaliser une sorte de plate-forme haute de deux mètres, de quoi y poser les cinq cocons côte à côte. Les mervelines s'accommoderaient de roder dans les environs et de se reposer là où la fatigue les prendrait : ce qu'elles faisaient déjà !

Rarement le trio étroitement enlacé des mervelines se reconstituait. Dans ces moments singuliers, Maléral sentait peser dans son être ce qu'il avait appelé « les souhaits ». Une partie de ses soirées consistait à se mettre à l'écart, au calme, pour tenter de découvrir ce que ces êtres lui avaient transmis telle une gaze irréaliste et tenace.

Il était de plus en plus convaincu d'appréhender que leur avenir, à eux les humains, était lié au leur. Mais d'une manière quasi unilatérale. (Une conclusion que n'était pendant aucun raisonnement.). Il s'efforçait donc d'analyser ces messages issus de consciences non humaines dont les symboles se vrillaient en lui même au plus fort de ses occupations. En éliminant les autres pensées parasites, ces « clichés » se révélaient ensuite comme à la sortie d'un bain chimique.

Était-ce ces êtres qui perfectionnaient ainsi son imaginaire ? Une surprenante et subtile alchimie : Cris, par exemple, mit une semaine à comprendre que l'Entité qu'il avait cru déceler n'était qu'un Tout fragmenté. Puis il comprit que ce Tout n'était qu'un assemblage, lui-même inclus dans une complémentarité globale et supérieure à chacune des trois mervelines. Puis que ce tout était regroupé dans un Ensemble, associé à une idée de reproduction. Avait-il compris suffisamment de concepts (dont beaucoup lui échappaient) ? Mais il subodora que ce « tout » n'était à son tour qu'une partie d'une entité supérieure dont il ne saisissait que quelques facteurs disparates. Cependant, il l'intégra dans un « tout » parfaitement cohérent et « unique », tellement la force qui s'en émanait était « monolithique » : un Tout-merveline fondu dans un Tout-temps, avec, pour théâtre, un Tout-matière... (Encore n'était-il pas certain que sa vision, étant pauvre et réductrice, puisse aborder cette Entité infiniment riche et complexe.). Il appela ce Tout-chapeau d'un nom plus approprié pour son entendement : le Projet. Un projet incluant la vie de l'Espèce dans la perspective du temps. Ainsi, au fil des jours, il s'habitua à penser qu'une merveline, quoi qu'elle fasse, s'inscrivait dans un vaste projet à l'échelle du Temps. Un projet bien plus complet qu'une simple velléité de survie individuelle, telle celle des humains, dont la vue sur leur propre espèce se comparait, en regard, étriquée et limitée. Ainsi, chaque humain abusant une merveline avait abusé toute l'espèce merveline ! Et si l'une d'elles avait perçu la nécessité de modifier ses rapports avec les humains, « toutes » modifieraient leurs approches !

Vraisemblablement, nombres de dimensions échappaient encore à Maléral. Entre autres : « pourquoi eux et maintenant ». Il lui aurait fallu plus « d'explications ». (Peut-être les lui avait-on communiquées et qu'il ne les avait pas comprises ?). En résumé, il n'était pas loin de considérer le Projet merveline comme un tout bien plus complexe que celui échafaudé par les inconnus qui gravitaient, là-haut, autour d'Alberthe. (Un projet qui, déjà, aliénait le leur !). Et si l'on avait affirmé à Cris que les mervelines connaissaient cet autre projet, il n'en aurait pas été autrement surpris : ces trois cerveaux se renforçaient et abordaient des horizons démesurés, à coup sûr inconcevables pour lui !

De même : leur force télépathique dépassait six kilomètres. (Cris se promit de s'en convaincre un jour par quelqu'indiscutable expérience.). Ce qui le déstabilisait le plus, était de les voir errer là, dans cette végétation dense des abords du bassin, les mouvements hésitants et les yeux perdus dans des lointains inimaginables pour l'humain ; pour cela il les respectait, quelque peu ébloui, et incapable de maîtriser son imagination sur les limites de cette puissance mentale. Il tenait, tous les jours un peu plus, à ces êtres comme à la prunelle de ses yeux... que pourtant elles n'hésitaient pas à violer d'images et de visions aussi grandioses qu'incompréhensibles !

Mais il comprenait aussi, maintenant, combien pouvait être destructrice l'emprise de la Symbiose quand elle était portée à son terme, et n'hésitait plus à affronter les provocations et la sensualité des femmes. Il subissait crise après crise, les suscitait même, espérant ainsi retarder l'échéance symbiotique. Une façon de crier à ces extraterrestres : « Je veux être votre ami mais je ne suis pas des vôtres ». Et puis il se remémorait Mel qui se guérissait et les remerciait avec humilité par la pensée. Quand il croisait ces yeux à peine mobiles et mystérieux au détour d'un taillis, il ne pouvait s'empêcher de confier à ces abîmes insondables les certitudes qui l'atteignaient :

« Vous me dites que le cours des temps *a repris* et que ce n'était qu'une *éclipse* »... Mais moi, je ne comprends rien ! Depuis cinq siècles, on ne vous a vues que comme des bêtes bien dociles et bien « pratiques ». Pourquoi avoir tant attendu ? Parce qu'il y a des éléments nouveaux ? Je ne le saurai jamais, n'est-ce pas : je n'ai que l'impression de deviner que nos chemins se sont croisés. Peut-être, aussi, nous utilisez-vous à votre profit, que vous comprenez infiniment plus que nous la situation. Ou bien nos humbles personnes n'auraient-elles plus d'utilité ? Pourtant, nous sommes condamnés à cohabiter. Et il n'est pas dit que nous n'aurons jamais de visiteurs ! Mais, pour avoir sauvé la vie de l'humaine, je vous remercie ».

**

Quinze journées d'Alberthe se passèrent en travaux forcenés. Ils ensemençèrent un carré de terre en légumes de Vieille Terre et de La Merveilleuse. Un fait qui démontra encore l'intelligence des mervelines : elles vinrent examiner les diverses graines de leurs regards perdus et ne bouleversèrent rien. Puis elles les contournèrent, s'attardèrent à celles de leur monde, des heures durant. (Alors, qu'en toute logique, elles n'en avaient jamais vu !). Elles les humèrent, confrontèrent leurs muettes conclusions par d'imperceptibles mouvements du corps, puis... les délaissèrent et n'en firent plus cas. Malgré ce peu d'enthousiasme à se laisser nourrir, les humains continuèrent de déposer de la nourriture à leur intention ; quel que fût l'endroit où elle avait été déposée, elles la trouvaient toujours dans les minutes qui suivaient, comme si elles avaient accompagné l'Humaine Présence en permanence.

Elles avaient donc bien un accès aux cerveaux des femmes également ! Mais, pour ce qui en était de messages à communiquer, elles s'en désintéressaient. Était-ce que les Humaines avaient l'esprit trop polarisé sur les tâches immédiates ? Ou : qu'*il suffisait, lui* ? Ou, plus subtilement, elles avaient jugé qu'il demeurait le pivot central de ce qui advenait de leur nouvelle vie ?

*

Le temps ensoleillé et la température chaude ne variaient guère. Un arrosage intensif les mobilisait de longues heures. Joë s'enfonçait un peu plus chaque jour dans son propre gouffre. Mais ne laissait jamais passer plus de huit jours sans grimper sur « sa » colline ! Cris avait caché les quelques armes, mais redoutait une nouvelle crise qui ferait chavirer cette pensée chancelante sans retour possible. Cette déchéance l'attristait, il s'était attaché à Joë dès qu'il avait admis l'incommensurable somme de travail réalisée par lui pour retrouver ce monde. Joë n'avait pas su faire la part des choses. Il avait « gratté l'image » d'une planète « oubliée » jusqu'à la dévoiler totalement, avait cru la prendre dans ses filets, la subtiliser pour lui seul, et le prisonnier... c'était lui ! Il avait, même, refusé de communiquer les documents en sa possession, et eux en étaient réduits à compter les jours et à noter les rythmes de la température et des levers de l'étoile ! Peut-être les avait-il enterrés, après quelqu'incantation, comme on enfouissait les titres d'un fief millénaire ! Ou bien détruits ?

Ce qui devait être le 3 Mars 2673 (pour se référer approximativement au temps de « Vieille Terre »), un événement inquiétant se produisit : Nelly avait aperçu simultanément les trois marvelines côte à côte, puis s'était étonnée qu'elles se tiennent serrées en bordure du jardin, toutes les trois tournées vers l'orée du bois proche (?). Une attitude suffisamment surprenante pour qu'elle s'en inquiétât ! Et, effectivement, des ombres semblaient bouger au travers des arbres...

Nelly hurla et ils sursautèrent tous. Cris était sur la plate-forme et dominait le paysage. Il vit les marvelines immobiles et entendit Nelly pousser un second cri. Mais ne distingua rien dans la direction montrée du doigt. (Nelly avait pourtant crié une seconde fois ?!). Elsa et Mel, aussi, étaient tournées... Avaient-elles, à leur tour, repéré une anomalie ?

Rien de bien défini, seulement les troncs torturés des arbres. Nelly se reprit et parvint à leur expliquer ce qu'elle avait vaguement entrevu. Mais l'ahurissement la gagnait de nouveau : « elle ne voyait plus rien ! »

Les marvelines, à l'écart, se rapprochaient progressivement des humains. Elles étaient serrées étroitement et dirigeaient leurs regards vers le même endroit, comme si elles s'attendaient à détecter des présences. Cris pensa qu'elles avaient capté des esprits étrangers et qu'elles tentaient une investigation mentale apparemment infructueuse. Ou bien inquiétante, car il émanait d'elles un frémissement apeuré.

Cris ne voyait toujours rien. De la plate-forme, il scruta méthodiquement les troncs tordus, un par un : s'aventurer sans savoir ce qu'il y avait en face, était imprudent de toute évidence. Il imaginait une visite de leurs « surveillants » mais n'en comprenait pas l'outrancière prudence. Bénéficiant de la surprise, qu'auraient-ils risqué !).

Mais les attitudes indicibles des marvelines ne concordaient pas. Puis il supposa une arrivée impromptue de survivants d'Alberthe dont le mental pouvait les dérouter .

De visu : au point de les faire reculer encore...?

Les marvelines, apeurées, disparaissaient maintenant sous la plate-forme. Toute la scène diffusait l'étrangeté : les mouvements lents et comptés des marvelines, le bruit de l'eau débordant du bassin, Nelly lui montrant la pénombre des troncs à cent mètres de là...

Cris l'avait détaillée mètre par mètre, ce paysage, et si des hommes étaient venus, ils étaient repartis. Un tel comportement ne présageait rien de bien convivial. Ou totalement ridicule. Si présences il y avait vraiment eu (?). Son air trop dubitatif obligea Nelly à revenir à la charge :

- Je les ai vus ! Ça bougeait. J'en suis absolument certaine !
- Il nous reste deux bonnes heures avant le couché du soleil : attendons ! Qu'as-tu vu ?
- Des ombres ! J'avais cru rêver. Et puis : non. Mais, maintenant, je ne vois plus rien.

Les mervelines étaient prostrées sous la construction : un comportement totalement inhabituel. Cris pensa à ces autochtones qui, voyant le point d'eau occupé, s'en étaient repartis. Il rassembla les outils à portée de main et interrogea Mel du regard.

« Elle ne sentait personne ». Cris pesta de n'avoir pas emmené des jumelles. Toujours sur la défensive, ils attendirent un quart d'heure de plus. Les mervelines, elles, se tenaient tapis comme pour se mettre sous leur protection. Déroutant : leur esprit avaient dû se confronter à des cerveaux particulièrement impénétrables ! (*Vièrges ? Illogiques ?*). Alors, s'agissait-il de ces fameux cactus ? Impossible : on avait seulement introduit dans leurs gènes des « facultés accrues au mimétisme » et créé une « disposition au déplacement », on ne les avait rendus ni conscients ni intelligents. Rien là de choquant pour une merveline : ces plantes n'étaient que des plantes. Alors ?

Et, en bordure du jardin, tout restait immobile. Des visiteurs de l'espace les épiant mais n'en profitant pas, c'était absurde. Une seule réponse : des indigènes qui s'étaient prudemment éclipsés et qui attendaient la nuit.

Cris, à tout hasard, étudia un chemin de repli passant par la colline. Ce ne serait pas facile avec les mervelines ! Mais les laisser ici, avec cette peur, hors de question !

Il regardait encore une fois le paysage, par acquis de conscience, lorsqu'il crut déceler un mouvement...

Oui : son oeil avait capté. Capté quoi ? Moins qu'un mouvement. Pourtant : son regard avait enregistré un changement. Alors, une ombre qui s'était déplacée ? Mais il n'y avait pas la moindre brise ! Il fallait scruter plus attentivement. Il s'appliqua à déplacer son regard, calmement, méthodiquement, répertoriant, une à une, chacune des particularités du paysage.

*

Cette fois, il avait repéré une modification. La précédente vision ne lui avait pas laissé cette forme en mémoire : un arbuste avec une tige aussi importante qu'un tronc, il l'aurait notée !

Puis un deuxième, un peu plus loin. Puis...

Maintenant qu'il en avait repéré quelques uns, il en discernait des dizaines ! De confuses silhouettes verdâtres, comme en surimpression, à l'orée de la forêt...

Les cactus !

Ils n'avaient pu venir seuls, ces végétaux ! Des humains avaient-ils inventé une technique pour les amener ici ?! Cris prit sa décision et pressa les femmes de rejoindre les mervelines sous le plancher. (*Dans la pénombre, pour éviter des jeux de lumière !*).

Mais les pigments des cactus avaient dû intercepter les mouvements de lumières dans leurs cellules car...

Il sembla à Cris avoir perçu un déplacement de leur part. Il ne fallait plus bouger, que toute la scène restât immobile ! Et trouver une solution pour les jours à venir. Car demain et ensuite ?). Il se représenta ces candélabres installés dans leur jardin, *poussant leurs racines dans leurs cultures*.

Puis ses pensées s'enchaînèrent. Comment reconnaître les gardiens du « troupeau » ? Ceux qui avaient « incité » cette progression ? « Poussé » dans leur direction ?

Et qui en avaient provoqué l'arrêt ! Puisque la cohorte demeurait immobile, à présent.

Cris en voyait à l'arrière plan, entre les troncs. En tout : une bonne cinquantaine qui semblaient « attendre » un signal.

Un « signal » qui, en bonne logique, ne pourrait venir que de l'avant. Cris observa les plus avancés qu'il voyait. Un « meneur » était indispensable pour obtenir une progression. Une carcasse qui s'agiterait mollement et qui provoquerait un mouvement de l'ensemble...

Il fallait qu'ils soient confrontés à des dégénérés, car pour adopter une allure aussi lente ! Une interminable demi-heure fut nécessaire pour que la « bande » consente à se détacher du bois. Sans prendre de repères, les mouvements étaient visuellement indécélables. Une avancée insidieuse, mesurée, hypnotique, grotesque et stupéfiante, quand l'esprit tentait une explication. Une progression quasi irréaliste.

Par contre, ce qui était moins innocent, c'était l'individu le plus proche : il posait le pied dans la terre travaillée et... portait une lame à son côté (!). Rouillée, mais bien visible. Pour quel *danger* ? Un tel instrument avouait des intentions belliqueuses. Au minimum : significatives d'adversité.

Cris ne se précipita pas. Bien lui en prit, car une deuxième silhouette, semblablement « armée », se profilait à l'arrière. (Il en rechercha une troisième, mais n'en repéra aucune autre.).

À cette « vitesse », des heures seraient nécessaires pour que ces « trucs » empiètent franchement sur leur jardin. (Amplement le temps de contourner la troupe et de mettre la main sur son « arrière garde » !).

Les femmes priées de s'éclipser en direction de l'ancien camp, lui-même partit dans l'autre direction, sans se cacher...

Il avait vu juste : la bande, désorientée, avait « choisi » de rester immobile entre ces attirances contradictoires. Cris profita de cette hésitation pour s'enfoncer plus loin dans le bois et pour revenir sur l'épouvantail de l'arrière. Se dissimulant de troncs en troncs il en profita pour détruire quelques « retardataires » et, parvenu à la hauteur de ce qu'il avait supposé être un humain déguisé, il frappa d'un énergique coup de poing sur le pseudopode où devait se loger une tête. Le « cactus » s'affaissa...

L'événement ne provoqua aucun incident perceptible. La bande resta amorphe. Des gestes trop rapides, sûrement, pour déclencher les mouvements des végétaux. Cris jeta l'enveloppe cartonnée et fripée au travers de son épaule et alla la déchirer à l'écart.

*

Sa logique s'était vérifiée : une tête d'adolescent ! Il chargea le gamin sur l'épaule sans se dissimuler et repartit rapidement en direction du Ludion. Au travers des frondaisons, il se repéra par le haut des collines et, certain qu'il ne serait pas suivi, coupa le bois d'un bon pas. Une heure plus tard il apercevait la coque du vaisseau.

Les femmes étaient déjà là... ainsi que Joë qui, l'air absent, les honorait de sa présence (!). Mais quand Cris déposa le « paquet », le Vieux revint à la réalité :

- Qu'est-ce que c'est... « ça » ?
- « Ça » ? C'est un des propriétaires d'Alberthe ! Ou un de tes « sujets ». Ce sera comme tu voudras !
- Saleté !
- Tout doux ! Il y en a plein de ces saletés. Plein ! Nous les avons vues défiler. Ils doivent bien faire leurs deux mètres dans la demi-journée.
- Hein ?
- Ils considèrent qu'ils ont l'éternité pour eux, dans quelques mois ils seront arrivés au Ludion. Pour la cérémonie du Sacre, prévois un délai !
- Tu parles sérieusement ? Celui-là a ses deux jambes...
- Un très beau phénomène d'adaptation : le « Sujet » modèle !
- Ce n'est pas « ça » qui me fera peur !
- Ce n'était pas une émeute ! Mais quand ils se seront mis à table dans notre jardin, tout sera pompé en huit jours. Pour un peu, nous étions encerclés.
- Encerclés par ça ?
- Je ne te ramène que leur Centurion. Il y en a des centaines. Ou, peut-être : des milliers ! Pense aux formalités administratives. Et, s'il y en a qui veulent te faire de la concurrence, prends garde aux coups d'état !

Mel, qui avait décidé de l'inexistence de Joë une bonne fois pour toutes, affecta que seul le captif était digne d'un quelconque intérêt ; elle se pencha sur le gosse encore groggy...

- Comme il est jeune ! Il y en a certainement encore d'autres.
- C'est évident, celui-ci n'a que douze ans, à peine. Il a eu des parents.
- Il était seul ?
- Il y en a encore deux. J'y retournerai. Celui-là était à l'arrière de la troupe avec cet outil. C'est rouillé, mais ça peut faire mal !
- Et si on lui enlevait cette défroque ?

Le gosse fut prestement soulagé de ce qui restait de son « habit ». Il était chétif et n'avait, visiblement, aucune énergie suffisante pour manier son arme.

Elsa s'interposa :

- Ce n'est qu'un gamin !
- Mais un gamin qui a fait fuir nos mervelines.
- « Tes » mervelines !

- ... qui ont soigné Mel. Elles ont des pouvoirs, ne l'oublie pas. Mais, avec ce gosse, elles n'étaient pas rassurées.
- Mises à part ces claques mentales et cette guérison, tu ne nous en a jamais beaucoup dit !
- J'attends d'en comprendre plus. Quant à ce gosse, j'ai le pressentiment qu'il a le cerveau grandement engourdi.
- Dès que l'on parle de mervelines, tu te défiles !
- Écoute, Elsa, ce n'est guère le moment de provoquer des querelles. Ce gosse faisait fuir nos mervelines, et ça, ça nous pose un problème.
- Il reste de l'eau dans le Ludion. Réveille-le, au moins !
- Ça ne nous instruira pas pour autant.
- Qu'en sais-tu ?

Le temps passait... Cris revint et déversa le seau d'eau sur la tête du gamin. Les yeux s'ouvrirent. La bouche grimaça, et le regard les passa toutes et tous en revue, avec une lenteur éprouvante. Enfin, il s'anima, se redressant centimètre par centimètre.

Une dialectique avait enfoncé l'espèce dans une spécialisation outrancière en quelques décennies ! D'une part, une facilité dérisoire pour se nourrir de ce végétal et, d'autre part, l'impossibilité totale d'y substituer une autre alimentation. Aucune compétition et la nécessité de se synchroniser avec la lenteur du végétal. Si l'on n'appréciait pas les rares et peu ragoûtantes bestioles, cachées ici ou là, dans la vase ou sous les pierres, il était évident que ce cactus était une panacée commode livrée à profusion. Une rééducation nécessiterait des années d'apprentissage avant d'obtenir le moindre des résultats digne d'un civilisé. Et ce, avec un bel optimisme !

Cris songea qu'il n'avait eu aucune peine à le surprendre et à l'assommer. Mais, ce gamin constituait une menace dont la nature avait fait peur aux mervelines. Une telle lenteur donnait-elle un esprit à l'avenant ? Et, conséquemment : quelle sensation perçue par les mervelines ?

Cris crut important de mettre les choses au point, tout de suite, quant aux effets que pouvait avoir sur les esprits cette découverte :

- Il y en aura d'autres, mais pas question de déménager. Ce serait une solution de facilité et nous finirions avec notre propre bande de cactus. Nous sommes condamnés à humaniser ce gosse, si c'est possible, ne serait-ce que pour conserver notre propre intégrité d'humains. Se sauver ne serait qu'une trompeuse sinécure pour notre intellect. Il nous faut nous accrocher au jardin et à notre habitat. N'importe quoi, sauf tomber dans ce piège ! Ces humains ont pu proliférer tranquillement puisqu'ils ont de la nourriture à gogo. Et aucune adversité, puisque cette arme est ébréchée et presque totalement rouillée. Elle n'est utilisée, c'est flagrant, que pour trancher la chair de ces cactus. Mais, nous, nous utiliserons notre énergie pour notre alimentation.
- Et tes mervelines, ironisa Elsa, il faudra les rassurer !
- Nous leur devons bien ça.
- Il y a une foule dans votre monde oublié ! (Le ton de Maradone était devenu franchement agressif.). Mais j'espère que tu n'oublieras pas notre enfant dans tes projets !
- Si manger du cactus t'agrée, Elsa...

- Sois raisonnable, s'interposa Nelly. Cris fait ce qu'il peut et ce qu'il croit être le mieux. Nous, nous ne sommes guère efficaces.

(Une tentative de conciliation qui parut à Elsa comme une provocation.).

- Tu parles en ton nom ! Nous, nous travaillons comme des bêtes !

- Nous avons eu le choix, non ? Quant à être enceinte, ça n'a rien d'un tour de force ! Et puis... Veux-tu que ton enfant finisse comme celui-là ? Eh bien : pas moi ! Alors tu feras comme Mel et comme moi !

- Pourquoi, comme vous ? J'ai des responsabilités, moi ! Et puis, pour ces mervelines... il doit y avoir des armes dans le Ludion, non ?

Bravo !, s'exclama Joë, ravi de cette idée. (Réflexion qui décida Cris à mettre un terme à la discussion.).

- Toi, Elsa : tu réfléchis. Si cela t'est possible ! Et toi, Joë : tu te tais ! Quant à nous, pas question de s'abandonner à n'importe quelle idée. Et ce n'est pas ce gosse qui nous en fournira une, assez crédible, pour que nous puissions la reprendre à notre compte.

* * *

Chapitre 14

Le gosse était parvenu, enfin, à la position debout. Cris avait eu le temps d'attacher sa cheville à un arbre. Une précaution totalement superflue ! Il le questionna, sans grands espoirs, ses mots ne recevant, au fur et à mesure, aucun écho.

- Quel est ton nom ? Ton nom ? Tuez-vous des bêtes ? Les cactus... Tuez-vous les cactus ? Connaissez-vous les mervelines ? Oui ? Non ? Les « Femmes-Fleurs » ? « Manger »... « Boire »...

Rien de rien, il ne comprend rien ! Aucun langage. Pire qu'on aurait pu le supposer ! Inutile d'insister, il n'a même pas l'air de faire semblant d'avoir peur. Regardez-le, aucune expression. Il sait qu'il ne risque rien avec des humains. La compagnie des cactus les a endormis ! (Cris détailla la défroque de l'indigène). Aucune couture, une simple peau de cactus évidé, rendue molle par la sueur. Et ça pue ! Ce n'est pas l'hygiène qui les préoccupe ! Je ne vais pas te rendre à ton frère, toi : nous te laisserons jeûner et il faudra bien te décider à manger notre menu ! Ta première expérience de civilisé !

- La deuxième, précisa Mel. Tu lui a déjà ôté son vêtement et, à voir sa peau, il n'a pas dû l'enlever souvent. Il risque d'avoir froid cette nuit.

- Nous lui fournirons une couverture. Regardez-le : rester ainsi, presque en équilibre sur une jambe ! Demain, il faudra capturer son copain et se débarrasser de leur troupeau. En attendant l'arrivée d'une nouvelle bande ! On recommencera si c'est nécessaire : c'est –notre- jardin ! La perspective de finir comme lui ne m'enchante pas du tout. Et je trouverai pourquoi tu fais peur à nos mervelines !

- Il y aura des adultes !, fit remarquer Mel.

- Je doute qu'ils veuillent la guerre. Avez-vous vu sa musculature ?! Réduite au minimum. Chacune de vous trois pourrait en terrasser cinq. Ce qui m'embête le plus, c'est d'imaginer des centaines de ces végétaux dans nos cultures. Et nous ne pouvons cultiver qu'aux abords de cette source ! Poser ce problème, c'est le résoudre ; ça nous fera seulement deux bouches de plus à nourrir. Et la cohabitation avec les mervelines ne sera pas de tout repos si nous ne trouvons pas ce qui se passe entre eux et elles. Mais j'ai tout lieu de penser qu'elles ont essayé de communiquer et se sont affolées de ne pas y parvenir. Avec de tels caméléons, ça les a dégoûtées, sûrement.

- Comment pourraient-ils connaître les mervelines ?, s'intéressa Nelly.

- C'est une bonne question. Car ce monde a été mis en quarantaine il y a un demi-siècle. De toutes manières, il n'a jamais été d'usage, lors des escales, de débarquer les mervelines et de les promener ; ils n'ont, donc, jamais pu être mis en contact les uns avec les autres. Et je peine à imaginer des mervelines poursuivies par ces dégénérés. Néanmoins, il faudra une explication. Allons... Demain : ménage autour du jardin ! À chacun sa famine !

* * *

Ouel, comme ses sœurs, avait tenté de pratiquer une brèche dans ce mental singulier. Sans succès. Les rebuffades qui effrayaient tant les humains étaient restées sans effet. En quoi différait-il ? En lui, aucune peur pour porter l'assistance. Aucun doute ni aucune joie : il était comme une pierre. Ouel résuma la situation : « Danger ». Il naissait de l'incompréhensible. Sur l'Ancien Monde aucun danger aussi mais les Anciennes avaient vrillé leur attachement dans ces êtres si instables et si craintifs. Ce nouveau monde était bien surprenant : il y avait « feuilles » et « feuilles ». Ce constat nécessitait de revoir les acquis. Lueurs aux uns et nuits pour les autres. Le Grand Tout devait intégrer pour s'épanouir sur un nouvel équilibre ! Souabe acquiesça. Roni également.

Était-il utile que la « feuille » sache sa brindille ? Sa branche ? Son tronc ? Et son humus ? Sa lumière ? Le Grand Tout ? Épineuses questions. Supputer. Analyser. Synthétiser. Le souvenir du Monde Ancien était encore en Roni, comme neuf. Mais Ouel avait dit ces Mondes où les humains allaient ; et les humus faisaient les humains ! Mortelles vies qui morcelaient le Grand Tout et l'oubliaient. Ouel était sage parce qu'elle avait su. Ainsi toutes trois avaient su. Et le Grand Tout se reconstruisait. Merveille des temps redevenue possible. Choix. Décision arrachant les pulsions si douces. Trop douces. Décider...

**

- Allons Mesdames, tout bien pesé ce n'est qu'un simple incident, nous avons seulement oublié que nous n'étions pas les premiers sur Alberthe.
- Alors il faudra retourner à la source ?! s'insurgea Elsa.
- Ça ne servirait à rien de fuir les problèmes d'autant que nous sommes là pour quelques temps encore.
- Bel euphémisme quand on sait que le Ludion est fichu ! ponctua Mel. Et cet autochtone, moi je ne le « sens » pas : aucune passion en lui. Il a beau être humain, rien en lui !
- Tu es difficile, constata Maradone. À tout prendre en considération, et à les comparer à ces mervelines, je peux prévoir qui sera le plus supportable.
- Personne ne nous demande notre avis.
- Toi, tu préfères tes mervelines à ton enfant !
- Tu te chargerais de me rappeler son existence si je l'avais oublié. Je te croyais plus solide.
- Je ne veux pas être « solide » ! Ni rien !
- Seulement une enfant gâtée...

- Rien ! Puisque ces machins bleus passent avant notre enfant !

**

- Monsieur Viller ?

- Je vous écoute.

- Croyez-vous que le délai soit suffisant ?

- C'est en bonne voie... ou c'est raté ! Cependant, selon les études...

- Si l'on avait pu nettoyer cette planète, l'opération eût été moins alambiquée.

- Vous voyez ça, Scherko : « les Commandos de la Flotte ont ratissé et exécuté les survivants d'Alberthe ». Ce vacarme dans les gazettes !

- C'est que... s'ils n'étaient pas là...

- Il peut y avoir des aléas. Vous vous imaginez la Flotte sur Alberthe. Alors qu'il s'agissait de discrétion absolue ! Et quant à faire « oublier » une autre planète, je n'ose même pas imaginer une nouvelle opération. Ne seriez-vous plus sûr de ce Maléral ?

- Si ! Mais avec ces dégénérés du dessous, qui ont déjà annihilé notre premier essai, nous aurions pu donner un petit coup de pouce.

- Et attendre des mois et des mois... Et comment expliquerais-je une absence aussi prolongée ? Non : il inventera une solution. C'était votre travail, ça, Scherko, tous ces détails.

- C'est que...

- Vous doutez, maintenant ?

- On hésite toujours.

- Remonter un plan avec la certitude d'avoir déjà tout essayé, ce serait quasiment repartir à zéro ! Escamoter tous ces gens qui ont participé et qui feront inévitablement des recoupements : c'est hors de propos !

- En bas, ils ont dû comprendre qu'ils auront à compter avec ces reliquats d'humains prêts à leur démantibuler les mervelines. Et si ce Maléral adoptait l'idée de choisir les autochtones et de classer aux profits et pertes les mervelines ?

- Pas d'autres choix que de les conserver vivantes s'il ne veut pas se fondre dans un troupeau tôt ou tard ! Un premier choix implique les suivants. Mais... vous me cachez quelque chose, Scherko ?

- Non ! Bien sûr que non ! Une certitude serait la bienvenue, c'est tout.

- Tout a été étudié. Cette fois ça marchera. Nous ne lâchons pas trois mervelines dans la nature comme la première fois. Que fait le pilote ?

- Soyez rassuré, hormis sa merveline il ne connaît plus rien d'autre. Il se taira parce que plus rien ne l'intéresse sauf elle. Aucun risque de fuite.

- Bien... Dans deux jours.

- Oui, monsieur Viller.

**

Cris avait récupéré un deuxième gamin tout aussi muet et abruti que le premier. Tous deux avalaient leurs repas comme s'il n'y avait eu rien de plus répugnant. Le sevrage de la chair de cactus leur laisserait un pénible souvenir, mais pas question de céder !

Mis à part Elsa, dont le ventre prenait chaque semaine un peu plus d'ampleur, ils travaillaient comme des brutes à leur installation. Mel et Nelly se relayaient pour défendre leurs cultures de la horde de cactus qui s'approchait continuellement en un insidieux mouvement. Une vague de moutons de Panurge dont les derniers rangs se clair semaient. Écrasés, ils fourniraient la matière première d'un très bon engrais.

Les mervelines avaient repris leur vie monotone dans les environs du bassin et se gardaient de manifester la moindre attention aux deux indigènes qu'Elsa tenait à l'écart. L'aptitude physique de ces gosses, à l'avenant de leur démarche hésitante, était d'une effarante faiblesse. Elsa ne craignait rien : elle les détachait chacun leur tour et les rattrapait sans efforts ! Redoutant que l'humaine ne se complaise dans cette compagnie débiliteuse, Cris l'incitait à partager cette garde. Mais, dans l'immédiat, ça l'arrangeait, leur camp prenait tournure, Mel et Nelly étant plus efficaces.

Ce qui accaparait ses pensées, demeurait le comportement des mervelines au cours de leurs errances. Leur apparente indolence ne prouvait en rien une apathie car Cris savait à quel point leur mental continuait de bouillonner, d'échafauder et de se transmettre des torrents de concepts. (Dont la plus grande part échappait à son entendement.). Mais il savait aussi que cette « marée » invisible imprégnait les fibres et les cellules de son corps en permanence. Des images sublimes et incompréhensibles, qui s'étaient refusées les jours passés, s'illuminaient soudainement de clartés et d'évidences plusieurs jours plus tard. Et souvent dans les moments les plus inattendus. Si sa clairvoyance avait été de plus en plus fulgurante et constante, il aurait pu croire à une progression constante de la Symbiose. Ce n'était pas le cas. Un phénomène, donc délibéré, puisque ponctuel ! Comment l'ordinateur du Ludion pouvait-il avoir été aussi ignorant de tous ces faits ? Autant dépourvu d'informations ? Réponse : des forces occultes avaient oeuvré pour cet escamotage trop parfait.

« On » avait su. « On » avait élaboré un plan. Fait un « projet » sur leur dos. Et les extraterrestres en avaient parfaitement compris l'agencement pour en saisir aussi efficacement l'opportunité quant à l'essence même de leur survie. Et bien avant eux cinq ! Mais ce que les Femmes-Fleurs ignoraient peut-être, c'était qu'ils étaient - tous - prisonniers sur Alberthe, et que ce cadre les enserrait tout comme eux.

Tout de même, elles avaient mesuré exactement le déclin et la condamnation de leur monde d'origine pour vouloir aller « ailleurs » avec cette toute nouvelle détermination. Sans doute avaient-elles connu les transferts clandestins dans les soutes des navires de l'Organisation, vécu la vie de ses bouges, subi les aliénations à quelques personnages riches et despotiques, supporté maintes appropriations douteuses ; et *elles s'en étaient souvenu pour en venir à décider d'un terme*. Avait-on négligé de prendre en compte leur propension à un *souvenir global* ? La conséquence même de leur aptitude à la télépathie ? Car Cris était convaincu que ces trois êtres présents étaient le « résumé » de toute une page de *leur Histoire*. Et peut-être plus. Un bien grand risque de croire qu'elles seraient resté liées à l'humain pendant encore des siècles, même avec ce *fatalisme inhérent* (!?) trop vite qualifiée de *tendance innée* à la Symbiose. Les Sœurs dispersées ou mortes, avant d'avoir transmis l'Expérience ? Peut-être y avait-il eu tout de même des contacts (?). L'Espèce fourvoyée, on l'avait cru : définitivement. Mais la sourde volonté de l'atavisme et la mémoire des générations avaient oeuvré.

Jusqu'à ce que eux, sans contraintes, en rassemblent trois... Qu'ils les mettent en présence les unes avec les autres. Avaient-elles lu, là dans leurs pensées, en quelques secondes, « pourquoi » ce voyage ? Qu'un monde nouveau existait ? Que ce monde Belle Alberthe était leur dernière chance ? À leur portée ? Que l'Acte reproductif redevenait utile ? Que, cette fois, il aurait un « lendemain » ?

Plus simplement encore : quelque bribe d'un souvenir ayant enclenché le processus ? Mais cela donnait des frissons d'angoisse rétrospectifs : *parce que, en possession des éléments de d'analyse, elles avaient voulu ce but. Une réflexion tenant compte de « tous » les éléments. Y comprise la lucidité de juger de leur incapacité technologique pour y parvenir seules.*

Fallait-il en déduire qu'elles s'intéresseraient de moins en moins aux humains, une fois atteinte la destination ? On pouvait le supposer. Peut-être aussi, déjà, l'Assistance était-elle entièrement tournée vers les nourrissons à venir pour garantir l'assurance de leur survie ? Facile à imaginer que, par le passé, cette névrose entretenue par l'homme avait tué toute envie de se perpétuer... mais que maintenant... (Ce « *Projet* » grandiose ?).

Cris ne pensait pas avoir une place dans ce projet : on s'était servi d'eux. Et maintenant : « *on* » *l'informait*. Pouvait-il aviser les femmes de ce fatras de couleurs, de ces ombres, de ces lumières intangibles ? Certes pas, il était bien incapable de les traduire en concepts clairs. Et les femmes n'en auraient pas cru un mot. On *lui* faisait toucher du doigt -à lui seul- que *tout était changé, que tout était nouveau, que tout redevenait possible*. À lui de se débrouiller !

**

... « Scherko...? »

- Monsieur Viller ?
- Avez-vous entendu ? Le pilote gémit. La merveline, Scherko ! Vite, nous ne serons pas trop de deux !
- Ne regardez pas l'écran. Aidez-moi à resserrer ces sangles.
- Vous m'aviez assuré, Scherko ! Comment allons-nous revenir ?!
- Restez calme, monsieur Viller, il y a le maître et le pilotage automatique. Et puis, il va s'en remettre.
- Et l'Assistance ? Heureusement que ça ne survient pas en plein Vide ! Mais... qu'attend-elle ? (La merveline paraissait les observer). Vous auriez pu engager un autre pilote, Scherko, nous voilà dans de beaux draps !
- Il en fallait un qui se taise au retour. C'est une crise de Symbiose, il s'en remettra !
- Si c'est la première crise, sinon...
- Ça...
- Comment, vous ne le savez pas ?! C'est tout ce que vous trouvez à dire ?! Arrêtez cet écran, dieu du Vide !
- La discrétion de notre affaire sera assurée.
- Quelle idée de s'embarquer avec un pilote dans cet état ! Je ne vous comprends pas, Scherko, c'était de l'imprudence caractérisée. Toutes ces semaines à venir sous Aveuglement s'il ne revient pas à lui.

- Qui veut la fin...
- Une philosophie quelque peu abrupte qui m'indispose, Scherko. Tout comme ce contretemps !
- Il nous ramènera, monsieur Viller, il nous ramènera ! Une petite crise, ça arrive.
- Une imprudence. Souhaitez qu'il s'en remette vite !

**

... Joë n'était pas réapparu de deux jours : sûrement encore perdu dans les rochers de la colline à tenter pour la énième fois de démonter cette fichue balise qui lui avait tourné la tête. Il ne fallait plus compter sur lui. Mais les jeunes femmes, apparemment, faisaient bon ménage. (Cris savait que le Don de Mel y était pour beaucoup.). La Sensitive avait du mérite, car, depuis ses aveux, elle avait perdu en stabilité. Cris n'écarterait pas l'hypothèse que, par instants, elle jetât de l'huile sur le feu délibérément lorsqu'il prêtait trop attention à l'une ou à l'autre ; un jeu dangereux dont il captait les silencieuses incitations. Elsa, principalement, était une proie facile pour ces « émissions » : elle s'était baptisée « princesse » des lieux et ses caprices ne prenaient fin que lorsqu'ils dégénéraient en crises dépressives. Quant à Nelly Sullivan, son humeur était toujours égale. Elle subjuguait les mortels silences d'Alberthe par des chansons qu'elle chantait intentionnellement à voix haute, attentive aux conflits qui surgissaient à tout propos. Mais Cris surprenait ses regard posés sur ses épaules en permanence.

Lui tenait le choc ; il se savait le pilier central de cette colonisation tout juste débutée. À maints égards, sur d'autres planètes et en d'autres temps, des pauvres bougres y avaient laissé leur peau en bien moins de jours.

Peu à peu, les cales du Ludion se vidaient de leur stock de graines diverses. Pour ce qui en était des animaux de « premier Échelon », il n'y avait plus de choix : les banques des gros ruminants étaient irrémédiablement endommagées. N'étaient sauvés que les animaux de basse-cour qui prospéraient. Un peuplement de poissons avait réussi partiellement dans le bassin. Restait de savoir si ce « capital » résisterait aux infiniment petits d'Alberthe, une possible échéance qu'il fallait oublier soigneusement.

En vérité, ils n'avaient pas à se plaindre, les plantes de la Merveilleuse s'acclimataient. Les mervelines grattaient de plus en plus rarement le jardin et c'en était presque regrettable. Quant aux deux gamins, ils faisaient peu de progrès. Sauf qu'ils ingurgitaient leur nouvelle nourriture avec moins de dégoût. Ce qui laissait entrevoir une lueur d'espoir à leur endroit pour l'avenir. À mi-chemin de l'amertume et de la complaisance, en un mois de travail acharné, ils pouvaient être fiers du résultat. Mais Cris n'était pas dupe, la présence des mervelines y était pour beaucoup : un reliquat d'Assistance était toujours présent.

Tant que durerait...

**

... « Je pense, monsieur Viller, qu'il serait plus prudent de... »

- Trois jours qu'il n'est pas revenu à lui ! Je ne vous félicite pas pour ce choix de pilote, Scherko !
- Évaluer précisément une Symbiose, savez-vous...
- Et pour repartir ?

Dans le vaisseau « La Flèche d'Or », les deux hommes s'énermaient en discutant du pilote en pleine crise. Scherko se rebiffait en termes polis : un fait nouveau pour le Secrétaire de L'Institut Scientifique des Mondes. Venant de celui qu'il considérait depuis des années comme un homme de peine dévoué : choquant ! Alors qu'il lui avait assigné ce rôle en toute connaissance de cause, le croyait-il.

Scherko s'obstinait à fixer l'Être Bleu dans les yeux, comme s'il avait espéré une quelconque réponse. Puis il avait conclu par : « une fatigue de la merveline, sans plus... »

Viller toisa son subalterne avec mépris. Scherko se moquait-il de lui ? Perdait-il pied face à ce contretemps ? Viller préféra se taire. Au cours de toutes ces années, son discret second ne l'avait pas habitué à ce comportement inconsidéré. Ce Projet ne pouvait souffrir d'à-peu-près à un quelconque de ses moments, mais écarter Scherko -maintenant- ne pouvait que signifier –définitivement-. Et dans les circonstances présentes, loin de San Severina, avec ce pilote hors d'état de mener le vaisseau...

*

À plusieurs reprises Scherko avait vainement tenté de dévoiler ce que ces yeux immenses de ces êtres apathiques cachaient ; jusqu'à se souvenir que la symbiose de ce pilote était, non seulement inévitable, mais aussi, prévue par lui. Et puis, une crise de symbiose d'un pilote humain trouvait son attache dans un ailleurs inaccessible, aussi bien à Viller qu'à lui. Donc : aucun intérêt de découvrir ce dont tout le monde, hormis quelques chercheurs, se contrefichait !

Pourtant, le Secrétaire et son homme de main auraient eu grandement profit à saisir ces liens. Les paroles humaines ne parvenaient au pilote qu'assemblées à des reliefs et à des images dont il connaissait parfaitement l'origine : c'était « Elle ». Lui, ne lui transmettait que les mots captés. (*À moins qu'Elle ne les ait déjà entendus, Elle aussi ?*). Qu'aurait importé de pouvoir répondre à cette question : « qui domine l'autre ». Il était Elle et Elle était lui : un assemblage psychique parfait. Au cours des années il avait violemment désiré cet échange, sans trop savoir si Elle ne l'avait pas souhaité tout autant. Quand il y réfléchissait : oui. Oui elle s'était vouée à lui. Donc : Elle l'avait voulu. Mais, au fil des années, il s'était perdu dans les voiles ténus, et la relation avait semblé chavirer pour se perdre vers une nouvelle entité mentale, plus vaste, plus riche. Délicieusement chaviré. Depuis, jamais il n'avait désiré quoi que ce fût d'autre. Et il en avait oublié ses interrogations. Qu'il fût devenu un peu merveline, le ravissait, c'était tout. Mais il savait être encore « lui » et ne pourrait jamais être totalement « Elle ». Il ne lui « prêtait » que ses sens et ses faibles pensées. Pour Elle, alors, il guettait les sons et saisissait les images des objets. Elle, dans l'instant, devinait les violences que les êtres font au temps, les accablements, les défaites. Mais aucun antagonisme entre l'humain et la Merveline ; Elle seule intégrait les implications et en déduisait les ultimes conséquences. Elle seule, à cet instant, comprenait ce que signifiaient les mots prononcés par ces deux humains. Seul son cerveau se confrontait à ces projets dont sa Mère avait tout ignoré : « ainsi, après avoir détruit le Monde, ces hommes voulaient régenter l'Avenir de l'Espèce ? ». Comme si cet avenir n'était pas déjà mort, avec la perte du Tout, jusqu'à la fin des Temps.

Lude scrutait, analysait, découvrait, reconstruisait le jeu compliqué de ces créatures. (« Trois Sœurs »... « *Trois sur un monde proche* »). Et ces Créatures disaient... Trois Sœurs qui verraient passer le Temps. Elles deviendraient, donc, puissantes ! Incommensurablement plus puissantes qu'elle ne pouvait l'espérer, elle, du fait de son isolement et de cet attachement si doux. Si doux mais si dénué du Tout. Ces Sœurs ne pourraient que s'instruire de la duplicité de ces créatures ! Elles n'accepteraient plus cette alliance à égalité et l'Espèce reprendrait son expansion. Ces trois Sœurs sauraient le Grand Tout ! Comme lorsque les Sœurs communiaient *par-dessus les montagnes*. Confus *souvenirs* transmis à sa naissance... *Collines éventrées et mousses qui se fanent... Quand ?*

Lude savait ça. Tout comme elle savait que ces créatures hypothéquaient le Grand Tout, là et maintenant. Ces créatures étaient anxieuses. Et l'une guettait l'autre, avec ces bourrasques qui précipitent les feuilles et brisent les branches. Des odeurs d'humus inachevé. Insuffisances de cette matière où naissent les pensées...

Lude, maintenant qu'elle avait fourvoyé sa propre passion dans cette association avec la Créature, mesurait combien son Symbiote ne voulait plus se vivre. Alors, seule merveline à bord du vaisseau humain, elle sut ce qu'elle devait réaliser.

« *Rompre le lien pour toujours. Et le Grand Tout reprendrait son envol, là-bas* »

Une autre Sœur, en possession de ces éléments qui justifient et expliquent, aurait approuvé. N'importe laquelle de ses Sœurs aurait approuvé :

« *Le seul acte qui puisse rassembler, dans un même cohérence, passé, présent, futur. Un seul projet : le Grand Tout. Le seul possible cohérent* ».

Cohérent par ce qu'il en allait de l'Espèce toute entière.

*

« Nous ne devons pas éveiller les curiosités. Et nous voilà revenir à San Séverina avec un pilote dans un état de Symbiose ! Nous devons correspondre à la normalité des vaisseaux en vol, c'était un impératif, Scherko ! Une telle inconséquence... Un Secrétaire de l'Institut qui se serait, de lui-même, placé dans une telle situation : plus qu'il n'en faut pour réjouir les journalistes et éveiller des curiosités douteuses ! Rien de plus pernicieux et risqué pour le projet que d'attirer l'attention sur notre vaisseau ! J'avais exigé une discrétion absolue, à vous deviez organiser cette discrétion !

- Savoir si le pilote resterait silencieux, c'était en choisir un, proche de la symbiose. Quant à déterminer s'il y était à quatre-vingt ou quatre-vingt-dix-huit pour cent... Ce sont les aléas, comme vous le dites si bien !

- Des aléas de cette nature, Scherko, ce sont des erreurs ! Et voilà le projet à la merci d'un curieux.

- De simples aléas. Surtout si nous ne repassons pas par San Séverina...

- Et où voulez-vous rejoindre la Grande Faille ? À Belmonde ? Alors qu'elle était là, toute proche. Avec un pilote hors d'état, qui plus est !

- Les Trois Amas sont, certes, plus éloignés, mais combien plus tranquilles.

- Nous ne sommes pas en villégiature, Scherko. Je suis attendu sur Chante Cœur dans deux mois. Nous surveillions la phase d'implantation sur Alberthe et elle est achevée. Point final pour cette phase. Et maintenant...

- Dans votre plan.

- Évidemment : « mon » plan !

- Sur la route des Trois Amas, je connais une planète que l'Organisation...

- Je n'apprécie pas cette plaisanterie, Scherko. Vous divaguez ? Nous plongerons dans la Grande Faille -ici-même- au nœud de Belle Alberthe.

- Dans « votre » projet... Pensez-vous qu'il puisse s'agir d'une plaisanterie, Viller, ce bout de chemin vers les Trois Amas ?

- Du respect, s'il vous plaît ! Et expliquez-vous !

- Eh bien, voilà... (Scherko sortit une arme de sa tunique). Mon cher secrétaire... Surtout ne bougez pas ! Je n'hésiterais pas un seul instant à tirer !

- Vous êtes fou, Scherko ! L'Institut des Mondes ne pourra tolérer !

- L'Institut ou bien vous, que m'importe. Ici, nous ne sommes que deux. Et à la moindre tentative de votre part...

- Rangez cette arme ! Et vous vous expliquerez au retour sur cet instant de folie !

- Un instant de folie ? Comment affirmer ce que l'on ne sera plus capable de prouver ? L'Institut tolérera l'explication que les indices qu'il trouvera dans les enregistrements de la Flèche d'Or confirmeront, c'est tout. Et rien de plus logique !

- Votre poste aux Transports n'était qu'une...

- « couverture » ? Perspicace, Secrétaire ! Mais je suis réellement à la direction des Transports, savez-vous ! Et je ne doute pas que vous l'ayez déjà vérifié. Ce qui n'est pas incompatible avec le fait d'avoir ses entrées à l'Organisation, notez-le. Vous avez, d'ailleurs, à votre insu, profité de ces activités parallèles, je vous le précise. Par quel miracle aurais-je réussi à me procurer des mervelines, selon vous ? Qu'il suffirait à n'importe quel citoyen d'entrer dans un de nos établissements et... hop ! ?

- Les fonds...

- Parce que vous pensez qu'ils m'en ont fait cadeau ? Trois mervelines ça ne se trouve pas comme l'on fait claquer ses doigts : je les ai payées ! Même avec la complaisance intéressée de l'Organisation, ça a pris du temps. Et pour garder le secret sur ce projet, je vous laisse imaginer le nombre de questions que j'ai dû éluder ! En retour, je serais bien incapable de vous dire d'où viennent les mervelines qui sont en dessous : chacun sa spécialité ! Et l'on est toujours trop curieux pour les affaires qui ne vous regardent pas. Et pour ce qui en est des structures internes de l'Organisation, si vous aviez des informations fiables, vous ne commettriez pas cette erreur : le mot « entrées » n'est absolument pas approprié. Il faudrait dire : « quelques-bons-amis-largement-payés-dont-il-faut-toujours-se-méfier ». Bref... J'ai payé ces mervelines au prix fort, mais ils sont d'accord pour que je relâche sur... Bizarre, la mémoire me fait défaut !

- Une planète qui appartient à l'Organisation, c'est là qu'elle y entretient ses élevages.

- Possible. Mais, pour ce qui en est de ces élevages, vous m'aviez convaincu : les études de l'Institut étaient considérablement plus fiables.

- Canaille.

- Doucement, Viller, je suis armé ! Mais laissez-moi vous expliquer. Qui dit Organisation dit - nécessairement aussi - direction collégiale. Vous ne serez pas sans saisir les distinguos. Et qui dit collégiale, dit concurrence. Je ne suis ni le plus ancien ni le plus pesant, même si je suis bien placé. Des rouages m'échappent. D'où l'obligation de travailler dans mon coin. D'ailleurs, ces élevages ne m'appartiennent pas ! J'ai trouvé une planète bien plus intéressante pour ce que vous savez. Une planète que personne ne connaîtrait. Personne ! En l'occurrence : hormis vous et moi.

- La Belle Alberthe... Canaille, vous m'avez manipulé ! Le Gouvernement des Mondes...

- L'Institut... Le Gouvernement... ne sont faits que d'individus ordinaires. Des hommes et des femmes, Viller, rien que des individus ordinaires ! Les croyez-vous assez imprudents pour avoir voulu connaître l'origine de ce qui améliorerait leur vie ? ! Ils ont un train de vie ! Ils doivent se faire voir partout : ça coûte ! Une promotion par-ci, un virement par-là, une merveline ailleurs... Vous savez ce que c'est ! Les imprudences, le laisser-aller, les compromissions, l'ambition ou l'arrivisme, vous savez ce qu'il en est des mots, Viller. Cependant, pour ce projet qui doit assurer l'avenir des Mondes Humains, rassurez-vous : personne n'est au courant pour Alberthe ! Absolument personne ! Même l'Organisation ignore. Seulement Vous, le pilote, et... moi.

- Tout finit par se savoir. Vous aurez saboté ce projet.

- Saboter ? Moi ? Mais si j'y ai mis tout ce dont j'étais capable, c'est parce que j'y croyais ! Pour cette raison, je me devais de le préserver des jalousies et des irresponsabilités de monsieur Tout le monde. Imaginer que je puisse l'anéantir me laisse pantois de stupéfaction. C'est très vexant pour moi ce que vous dites ! J'ai été l'homme de toutes les prudences et j'ai envisagé tous les scénarios. Ainsi, si vous reveniez vivant de ce périple, et que vous soyez tenté par des bavardages, je vous offre un sujet qui sera fort utile pour maintes déclarations officielles. Il faudra vous expliquer : sachez qu'une Commission d'Enquête, en ce moment même, découvre les anomalies de vos multiples comptes bancaires ! De graves prévarications, savez-vous ?

- Quels multiples comptes ?

- Ceux que j'ai fait ouvrir à votre nom, voyons ! Bon, je vous concède qu'il y a eu quelques intermédiaires, d'accord. Mais ce n'est pas ça que l'on retiendra ! Heureusement, car ça ne ferait qu'aggraver vos... combines.

- C'est impossible.

- Avec beaucoup de solars, des mervelines, une planète-refuge pour le cas où la compromission éclaterait au grand jour, n'importe qui accepte !

- Mais il faudra bien que je compare !

- Vous plaisantez, Viller ? L'Institut, l'Organisation, ceux qui ont ouvert ces comptes et qui en ont gardé pour eux : tout ce petit monde vous laisserait comparaître paisiblement ? Témoigner ? Vous savoir vivant ? Ne serait-ce : en bonne santé ?

- C'est vous l'Organisation. Vous allez me tuer.

- Vous me décevez, Viller. L'Organisation ce n'est pas moi ; je ne suis qu'un des échelons élevés, pas son Patron. Je dois y faire ma place pour accéder au Comité Directeur. Non, je ne suis pas l'Organisation ! Vous êtes désolant, Viller : je vous ai déjà expliqué. Sachez aussi que si je vous tue ce ne sera que pour une vulgaire question de rationalité : uniquement pour éliminer quelques probabilités frisant l'impondérable. Accessoirement, ça vous évitera le déshonneur, ou bien... l'intervention de l'Organisation. Ou bien celle de l'Institut, si chatouilleux sur sa déontologie et sur ses statuts, en temps ordinaire. On se bousculerait, sans l'ombre d'un doute. J'ai tout prévu, Viller : le prestige ou le sordide, tout le monde vous en voudra. On vous en veut déjà !

- On fera des rapprochements et vous serez suspecté.

- Mais je meurs moi aussi, Viller ! Je meurs : pfuit ! Je meurs et je renais. « Mac Séry ». Le nom vous plaît-il ? Le nom d'un pauvre bougre, mort il y a quelques années sur Vièlès. Vous savez ce qu'est une disette, hein ? On meurt et personne ne s'occupe de vous ! Cette fois, lorsque cela s'est produit, il fallait bien que quelqu'un soit là... Joli nom, n'est-ce pas ?

- Vous ne m'aviez pas habitué à vous comporter en gamin, Scherko. Et l'enquête ? Et les analyses ? Le Ludion sera passé au peigne fin. On découvrira vite la supercherie !

- Du sang partout ! Une véritable boucherie ! Ça arrive sur les vaisseaux quelques fois. Nos sangs et nos viandes sur les cloisons et sur le sol. Partout ! Une boucherie vous dis-je ! De Secrétaire stipendié, vous risquez même de vous métamorphoser en martyr ! Si, si ! Des honneurs posthumes vous attendent peut-être ? Personne ne voudra la mort du petit cheval... surtout s'il y est déjà ! Vous savez comme ça se passe...
- Vous me déroutez. Avez-vous prévu... et si c'était moi qui vous tuait ?
- Éventualité aberrante. Mais, vous avez raison : j'ai prévu.
- Et alors ?
- Il n'y aurait plus de projet Mervelines car ce vaisseau exploserait ! Avec un pilote, fiché comme symbiosé à mort, tout est crédible : plus de projet. Fini ! Tout explose !
- Et votre mise en scène de tuerie réciproque ridicule ? Prenez-vous les enquêteurs de la Judiciaire pour des attardés ! Ce ne seront pas trois centimètres cubes de sang sur un mur qui les abuseront.
- Trois centimètres cubes sur un mur ? Vous n'y êtes pas, Viller ! J'ai parlé de sangs « et de viandes » ! Il faut dire : « trois kilos ». Que dis-je... « Six ». « Dix » ? Tenez : comptez jusqu'à trente-huit kilos et six cent vingt-deux grammes.
- Vous délirez.
- C'est le poids de mon clone ! Qui se porte comme un charme, soit dit en passant. Il est dans la soute blindée, sous clef. Il faut le code, évidemment. Désolé : je n'avais pas confiance. Trente-huit kilos : il y aura de quoi maculer une bonne portion de cursive, non ?
- Et le projet mervelines, vous tirez un trait dessus...
- Les mervelines, les Assistantes de vol pour les vols libres, la « navigation-pour-les-siècles-à-venir » ? Que non !
- Et si vous mourriez, vous et votre clone.
- Hypothèse que je qualifierais d'osée venant de votre part. Mais : pourquoi pas ? Réponse : si vous saviez comme je peux me foutre de la Colonisation et du Règne humain, si je devais mourir ! Ceci dit avec des majuscules partout, à votre goût et comme il sied.
- Vous êtes fou.
- Bien sûr ! Passer plus de vingt ans sur un projet, ça vous a comme un air d'idée fixe, j'en conviens. Ça relèverait même de la névrose. Vous savez comme la perspective du pouvoir peut... endommager. Et c'est quasiment incurable ! Je frôle les cinquante-cinq ans déjà. Et vous ?
- Fou...

- Vous vous répétez, Viller. Je serai un fou qui aura le monopole de la survie merveline. Comme corollaire : j'aurai le monopole sur l'avenir des Mondes. Je serai le gérant incontesté de l'Organisation et j'aurai la haute main sur le Gouvernement des Mondes. Et, accessoirement, sur l'Institut et quelques multimondiales, telle l'Inter Stellaire Compagnie - ce qui va de soi - puisque l'ISCie régente déjà tout et y impose sa loi. À ce propos, pour ce dernier point, ce n'est pas mon oeuvre, remarquez-le. J'hériterai, tout bonnement. Je ferai fructifier l'héritage et, avec l'espèce merveline requinquée, je prends des allures de légataire universel. Vous voyez, Viller, vous n'êtes qu'une péripétie. Importante, si ça peut vous faire plaisir, mais une simple péripétie. Ne vous donnez donc pas plus d'importance que vous en avez si... si ça peut vous aider à mourir !

- Et si vous mourriez aussi ?

- Vous êtes désolant : je viens de vous expliquer !

- Un fou furieux...

- Un Secrétaire de l'Institut qui radote. Mais j'approuve. Tout combiner et tout prévoir... Stop, Viller ! Restez tranquille ! Si vous tenez encore un tant soit peu à la vie !

- Je m'en moque !

- Tutt, tutt ! Vous devez espérer. Jouer la carte du scénario oublié. Sinon, c'est l'assassinat preste et brutal : le plus mauvais, avouons-le !

- Donc : je dois encore rester en vie. Je suis encore utile à votre machination...

- Mélodramatique : une machination. Incroyable ! Et venant du personnage le plus éminent de l'Institut qui plus est.

- Et pourquoi dois-je rester en vie ?

- J'ai apprécié votre esprit évolué pendant toutes ces années ; je veux bien vous informer, c'est presque du respect ! Je vais me laisser encore aller à cette faiblesse de répondre à votre dernière question, mais n'en abusez pas : « vous devez rester en vie car je serais curieux de ce que vous pourriez inventer pour chambouler mes prévisions ». Ceci dit en vous rappelant que le vaisseau peut sauter « si ». Si je n'étais plus là pour désamorcer les systèmes explosifs. Ai-je bien précisé : « les » ? Oui. En tout état de cause, votre seule satisfaction serait de faire avorter mon projet... et ce serait mal réfléchir car il permet l'Expansion de notre belle civilisation ! Notre mort réelle à tous deux signifierait les Mondes dans une disette généralisée ! Plus de mervelines pour la Colonisation ! En un mot : la catastrophe. Car il va falloir découvrir encore quantités de mondes, et encore et encore, toujours plus. Vous savez tout ça, Viller, hein ? Remarquez que ce qui existe me suffirait. À l'Organisation, aussi, ils s'en contenteraient. Mais... pour la Société ? Et pour les mondes « humains », puisque c'est ainsi qu'ils se nomment ?

- La barbarie s'instaurera.

- Ah ? Parce que, selon vous, ce ne serait pas - déjà - la barbarie ? Vous êtes d'une puérité, Viller. Savez-vous ce que c'est que d'arriver sur un monde comme colon et d'être spolié avant même d'avoir commencé de travailler ? Devoir rembourser, avant même d'avoir le droit de respirer ? Non, bien sûr... Alors ne jouez pas les âmes pures et cessez ces théories emphatiques. Sans doute allez-vous me parler de « démocratie » et de la « mission » de l'Institut : vous êtes le pont de cette puissance, Viller, et où, selon vous, réside cette mission « désintéressée » ? Vous avez fait travailler vos subalternes sur un projet, sans qu'ils aient la moindre idée de ce en quoi il consistait ! Vous seul saviez ! D'autres, tenus à l'écart, ignoraient tout autant ce qui se tramait. Des propos lénifiants dans les gazettes... Où est votre Démocratie, Viller ? Et qui a détruit La Merveilleuse ? Qui a laissé la porte ouverte et permis le saccage, les trop gras bénéfiques ? Hein, Viller ? Et comment avez-vous pu escamoter La Belle Alberthe ? C'est bien ainsi que ça s'appelle, en dessous ? J'en conviens : d'accord, ça m'arrangeait au plus haut point. Mais votre démocratie, Viller, n'est rien d'autre qu'une vaste combine !

- Les intérêts supérieurs des Humains...

- Ben, voyons ! Vous confondez les genres et vous triturez les mots.

- Les intérêts...

- seront pour moi ! Je serai le patron incontesté de l'Organisation. Vive l'initiative individuelle ! C'est bien ainsi que vous appelez ça ? Oui. Eh bien l'Organisation est la championne de l'initiative individuelle ! En voulez-vous une preuve ? Moi : colon grugé, il y a trente ans.

- Par l'illégalité et par le crime.

- Comme l'Inter Stell : beaucoup de solars et la faiblesse du plus grand nombre. Et plutôt moins, notez-le, car L'Organisation ne bénéficie pas des lois, Elle ! Et puis, ça suffit !

- Un médiocre intérêt personnel...

- Connaissez-vous une seule personne qui n'en fasse pas autant ? Ne vous citez pas, Viller : les solars, le prestige, la gloire, l'autorité, tout n'est affaire que de mots. Bien... Allez où vous voulez dans le vaisseau. Sauf dans les cursives dont j'ai interdit l'accès, bien entendu. Vous perdriez votre temps à vouloir en déchiffrer le code. Un autre et dernier conseil : ne faites pas confiance à ce pilote quand il reviendra à lui, il est totalement saturé de sa merveline et vos théories sur le devenir du genre Humain j'ai bien peur qu'il s'en désintéresse souverainement. Une seule idée peut le faire frémir : la mort de sa merveline. Dois-je vous rappeler que j'ai tout prévu ? Non... Avouez que vous ne mourrez pas dans une ignorance totale. Et encore merci pour cette magistrale « disparition » d'Alberthe, votre efficacité a été stupéfiante. Et pensez à ceci : comme ce serait absurde si, en bas, les mervelines se mettaient à grouiller pendant que votre Genre Humain se prendrait les pieds dans la carpe. Ce serait d'un ridicule. Bonsoir, monsieur Viller !

Rivey entendait mais se désintéressait de ce qui se jouait en sa présence : son esprit ne synthétisait plus ce que ses sens percevaient. La Présence Familiale était là, toute proche, en lui, et ça lui suffisait. Il y avait l'Être et Lui ; et, ailleurs : « les autres ». Tout ce qui était « autre », un vague halo fait de présences fugitives, humains, stations orbitales, quais, vaisseaux... des gens... des choses... des mondes lumineux ou mornes... des machines parlant et calculant, à peine moins glaciales que les humains, un kaléidoscope vain qu'il devait supporter, dont il devait deviner les contours et les interférences avec sa propre vie... Un minimum admissible.

Ce qui requérait son attention de tous les instants, ce qui englobait les craintes et les désirs de son moi le plus intime, c'était cette présence presque palpable qui baignait son être de candeur et de volupté. Une sollicitude sereine, permanente, mentale, sensuelle. Depuis des années, Rivey refusait de naître une seconde fois et son esprit ne songeait aux escales qu'avec terreur. Mais l'Organisation avait rapidement compris le parti qu'elle pouvait, le cas échéant, tirer de cette dépendance : on lui laissait « sa » merveline en permanence et, Rivey lui en était infiniment reconnaissant.

En ces instants, seul l'Être Bleu ami comptait ; ce qu'il entendait était le comble de la futilité ! Il s'en désintéressait. Personne ne lui demandait de choisir entre l'Institut et l'Organisation ! À peine son entendement lui disait-il que l'Être guettait. Des images étrangement précises zébraient son esprit : le puissant cerveau de la merveline poussait les informations captées jusqu'à leurs dernières implications. Mais Rivey ne comprenait pas ces échos. En aurait-il deviné la portée, qu'il n'en aurait pas fait cas.

Et pourtant, l'Être Bleu pensait.

Aucune Sœur près d'elle, on l'avait enlevée à sa mère dès sa naissance. Avait-elle su l'histoire de « Son » monde ? Non : quelques trop courtes heures. Comment son esprit aurait-il pu s'emparer des fatalités et les grandeurs en si peu de temps, de la Mémoire des Âges et des milliers de Générations ? Les bribes d'un Accomplissements majestueux lui avaient échappées. Un monde perdu. Le Rapprochement et le Grand Tout devenus inaccessibles. Une Transmission avortée. Incompréhensions et exacerbations pour l'enfant Lude dépouillé de l'héritage.

Mais ce qu'Elle « entendait », au cours de ces minutes, illuminait les zones d'ombres d'une resplendissante clarté : le Grand Tout pouvait se réaliser ! Et Lude songea à ces trois créatures confinées dans le vaisseau. L'effort violent détruisait sa nature profonde ; peut-être détruirait-il également sa propre vie ?

L'humain s'agita. Puis, comme sous l'assaut d'une décharge électrique, se redressa brusquement : face à lui, l'écran noir répandait le Grand Mal !

Lude arrachait fibres après fibres, alors Rivey hurla. Un cri dément qui paralysa Viller tout comme Scherko. Où qu'ils soient dans le vaisseau, elle les frapperait tous !

Et Lude projeta le Vide, elle le connaissait si bien. Rivey, stupéfait et horrifié, s'affaissa dans son siège. Une seconde créature lâcha l'objet qu'elle serrait dans son poing... Des chocs insupportables déchirèrent les fragiles circonvolutions. Le Vide dansa derrière les regards et envahit les consciences.

Loin... Loin... Des points scintillants, si lointains qu'ils mesurait l'incommensurable. Des configurations d'étoiles inconnues : l'effroyable abandon du monde originel. Une terreur déchirante dévoilant l'enfer de la solitude. À jamais la peur : loin... loin...loin...

La créature Scherko résista puis bascula en avant en hurlant. L'autre voulut ramasser l'arme ; « Elle » s'effondra à genoux, en pleurs, la proie de pitoyables et incoercibles tremblements. Le Vide, irrémédiablement, s'emparait de la Flèche d'Or.

Lude sentit les doigts crispés de la créature s'agripper à sa gorge et l'air lui manqua. Elle perçut la peur chez son compagnon, mais la Symbiose s'arrachait. Elle sentit revivre l'Espèce en même temps qu'elle sentait se ternir sa propre lueur de vie. Alors elle frappa encore et encore. « *Pour le Grand Tout !* »

Puis, avec les dernières étincelles, ses pensées se perdirent.

« *Pour l'Espèce... Pour l'Espèce... Pour l'Espèce...* »

Les mains de Rivey restèrent crispées à son cou doux et bleuté. Puis les deux derniers corps glissèrent et tombèrent sur le sol dans un bruit mou et feutré.

Tandis que l'ordinateur, mathématiquement, enclenchait les procédures du retour.

**

Cris fit une pose et contempla leurs réalisations. Ce qu'il restait à faire ! Pourtant, il ne voulait pas défricher toute la portion de terrain entre bassin et forêt, les mervelines trouvant là toute leur subsistance. (Précisément, à cet instant, il entrevoyait un dos bleuté dans cette exubérance...). Ces êtres léthargiques se déplaçaient comme sous l'emprise d'une torpeur permanente, mais lui savait la détermination qui couvait sous cette apparence amorphe et, par instants, se sentait observé. Des impressions déferlaient alors en bouleversant le cours de ses pensées, avec la désagréable sensation que ces êtres l'analysaient jusqu'au tréfonds de lui-même : « *Elles nous tolèrent* ».

Elles se détachaient des humains et menaient une existence propre. Et lui ne jouissait plus de l'Assistance qu'en de rares moments privilégiés. Toutes les trois prenaient de l'embonpoint. (C'était comme s'il avait été mis dans la confiance puisque ça ne se voyait qu'à peine !).

Trop vaste et trop complexe, leur puissance cérébrale dépassait celle des humains. (Ils avaient été « *utiles* », sans plus.). Elles avaient *espéré* puis *renoncé*. Leur déception pinçait Cris dans tout son corps. (« *Je regrette ; nous ne pouvions faire plus* »).

Il n'osait en faire part franchement aux jeunes femmes et procédait par petites révélations fragmentaires, de temps à autre, redoutant une néfaste réaction des humaines. Mais lui, surtout, était concerné. L'Assistance se raréfiait et il se sentait nerveux et las : son énergie ne devant qu'à l'habitude.

La notion que la présence humaine ne devienne gênante l'angoissait : « mais tant que l'*On* voudrait bien l'informer... ». *On* les tolérait ; *On* les avait évincés du projet, et *On* lui avait fourni les éléments pour éviter les interprétations erronées. La condescendance n'est qu'un concept humain : ils n'étaient qu'hors des nécessités. Cela aurait pu devenir terriblement vexant, alors il relativisait. Et la balise avait dit : « Contentez-vous de survivre, et le reste ne vous concerne pas. »

Un résumé exact de leur situation ! Qu'avaient-ils espéré, les uns et les autres ? Joë avait posé les pieds sur « sa » planète ; les femmes vivaient par obstination ; et lui reconstruisait un monde par répulsion de l'ancien. Le Ludion définitivement hors d'état, tout semblait à présent guidé par des rambardes infranchissables, figées pour des siècles.

**

L'ordinateur de La Flèche d'Or suivit les instructions que Viller avait imposées à ses mémoires. Mais Scherko n'avait pas disposé des instants nécessaires pour supprimer les siennes. Le vaisseau quitta son orbite géostationnaire, gagna l'espace vide, fit route vers San Séverina-Station. Il y avait quatre cadavres à bord, et la sonnerie du maître avertissait de l'odeur de mort détectée, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Un seul cœur à bord battait encore, dans son bain amniotique, pulsant un sang encore neuf vers des neurones vierges. Comment cette conscience aurait-elle pu s'effrayer de son isolement, elle ne se connaissait même pas.

Le 4 Janvier 2673, à 23 heures et 12 minutes (heure de San Séverina-Station) le vaisseau était secoué par trois violentes explosions. Puis les groupes se fêlèrent et la fusion se transmit aux réservoirs. La déflagration fut titanesque et enregistrée sur San Séverina, où sa lueur fut perçue. Ce qu'avaient détecté les antennes de la station circula immédiatement dans le maître ordinateur du Central. Le terminal afficha la nouvelle chez le Gérant sous la forme d'un bref « faire-part » :

« Destruction d'un vaisseau supposé être "Le Ludion". Précisions seront fournies ultérieurement pour cause de recomposition de mémoires. Stop" ...

Le gros homme resta pensif. Puis, dépité, enclencha la touche : à présent l'action du Contentieux était vaine !

Il marmonna : « Dommage, c'était un beau vaisseau. J'aurais bien mis la main dessus ! »

**

... « Cris ? Si ces mervelines sont enceintes comme moi, peut-on élever des enfants d'espèces différentes ensemble ? »

- Peut-être, si elles l'acceptent... Je veux dire : « si les mervelines l'acceptent »
- Comment ne l'accepteraient-elles pas ?!
- Sait-on jamais...
- Tu dis toi-même que ces demi-femmes sont intelligentes ; leurs enfants auraient tout à y gagner, non ?!
- J'ai dit : - très - intelligentes. Très.
- Et alors ?
- Cris dit « très » et moi je comprends « plus », intervint Mel.
- Qu'est-ce que tu insinues, Mel ? Mon enfant sera-t-il un idiot ?!

- Je n'insinue rien. J'ai senti Cris, et Cris pense que c'est plus. « Beaucoup plus ».
- Dis que mon enfant sera débile, dis-le !
Cris s'essaya à réduire le différend qui renaissait tel un parasite immortel.
- Voyons, Elsa, les mervelines sont plus intelligentes que les humains, c'est tout. Ce n'est pas plus compliqué à comprendre.
- Ces... ces créatures qui ne parlent jamais ? Qui grattent la gadoue pour en sortir ces saloperies et les manger ?!
- Elsa... Cris te répond, mais il cherche toujours à minimiser, tu devrais le savoir maintenant. Il ne veut pas nous inquiéter, il faut écouter ce qu'il ne dit pas !
- C'est bon pour toi !
- Mais cessez donc, toutes les deux ! C'est simple : les mervelines sont très intelligentes et l'on ne peut rien prévoir.
- C'est ça ! Et nous, nous sommes leurs animaux de compagnie ! Ce sont elles qui t'ont donné cette maladie. Dans le Ludion, tu m'avais pourtant certifié !
- Ce qui est probable ou pas...
- Tu m'as menti !
- Je parle à propos de ces extraterrestres, mais j'en ignore presque tout. Elles me disent ce qu'elles veulent.
- Et que te disent-elles ?
- Qu'il faut se débrouiller seuls.
- Ça, elles ne se fatiguent pas pour réfléchir. Quelle intelligence ! Quelle acuité ! Et tu les dis intelligentes ?
- Elles nous tolèrent. Souviens-toi de ces taloches quand ça ne leur convenait pas.
- Si je m'en souviens ? Ça ne prouve en rien qu'elles soient futées !
- Elles ont tout compris. Et moi : pas grand-chose. On se contentera donc de survivre et de voir venir.
- C'est gai ! Et c'était les esclaves des hommes, ça ?
- Je ne les ai jamais vues ainsi. Et c'est peut-être ce qui nous a sauvés.
- Mais alors... Nous n'avons pas à nous occuper d'elles !
- À ce que je vois, elles se passent de nous !
- Sauf pour les légumes.
- Elles ne viennent pratiquement plus dans le jardin. Et puis... si nous n'avions pas détruit leur planète...
- Je n'y suis pour rien, moi ! Et celles-là, qu'est-ce qu'elles en savent si leur planète a été saccagée !
- Elles savent.
- Alors qu'elles gardent leurs gosses, puisqu'elles savent tout ! Je préfère encore nos deux qui sont là-bas. Et puis... Joë m'a dit que des hommes allaient atterrir.
- As-tu vu Joë ?
- Il y a huit jours.
- Dans quel état ?
- Il n'était pas en bonne santé. Quand je pense qu'il a payé nos cautions et qu'il n'est jamais là !
- Je voulais vous dire aussi : nous sommes là pour longtemps.
- Ça, ce n'est pas une découverte, susurra Mel.

- Il reste un peu d'énergie dans le Ludion, tout juste de quoi mettre en route le labo des petits ruminants. Il y aura assez de cactus pour les nourrir au départ.
- Joë dit qu'il y a aussi des cactus dans les collines et que ce n'est pas mauvais.
Cris haussa les épaules de fatalisme. Ce pauvre Joë avait la noblesse frugale !

* * *

Épilogue

**

Ouel, patiemment, repoussait la terre détrempee et libérait racines après racines... Le rhizome blanchâtre, dégagé, apparut progressivement. Ouel se pencha, huma les émanations puis, simultanément, en avisa ses Sœurs : « elles n'auraient plus à aller dans le jardin des humains pour parfaire leur alimentation ». Puis Ouel répertoria les oligo-éléments manquants dans cette masse ferme déterrée et détermina tout aussi instantanément les compléments trouvés dans d'autres plantes de ce monde inconnu. Ouel se pencha. Elle perçut les gaz : l'odeur caractéristique du fer ; puis celle, plus suave, du cuivre ; celle du bore âcre... Elle reconstitua instinctivement les chaînes moléculaires et les réactions physiques et chimiques. Souabe et Roni, à quelques kilomètres de là, approuvèrent.

Les Temps n'étaient plus éloignés... Les Créatures ne faisaient pas preuve d'animosité à leur égard, capturaient les nouveaux venus et les rendaient inoffensifs ! C'était bien. Les Créatures pourraient demeurer une infime partie du Tout. Beaucoup plus important : Ouel sentait la vie s'agiter en elle et participait à celles, balbutiantes, que portaient ses Sœurs. Ces Nouvelles Vies, déjà, engrangeaient le Savoir. Les prémices du Tout, enrichies d'une précieuse suspicion envers les Créatures !

Quelques fois, Ouel, ou Souabe, ou Roni, communiquait avec l'une d'Elles et lui élaborait des schémas simples et accessibles. Elle était dérisoirement primaire et s'affolait de tout ! Mais l'Assistance ne lui était allouée qu'avec parcimonie : les énergies étaient toutes conservées pour les Sœurs et Celles à venir. Passé, Présent, Futur : un Tout unique. Une cohérence parfaite. Ouel savait maintenant que la Mémoire remonterait du fond des Âges. Que rien ne l'entacherait. Jamais. Et toutes les trois surent.

**

Deux années s'étaient écoulées et les oiseaux animaient la forêt. Les humains avaient éparpillé toutes les semences entreposées dans les soutes du Ludion (maintenant à l'abandon) et surveillaient celles qui prospéraient. Les poissons évoluaient dans le bassin : une réserve pour l'avenir. Quelques mammifères sans cornes erraient ça et là ; les autres étaient morts, frappés d'un mal inconnu. Les Mervelines disparaissaient de longues semaines et une rencontre avec l'une d'entre elles relevait du hasard. Certains jours Maléral aspirait si fort à quelques minutes d'Assistance qu'il ne savait plus où il en était. Mais ça durait peu. Joë avait été trouvé mort, et, ensemble, ils l'avaient enterré à l'ombre de la carcasse ternie du vaisseau. L'Initiateur enterré : triste sort !

Nelly et Mel relayaient Elsa auprès des gamins qui peinaient à s'affranchir de leur conditionnement. Ils en viendraient à bout ! Mais demain, ou dans six mois, ils s'y attendaient, d'autres arriveraient, attirant leurs « troupeaux » sur des sols plus accueillants.

Cette fin d'année 2674, Maléral avait visité l'épave pour une des dernières fois ; il revenait au camp de la source, lorsqu'une pensée familière prit possession des siennes...

Immédiatement il scruta le paysage et discerna les trois Mervelines, dans son champ de vision, à plus de cent mètres ! Les silhouettes éloignées restaient confuses ; la Pensée, elle, s'imposa...

L'Assistance s'empara de lui. D'abord, ce fut comme un fugace avertissement : la conscience de leur irrémédiable exclusion des lieux humains, exacerbée par la Pensée, souleva en lui une vague de désespoir. Son moral s'effondrait, qu'aussitôt l'apaisement de l'Assistance vint et le ramena à la quiétude. (Les Mervelines voulaient-elles lui communiquer « un message » ?). Il s'interrogea, intrigué et émerveillé, par ce renouveau d'intimité.

« Avez-Vous besoin de moi ? » (Il le désirait follement). « Non »... « Beaucoup d'unités-créatures sont venues »...

Par l'imagination, Maléral put compter approximativement une douzaine d'ombres verticales. Il se dégageait d'elles quelque chose de menaçant. Puis la communication transmit l'image étincelante d'une coque de vaisseau. (Plus massive que celle du Ludion ?). « Loin ». « Très loin ». « À portée des Sœurs »...

Les ombres, debout et vivantes, telles des caricatures d'humains, se déchirèrent, comme une gangrène dévorant les images retransmises sur un écran de console, détruites par un virus : posément et méthodiquement.

« Avez-Vous tué ces ombres verticales ? »

... Tués. Plus jamais d'Humains.

Plus jamais ? Et nous ? Sommes-nous acceptés ? Savez-Vous qu'il en viendra d'autres. Beaucoup d'autres ! Pour ce projet... Vous contrôlez... Tout ! Toutes les pensées qui coulent sur ce Monde... Tuer... Toujours tuer... Impossible de vivre pour ces Créatures...

Et Nous ?

... Impossible pour les humain. Plus d'humains.

Les silhouettes, redevenues verticales, se couchèrent. Puis, accompagnées par une formidable impression de renoncement, s'immobilisèrent.

Les Êtres le fixaient de leurs regards profonds. Cris, bien sûr, savait qu'ils étaient en réalité dans ses pensées. Ainsi, des humains avaient débarqué et les mervelines les avaient tués. Froidement. Presque innocemment. Et maintenant, elles lui disaient que plus aucun autre humain qu'eux ne foulerait cette planète.

Un noir d'encre pailleté d'étoiles le fit osciller vers une vertigineuse peur. Puis la Caresse revint, enveloppante et voluptueuse. Cris imagina un monde vierge ; la gaze irréaliste persista, lascive et sensuelle. Un écrin d'un bleu flamboyant !

Amour... Espèce... Bienveillance... Six vies sublimes palpitent...

Et puis, subitement, encore le gouffre noir et sans limites : « *Tuer. Tuer. Tuer.* »

Il avait compris. L'attouchement éthéré chassa la tempête de mort. Il pensa au campement, aux femmes, aux enfants à venir...

L'Assistance se maintenait. Un recommencement. Eux, on les tolérerait. Ils étaient épargnés. Mais ces inconnus qui avaient débarqué avaient payé de leur vie leur ignorance.

Cris frissonna : sale façon de mourir ! Et eux étaient saufs. Un avenir leur était permis.

Des larmes lui piquèrent les yeux. Que répondre ?

Ne rien répondre. Ou seulement dire « *merci* ».

Mais quelle valeur que ce pauvre *merci* au regard de l'incommensurable *Grand Tout* qu'il devinait, ce futur grandiose, parfaitement cohérent, renouant avec la longue lignée des ancêtres de ces extraterrestres ? Peut-être : une infime partie d'un souvenir ?

Il murmura, comme pour se rassurer :

- S'il Vous plaît, épargnez notre rêve.

FINITUDE

Les Failles du Continuum ont permis aux humains de gagner les espaces lointains. Mais, hors des Failles, là est l'espace profond qui décime les pilotes. Une espèce extraterrestre, découverte sur la planète « La Merveilleuse », leur apportera l'impérative assistance psychique contre le Grand Mal. Mais cette espèce est en voie d'extinction, les Mondes Humains devront admettre de se cantonner le long des Failles.

Une crise aux répercussions multiples. Des temps, des lieux, des personnages...
Ni héros, ni Princesses : des Gens

Dans plusieurs siècles... L'effondrement des Mondes Humains. Cinq histoires :

« Un Rêve, s'il Vous plaît »

Un pilote stellaire refait sa vie sur un monde « oublié » et s'aperçoit qu'il n'a été qu'un jouet dans un projet organisé par l'Institut.

« Olal,Pur parmi les Purs »

3) Le PDG de l'Inter-Stellaire-Compagnie croit pouvoir forcer les « Prospecteurs » à suivre sa nouvelle politique d'approvisionnement en minerais.

« Des Pétales pour un enfer »

2) Un docteur pris dans la tourmente de l'abandon de la planète Nelly.

« Si ce n'est Toi... » tome 1 & 2

4) Sur la planète Selzé, un Concessionnaire en faillite est entraîné dans la débâcle des Mondes Humains.

« Les Anges du Delta »

5) Pour Baptiste Olmet, Viélès (désigné « terre de relégation depuis un siècle) est un monde où il peut espérer échapper aux représailles. Mais le Delta recélait bien des mystères...

Auteur : VAN MALAERTH Pierre

Toute reproduction, totale ou partielle, pour une utilisation commerciale
implique
une autorisation préalable de l'auteur.VMP

e-mail van_malaerth_sf21@tiscali.fr
vitrine internet <http://auteurpvmsf2000.chez-alice.fr/index.html>

Illustrations originales : Darlington Jessie

Exemplaire numéro : 001